LES FRONTIÈRES DU CŒUR [1]

DERNIÈRE PARTIE [2]

X

— Ce feu ne chauffe pas, gémit Marthe.

Elle jeta dans l'âtre quelques pommes de pin, qui aussitôt pétillèrent et flambèrent. Du bois qui noircissait, fumant, soudain darda la flamme. Et tous trois tendirent, à sa clarté dansante, leurs mains transies. Un reflet rouge illumina le triste visage de M. et Mme Ellangé. Penchés autour de la cheminée, le père et la mère contemplaient leurs peines, d'un œil fixe.

— Marthon !

La voix venait du lit, brisée, comme lointaine.

— Remonte la lampe, veux-tu, Marthon? demanda Louis. Elle va s'éteindre.

Sans le feu, qui projetait au plafond et aux murs ses jeux de lumière, il eût fait presque noir, dans la chambre. La haute carcel, posée sur la table de nuit, ne jetait plus autour d'elle qu'un pâle cercle jaune. Cela suffisait pour qu'avec un saisissant relief apparût, dans sa pâleur impressionnante sur la blancheur de l'oreiller, la figure désespérée de l'infirme. Marthe, en tournant la clef, baissait les yeux. Elle ne pouvait, sans un serrement de cœur, voir ces traits qui criaient la douleur de vivre désormais mutilé, ni le bras gauche étendu sur le drap,

(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.

ni, autour de l'épaule désarticulée, le moignon du pansement. Il y avait quatre jours, le 28 décembre, le chirurgien Doyelles, aidé de M. Nichamy, avait amputé Louis du bras droit. Pratiquée trop tard, l'intervention d'Otto n'avait pu amener qu'un mieux passager, la gangrène avait repris son œuvre. Et il avait fallu se résoudre à l'opération cruelle.

Le silence à nouveau s'étendit, comme une steppe d'ombre. Chacun y promena sa misère. Jamais elle n'avait été plus pesante que ce soir-là, 1er janvier 1871. L'année écoulée, ces six mois d'ouragan qui avaient tout dévasté, ils en refaisaient, en eux-mêmes, le chemin sanglant. Ils revidaient d'un coup le calice, jusqu'à la lie. Et devant eux, c'était un inconnu de pires ténèbres, l'amas de ruines nouvelles. Une à une, Marthe jetait au foyer les pommes résineuses. Elle les avait ramassées, sous les sapins de Pont-Noyelles, aux derniers beaux jours... Pauvre Pont-Noyelles, criblé de balles, incendié, la semaine dernière! La grange où l'on rentrait le foin, et où elle avait dormi, gamine, dans la bonne odeur de l'herbe sèche, avec des brindilles plein ses cheveux, n'était plus que murs croulans, toit effondré... La maison presque entière, hors l'aile gauche heureusement, où était la bibliothèque, avait été détruite. Hélas! où que se dirigeât sa pensée, elle se heurtait, se déchirait, à tout contact!...

Ils avaient dîné tous les trois, en hâte, dans la salle à manger funèbre. Leurs yeux cherchaient les absens, comptaient les places vides, autour de la table démesurée. Frida, Jacques, le Commandant... Louis, là-haut, rongeant son chagrin... Otto enfin, auquel M. et Mme Ellangé ne songeaient que pour se réjouir qu'il n'y fût pas... Il festinait à l'Hôtel de Ville avec les médecins du corps d'occupation et différens chefs de service... Marthe, en dépêchant le repas, revivait les longues agapes des années précédentes, ces deux premiers janvier passés avec M. et Mme Rudheimer, Otto et Frida, dans la chaude petite salle à manger de la Burgerstrasse, à Marbourg. Le poêle de faïence ronflait doucement. Au milieu de la table, les mandarines et les chocolats, dans leurs papiers de soie et d'argent, pendaient aux branches de l'arbuste de Noël, hérissé de petites bougies, comme un buisson ardent. Et les bouteilles de johannisberg allongeaient leurs cols grêles, sous la poussière vénérable. Parfois elle prenait la main d'Otto, et la lui gardait... Qui eût prédit un tel lendemain?... Elle s'interrogea : elle ne savait

si elle préférait que son mari fût ce soir loin d'elle, ou si elle eût mieux aimé qu'il fût là, quand même... Elle soupira, elle était mieux ainsi, sans lui. N'était-ce pas la logique des choses? Elle ici, avec les siens, sa vraie, sa seule famille, ceux de sa race!... Et lui dehors, avec les siens, les Allemands, sa vraie, sa seule famille, ceux de sa race!... Loyalement elle avait essayé de l'aimer, depuis son retour, sinon avec l'entier abandon d'autrefois, du moins avec cette grave tendresse qui pouvait encore subsister, en des cœurs et des âmes de leur trempe. Elle avait fait la part de la guerre, comme il se doit, en cas de sinistre. Elle avait sacrifié toute une moitié d'elle-même, de ses susceptibilités, de ses goûts, de ses affections, tranché vif, à la hache. La mère qui naissait en elle l'avait aidée au renoncement de la femme: il lui restait des devoirs, à défaut de joies, dans la vie... Un moment même, elle avait cru que l'existence serait possible encore, refleurirait, comme une de ces plantes meurtries, à demi fauchées, et où par miracle remonte la sève... C'était au moment où elle avait vu Amiens délivré, les rues vides de casques à pointe, où l'on avait espéré que Faidherbe, avec son armée reconstituée, balayerait Manteuffel... La lutte changeait de face... Paris, dégagé par le Nord, brisait le cercle de l'investissement... Marthe, avec Louis, avait cru la France sauvée, la victoire revenue...

Jours d'exaltation! Amiens en fièvre secouait sa torpeur. Les boutiques s'ouvraient. Les places étaient noires de groupes gesticulans. On contait que von der Gœben allait être cerné par les troupes françaises, elles viendraient ensuite facilement à bout de la citadelle. Elles avançaient sur la route d'Abbeville, d'Albert, de Roye; des postes de mobiles occupaient Largeau. On les avait vus, on leur avait parlé. Et l'on se moquait bien du nommé Hubert, qui commandait la petite garnison prussienne, et dont une affiche menaçait de bombarder la ville au premier mouvement des habitans ou à la première apparition des Français. Dans la surexcitation, on avait même tiré, du faubourg de Noyons, sur une patrouille ennemie. Et cet Hubert exigeant qu'on lui livrât l'auteur de l'attentat, plus vingt mille francs d'amende, sinon il ouvrait le feu, la foule grondait indignée. S'il avait le malheur de mettre sa menace à exécution, nul doute, Faidherbe passait la garnison entière et les blessés au

fil de l'épée!... Les ouvriers exaspérés parlaient déjà de massacrer ceux-ci. M. Nichamy, sur les ordres du maire, avait fait apposer en hâte sur les murs de toutes les ambulances, aux grilles du Musée et de la Bibliothèque, de grandes banderoles où était inscrit : « Honneur d'Amiens! Respect aux blessés!... » Otto, le vendredi et le samedi, avait dû rester confiné au lazaret, si bien que Marthe, inquiète, avait résolu, le samedi soir, de faire atteler la calèche et de l'aller chercher, rue des Rabuissons. Elle ne pouvait mieux employer sa première sortie.. Quand elle l'avait revu, dans le cabinet du conservateur, où il avait établi son bureau, un grand élan de gentillesse l'avait poussée vers lui. Il avait l'air si harassé, si seul, qu'elle avait ressenti une pitié. A son tour, il connaissait l'angoisse des revers, l'incertaine fortune... Les rôles étaient renversés. Victorieuse, elle ne lui en voulait plus. Une indulgence se glissait en elle, lui montrait Otto sous un autre jour. Bien qu'il affectât une sérénité un peu narquoise, Marthe démêlait son inquiétude, à se voir isolé avec ses six cents blessés, à la merci d'une population hostile... Et elle s'était trouvée tout naturellement tendre, presque câline... Elle n'avait pu le décider à venir dîner et coucher boulevard du Mail; alors elle avait enlevé son chapeau, son manteau, elle lui avait tenu compagnie plus d'une heure. Ensemble ils avaient pris une collation, sur le coin du bureau, débarrassé de ses papiers... L'avenir se parait, d'une éclaircie. Elle s'était imaginé l'invasion repoussée jusqu'aux frontières; qui sait, peut-être qu'après tant d'épreuves ils parviendraient à retrouver un peu de calme, à pouvoir encore vivre un jour côte à côte, non sans une mélancolique douceur?...

Elle se leva en grelottant.

— On gèle!

Mme Ellangé consulta le thermomètre : 16 degrés pourtant! Bien qu'on forçât le calorifère, il ne parvenait pas à élever davantage la température. L'hiver entrait, par les carreaux gelés, par le dessous des portes, par les murs humides et froids. La neige épaississait, sur les toits de la ville et sur les trottoirs d'ouate, son linceul craquant.

— Ce n'est pas étonnant, dit M. Ellangé. Le thermomètre marquait — 8° dehors, ce matin.

Marthe revenait, avec un châle sur ses épaules :

— On ne peut pas se plaindre, père, quand on pense à tous les malheureux qui n'ont pas de feu...

— Et à nos soldats, Marthe! murmura Louis, aux soldats de Chanzy, de Bourbaki, de Ducrot, de Faidherbe...

Les armées en détresse surgirent, avec leurs milliers de fantômes hâves. Épars sur la terre de France, les régimens déguenillés devant eux passèrent, traînant dans la neige boueuse, ou sur le sol de pierre, leurs pieds saignans. Leurs grands troupeaux s'étendirent, prostrés, autour des feux de bivouac... On entendait leur souffle sifflant, la toux des poitrines creuses. Marthe amèrement se rassit. Comme son illusion avait été brève! comme la dalle était retombée vite! Quelques heures d'enthousiasme, et puis les obus s'étaient mis de la partie. Les Prussiens de la citadelle disaient : Nous sommes là. Du haut du beffroi on voyait toutes les routes gardées par les uhlans. Dès l'après-midi du dimanche, ils arrivaient, passaient au galop sur le boulevard, la lance en arrêt; ils ramenaient à la préfecture le préfet Sultzer. A trois heures, musique en tête, était rentrée la 3e brigade d'infanterie, un régiment de cavalerie, deux batteries... C'en était fait. Le joug plus étroitement s'était abattu. Il courbait sous son niveau de fer toute espérance. Amiens voyait l'horizon se rétrécir, le jour s'éteindre. Les boutiques s'étaient fermées, les rues s'étaient étendues désertes. Un instant encore on haleta, dans l'attente de l'imminente bataille. Le lundi, le mardi, avaient afflué les lourds bataillons vêtus de bleu de Prusse, les hussards aux bonnets de fourrure et aux dolmans clairs, les pionniers gris de fer, les gendarmes en tunique verte, les artilleurs traînant sur le pavé les canons sinistres. Leurs gueules béantes s'alignèrent en parc, devant l'Évêché. Des pontonniers défilèrent avec leurs équipages de batellerie. Cavaliers, fantassins, débouchaient toujours, par les routes du Sud, innombrables. Leur flot montait sans cesse, par vagues régulières, avec la puissante rumeur d'une marée humaine. Tout le 8e corps était là. Et le soir, il avait fallu loger dix fusiliers du 40e Hohenzollern. Otto avait dû descendre pour modérer leur tapage. Le mercredi, selon la coutume allemande à la veille d'un grand combat, on avait non seulement à Saint-Rémy, affecté depuis l'occupation au culte protestant, mais à la cathédrale et dans toutes les églises d'Amiens, célébré un office solennel, où l'armée assistait...

Durant ces heures, si pénibles qu'à leur souvenir Marthe frissonnait, elle avait compris que sa destinée et celle d'Otto, irrémédiablement, se disjoignaient. Leur amour, après ce tâtonnant essor, ce suprême sursaut, ne se traînait plus qu'en voletant, l'aile brisée. L'attitude d'Otto se modifiait. Blessé, méconnu, il la regardait avec un insistant reproche, l'amertume de la voir s'éloigner, irrésistiblement. Il ne se plaignait pas, mais il souffrait, l'accusant en secret d'inconstance, quand les événemens seuls, en changeant, l'avaient changée. Chaque jour accroissait leur distance.

A la fin de la semaine, — Marthe se rappellerait toujours cette date, c'était le 23, on avait opéré Louis le matin, — le canon, dont on guettait d'heure en heure l'écho, avait enfin tonné. La bataille s'engageait, sur toute la ligne de l'Hallue, de Daours à Bavelincourt. Un pâle soleil brillait dans l'air glacé. M. Ellangé, du clocher de la cathédrale, avait guetté toute l'après-midi... Le drame se déroulait, avec ses péripéties invisibles, sur l'horizon gris; on repérait, à des floconnemens de fumées blanches sur la sombre ligne des bois de Parmont, l'action des batteries. Au bruit sec du canon prussien répondaient, en sourd tonnerre, les grosses pièces de marine; leurs détonations couvraient le crépitement continu de la fusillade, il arrivait tantôt affaibli, tantôt distinct, reprenant ici quand il s'apaisait là. Il ne cessait de faire rage, à Pont-Noyelles. M. Ellangé, les yeux pleins de larmes, évoquait la vieille demeure éventrée, les chambres au saccage, le jardin labouré d'ornières. Le soir était déjà tombé, il ne pouvait se décider à quitter son observatoire. Au moment où il allait redescendre, le feu soudain avait repris, furieux, d'un bout à l'autre de la vallée. Les incendies s'allumaient, de place en place, les villages flambaient dans la nuit noire. Au centre, Pont-Noyelles brûlait...Ce foyer rouge, c'était leur propre foyer, c'était la grange et la maison, l'héritage de famille, qui s'en allait en flammes et en fumée. On avait appris, quelques jours après, avec quelle fermeté avaient tenu les jeunes troupes de Faidherbe. Si, vers quatre heures, les Prussiens avaient fini par se rendre maîtres des villages au bord de la rivière, nulle part ils n'avaient réussi à mettre le pied sur les hauteurs qui surplombent l'Hallue, et, le soir, ils avaient dû subir un si vigoureux retour offensif que les divisions du Bessol, Derroja et

Moulac un moment pénétraient dans tous les lieux qu'elles avaient dû abandonner; refoulées encore, elles n'avaient cédé Pont-Noyelles qu'après un acharné combat, gardaient du moins Bavelincourt. Elles avaient campé sur leurs positions, après cette lutte si dure que Manteuffel, le lendemain, renonçait à les aborder de front, commençait un mouvement tournant. Mais Faidherbe, ayant attesté sa force, avait préféré rompre le combat. La rigoureuse nuit, sans feux par un froid de 8 degrés, et sans vivres que du pain gelé, avait été plus redoutable à ses recrues que le jour meurtrier. Masquant sa retraite de quelques volées d'obus et d'un mouvement de tirailleurs, il s'était replié vers Arras, avec ordre... Sans doute, il réapparaîtrait bientôt !

Ah ! cette nuit glaciale, où, tandis que Louis gémissait dans un cauchemar de fièvre, ils avaient entendu rouler sans arrêt les charrettes parties le matin, toutes les charrettes de la ville, et qui par lentes files rentraient, avec leurs chargemens de blessés !... Marthe avait écouté sonner toutes les heures, hallucinée de visions. C'était Otto, dans la grande salle du musée, se démenant au milieu des plaintes d'une foule sanglante... C'était, sur les durs sillons de neige, une autre foule couchée, déjà roide, les yeux vitreux grands ouverts, sur les ténèbres... C'étaient, avec leurs branches fracassées par les balles, les pruniers secs, les vieux pruniers de reines-Claude...

Le lendemain et le surlendemain, avait reflué par la ville le flot serré des régimens. Il en était venu, disait-on, jusque de Paris et de Rouen. Ils défilaient robustes, avec leur lourd aplomb de vétérans. En vain s'enfermait-on pour ne pas voir le fourmillement des casques à pointe, la cavalerie couler comme un fleuve, avec le clapotement des fers sur le pavé, la longue chenille des convois... Du boulevard s'élevaient, par bouffées graves et joyeuses, les voix des Rhénans en marche. Ils s'en allaient en chantant leurs hymnes, et tour à tour, à travers les fenêtres closes, Marthe distinguait les paroles des vieux airs... *Heil im Siegerkrantz !* ou bien le cantique tant de fois entonné à Marbourg par son beau-père, la large et confiante allégresse du choral de Luther : *Ein feste Burg ist unser Gott !...* Elle le prenait en haine, ce Dieu qui n'était pas le sien. A la même place, quelques heures après, une lamentable colonne avait passé. Contraste qui leur avait déchiré le cœur. Un millier de

prisonniers français se traînaient, fourbus, la rage au front, entre quelques cavaliers de garde, carabine haute. Visages blêmes et vêtemens en lambeaux, chaussures crevées, chasseurs à pied, marins, lignards, mobiles, paysans, la cohue cheminait sans un mot, sans un cri. Deux officiers étaient étendus dans une voiture. Ce troupeau que la faim, le froid ravageaient, et qui allait piétiner sur les interminables routes, de gîte d'étape en gîte d'étape, vers les forteresses lointaines, de quel élan Marthe eût voulu soulager sa misère, le secourir!... Elle avait supputé, impuissante, le nombre des malheureux qui s'en allaient ainsi, sur tous les chemins, bétail d'exil et de captivité... Décembre, à ses oreilles tintantes de l'odieux souvenir, résonnait le glas des batailles perdues : dans l'Ouest, Josnes, Villorceau, Tavers où Chanzy, malgré son héroïsme, n'avait pu se maintenir, la retraite sur Vendôme, puis après le canon de Fréteval, la retraite sur Le Mans, la retraite toujours, dans la boue, dans la bruine, dans la neige !... A Paris, le deuxième échec du Bourget, l'immense bonne volonté de la ville écrasée encore une fois, et depuis le 27, le bombardement commencé, aux acclamations de l'Allemagne, flairant l'instant de la curée... Un espoir encore restait, bien vague : Bourbaki... Il manœuvrait dans l'Est, avec une armée nouvelle... Oui, morne fin, et plus morne commencement d'année!

Marthe tressaillit. Son père s'était brusquement levé.

— C'est malsain de s'engourdir ainsi. On deviendrait fou, à la longue, si l'on vivait toujours avec ses pensées !... Prends le Montaigne, Marthe. Et lis-nous à haute voix, comme les autres soirs.

Ils essayaient ainsi, depuis quelques jours, de tromper leur tourment. Mme Ellangé demanda :

— Cela ne va pas fatiguer Louis ?

— Non ! non ! fit-il. Lis, Marthon. Ainsi je pourrai m'endormir peut-être... m'endormir sans rêves...

Le sommeil ! Tous ils appelaient sa réconfortante trêve, le bienfait de cet anéantissement où parfois, à force d'être las, ils roulaient assommés, trouvaient l'oubli.

M. Ellangé prit sur la cheminée le vieux volume aux caractères nets, et dont la reliure de veau écaille, dorée aux fers, s'ouvrait bien. Naguère, — jadis ! — il en palpait, d'une caresse,

la patine luisante, cette vie mystérieuse que le passé ajoute aux choses... Petits plaisirs, bien morts!... Lui qui aimait tant lire!... Mais à peine la page était-elle commencée, les phrases coulaient, murmure indistinct. Son esprit repartait, au pays du réel. Marthe cependant continuait :

« Et puis nous aultres sottement craignons une espèce de mort, quand nous en avons déjà passé et en passons tant d'aultres. Car non seulement, comme disait Heraclitus, la mort du feu est génération de l'air et la mort de l'air, génération de l'eau. Mais encore plus manifestement pouvons-nous voir en nous-mesmes. La fleur d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et la jeunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict, l'enfance en la jeunesse, et le premier aage meurt en l'enfance ; et le jour d'hier meurt en celuy d'aujourd'huy et le jourd'huy mourra en celuy de demain, et n'y a rien qui demeure, ne qui soit tousjours un... »

Elle reposa le livre sur ses genoux. M. Ellangé, la tête basse, profondément songeait. Sa mère, debout près du lit, baissait la mèche de la lampe pour que moins de lumière baignât le repos de Louis. Il avait fermé les yeux, son souffle respirait, plus égal... Marthe médita la sagesse d'Héraclite et de Montaigne, cette perpétuelle mort des sentimens, des êtres et des choses, dont l'existence est faite... Elle se répétait : « Il n'y a rien qui demeure ni qui soit toujours un!... » Ainsi elle se sentait plus excusable, vis-à-vis d'elle, d'avoir changé. Elle avait obéi à une loi de nature... Elle se cherchait et ne se retrouvait pas. La Marthe d'avant la guerre n'était plus. Pourtant, cette rapide, complète dissociation de son être d'hier et de son être d'aujourd'hui se fût-elle accomplie de la sorte, si le cataclysme n'avait tout bouleversé?... Loyale et tendre, elle avait eu d'abord des regrets, puis des remords à se détacher invinciblement... Elle était trop juste pour ne pas continuer à rendre hommage aux qualités d'Otto, à sa haute intelligence, à sa bonté un peu rude... Mais cette constatation ne lui était qu'une raison de plus de souffrir. Rien, désormais, n'effacerait le malentendu foncier, irréparable. Ils s'avéraient différens en tout, depuis cette façon d'être qui tient au mode de sentir et de penser, à la formation du caractère, à l'influence de l'éducation, du milieu, à la marque enfin d'une société et d'une race, jusqu'à ce qui est le tréfonds de l'âme et de la chair, l'essence individuelle. La

personnalité morale de son mari, telle qu'elle apparaissait à présent, sous le brutal jour des événemens, la choquait, la blessait dans sa sensibilité la plus secrète ; et sa personne physique même, à la familiarité de laquelle elle s'était pourtant réhabituée, plus par accoutumance que par regain, commençait à lui devenir antipathique...

Elle ramassa le livre qui avait glissé, le rouvrit au hasard; elle s'émerveilla : les lignes sur lesquelles elle tombait répondaient si bien à son obsédante pensée... Leur fils! Quelle hérédité sommeillait en lui, quel sang l'emporterait? Elle lut, relut en pesant les termes... « Quel monstre est-ce, que cette goutte de semence de qui nous sommes produicts, porte en soi les impressions non de la forme corporelle seulement, mais des pensemens et des inclinations de nos pères? Cette goutte d'eau, où loge-t-elle ce nombre infini de formes? Et comme portent-elles ces ressemblances, d'un progrez si téméraire et si desréglé, que l'arrière-fils respondra à son bisayeul, le nepveu à l'oncle?... » Des heures, durant ses nuits solitaires, les longues journées où son mari était au Musée, elle se penchait sur le berceau, scrutait le petit front modelé sur celui d'Otto, où sommeillait le legs atavique. Un Rudheimer? Ce serait affreux!... Aurait-il les lourds instincts d'un Allemand, ce petit-fils des Ellangé, ou bien porterait-il, dans la vivacité de ses yeux noirs, une âme à la ressemblance de celle de sa mère? Ardemment, elle souhaitait que l'empreinte paternelle se bornât à la forme du visage et à la structure du corps, et qu'un sang plus généreux et plus vif courût, sous la blancheur de la peau germaine... Hermann? Non point! Mais Jean-Pierre!... Jean-Pierre, ainsi l'appelait-elle, passionnément, même devant Otto... Elle avait pris en horreur l'autre prénom, dont seul se servait le père... Pour toute la famille l'enfant était Jean-Pierre. Un Ellangé d'abord... Avec patience, avec foi, on lui insufflerait, à ce petit, les goûts, les habitudes de son pays. N'était-il pas deux fois Français, vrai fils du sol d'Amiens, par la vertu de la terre natale, et par le malheur de la patrie?...

Elle ferma, en se couchant, sa porte à clef. L'idée qu'après avoir vidé d'innombrables chopes et poussé autant de hoch! hoch! hurra! à la gloire allemande, Otto viendrait peut-être l'embrasser, lui était odieuse. Une nausée la prenait, au contact imaginé de sa barbe épaisse, fleurant la bière et le tabac... Elle

évitait maintenant les longues causeries, heureuse que ses fonctions le retinssent, presque sans répit, au lazaret. Il partait avec le jour, rentrait toujours trop tard pour pouvoir dîner avec elle, souvent même couchait dans son bureau, sur un lit de camp dressé à demeure. Ce n'était point la besogne qui lui manquait. Sans cesse des voitures à croix rouge arrivaient, avec de pleins chargemens. Ils comblaient, dans les ambulances, le vide fait par le départ en Prusse des blessés ou malades français prisonniers, qu'on expédiait, par trains. Les six cents couchettes du Musée étaient insuffisantes; on ne savait où abriter les gémissantes fournées, les Incurables, le lycée, les hôpitaux regorgeant. Après Bapaume, Otto surmené dut s'aliter lui-même, deux jours entiers.

Marthe connut alors à quel point la vie partagée lui réservait de surprises. Une irritation sans cause la possédait. Le seul fait de pénétrer dans la chambre d'Otto, avec son fils dans ses bras, de se dire que cet homme était le maître de leurs existences et qu'elle devrait un jour le suivre, sur la terre allemande, la rebellait toute. Elle posait sur le lit Jean-Pierre, comme une victime sur la pierre du sacrifice. Une jalousie la mordait aux entrailles, quand le mignon, soulevé dans les bras de son père, riait en hoquetant. « Tu seras un petit enfant de Marbourg, un vrai Rudheimer! » Elle eût voulu, à ces mots, l'emporter, se sauver avec lui, dans un coin perdu, quelque chaumière de Pont-Noyelles puisque l'incendie avait consumé, avec tous les chers souvenirs de son enfance, la maison du passé... L'idée d'abandonner un jour les siens, d'aller revivre en Hesse, de n'entendre plus autour d'elle que le langage du vainqueur, la bouleversait. Otto surprit l'ardent regard dont elle couvait leur fils, guettait l'instant de le reprendre.

Plus que toute froideur à son égard, un tel sentiment le révolta. Qu'il portât, aux yeux de sa femme, le poids de ses ressentimens de Française, c'était déjà assez inique! Mais qu'elle prétendît encore revendiquer Hermann, comme une chose à elle seule, comme un bien particulier, cela passait toute borne. Il le lui dit, avec une fermeté dont la mesure l'exaspéra.

— Je n'aurais certes pas provoqué cette scène! riposta-t-elle. Mais tu m'y pousses. Eh bien! j'entends que tu le saches, d'ores et déjà, quoique déjà tu voies dans ton fils un Allemand... rien qu'un Allemand!... Ton fils! Il est aussi le mien, je sup-

pose !... Je n'abdiquerai aucun de mes droits de mère et de Française... Je prendrai ma part de son éducation...

Un pli dur barra le front d'Otto ; et moqueur :

— Dois-je te rappeler ce qui est inscrit dans tous les codes? La femme suit la nationalité de son mari. Tu es Allemande, ma chère Marthe, ne l'oublie pas.

Elle secoua désespérément la tête.

— De nom, peut-être...

— Et de fait.

— Jamais !... Jamais je ne me suis sentie autant Française, Française dans toutes les fibres de mon être.

Il sourit, avec une courtoisie un peu ironique.

— Libre à toi. De ses sentimens chacun est le maître... Un homme ne peut pas penser avec la même sentimentalité qu'une femme.

— Ah ! comme on voit bien, à chaque mot, l'abîme qui maintenant nous sépare !... Tu traites de sentimentalité, et comme une chose légère, le sentiment le plus profond et le plus sacré...

Il étendit la main :

— Je suis souffrant, harcelé de tracas. Une telle discussion est à la fois douloureuse et inutile. C'est à présent non le temps des sentimens, mais celui des actes. Un grand événement historique s'accomplit au-dessus de nous. La patrie allemande prend corps. Il est nécessaire, et il est juste que pour elle nous subissions ces maux.

— Eh ! que m'importe la patrie allemande !

— Marthe !

— Il n'y a pour moi qu'une patrie ! La France !... La France que j'ai pu quitter sans regret, quand elle vivait en paix, glorieuse... Alors je me suis figuré que je pouvais vivre loin d'elle, et que là où on était heureux, là aussi était la patrie... Mais aujourd'hui où mon pays est vaincu, déchiré, sanglant, je vois ma folie !... Je rêvais, je m'éveille... Française j'étais, Française je demeure.. et ton fils aussi, malgré toi, sera Français !...

— Tais-toi. Je ne veux plus te répondre. A chaque jour suffit sa peine. La douleur t'égare... N'envenimons pas, par des phrases que nous pourrions regretter plus tard, la plaie que nous portons...

Il montra Hermann, qui couché près de lui ressemblait à une poupée. Sage, il regardait du côté du jour...

— Celui-ci est l'avenir. Il sera ce que toi et moi, d'un commun

accord, le ferons... Et peut-être qu'il nous consolera du présent!

Elle réfléchit, analysant le caractère qu'elle avait chéri tout entier. Elle s'irritait d'être forcée d'y reconnaître, à côté de tant de motifs de haïr, tant de raisons de l'estimer... D'avoir crié sa souffrance, en apaisait le plus aigu. Elle prit le poupon délicatement, l'étendit contre son sein, et murmura, en évitant le limpide regard d'Otto : « Peut-être!... » Puis, sans tourner la tête, elle sortit.

Les jours les plus pénibles commencèrent. Dans la maison glaciale s'était installé l'hiver. C'était un des plus rudes qu'on eût vus, depuis longtemps. On se serrait autour des maigres feux, le calorifère baissant. Il fallait ménager le charbon, dont les approvisionnemens s'épuisaient, — 35 francs l'hectolitre! gémissait la vieille Julie. Le froid pénétrait jusqu'à l'âme. Louis, levé enfin, mais si faible qu'il ne pouvait marcher sans canne, s'enfouissait, bouche close, dans un fauteuil. On l'enveloppait de couvertures, sans qu'il parvînt à se réchauffer.

— Tu es bien? s'inquiétait Mme Ellangé.

Il souriait, pour toute réponse, d'un pâle sourire. Sa désolation muette contrastait avec le désespoir loquace de Marthe. Il semblait se désintéresser de ce qui se passait, au delà des murs de la chambre, alors qu'elle ne vivait plus que dans le guet fébrile des nouvelles, les commentaires passionnés, spectatrice trépidante de la partie formidable qui achevait de se jouer. Les feuilles anglaises et belges, les dépêches officielles allemandes, le journal d'Abbeville en apportaient les échos.

D'abord, ç'avait été le bombardement de Péronne. A l'abri de la division Kummer, cinquante-huit gros canons, cinquante-deux heures durant, sous le feu réglé à six cents coups par heure, avaient écrasé la petite ville. Soudain, profitant de ce que Manteuffel maintenait la Normandie, et que les troupes de von Gœben, chargé du Nord, étaient dispersées sur un large front, Faidherbe, qui se réorganisait le long de la Scarpe, avait surgi, bousculé jusqu'à Bapaume Kummer surpris. Sanglant succès, sans lendemain. Les deux armées laissaient sur le terrain 100 officiers et 3 000 hommes. Faidherbe, ménager de ses faibles forces, disparaissait alors, son coup de boutoir donné, sans pousser davantage la pointe. Péronne, qui s'était crue sauvée, se voyait perdue, capitulait.

Dans l'Ouest, la deuxième armée de la Loire faisait front

contre Frédéric-Charles et Mecklembourg, perdait, après sept jours de lutte acharnée, la grande bataille du Mans. La déroute livrait, avec la ville, 20 000 prisonniers, 18 canons, 2 drapeaux. Les troupes débandées gagnaient la Mayenne, Laval, où aussitôt accourait Gambetta. Tous deux, le grand ministre et le tenace héros d'Auvours se remettaient aussitôt à l'œuvre. Comme sur le Loir, comme sur l'Huisne, Chanzy galvanisait son ombre d'armée, lentement la reformait, une dernière fois...

A l'Est, Bourbaki avait tenté en vain de débloquer Belfort. Victorieux au combat de Villersexel, il retrouvait Werder entre la ville et lui, venait se briser sur la Lizaine. Après quarante-huit heures de canonnade et d'assaut, l'armée de l'Est époumonée battait en retraite, se repliait, en cohue, vers Besançon. Ainsi sur tous les théâtres de la guerre le dénouement se précipitait. La marée allemande submergeait tout. Seules Belfort et Bitche, vaisseaux de pierre perdus, tenaient toujours. Les trois couleurs partout ailleurs étaient amenées. Rongées de froid, de faim et de misère, mal équipées et mal vêtues, les armées de la Défense, si vite jaillies du sol, à l'appel ardent de Gambetta, se désagrégeaient une à une. Impuissantes à rompre le cercle de feux au centre duquel agonisait Paris, elles avaient été rejetées au loin, tandis que, sous les obus du bombardement, la capitale stoïque soutenait le siège, avec sa fiévreuse foule en armes. Elle mangeait le pain noir, toussant aux queues des boucheries, enragée d'espoir et d'inutile bravoure. A travers les lettres qu'apportaient les ballons, la grand'ville criait en vain, à la province lasse, son appel éperdu, sa volonté de vaincre ou de mourir. La lassitude partout grandissait, la conscience qu'on luttait en pure perte, un écœurement de tant de sang, de tant de malheurs, de tant de ruines...

— On n'improvise pas des armées, disait M. Ellangé à Louis, un soir que celui-ci louait l'immense effort tenté par la jeune République. A présent, c'est assez. L'honneur est plus que sauf... C'est à se demander si les hommes du 4 Septembre ne cherchent pas tout simplement à prolonger leur gouvernement, en prolongeant la guerre...

— Père, répondait Louis, souvenez-vous de l'Espagne. Il a suffi de la volonté d'un peuple pour avoir raison du vainqueur des peuples! Ce ne sont pas des armées qui ont vaincu Napoléon, — le vrai! — c'est une poignée de partisans, de paysans...

Les Allemands sont aussi fatigués, aussi dégoûtés, aussi décimés que nous... Regardez les recrues dont les régimens que nous voyons passer sont pleins !... Demandez à l'ordonnance d'Otto. Ils aspirent tous au pays. Chez lui, en Silésie, la vie aussi est dure, le pain a doublé... Si nous voulions encore...

Il laissa tomber, sur son épaule d'où pendait la manche, repliée, un coup d'œil amer.

— Si ceux qui peuvent voulaient !...

M. Ellangé eut un geste sceptique :

— Le paysan de France n'est pas le paysan d'Espagne. Jacques Bonhomme veut la paix qui lui permettra de cultiver son bien, sur lequel il vit...

— Et les politiciens de France la veulent aussi, cette paix qui leur permettra, — chaque régime tombé l'espère, — de se relever du coup ! Mais sache-le bien, père, si la nation s'en remet, c'est à ces hommes du 4 Septembre qu'elle le devra pourtant !

— Et pourquoi?

— Parce qu'ils n'ont pas désespéré d'elle.

— Bravo, Louis !...

C'était M. Nichamy qui poussait la porte de la salle à manger. Entre une séance de la commission des ambulances et secours et une visite à l'hospice Saint-Charles, il venait prendre des nouvelles de son malade. Vieux républicain libéral, le gros homme ne détestait pas, de surcroît, taquiner son ami, en qui il voyait toujours le magistrat impérialiste. Mais sa bonne humeur n'était que de surface. A peine assis, il se mettait à l'unisson, remâchait, avec les nouvelles de l'après-midi, l'éternelle douleur. Si habitués qu'ils fussent aux désastres, le dernier les ravivait, les surpassait tous.

— Quoi ! s'écria-t-il. Vous ignorez... J'aurais cru que M. Rudheimer... Mais non, c'est vrai ! Ce n'est pas le moment pour lui de quitter son lazaret. Eh bien ! on annonce l'arrivée, demain, de 500 blessés prussiens...

— Il n'y en aura jamais assez ! dit Louis sauvagement.

— Et de 2000 prisonniers français... Faidherbe vient d'être écrasé, dit-on, à Saint-Quentin, où il tentait une diversion pour débloquer Paris... Il aurait été rejeté sur Lille, avec ce qui reste de notre pauvre armée du Nord... C'est le coup de massue final.

Le lendemain, 23 janvier, Otto, apparu après le déjeuner

pour embrasser son fils, confirmait à Marthe l'étendue de la défaite. Von Gœben avait ramené 12000 prisonniers, 6 canons. L'armée du Nord n'existait plus. Celle de Paris, tentant le même jour la suprême sortie, n'avait pu dépasser Buzenval, et, refoulée en désordre, elle était venue grossir la foule impuissante qu'auraient bientôt réduite la famine et le bombardement. Quand à celle de l'Est, prise entre Werder et Manteuffel...

— Manteuffel? dit-elle. Mais il y a quelque temps, on le voyait encore fumer son cigare, en se promenant à pied, sur le boulevard du Mail?

— Il est parti le 9, nommé au commandement de l'armée du Sud. A cette heure, Werder et lui doivent tenir Bourbaki, comme cela... (Il simulait, de deux doigts crochus, les deux branches d'une tenaille...) Ils le tiennent à Besançon. Ils l'ont séparé de la France. Et s'ils ne le broient pas dans leur étau, ils vont l'acculer à la frontière suisse...

Il avait un air d'arrogante satisfaction, qui révulsa Marthe.

— Et c'est cela, dit-elle, en le bravant du regard, qui vous fait ce visage rayonnant!

Il bourra sa pipe au haut fourneau de porcelaine, — une pipe de soldat achetée chez un marchand de tabacs de Hambourg, rue des Trois-Cailloux, à l'ancienne mercerie Whitley. L'émail culotté figurait le visage du roi Guillaume. Otto allumait avec tranquillité, tirait quelques bouffées. Une spirale bleue monta, à travers le couvercle en forme de couronne. Il eut un gros rire, désigna l'attribut royal.

— Non, c'est cela!

— C'est peut-être très spirituel... Mais je ne comprends pas.

— Je le vois bien... Allons, ma chère amie, lisez... Puisque... le « tu » est passé de mode!... Lisez... Et vous comprendrez en même temps pourquoi si durement nous avons fait cette guerre.

Elle jeta les yeux sur le numéro du journal berlinois qui relatait, en termes pompeux, la cérémonie célébrée le 18 janvier au palais de Versailles, dans la galerie des Glaces... Nul bruit n'en avait encore transpiré, à Amiens. La commotion fut si brusque et l'humiliation si douloureuse que les larmes montèrent aux yeux de Marthe et soudain jaillirent, noyant les lignes, qui dansaient devant elle.

— Eh bien! dit Otto gravement, vous comprenez à présent! Sa Majesté Guillaume, roi de Prusse, vient d'être couronné

Empereur d'Allemagne. La couronne royale est changée en couronne impériale. Je devrai faire renouveler ma pipe... Elle retarde, elle est aussi passée de mode.

Sans souci du mal qu'il causait, tant son enthousiasme débordait et tant son orgueil était grand, Otto rendait à Marthe, d'un seul coup de poignard qui l'atteignait à l'âme, toutes les piqûres dont elle l'avait fait souffrir, dans son amour et dans son amour-propre. Sa délicatesse d'homme de cœur et son élévation d'homme de science, tout s'évanouissait dans l'exaltation du patriote, enivré à force de victoires, endurci par la terrible campagne. Qu'importaient les ruines, pourvu qu'il fût enfin réalisé, ce rêve d'un peuple et d'un siècle, l'unité allemande ! On avait combattu *fur Deutschland's Vertheidigung*, et le triomphe dépassait toutes les espérances. Tandis que Marthe, séchant ses larmes, avidement lisait, Otto songeait, avec émerveillement, à la fabuleuse aventure. Inoubliable date que cet après-midi ! On avait célébré l'office divin à un autel adossé contre les fenêtres du parc. Entouré des drapeaux de sa Garde, au milieu des généraux et des princes de sa famille, et aux acclamations de tous les confédérés, princes héritiers de Bavière et de Wurtemberg, grands-ducs de Saxe-Weimar, d'Oldenbourg, de Bade, de Cobourg, princes et ducs de Hohenzollern, Holstein, etc., Guillaume avait déclaré « consentir, sur leur demande et celle des villes libres, à rattacher à la couronne de Prusse la dignité impériale. » Bismarck alors, d'une voix calme, avait donné lecture de la proclamation au peuple allemand. Puis, le grand-duc de Bade ayant acclamé Guillaume Empereur d'Allemagne, dans l'immense galerie, où l'émotion était au comble, un tonnerre de hurrahs avait retenti, tandis que les musiques militaires entonnaient leurs hymnes...

Marthe tendit à son mari le journal, sans rien dire. Elle croyait entendre vibrer, des affreux cris de fête, cette galerie des Glaces toute pleine encore de la splendeur du Grand Roi. Comme ils avaient su choisir l'endroit, ce Versailles témoin de tant de gloires, si longtemps l'image et comme l'incarnation de la suprématie et du génie de la France ! Là mieux qu'ailleurs, la botte du conquérant faisait blessure. Elle avait piétiné, dans ce lieu symbolique, le corps même de la nation vaincue.

— Vous ne triomphez que de nos fautes, murmura-t-elle enfin. Vous n'avez été forts que de notre faiblesse !

Il la dévisagea sans douceur, et avec une gravité religieuse :

— Si vous avez péri par vos vices, nous avons aussi triomphé à cause de nos vertus. L'Éternel seul a voulu cela !

Elle ricana :

— Ou, *unser Gott*, notre Dieu !... c'est-à-dire votre Dieu à vous, celui du pillage, de l'incendie et du meurtre !

Ils s'affrontèrent, avec des yeux de haine. Famille, patrie, religion se dressaient entre eux, ainsi que d'âpres Euménides. Dans l'affreux désastre, tout s'était effondré, autels, foyers, il ne restait plus rien. Avec stupeur ils contemplaient les ruines.

XI

Le lendemain, en accompagnant, du Musée à la gare, un convoi de 200 Prussiens, à peine guéris, et qui devait céder la place à l'arrivage nouveau, aux blessés de Saint-Quentin, Otto se reprochait sa dureté à l'égard de Marthe. Certes, il s'expliquait mal son attitude nouvelle, le complet détachement qu'elle lui avait manifesté depuis ses relevailles. Il conservait, comme le souvenir d'autant d'insultes imméritées, les reculs avec lesquels elle accueillait ses moindres tendresses, la nuque qui se dérobe, la main retirée. Il mettait sur le compte d'une exaltation passagère ces marques évidentes d'indifférence, pis, de répugnance. Mais il avait beau être cruellement mortifié dans son égoïsme amoureux, il gardait confiance et s'efforçait, en attendant, de s'expliquer au point de vue moral l'état d'âme de sa femme... Qu'eût-il ressenti lui-même si l'inverse s'était produit, si l'Allemagne, frappée par un autre Iéna, avait vu son sol envahi, conquis par des armées françaises ?... Sans doute eût-il éprouvé, vis-à-vis de Marthe victorieuse, des sentimens analogues à ceux qu'elle-même éprouvait, vis-à-vis de lui ?... Marthe, flattée dans son orgueil, et ne souffrant point des maux dont elle eût été l'involontaire complice, et l'indirecte cause, sans nul doute eût continué à l'aimer... Peut-être même, avec son excessive sensibilité, l'eût-elle tendrement plaint et consolé ?... Il eut, à cette vision, un mouvement d'instinctive hostilité. A coup sûr, dans une telle situation, il eût été humilié, il eût souffert... Fallait-il s'étonner qu'une femme, avec ses nerfs malades, l'émoi de sa maternité nouvelle, subît, plus profondément peut-être qu'il ne l'eût fait lui-même, une

secousse qui certainement l'eût atteint?... Cette pensée l'émut, dans son sens de justice. Car s'il était inébranlablement convaincu que la justice seule avait présidé au cours providentiel des événemens, il ne s'aveuglait pas entièrement sur le reste. Maître de l'heure, il inclinait à une bienveillance que facilitaient son affection férocement personnelle, mais sincère, les souvenirs du bonheur récent, l'orgueil attendrissant d'être père. Il se promit de ne pas envenimer la blessure, de n'y toucher qu'avec adresse. Elle se cicatriserait à la longue!

Trop tard!... Et quand même il eût toujours été pour Marthe la délicatesse même, eût-elle pu ne pas en venir à cette extrémité dont elle était la première à supporter l'horreur : cesser d'aimer celui avec qui elle avait voulu faire sa vie, avec qui elle avait à son tour engendré, créé de la vie?... Cet être qui avait été tout pour elle : l'amant, le mari, le père, et qui demeurait par certains coins si près de son cœur, est-ce qu'une nécessité, un intérêt plus forts que l'amour ne la contraignaient pas à ne le voir désormais que sous les traits odieux de l'Allemand, meurtrier de son frère et de son grand-père, de l'Allemand aux mains tachées de sang?... Est-ce qu'ils n'étaient pas tous deux victimes d'un inévitable Destin? N'était-ce point la guerre qui voulait cela? Marthe se le demandait, aux heures où elle pouvait penser encore avec un peu de lucide équité. Mais, dans le vif de sa plaie, cette certitude ajoutait une haine à sa haine. La guerre? Qui l'avait voulue, poursuivie, avec cette opiniâtreté rapace?... Otto l'avait avoué ingénument : l'Allemagne!... L'Allemagne entière cramponnée à son but : l'Empire.

Ainsi, au lieu de l'apaiser, tout exaspérait la crise. Marthe, durant la fin de janvier, en était venue à un tel point de nervosité qu'elle avait instamment prié Otto de ne plus rentrer, de quelques jours, boulevard du Mail. La vue seule de son uniforme, le bruit de ses pas, et à plus forte raison la contrainte de sa présence la rendaient folle. Elle n'eût pu, s'il avait été là, contenir sa violence. Par dignité, par intérêt, s'il l'aimait encore, qu'il consentît! Il avait cédé, en haussant les épaules. Alors tous quatre, les Ellangé, ils avaient vécu ces deux semaines enfermés, comme des bêtes farouches, dans la maison verrouillée. La porte ne s'ouvrait que pour M. Nichamy. Ils avaient appris, sans pouvoir rassasier leur misère, les derniers coups qui assommaient la France à bas, le cadavre pantelant. C'étaient

les soubresauts de l'agonie, la fin. Là-bas, du côté de l'Est, dans la neige, succédant à Bourbaki qui avait tenté de se suicider, Clinchant n'avait pu que guider vers le territoire suisse ses troupes, devenues troupeaux, que devant lui Manteuffel chassait... Immenses piétinemens de misérables sans souliers et sans pain, qui grelottaient de fièvre et de toux!... Puis, tombant le dernier, Paris, à bout de ressources, et dont on n'avait su utiliser l'admirable élan, ouvrait ses portes. Le cœur de la nation cessait de battre... On sut plus tard les conditions : Bismarck se contentait de 200 millions, plus la ceinture des forts, tout le matériel de la gigantesque armée, hors les fusils de la garde nationale que Favre et Trochu n'avaient osé désarmer... 12 000 soldats de l'armée active demeuraient organisés, pour maintenir l'ordre. Le reste, 240 000 hommes, restait prisonniers, dans les murs... Apparente concession qui épargnait aux Allemands, remarqua Louis, le transport de cette masse dans ses forteresses et geôles... Combien de prisonniers les encombraient déjà? Trois, quatre cent mille peut-être...

— Cette fois, avait dit M. Ellangé, le soir où l'on avait appris la conclusion de l'armistice, toute la honte est bue!

Une déconvenue suprême leur restait. Favre, en notifiant à Bordeaux l'armistice, avait omis de prévenir Gambetta qu'il n'était exécutable qu'après trois jours, et tandis que partout Chanzy, Garibaldi, Faidherbe posaient les armes, Von Gœben, Frédéric-Charles et Manteuffel poussaient avant. C'est de la sorte qu'Abbeville, la moitié de l'Yonne, du Loiret, du Loir-et-Cher, de l'Indre, partie du Morvan, du Jura, de la Côte-d'Or, sans un coup de fusil, devenaient allemands, grossissaient le butin. Marthe, à cette rafle posthume, trembla de colère et de dégoût. Elle s'enfonçait dans son désespoir comme dans une eau noire. Elle perdait pied, glissait, les oreilles bourdonnantes, avec une sensation d'asphyxie. Toute la première semaine de février, elle refusa de descendre à la salle à manger, de quitter sa chambre. Elle gardait étroitement son fils serré contre elle et tous deux dépérissaient. Elle ne lui donnait plus qu'un mauvais lait, presque tari. Il fallut recourir à un demi-sevrage, des bouillies... Elle réagit enfin, sur les supplications de sa mère, consentit à manger davantage, à reparaître. Mais elle vivait en elle, sans presque jamais parler, et sans jamais sourire. Le grand silence qui succédait au bruit incessant du canon, à la rumeur

éparse des batailles lointaines, la frappait d'une surprise. Elle souffrait de cette torpeur désormais sans nouvelles, plus encore peut-être que naguère, dans l'excitation de l'attente. Un immense abattement la prostrait, la conscience irrémédiable de la défaite. Elle ne parvenait à s'intéresser à rien, écoutant d'une oreille distraite son père et Louis discuter des événemens de la semaine... La délégation protestait, à Bordeaux, contre les actes du gouvernement de Paris... Gambetta, surpris par l'armistice comme par un coup de foudre, déjà réagissait, voulait assurer des élections d'où pût sortir la continuation de la guerre... Tout plutôt qu'une dégradante paix !... Louis l'approuvait... M. Ellangé s'indignait au contraire de son dernier décret, qui excluait de l'Assemblée future les hauts fonctionnaires du régime déchu... Heureusement, ce « fou furieux, » comme disait M. Thiers, avait fini par donner sa démission !

— Je voterai pour la paix, concluait-il avec énergie. Plus nous la retarderons, plus les conditions en seront onéreuses...

— Je voterai pour la liste républicaine, reprenait Louis. La guerre seule peut nous faire obtenir un traité moins cruel... Je ne me résigne pas à voir les représentans de la France souscrire eux-mêmes à la mutilation de la Patrie !

— Alors, ce ne sera pas seulement l'Alsace et la Lorraine que nous perdrons. Il vaut mieux céder aujourd'hui... Plus tard, nous prendrons notre revanche, quand nous serons redevenus forts.

— Plus tard ! murmurait Louis, plus tard !

Et Marthe évoquait la guerre encore, la guerre toujours, un avenir où son fils à son tour s'exercerait, sous la lourde capote bleue, coiffé du casque à pointe... Elle imagina Jean-Pierre au service de l'Allemagne, franchissant la frontière, se battant contre le fils de Louis... Non, plutôt que ce sacrilège, mille fois plutôt la guerre maintenant reprise, la guerre à outrance, le pays tout entier rué aux faulx, aux fusils, tapi derrière les haies, retranché dans les montagnes !... Que l'ennemi décimé prît peur, lâchât pied !... Que la France, enfin, se ressaisît !

Otto depuis quelques jours était revenu, s'imposant le moins possible. Pourtant, soucieux de la santé de son fils et de celle de Marthe, il eût voulu qu'elle sortît, se fortifiât, changeât d'air... Où aller ? Pont-Noyelles était inhabitable. Il proposa le Midi, les bords du lac de Genève... Pourquoi pas Marbourg ?...

Elle secouait la tête, refusait de bouger, du moins en ce moment. Elle n'éprouvait plus, pour Otto, cet antagonisme irraisonné, dont la violence intermittente s'atténuait de répits, quand elle retrouvait le vieil homme sous le nouveau, mais une répulsion triste et glacée. Il affectait de ne pas s'en soucier, beaucoup plus inquiet au fond qu'il n'en avait l'air. Il avait exigé que l'existence normale reprît, du moins en apparence. Le repas du soir réunissait dorénavant, comme autrefois, la famille entière. La paix allait être signée, il était temps de redevenir des êtres raisonnables. Marthe et ses parens avaient accédé, avec une froideur dédaigneuse. Une sourde colère en lui s'amassait, une rage à l'idée d'être bafoué par cette petite, deux fois inférieure, comme femme et comme Française. Il se réservait, à son heure, d'exercer tous ses droits, voulant éviter jusque-là quelque nouvelle scène indigne d'eux. Mais il avait beau en retarder l'éclat, ils respiraient un air saturé d'orage. Tout était prétexte, tout hâtait une complète, sinon définitive explication. Il ne manquait plus que l'étincelle. Elle jaillit vite, mit le feu aux poudres... Les premières séances de l'Assemblée nationale, réunie à Bordeaux le 21 février, emplissaient de leur fiévreux écho la salle à manger où les dîners s'étaient longtemps succédé, silencieux. A la longue, Otto faisant les premiers frais, les conversations s'étaient ébauchées. On avait d'abord louvoyé, d'une phrase à l'autre, comme à travers un archipel d'écueils. Louis gardait au médecin une gratitude pour le simple dévouement avec lequel il l'avait soigné. M. Ellangé, sans rien laisser voir de son trouble, mettait une coquetterie à se montrer courtois comme il eût fait pour tout hôte, en temps ordinaire. Il reconnaissait d'ailleurs à son gendre une réelle valeur intellectuelle. M[me] Ellangé, elle, reprenait goût aux choses du ménage, rattachée petit à petit à ses humbles devoirs. Tous trois se réhabituaient, plus facilement qu'ils n'eussent cru, à coudoyer Otto. Seule, elle conservait un mutisme morne.

On avait appris, dans l'après-midi du 3 mars, les détails de cette journée du 1[er], la plus émouvante peut-être depuis celle où avait éclaté le coup de foudre de Sedan. Tandis qu'après une solennelle revue passée à Longchamp par le nouvel Empereur, 30 000 Allemands, délégués par les armées victorieuses, faisaient à Paris leur entrée, tandis que sous l'Arc de Triomphe passaient les drapeaux déployés de l'Allemagne, à l'aigre et

sourde musique de ces tambours plats et de ces fifres dont le vieux grand-père était mort, l'Assemblée de Bordeaux votait, avec une sorte de honte précipitée, la ratification des préliminaires de la paix.

— Le traité le plus douloureux de notre histoire! s'indignait Louis, et tout cela pour passer plus vite à ce qui les préoccupe: Quel maître choisir? A quelle sauce accommoder les restes!... la France!...

— La passion politique t'emporte...

— Voyons! père... On a voté l'urgence, sans même entendre le détail des territoires cédés... On a étouffé sous les cris la protestation des patriotes... En vain les députés de l'Alsace et de la Lorraine ont jeté dans un silence pesant leur protestation désespérée, l'appel des deux provinces, leur cri d' : Au secours!... Le parti de la majorité était pris... Il n'y a eu que 107 braves, pour se rallier autour de Gambetta et de Chanzy.

— Il y a eu 546 sages... Continuer la lutte dans les conditions actuelles est folie... le pays n'en peut plus.

— Il n'en veut plus, père! Quand on veut, on peut!

— La volonté ne s'improvise pas, mon enfant... Pas plus qu'on ne peut donner à un peuple, en un jour, toute une éducation militaire et civique! C'est l'affaire d'une génération ou deux. L'honneur de Gambetta, tu as raison, c'est du moins de s'être battu, pour l'honneur. Mais il ne suffit pas à un pays, ni à ses armées de se battre bravement et de savoir mourir, il leur faut des chefs qui sachent commander et des soldats qui sachent obéir. Il leur faut de l'endurance et de la cohésion. Il leur faut la patience tenace, l'abnégation qui fait se passer de tout, le sacrifice quotidien, heure par heure... Cela, on ne l'obtient que par un enseignement préalable, une longue discipline du cœur et des muscles!... Cette discipline, les Allemands l'avaient : vous, qui avez vu cette guerre, vous l'apprendrez à vos fils...

— Mes fils, dit Louis tristement... oui, si j'en ai. Qui voudra de moi, maintenant?

Marthe, à côté d'eux, pleurait, à gros sanglots. M. Ellangé se repentit d'avoir parlé sans réflexion. Hélas! pas de mot qui ne fût à double tranchant, la blessât à coup sûr... Mais elle releva la tête, et s'essuyant les yeux :

— Tu as raison, père! C'est à nous de faire de nos fils de vrais Français...

— Que veux-tu dire?

— Rien, père...

Elle sourit d'un air étrange :

— Le difficile n'est pas de faire son devoir, mais quelquefois de savoir quel est son véritable devoir...

Ils étaient encore sous le coup de leur émotion lorsque Otto rentra. Il monta droit à sa chambre, en sifflotant un air populaire de Hesse, fut long à redescendre. Pour la première fois depuis son départ, il avait dépouillé la tunique du *Reservstabarzt*, revêtu un costume d'appartement, laissé par oubli en juillet, à son départ. Il était d'humeur charmante, et lorsqu'on se fut mis à table, tenta de ramener la concorde. Il contait des anecdotes, évoquait des souvenirs du voyage en Italie. On eût pu croire, sans les places vides et les vêtemens en deuil, que rien ne se fût passé et qu'Otto Rudheimer était redevenu le privatdocent de naguère. Mais la joie perçait sous sa contenance, l'insolente joie du marchand heureux. Quoi qu'il pût faire pour la cacher, tout en lui criait l'orgueil de la paix conclue, à haut prix... Un fier enjeu!... Il y vint, malgré lui. Il sentait la réprobation, l'amère souffrance. Il voulut se justifier, rompit les chiens.

— Vous ne pouvez nous pardonner, je le sens, la reprise de l'Alsace et de la Lorraine. Certes, je conçois parfaitement qu'il soit dur, pour un Français, de pleurer la perte de ces deux provinces... Mais, vous du moins, fit-il en se retournant vers son beau-père, qui possédez si bien l'histoire, vous me concéderiez, si votre douleur n'était si vive, que pour nous autres Allemands, le cas était identique... L'Alsace et la Lorraine étaient incontestablement allemandes; vous les avez autrefois enlevées à l'Empire allemand par force ou par ruse. Or le sentiment amer du droit lésé, de l'orgueil national humilié, de la perte matérielle, n'est pas encore effacé, chez beaucoup d'entre nous. Notre peuple s'en tient au vieux principe que cent années de passe-droit ne créent pas une heure de droit... Dès lors, comment n'aurions-nous pas profité d'une guerre heureuse pour satisfaire des aspirations toujours vivantes et rétablir ce que nous nommons notre droit?

— Permettez... dit M. Ellangé.

— Oh! je sais bien qu'au point de vue français les choses sont présentées différemment... Oui, la longue possession, qui

vaudrait titre?... Le peu de sécurité qu'offriraient entre les États les relations politiques, si l'on voulait ressusciter tous les droits périmés!... Enfin, vous allez m'objecter les sentimens des populations elles-mêmes, qui veulent appartenir à la France et non à l'Allemagne?... Sur ce dernier point, je pense que ces sentimens sont passagers, et que le caractère foncièrement allemand du pays les transformera bientôt, dès que sera dissipé le malaise que tout état de transition amène avec lui. Je nie aussi qu'une partie d'une nation ait le droit de choisir sa route d'après son caprice. Quant à l'affirmation que nos droits étaient périmés, je répondrai que pour nous rien n'est périmé, aussi longtemps que nous conservons le sentiment vivant de l'injustice subie.

Il se tut, attendant avec sérénité la réponse. Elle ne se fit pas attendre.

— Vous alléguez votre droit. Je le nie. Nous avons jadis conquis Metz, en effet, et l'Alsace moins Strasbourg et Mulhouse, par des guerres heureuses, sur le Saint-Empire romain germanique. Mais qu'a de commun cet Empire-là, je vous prie, avec celui que vous venez de façonner? Rien!... Le corps de l'Empire allemand dans ce temps-là, c'était l'Autriche... cette Autriche que les princes protestans du Nord combattaient déjà, bien avant Sadowa! Car c'est précisément de concert avec ces princes que nous avons alors réalisé notre conquête... Ils étaient nos alliés, ils se servaient de notre appui pour s'agrandir... Avouez qu'ils ont mauvaise grâce à nous reprocher aujourd'hui le gain des victoires communes... à nous arracher comme illégitimes des possessions confirmées par la paix de Westphalie, à laquelle vous devez votre liberté de conscience et le commencement de votre grandeur! Reste Mulhouse, alliée à la Confédération Suisse et passée en 1798 à la République Française par un traité spécial...

— Et Strasbourg? railla Otto, Strasbourg qu'en pleine paix Louis XIV prit de force et garda?...

— Oui, Strasbourg... reconnut M. Ellangé; Strasbourg enlevé il y a deux cents ans à Ferdinand de Habsbourg, c'est-à-dire à l'Autriche encore, aux princes mêmes que la Prusse a chassés violemment de l'Allemagne!... Strasbourg depuis devenu si français! Non, monsieur Rudheimer, croyez-moi, ne vous appuyez par sur l'histoire pour y fonder vos droits...

Otto changea de tactique :

— Notre peuple n'entre pas dans ces finesses. Pour lui, l'Allemagne est l'Allemagne, et l'Empire est l'Empire. Fondé ou non, le sentiment du peuple allemand est indéniable... Celui-ci croit à la légitimité de ses droits. Il y croit avec une bonne foi entière. La conséquence fatale est précisément que, dans un tel cas, chaque peuple pense avoir le droit pour lui. Il ne reste plus alors qu'à en appeler à la force, comme à l'*ultima ratio*... Votre fabuliste l'a dit : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

— A la bonne heure, dit M. Ellangé. J'apprécie l'ironie. Au moins plus d'hypocrisie, c'est franc... Cette terre me plaît, je la prends... J'ai besoin de Metz et de Strasbourg, au point de vue stratégique, je les garde... *Ego nominor leo...* Cette thèse est peut-être digne d'un caporal poméranien. Elle me surprend dans votre bouche... Vous, Otto Rudheimer, un savant, vous, un Hessois, annexé d'hier à la Prusse !... Un mot encore. Vous refusez aux peuples le droit de disposer d'eux-mêmes, et en cela vous êtes logique avec votre théorie de la force... Mais alors, ne nous parlez plus de ces droits que rien ne prescrit tant que dure le sentiment de l'injustice subie !... Nous, au contraire, nous admettons le plébiscite, nous croyons qu'on ne peut parquer un groupement d'hommes comme du bétail, et qu'il faut tenir compte du vœu des cœurs et de la volonté des âmes. Par deux siècles de soins et d'amitié, nous avons fait l'Alsace et la Lorraine françaises. Vous ne les empêcherez pas de le rester, au moins de cœur, plus longtemps peut-être que vous ne le présumez. Que la Prusse, que l'Allemagne si vous le préférez, puisque maintenant c'est tout un, pensent ainsi, elles qui ont dépecé la Pologne, soit !... Pour nous Français, ce n'est pas ici un droit historique qui s'oppose à un autre. C'est la justice qui est en cause. Affaire de sentiment... Je crains que sur ce terrain nous ne nous entendions jamais. Vous souriez ? Pour vous, la justice, c'est la force, votre force ?... Eh bien ! pour nous, la justice, ce n'est pas un privilège allemand. C'est le dernier mot de la raison humaine ! Cette raison-là est meilleure encore que la raison de la force. La force change de camp. Nous l'avons eue avant vous. Prenez garde que nous ne la retrouvions un jour, au service de la raison !...

Otto souriait toujours, avec une pitié méprisante. Ses fortes dents avançaient, comme prêtes à mordre, entre les

lèvres retroussées. Il repoussa sa chaise, et se leva de table.

— Allons voir si Hermann a bien mangé sa petite soupe !... Vous m'accompagnez, Marthe.

Elle obéit, soudain très pâle. Frémissante, elle avait suivi, avec Louis, tout le débat ; elle s'était difficilement contenue, prête à interrompre à chaque mot, tant la dure et inconsciente fausseté, le tyrannique orgueil d'Otto la révoltaient. Par cette bouche qui lui avait prodigué les paroles tendres et les baisers, toute l'Allemagne haineuse et narquoise parlait. Plus rien de l'ancien Otto ne subsistait. Il n'y avait plus devant elle qu'un autre homme, avec une autre âme, dont elle détestait le pouvoir, de toute sa servitude en deuil.

— Je n'ai pas cru devoir répondre aux menaces de votre père, dit Otto, lorsqu'ils furent seuls dans la chambre éclairée par la faible lueur d'une veilleuse. On a toujours vingt-quatre heures, dans le moindre procès, pour maudire ses juges. A plus forte raison, dans un litige comme celui-ci, où la volonté divine a prononcé. Mais je suppose qu'il parlait en son nom seul, et qu'en votre qualité de femme et de mère, attachée à votre devoir, vous ne vous unissez pas à lui... Dieu merci ! Voici la fin de cette dure épreuve. Tout doit être oublié maintenant... Dans une quinzaine de jours sans doute, une partie des armées allemandes regagnera ses foyers... Je quitterai alors le poste que j'occupe... Vous me précéderez à Marbourg, avec notre fils. Et nous pourrons reprendre la vie comme par le passé, dans notre bonne petite maison...

Il écarta le rideau léger, sous lequel l'enfant dormait paisible, la bouche légèrement ouverte et ses petits poings fermés. Et, l'ayant contemplé un instant en silence, son visage s'éclaira. Il retrouvait, dans les menus traits, toute sa ressemblance, la tête solide d'un vrai Rudheimer... La voix de Marthe le surprit dans sa rêverie. Il tourna la tête, mécontent, d'avance hostile, tant l'accent était grave et le ton réfléchi.

— Écoutez, Otto. Il est temps que nous éclaircissions l'obscurité où nous sommes, par rapport l'un à l'autre... ou plutôt, où vous êtes, vis-à-vis de moi... Voilà trois mois que nous vivons côte à côte, sans oser nous avouer ce qui se passe en nous... Insensiblement nous nous sommes modifiés, sans que notre attitude extérieure révèle tout notre profond changement... Cela ne peut durer davantage. Peut-être vous accommoderiez-

vous de mon silence, et d'une soumission de surface... Pour moi je ne puis accepter que cette situation se prolonge. J'ai trop souffert!... Il faut que vous me connaissiez, telle que je suis devenue, comme je vous connais maintenant, tel que vous êtes.

Il se raidit, redoutant brusquement que le malentendu fût plus profond encore qu'il ne pensait, et prévenu contre une rébellion qui l'offensait, dans son patriotisme autant que dans son affection :

— J'avais prévu cet instant. Je vous écoute.

— Vous me parlez de mon devoir de femme et de mère. Nulle, soyez-en certain, n'est plus pénétrée que moi de la gravité de ce devoir. Seulement, quel est au juste ce devoir? Nous ne l'envisageons pas de la même manière, et c'est en cela que gît précisément entre nous le malentendu : nous n'envisageons plus rien, aujourd'hui, de la même manière!... J'aimais en vous un être que je m'étais figuré sous certains traits, et voilà que je ne retrouve plus rien en vous de cet être. Je vous croyais bon, libéral et droit, et je vous vois dur, borné, faux même... Nous avions des goûts et des plaisirs communs... A l'idée de les partager dorénavant, je les prends en horreur... La lecture, la musique, avec vous, me seraient des supplices... Je ne puis concevoir la possibilité de vivre sous votre toit... et tout mon être, à l'idée de coucher dans votre lit, se soulève... Ce qui nous unissait est mort. Il ne reste que ce qui nous séparait, oui, sans que nous l'ayons su... Oh! je lis dans vos yeux. Vous me jugez inconstante, ingrate, légère, — une vraie Française! Hélas! non, je suis la même. Seulement, l'amour enveloppait notre vie, comme un voile... La guerre l'a déchiré... Il n'y a plus en face l'un de l'autre que deux êtres d'une race différente, et entre eux, tout ce qui divise : habitudes, usages, sentimens, pensées, cette lente formation qui vient de bien plus loin que l'enfance et que nos parens tenaient des leurs, le contraste de nos éducations, l'antagonisme de nos religions et de nos nationalités, les mille nuances qui font que nous étions et que nous nous retrouvons étrangers l'un à l'autre...

La sincérité, la profondeur de son aveu touchaient Otto. Il reconnaissait qu'elle voyait juste, sans admettre qu'une telle réalité survécût aux heures qui l'imposaient. Elle n'était qu'une éphémère résultante. Due à des circonstances momentanées, elle s'évanouirait avec celles-ci... Il étendit la main, du côté du berceau.

— Pour moi, dit-il, rien ne peut effacer si vite le souvenir des deux années de bonheur que nous avons vécues. Si beaucoup de choses nous séparent, il en est une du moins qui nous réunit encore, et qui nous réunira toujours, malgré toi. C'est la femme seule qui vient de confesser, inconsidérément peut-être, tout ce que lui inspire l'amertume d'un tel jour. Tu réfléchiras. La mère doit tenir un autre langage.

Elle secoua la tête :

— Non ! Otto ! non... Car nous ne sommes pas seulement désormais des étrangers, l'un à l'autre... Vous êtes, à mes yeux, l'Ennemi. Vous êtes l'Allemagne dont je hais l'esprit de rapt et de violence,... l'Allemagne que j'exècre, de toute ma rage de vaincue, et de toute mon âme française !... Votre Hermann, mon petit Jean-Pierre, je veux qu'il soit ma revanche ! Je lui donnerai le culte et l'amour de tout ce que vous méprisez et que j'admire... Je ferai de lui, à la place de mon frère Jacques tué à Borny, un soldat de mes idées, un vrai Picard de chez nous, un bon Français. Je le rendrai à sa Patrie. Vous le voyez, ce n'est pas seulement le présent, c'est aussi le passé et l'avenir qui nous séparent. Ce sont les morts... Et c'est la vie qui dort là, cette petite vie qui est à présent toute la mienne !

Il ricana :

— Oh ! oh ! je m'aperçois, en effet, que votre façon de considérer le devoir, tant en qualité de mère qu'en qualité d'épouse, ressemble aussi peu que possible à ma propre façon de voir. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est que ce qu'on désire ne concorde pas toujours avec ce qui est. Il y a des lois, heureusement, en Hesse comme en France, qui sont observées en telle matière. Et je ne suis pas bien sûr, je doute même beaucoup que la loi vous laisse une aussi grande liberté. Il faut compter un peu, ma chère, avec l'autorité du mari et du père...

— Vous m'emmèneriez malgré moi ?... Vous m'enlèveriez mon enfant ? Oh ! je le sais, vous en êtes capable !... Et la loi serait avec vous... Sinon le droit, la force !... Mais non ! quand l'enivrement de la victoire cessera de vous griser, vous comprendrez qu'on ne peut toujours bâillonner, garder un être... vous rougirez de votre violence !

— Il n'est nullement question de violence. Je ne fais appel qu'à vos sentimens d'équité. Si vous vous croyez déliée de vos devoirs vis-à-vis de moi, vous vous en reconnaissez, et assez

haut, vis-à-vis de votre fils... N'en ai-je pas aussi? N'estimez-vous pas que nos devoirs, et même nos droits, soient à tout le moins égaux?... Soyez juste, puisque, dans votre famille et dans votre pays, on se vante de l'être!

Une rancune enfiellait sa voix. Il n'y avait plus même, entre eux, cette sympathie du malheur qui les avait quelquefois rapprochés, aux pires heures. Il n'y avait que le vainqueur et le vaincu, l'Allemagne et la France aux prises... Elle riposta :

— Ah! si vous aviez seulement un peu de cette générosité qui convient au triomphe!... Si vous compatissiez à ma douleur!

Elle était à bout de tension nerveuse, prête à se détendre. Elle mordit ses lèvres, jusqu'au sang, pour ne pas éclater en sanglots... Otto haussa les épaules. Loin de l'attendrir, une telle exaltation lui paraissait absurde et déplacée. Il plaisanta, en montrant son fils :

— J'espère que vous ne comptez pas faire entrer dans votre éducation cette nervosité enfantine... Il faut aux hommes des exemples virils... Il en trouvera heureusement, à l'Université de Marbourg.

Elle tamponna, de son mouchoir trempé, ses yeux rougis, et dressée, avec un défi de tout l'être :

— Ou au lycée d'Amiens!

L'Otto et la Marthe d'autrefois, prêts à se prendre à la gorge, se dévisagèrent, une longue minute. Leurs regards se froissaient comme des épées... Ils connurent, dans une brusque montée du sang au cerveau, l'innommable envie, l'instinct qui tue... Quelque chose obscurément en eux achevait de mourir, qui palpitait encore... C'était le passé, à tout jamais évanoui... Alors, avec une pleine conscience de l'irréparable, tous deux reculèrent. Et, bien que leurs cœurs battissent encore, tumultueusement, ils avaient à la bouche une amertume affreuse, un goût de néant.

Otto murmura enfin, comme à lui-même :

— Pourquoi se torturer à l'avance?... Il faut laisser à demain le temps de venir...

Il alla se pencher encore, entre les rideaux un moment soulevés, sur le petit corps qui reposait, vie si faible, chair tiède et douce... Là, était désormais tout son bien. Mais dans cette chair allemande, des années couleraient, avant qu'une âme s'éveillât... Il serait temps de se la disputer alors!... Il redressa

son large buste, et confiant, il sortit, sans adieu. C'était la seule attitude qui convînt à sa puissance méconnue.

Il ne fit les jours suivans aucune allusion à ce qui s'était passé. Il eût craint de montrer la violence de son trouble. Une douleur jalouse le tenaillait, furieux désir de garder, de posséder, malgré elle, la proie fuyante. Plus il la sentait perdue, et moins il y renonçait. Il était le maître, on le verrait bien. Il n'avait plus, hors les repas du soir, et leurs rares rencontres au chevet d'Hermann, de rapports avec sa femme. Ses occupations l'absorbaient, incessantes : l'évacuation presque continuelle des blessés, Allemands ou Français, pour l'Allemagne. Le départ prochain s'annonçait à certains signes. On déménageait, de la citadelle, caissons et canons. On vendait, à la gare, un amas de viandes salées, à présent inutiles. Un millier de charrettes en longues files partaient pour la frontière. On ne croiserait plus les convoyeurs en blouse bleue, avec leurs chapeaux de feutre numérotés, leurs gros foulards et leurs vestes rouges...

M. Ellangé et Louis avaient repris une vie plus active. Ils voyaient, sinon la fin de l'occupation, car il faudrait des mois avant que la France pût acquitter sa rançon de milliards, du moins l'écrou desserré, la possibilité d'aller et venir, de respirer, plus librement. Louis retrouvait des camarades parmi les mobiles du Nord, retour de Paris. Licenciés après les longs mois du siège, ils arrivaient pleins de récits, et tout fiévreux encore de leur trépidante captivité. Otto rivalisait de correction avec M. Ellangé, qui, satisfait d'avoir pu dire ce qu'il avait sur le cœur, tenait à conserver intacte la façade, jusqu'à leur séparation. On annonçait la prochaine arrivée de l'empereur Guillaume; il traverserait Amiens, en retournant en Allemagne, et passerait au préalable une grande revue. Dès le 8, les troupes affluèrent, tandis que les gens fermaient leurs boutiques, et que se vidaient les rues. Un peuple militaire couvrit chaussées et trottoirs. Marthe se souvint de l'envahissement qui avait précédé la bataille de Pont-Noyelles. La mêlée des uniformes fourmillait; les lourds landwehriens, avec leurs pantalons retroussés et leurs shakos en cuir bouilli, coudoyaient les hussards au sabre traînant; leurs sabretaches battaient, sur leurs culottes collantes. D'énormes cuirassiers blancs se dandinaient en bombant leurs poitrines où s'éployait l'aigle dorée. Le nouveau drapeau de l'Empire, noir, blanc et rouge, claqua au-dessus

des édifices. On apprit, le 10, que Guillaume ne viendrait pas. Le prince héritier le remplacerait.

Une douceur printanière flottait dans l'air moins rude. Le soleil luisait sur les toits d'ardoises, où les pigeons se posaient, en battant des ailes. M. Ellangé, la veille de la revue, décida brusquement d'atteler. Il profiterait du bel après-midi pour pousser jusqu'à Pont-Noyelles, et, peut-être, s'il était possible, y coucherait-il, dans les communs restés intacts; de la sorte il n'entendrait point s'élever, de tous les points de la ville, ces triomphales musiques dont le rythme criard lui donnait la chair de poule... surtout ce déchirant sarcasme des fifres dont le souvenir se mêlait pour lui avec celui de son père. Il passerait au cimetière, où les maçons allaient avoir à travailler bientôt, quand on ferait la translation du corps. Et il verrait en même temps si, avant Pâques, on pouvait réparer l'aile gauche de la maison, qui avait moins souffert... La campagne leur ferait du bien, à tous...

Cette journée de fête allemande, où sur la route d'Amiens à Querrieu, près de 40 000 hommes, alignés jusqu'à la ferme des Alençons, acclamaient leur Fritz, Marthe et Louis s'étaient mélancoliquement promenés, au cimetière de la Madeleine. Ils avaient déposé, sur la tombe déjà verdissante où une croix de bois dressait le nom de Jean-Pierre Ellangé, quelques rameaux de buis cueillis en passant, au jardin de M. Nichamy. Pieusement ils avaient évoqué tous deux l'autre tombe, celle que nulle croix ne repérait, et qui bossuait de son tertre anonyme la route de Mey à Villers-l'Orme. En attendant qu'ils pussent faire un jour, aidés du lieutenant Charbalyé, le triste pèlerinage de recherches, ils songeaient à ces pauvres restes, à demi consumés déjà par la terre, et où leur tendresse réincarnait la vivante forme de Jacques... L'aîné, le grand frère, parti si beau, si jeune, si confiant!... Jamais plus ils ne le reverraient. Jamais, peut-être, ils ne retrouveraient ce qui demeurait maintenant de lui, cette dépouille qui ne dormait même plus en sol français, puisque à présent Borny et Metz étaient allemands!

En revenant le long des boulevards où s'entassaient par centaines les voitures grises des convois, Marthe et Louis achevaient de dresser le bilan funèbre. La mort, partout autour d'eux, avait frappé. Pas de famille qui ne pleurât comme eux un frère, un fils, un mari... On ne croisait que gens vêtus de noir, et dont le visage ravagé disait la peine. Plus loin, c'étaient

de maigres et souffreteuses silhouettes, ouvrières serrant les épaules sous un fichu, ouvriers à barbe grise et à vêtemens loqueteux, petits bourgeois minables... Où ne s'était pas abattu le deuil, la misère avait passé, avec son cortège de maladies et de ruines... Eux-mêmes, que la fortune mettait à l'abri du besoin, quel calvaire avaient-ils gravi!... Ils se confiaient l'un à l'autre, goûtaient une lamentable douceur à ressasser, ensemble, leur désolation.

— Il y a des heures, avoua Louis, où j'envie ceux qui sont partis. J'éprouve un tel dégoût de vivre que si je ne pensais pas au chagrin de maman, je me tuerais. L'avenir est pour moi aussi sombre que le présent. Il n'y a pas de justice... Je ne crois plus à rien... Et quand je croirais encore à quelque chose, qu'est-ce que je ferais?... Rien! Je ne suis plus qu'un infirme... Avant la guerre, j'avais des raisons d'agir, d'être heureux... Maintenant!... Tout juste bon à me consumer dans l'impuissance et le regret!... Être mutilé, mort à demi, c'est peut-être encore plus triste que de ne plus être... Mort, on ne souffre plus.

Elle cherchait, trouvait les mots qui consolent... Mais avec une dénégation morne, le manchot désignait le bras d'étoffe, épinglé sur sa poitrine.

— Que veux-tu que je devienne, à présent?... Tu me parles de bonheur?... Ah! Marthe, si tu savais... Je ne t'en avais rien dit, jamais... Tu étais en Allemagne, alors... Et puis, quand tu es revenue, la guerre a commencé, et depuis!...

Il hocha la tête, la rafale emplit leur mémoire, de son tourbillon tragique...

— Je devine, frérot...

— Non, tu ne la connais pas... C'est la fille d'un industriel d'Abbeville... Louise... Louise Fontanes... Elle était venue passer les vacances dernières à Pont-Noyelles, chez nos voisins les de Nerfeuil, des cousins à elle... Si jolie, si douce!... Je l'ai aimée tout de suite... Je ne lui déplaisais pas... Nous avions causé, de l'avenir... L'avenir! Voilà...

— Mais, Louis, si elle t'aime...

— Non, non!... Je ne veux pas être un objet de pitié... Je ne veux pas encombrer maintenant sa vie... C'est fini, fini!

Marthe passa sa main tendrement sous le pauvre bras frémissant. Leurs douleurs fraternisaient. Leurs yeux, qui avaient tant pleuré, demeuraient secs et ils éprouvaient quel malheur

c'était, dans le comble du malheur, de ne plus pouvoir même verser de larmes. Parmi tant de misères, qui, en frappant la patrie, avaient atteint chacun, les moins pénibles n'étaient pas celles qu'ils portaient au fond de leur cœur, avec le regret et la haine! De tous leurs maux, ils détestaient le plus cruel, la plaie empoisonnée de l'amour.

XII

Otto, dans la chambre de sa femme, allait et venait, d'un pas violent, les poings serrés derrière le dos. Marthe, debout près du berceau, le bravait, en silence... Non, elle ne le suivrait pas! Non! elle ne quitterait pas Amiens, en ce moment!... Soulagée, elle attendait... que pouvait-il?

— Vous refusez, alors?... Vous refusez?

Planté devant elle, le visage tendu, les yeux menaçans, il essayait d'implanter, dans ce regard noir, sa volonté.

La veille, on avait appris, par l'ordonnance, qu'à la fin de la semaine, — sans doute le samedi 19 mars, — le départ, depuis quelques jours prévu, aurait lieu. Les troupes qui ne faisaient pas partie des corps d'occupation, tous les officiers et soldats de la landwehr rentraient en Allemagne. Dès le lendemain de la revue, les régimens s'étaient échelonnés sur les routes déjà poudreuses. Un médecin de l'armée active remplacerait Otto à la direction du lazaret, où ne restaient qu'un petit nombre de blessés...

A cette nouvelle, Marthe avait demandé conseil à son père. Elle était décidée à ne pas retourner à Marbourg, du moins de quelques mois. Sans avoir pris encore le parti d'une rupture définitive, elle n'envisageait pas la possibilité de revivre côte à côte avec son mari, surtout sur une terre où tout lui était désormais plus qu'étranger, ennemi. Après tant de souffrances, la captivité et l'exil, non, c'était au-dessus de ses forces!... Pourrait-elle jamais reprendre la chaîne? Elle évitait de se poser la question; aujourd'hui, c'était impossible, voilà tout... Le magistrat l'avait écoutée sans mot dire. Sur son visage glabre, où les pommettes saillaient, nulle émotion ne révélait la joie du père. Les yeux caves semblaient éteints. Il tortillait, de ses doigts osseux, un de ses favoris blancs... Nul doute, légalement, Marthe devait obéir. Son mari était en droit de requérir la

force publique pour la faire ramener, *manu militari*, au domicile conjugal. Le tribunal lui donnerait gain de cause. Mais, en droit, cette procédure était longue, d'ailleurs peu usitée; et, en fait, M. Ellangé ne voyait pas très bien Otto traînant avec lui sa femme, par les poignets ou par les cheveux... Qu'elle refusât, c'était la séparation avec toutes ses conséquences, l'enfant enlevé, et le divorce même, si Otto voulait y recourir, puisque la loi hessoise l'admettait, prononcé contre elle... Le mari avait tous les droits... — « Agis selon ta conscience, ma fille ! avait-il conclu. Si tu restes, tu nous rendras bien heureux, et nous tenterons de défendre tes intérêts et ceux de ton fils... Si tu pars... » Un geste avait complété sa pensée. Marthe aussitôt avait mesuré l'abîme. Non, elle n'engloutirait pas ce qui lui restait de jeunesse et de force dans une vie où il lui faudrait tout abdiquer ; non ! elle ne subirait pas la lente horreur de devenir Allemande, malgré elle ! non, elle n'abandonnerait pas la suprême relique, ce qu'il y avait de France, dans le cher petit être qui était à présent l'avenir !...

Otto, mis hors de lui par l'insultant silence, répéta sourdement :

— Vous avez bien réfléchi ?... Vous refusez ?

— Je refuse.

— C'est bien, nous emploierons les grands moyens. Je vous emmènerai de gré ou de force !

— Comme un objet volé, dans vos bagages?

Le sang lui monta au visage. Il cria :

— Marthe !

Elle sentait son injustice, s'y enfonçait avec une joie méchante :

— Croyez-vous qu'on dispose d'un être humain aussi facilement que d'une pendule !

La colère du vainqueur bouillonnait, dans ses veines au flux lourd. Que cette Française, en qui se retrouvait toute l'audace de la nation écrasée, osât, elle, simple femme, relever le front, insultât toute l'Allemagne conquérante, cela l'emplissait d'une rage barbare. Car il sentait bien qu'elle était maîtresse de la situation, comme d'elle-même, et qu'il ne pouvait rien, sans ridicule et sans odieux, — rien contre cette frêle volonté, plus forte que la loi et les armées ! Une violence battit à ses tempes. Le sentiment de sa supériorité physique souleva, d'un brutal instinct, sa main pesante. Elle retombait aussitôt. Quand il

aurait serré ce cou délicat, broyé ces bras fragiles, qu'aurait-il obtenu de plus? Pas même qu'elle le haït davantage!... Et cette intuition aussi augmentait sa fureur : c'était fini, fini! Elle ne l'aimerait plus, jamais... Il avait pour toujours perdu ces yeux dont l'âme lui avait ri, ces lèvres qui avaient fondu sous les siennes, ces mains qui avaient caressé son front, durant les soirs de travail et de recueillement, à Marbourg, sous la lampe! Il avait perdu ce corps ferme et doux, qui avait été celui de l'amante, avant d'être le corps auguste de la mère... Ce tendre regret le déchirait, plus encore peut-être que celui de l'esprit rebelle, de cette pensée qu'il avait toujours, même aux heures de complète entente, jugée frondeuse, et dont il haïssait maintenant la révolte. Mais corps et âme, à cette minute où il achevait de les perdre, il n'y pouvait renoncer, il s'y cramponnait âprement comme à son bien, une propriété à laquelle il tenait d'autant plus qu'elle lui échappait, irrémissiblement, qu'elle lui avait échappé déjà... Il en avait une si absolue conscience qu'à sa fureur des derniers jours, et au coup de sang de son emportement, succédait une stupeur accablée.

Marthe le vit faiblir, poussa son avantage :

— Non. Je ne partirai pas. Vous n'avez aucun moyen de m'y contraindre.

Il haussa les épaules, dédaigneusement :

— Restez donc!... Ce n'est pas à vous que je tiens.

Il enleva du berceau, d'un geste prompt, son fils qui, chatouillé par la barbe longue, sourit. Des fossettes creusaient les mignonnes joues. Les bras battirent et la petite bouche gazouilla.

— Voilà tout ce qui m'importe, dit Otto. J'écrirai dès ce soir à ma mère. Dans huit jours, elle viendra chercher Hermann.

— Vous me le prendriez!

Le cri jaillit, indigné, des entrailles maternelles. Otto s'inclina, gouailleur. Il triompha à son tour :

— Libre à vous de ne pas vous en séparer...

— Vous me le prendriez!... Au risque de nous tuer tous deux!... Car vous savez qu'il a besoin de mes soins, de mon lait...

— Il est à demi sevré déjà... Et puis il y a de bonnes nourrices à Marbourg!

Il recouchait l'enfant dans son berceau. Mais lui, excité par le mouvement, tendait ses menottes, pour qu'on le reprît.

— Là! là! dit Otto en allemand, calmez-vous, monsieur le joueur!

Il ramena jusqu'au menton la couverture légère, borda le petit matelas. Devant son air de froide résolution, Marthe se vit supprimée; Jean-Pierre serait aux mains d'un autre!... Le père seul, de tristes grands-parens s'en occuperaient. Un langage odieux résonnerait sans cesse à ses oreilles, sa tendresse et son intelligence s'ouvriraient, loin d'elle, à une affection, à des habitudes étrangères... Elle ne put supporter l'idée de ce supplice, s'humilia soudain...

— Je ne me séparerai pas de mon fils... Ma présence longtemps encore lui est nécessaire. Vous n'avez pu penser sérieusement à cela!

— Et moi aussi je ne puis que dire : Je ne me séparerai pas de mon fils...

Un élan la poussa :

— Otto, vous êtes le maître. Soyez généreux. N'abusez pas de votre victoire, elle est assez complète!...

Il avait repris sa marche, à travers la chambre. Il réfléchissait, le front baissé... Elle cédait. Elle avouait son infériorité!... La colère, petit à petit, s'apaisait en lui. Il ne se réjouissait pas, dans son amour-propre masculin profondément blessé, qu'elle consentît à obéir, puisque la mère seule pliait!... La vie intime n'était-elle pas irrémédiablement gâchée!... Et puis, certain maintenant qu'elle reviendrait à Marbourg, un jour ou l'autre, il cessait, brusquement, de la désirer, ne voyait plus en elle que la compagne sauvage et butée... Il était néanmoins flatté d'avoir imposé son autorité, fait sentir le mors. Et puis il gardait Hermann, c'était l'essentiel. Il dit avec moins de rudesse :

— Vous êtes donc prête à vous conduire ainsi que vous le devez?...

Elle murmura :

— Je subirai tout, plutôt que d'abandonner mon fils.

— Oh! je ne me leurre pas... Hermann seul vous rappelle au sentiment de la réalité.

Un silence pesa. Ils suivaient chacun leurs pensées : lui moins soucieux, maintenant qu'il avait satisfaction, d'exiger l'immédiat départ; elle éperdue, son sacrifice fait... Quoi, tout quitter, son père en quelques mois devenu vieillard, sa mère, ombre douloureuse, Louis mutilé? S'arracher du cher pays, du

sol où elle avait repris racine?... Déserter la France vaincue pour aller mener chez les vainqueurs une vie d'esclave, dans l'humiliation et la solitude?... Marbourg! Malgré la consolation de son fils, quelle existence y serait la sienne, entre la pitié méprisante et la suspicion de ses beaux-parens, et le compagnonnage d'Otto?... Un bagne! Elle se tordit les mains, supplia :

— S'il vous reste un peu de cœur, si vous vous souvenez de m'avoir aimée, ne m'obligez pas à partir tout de suite! Laissez-moi le temps de me ressaisir... Laissez-moi m'habituer à l'idée de dire adieu à tout ce qui m'entoure... Ayez pitié de mon chagrin! Vous ne pouvez le comprendre, parce que toutes vos pensées sont à présent à l'encontre des miennes... Vous sentez selon votre âme d'homme, d'Allemand et de vainqueur... Mais moi!... Que retrouverai-je à Marbourg? Le souvenir de tout ce que je vais quitter!... Vous ne pouvez m'en vouloir de préférer aujourd'hui ma famille et mon pays en deuil... Jamais je n'aurais cru que de tels liens pouvaient unir un être au passé, aux parens qui l'ont créé, à la terre qui l'a nourri et formé... Nous n'avions entre nous que l'attache légère de la joie, deux brèves années qui se sont dissipées comme un rêve... J'ai avec les miens la longue communion de mon enfance et de ma jeunesse! Un instant, j'ai pu croire que l'amour avait effacé tout cela... Puis le malheur de la France est venu, et je me suis retrouvée... Otto, on ne se connaît pas, on s'illusionne tant qu'on vit dans le bonheur... C'est dans le malheur seulement qu'on voit avec clarté les autres et soi-même. Tandis que ton pays et toi vous ne connaissiez que la joie, seule j'ai touché, avec mon pays et les miens, le fond du malheur. Alors j'ai vu que par-dessus tout j'aimais toutes ces choses sans nom qu'un seul mot exprime : la patrie...

Otto longuement regarda Marthe. A l'involontaire tutoiement qui lui était monté aux lèvres, il avait senti sur son âme aride passer, comme un souffle frais, la vision d'autrefois... Pour la première fois, il eut la sensation que cet autrefois n'était plus qu'un souvenir, c'est-à-dire quelque chose de lointain, bien mort,... quelque chose d'infiniment triste.

— La patrie! murmurait Marthe.

A leurs yeux s'élevèrent en foule, avec leurs couleurs diverses, les images contenues dans le grand vocable mystérieux. Les champs de France et d'Allemagne s'étendirent, dans la douceur de l'air natal. Les monts, les fleuves, la face des

plaines, les villes aux pierres vivantes surgirent; tout le trésor des souvenirs, des chansons, des légendes... Un passé de gloire et de revers flotta, avec des plis d'étendards, au-dessus de la flèche des clochers et sur les croix des cimetières... Tissé de pluie et de soleil, avec la forme confuse de la terre, le beau visage s'ébauchait; il prenait corps, avec l'odeur des forêts et le tremblement de l'herbe... Il était l'eau fluide, une rumeur de voix, la beauté d'un vers, d'une statue et d'un rythme; il avait le sourire des enfans et le regard de l'amour. Il était la douceur et la raison de vivre.

Otto le chérissait, avec l'orgueilleuse ardeur de sa foi nouvelle. Mais un plus profond élan bouleversait Marthe... De toute sa tendresse et de sa piété filiales, elle vénérait le flanc déchiré, le beau visage meurtri...

— Otto, dit-elle enfin, vous qui venez de combattre pour la patrie allemande, vous ne pouvez m'en vouloir de mieux aimer aujourd'hui ma patrie à moi, puisqu'elle est malheureuse.

Ils étaient redevenus de pauvres êtres de compréhension et de souffrance. Propres jouets de leurs destinées, ils assistaient, sans y pouvoir résister, à l'obscur courant qui les emportait loin l'un de l'autre... Les heures se précipitaient, irrésistibles, et sur l'écume dansaient les débris des anciens jours.

— Tout cela est vrai, soupira Otto. Alors?

— Fiez-vous-en à moi... Quand un peu de temps aura coulé, quand la plaie sera moins à vif, alors de moi-même je reviendrai, avec celui-ci...

— C'est bien, dit Otto. Je partirai donc seul, avec votre parole.

Tour à tour ils se penchèrent sur l'enfant, qui s'était doucement rendormi. Ils le baisèrent au front, et puis ils se contemplèrent avec la même pensée. C'était à leur passé qu'ils venaient ainsi de dire adieu, le passé mort que, quoi qu'ils fissent, Hermann Jean-Pierre Rudheimer portait en lui. Une seconde, rapprochés par la gravité de l'hommage funèbre, ils reculèrent, en songeant au noir et trouble avenir... Pourtant, au moment de rouvrir le verrou qu'il avait poussé en prévision de ce débat, Otto hésita... Et revenant à Marthe, il lui tendit gauchement, timidement la main... Ils avaient cessé de s'aimer, ils pouvaient s'estimer encore... Elle aussi hésita, puis, les yeux brouillés de larmes, elle avança les doigts... Et ce fut une molle, incertaine étreinte, aussitôt dénouée que nouée, au désarroi de leurs faibles cœurs...

Deux jours après, Otto s'était mis en route. C'était le 20 mars au matin. Les nouvelles de l'insurrection de Paris avaient apporté une diversion à l'embarras des dernières heures. Depuis la veille, on commentait l'assassinat des généraux Lecomte et Clément Thomas, la ville au pouvoir de la garde nationale révoltée, Thiers et le gouvernement en fuite... Otto, corseté dans l'uniforme qu'il endossait pour les dernières fois, écoutait, avec une politesse au fond de laquelle perçait le mépris. Ces convulsions, que M. Ellangé qualifiait durement, donnaient, — Louis était le premier à l'avouer, malgré ses sympathies pour le grand Paris républicain, encore fou de la fièvre obsidionale, — le plus lamentable spectacle. Du haut des remparts des forts, d'où, lorgnette aux yeux, les Allemands suivaient le drame, comme il devait se réjouir, tout l'amphithéâtre aux aguets, à en juger par le sourire que dissimulait Otto ! On ne se lassait pas pourtant de revenir aux péripéties imprévues, d'en ressasser les détails. Ainsi s'étaient abrégés les instans pénibles d'avant la séparation. Une gêne paralysait chacun, les Ellangé s'efforçant de cacher leur hâte de voir la maison enfin nettoyée, Marthe partageant, avec des retours de pudeur, leur insolente joie, Otto enfin, le plus troublé de tous. Il regrettait par momens sa générosité, se jugeant dupe. Chaque jour qui s'écoulait l'éloignerait maintenant de cette femme, — sa femme ? — et de son fils... L'émotion de leur attendrissement passée, ils s'étaient, père et mère, retrouvés en guerre, sous leur trêve tacite... L'instant venu de monter à cheval, Otto avait à plusieurs reprises enlevé l'enfant, des bras de Marthe, pour l'embrasser encore. Tous quatre ils s'étaient un instant tenus face à face, ne sachant que se dire. Les mots eussent menti à leurs vrais sentimens ; il y avait entre eux trop de rancœurs, encore fraîches, l'inimitié à vif, qui jamais, ils le sentaient, ne se cicatriserait toute. Autour de ses beaux-parens immobiles dans leurs vêtemens noirs, Otto involontairement cherchait le grand-père et Jacques, témoins des autres départs... Comment, à ces mains qui se dérobaient, oser tendre la sienne ?... Il l'eût souhaité pourtant, autant par loyauté de brave homme que par fierté nationale, cette poignée de main de ses hôtes, beaucoup comme un hommage, un peu comme une amnistie... Mais le recul de Louis acheva de l'avertir. Le jeune homme cachait derrière son dos son bras valide ; et l'étincelant regard, et, sur la poitrine, la manche vide épinglée disaient :

« Je ne peux pas !... » Alors, les talons joints militairement, avec de grands saluts, Otto avait pris congé. En silence, aussi gauchement, aussi timidement que l'avant-veille, il avait touché les doigts de Marthe.... L'ordonnance tenait la bride et l'étrier. Otto, par contenance, avait vérifié la longueur des étrivières, la sangle, et, s'étant mis en selle, il avait salué encore, raide, la main droite à hauteur de la casquette plate... Puis il s'était éloigné au pas, sans tourner la tête, comme s'il eût été un inconnu, quelque occupant de passage, dans la ville conquise...

Ce que cette attitude pouvait cacher de douleur, aucun des Ellangé n'y songeait. Quand Otto disparut, au coin de la rue Porte-de-Paris, ce fut l'évanouissement du spectre. Ils respirèrent; c'était comme si la maison leur eût appartenu à nouveau, ils y rentraient, après une longue absence, ils tiraient les rideaux, ouvraient les fenêtres, à l'air pur, au grand soleil. Marthe seule, en remontant avec son fils dans les bras, suivait d'un bref adieu mélancolique le passant qui emportait pour jamais les années les plus belles de sa vie. Comme cela était loin déjà, s'effaçait dans la mémoire ! C'était au temps où Marbourg n'était qu'une petite ville de Hesse, et où la France vivait glorieuse, sous l'Empire... Depuis ! l'Empire s'était écroulé, en entraînant, dans le fracas et le sang de sa chute, la France étourdie ; un autre Empire, parmi la fumée des batailles, s'était dressé sur la terre natale éventrée, les villes en ruines, les blessés, les morts... C'était tout ce que le passant laissait derrière lui... Passant ! Passé !... Elle serra contre son cœur son Jean-Pierre, mais elle ne l'associait à l'idée d'Otto que pour se détourner de celui-ci et s'élancer à l'avenir... Jusqu'au père avait disparu... Le doux petit être demeurait seul, et déjà en son âme elle l'élevait, ainsi qu'une offrande, vers la patrie. Jean-Pierre remplacerait Jacques...

Avril, au ciel sans nuages, déploya l'azur. A le voir resplendir à travers la lumière chaude, on se demandait si l'hiver avait existé jamais, ce terrible hiver de pluie, de brume et de gelée où des centaines de mille hommes avaient tournoyé dans la boue sanglante et dans la neige, crevé de faim et de froid, par les champs et par les routes jonchées de cadavres. Les bourgeons, les petites feuilles, chaque jour enveloppaient, d'une grandissante dentelle verte, les arbres noirs de l'Esplanade. A Pâques, toute la maison émigra à Pont-Noyelles. Elle avait

hâte de fuir Amiens, d'oublier qu'il y avait encore une occupation prussienne. Réparée en hâte, l'aile gauche offrait un abri suffisant. Marthe ne pouvait voir, sans que soudain les impressions anciennes la déchirassent, aussi vives, les traces partout tangibles de la bataille. La façade principale dressait son mur noirci et lézardé, ses embrasures béantes, sur l'écroulement des plafonds, un pan de jour. Chaque après-midi il fallait passer, pour aller au verger, devant la serre dont tous les verres avaient été brisés. La trace des roues creusait la terre des massifs, où les giroflées çà et là repoussaient. Leur velours jaune et brun épandait son parfum sucré. Mais c'était seulement sous les pruniers, dans l'herbe drue où fleurissaient primevères et violettes, que le cauchemar s'évanouissait. Là, dans le grand silence, sous les arbres bas et parfumés, pareils à de grosses houppes roses et blanches, la nature poursuivait, sereine, l'œuvre interrompue. Des insectes couraient dans les chemins moussus, et dans l'air bleu tournaient les papillons couleur de soufre. Au bord de l'Hallue, les peupliers dressaient toujours leurs fuseaux frais, et les trembles, à la moindre brise, frissonnaient comme un voile d'argent.

Jean-Pierre, installé dans sa voiture, dormait à côté de Marthe. Elle avait repris, avec sa mère, leurs petits oûvrages d'autrefois. Aux tricots emmaillés d'un doigt fébrile, avaient succédé les bandes de broderie... Mais, sans cesse fatiguée, Mme Ellangé posait sur ses genoux le morceau de toile cirée verte, où elle piquait l'aiguille... Marthe, à la dérobée, la contemplait. Comme elle avait vieilli ! Les cheveux tout blancs, le visage naguère si rond aujourd'hui creusé, les yeux d'un bleu plus pâle encore, délavé par les larmes, ses quarante-huit ans en paraissaient soixante. Tout ressort était brisé en elle... Les bras ballans, elle suivait, d'un regard vague, le bonheur enfui. Elle avait l'effacement d'une ombre.

Agilement, Marthe nouait à un point un autre point. Elle cousait, du même fil, la soie et sa pensée. Elle avançait, d'aiguillée en aiguillée, à travers le champ désolé des souvenirs, jusqu'au bord où la route tournait, vers l'inconnu de demain. Elle songeait à des choses confuses, sans lien apparent, toujours revenait à Louis. Il secouait avec peine la torpeur de son désespoir, rouvrait ses livres. M. Ellangé le persuadait qu'il pourrait plaider encore ; nul ne songerait à sourire, en voyant

pendre une des manches de sa robe... Tous au contraire l'entoureraient d'une sympathie. Allons donc, il aurait fière mine, bientôt, avec le ruban de la Légion d'honneur sur la poitrine ! Le ruban rouge, couleur du sang versé... Louis acquiesçait, gentiment ; mais elle sentait bien, lorsqu'il venait s'asseoir près de son neveu, — dont il chatouillait le nez avec une feuille, — ce que dissimulait son sourire pâle et las, quel regret incurable. Il pleurait, au fond de lui-même, sa jeunesse amputée, l'amour perdu.

Mai vint, et avec lui l'enchantement des roses. Il y en avait dans toutes les allées. M. Ellangé, le front ombragé d'un chapeau de paille, allait d'une tige à l'autre, avec un sécateur à la main. Il coupait les gourmands et chassait les pucerons. La vie végétale de la nature seule, à présent, l'intéressait. Il avait perdu toute apparence de l'ancien procureur impérial, les épaules voûtées et la jambe traînante. Sur l'osseux visage qu'une morgue naguère durcissait, ne se lisait plus qu'une tristesse abattue. Le teint, de jaune, était devenu terreux. Ces dix mois de tourmens avaient posé leurs griffes sur les tempes striées de mille rides, la bouche tombante, au pli amer. Rien de ce qu'il avait aimé n'était plus. Le barreau comme la République étaient pleins de figures nouvelles. Il attendait qu'on liquidât sa pension de retraite. Il n'était plus maintenant qu'un vieux grand-père, bon à attendre la fin. Toute sa philosophie l'avait quitté, et dans sa bibliothèque même, au milieu de ses belles reliures, miraculeusement sauvées, il restait des heures à rêvasser, sans même songer à tirer du rayon familier un de ses classiques, Cicéron ou le bon Horace d'antan. La lecture lui était devenue odieuse, tout le fatras des historiens et des poètes ! Quelle vanité que celle des idées humaines, ces lettres et ces sciences qui aboutissaient aux charniers de Sedan et de Metz, au brutal démenti du canon !... « Vois-tu, Marthe, disait-il, quand je pense qu'après la guerre étrangère nous subissons à présent la guerre civile, quand je pense que Paris et Versailles sont en train de se massacrer, j'ai envie de tourner le nez contre le mur comme le Commandant, et que la mort me prenne !... »

Elle essayait en vain de le remonter. La sanglante fin de la Commune, dans le vertige des tueries, dans le sinistre tourbillon des incendies, les frappait tous d'horreur... — « La Cour des comptes, le Louvre, les Tuileries, » murmurait M. Ellangé !...

Leurs yeux suivaient dans les noires volutes, dans la flamme écarlate, cette disparition du passé. Toute la gloire s'en allait au vent. Il ne restait que honte et rage, l'odeur écœurante du sang. Après le feu, les ruines... Plus étroitement, en ces jours qui rappelaient, dépassaient les pires étapes de leur calvaire, la famille se serrait, dans la maison elle aussi saccagée... Une étroite communauté rassemblait, en un seul deuil, tous leurs deuils. Il leur semblait que de le supporter ensemble, l'écrasant fardeau pesait moins, à chacun d'eux. Jamais, plus que dans l'intimité de ces semaines où ils essayaient de se reprendre à la vie, où, brin à brin, ils refaisaient, à leurs âmes ballottées par la tempête, un nid précaire, Marthe n'avait senti le réconfort de cette affection à laquelle nulle autre n'est égale. Elle comprenait quels liens unissent les parens à l'enfant et la sœur au frère, leur douceur, leur force. Cette tendresse qu'ils éprouvaient, cette entente qui se devinait, d'un signe, d'un silence, deux années n'avaient pu suffire (comme un instant elle l'avait cru entre Otto et elle, à Marbourg!) pour en mêler, indissolublement, les solides et souples entrelacs. Elles étaient faites d'une chaîne continue de joies et de peines, d'anciens sacrifices, de grands événemens et de menus faits, de tout et de rien. Elles venaient d'un très lointain passé. Avant eux, d'autres Ellangé l'avaient tramé, de leurs vies et de leurs morts.

Le Passé !... Par delà la guerre, par delà les années de Marbourg, insensiblement il reprenait Marthe... Il s'insinuait en elle. Il flottait autour d'elle. C'est lui, lui qu'elle croisait à son insu, lorsque, errant à travers les rues dévastées de Pont-Noyelles, elle voyait du seuil des portes son adolescence se lever, avec les petites filles joueuses. « File, file, ma quenouille !... Le temps passe, le temps va ! » C'est lui qui chantait à travers les voix insouciantes, comme il avait chanté il y avait vingt ans avec sa propre voix, comme il avait, deux cents ans durant, chanté devant les mêmes portes, avec les voix d'autres petites filles. Tour à tour, elles étaient devenues mères, et puis grand'mères, et d'autres petites filles avaient chanté. C'est lui qui donnait aux pierres des tombes, dans l'humble cimetière, cette couleur si chaude, où dans la rouille des lichens les noms gravés ne se distinguaient plus. C'est lui qui bossuait la terre des morts, verdissait le buis et sur le mur bas faisait bonne l'ombre tiède, découpée en rond, du vieux tilleul...

Tous les dimanches, Marthe, un instant, au sortir de la messe, s'y asseyait. De là elle voyait la cime lointaine des arbres du parc, et, quand elle se retournait, la plaque de marbre noir, au mur du mausolée. Les lettres d'or d'un nom nouveau brillaient, au bas de la liste mortuaire : « Jean-Pierre Ellangé, 1789-1870. » Son caveau était prêt. Douloureusement, Marthe songeait à l'absence de l'autre nom. Quand pourrait-on graver la seconde ligne? Elle répétait mentalement les syllabes funèbres : « Jacques Ellangé, 1842-1870. » Reposerait-il jamais en terre française, le grand frère, auprès de ceux de sa famille et de sa race?

Ce fut au commencement de juin qu'eut lieu la translation des restes du Commandant, par un soleil splendide. Marthe, confiant son fils à sa mère et à la vieille Julie, avait voulu accompagner à Amiens M. Ellangé et Louis. Elle déposerait quelques roses sur la tombe de Frida Lehmann, puis suivrait avec eux, en voiture, du cimetière de la Madeleine à Pont-Noyelles, le convoi funèbre. Elle avait été prier à la cathédrale durant que s'accomplissaient les formalités administratives, la pénible reconnaissance du corps. Arrivée devant la fosse ouverte, au moment où allait s'ébranler le char, elle n'avait eu que le temps de courir à la sépulture voisine et d'accrocher, à la stèle par ses soins dressée, le bouquet du souvenir... Pauvre Frida! Elle aussi avait été une victime!... Au pas le long trajet s'était effectué. On avait, à la Chaussée Saint-Pierre, rencontré un détachement prussien. C'étaient des fantassins du 44e qui rentraient de l'exercice. Le père et les enfans s'étaient silencieusement regardés. Mais, avec leur mécanique maniement d'armes, les Prussiens rendaient les honneurs au passage. Les vainqueurs de Sedan venaient de saluer, sans le savoir, le vainqueur d'Iéna.

Quelques jours après, M. Ellangé et Louis partaient avec le lieutenant Charbalyé pour la Lorraine. Il profitait d'une permission, afin d'aider dans leurs recherches les parens de son ami. Après mille difficultés, tous trois parvenaient enfin au terrain de la bataille du 14 août. Pas à pas, ils refaisaient le chemin suivi par le 43e, retrouvaient l'endroit où Jacques était tombé, revenaient à l'allée des sapins, la triste route de Mey à Villers-l'Orme... Lequel de ces tertres abritait la chère dépouille? Ils gonflaient, identiques, la terre sablonneuse sous les

sombres arbres, tous pareils. En vain, le lieutenant Charbalyé rappelait ses souvenirs. Ici, on avait enterré pêle-mêle Allemands et Français, là c'était un commandant et deux capitaines... Ce devait être plus loin, à moins que... L'hiver avait passé, ruinant la fragile croix de branches. Rien ne distinguait plus le sillon où Jacques Ellangé dormait, avec ses soldats, le dernier sommeil... L'Allemagne le gardait tout entier. Marthe, au récit de son père, quand il revint, rêva longtemps. Les poteaux blancs et noirs avaient eu beau hérisser le sol lorrain, jalonner l'arbitraire tracé de la frontière nouvelle. Sur la rive droite de la Moselle, dans le chemin creux de Mey à Villers-l'Orme, Jacques reposait, quand même, en terre française!

Juillet étendit la magnificence de l'été. Les jours passaient en vain, les sentimens de Marthe demeuraient aussi violens qu'à l'instant du départ d'Otto. Même le recul avait donné à son intense vision des choses plus de netteté encore. Elle jugeait d'ensemble. Si rien ne s'était atténué, dans sa souffrance, elle se découvrait, à mesure, toujours plus éloignée du mari allemand, toujours plus rapprochée des siens, du foyer familial, de l'air de France. Elle avait reçu, depuis avril, plusieurs lettres de Marbourg. Chacune d'elles, malgré son ton mesuré, lui causait une irritation douloureuse ; chacune avait ravivé, en un hallucinant raccourci, l'année terrible. Otto comptait sur sa parole, l'attendait. Viendrait-elle pour les vacances? Il ne donnait nul détail sur ses propres sentimens, se bornait aux nouvelles des siens, et à souhaiter plus longs les bulletins de la santé d'Hermann, que toutes les semaines elle lui envoyait... Laissée libre de choisir son heure, Marthe remettait, d'heure en heure. D'abord, dans le soulagement de se retrouver libre, elle avait écarté toute idée de retour. Plus tard!... Puis, peu à peu, elle était revenue à la réalité. Elle ne cessait de penser, maintenant, à l'échéance fatale. Elle avait promis de revenir avec son fils quand serait un peu cicatrisée la plaie... Il faudrait tenir! Elle ne se leurrait nullement sur le résultat, d'avance envisageait l'inévitable vie... Elle était tranquille, ce serait l'affaire d'une semaine ou deux! Elle, Allemande? Elle condamnée à cette asphyxie ? Tout son être se soulevait... Alors?... Mais Jean-Pierre? ou plutôt, comme on dirait là-bas, Hermann?... C'était le point noir, l'inconnu redoutable. Pourtant elle avait confiance...

Le lendemain du jour où le corps d'occupation quitta Amiens, elle se décida. Elle partirait par la Belgique, éviterait ainsi l'odieuse traversée de l'Alsace. Elle emmènerait avec elle, pour soigner Jean-Pierre, sa femme de chambre, Henriette, la fille du jardinier. C'était le 23 juillet. Son père et sa mère l'accompagnèrent jusqu'à la gare... Il y avait plus d'un an qu'elle était arrivée, avec Otto, par un matin semblable.

Marbourg enfin parut, dans l'or du soir. Marthe enveloppa, d'un long regard, la gare rouge, les ponts sur la Lahn, les deux tours de Sainte-Élisabeth, la pittoresque ville escaladant la montagne, avec ses jardins et ses toits, et, là-haut, la découpure féodale du château... Rien n'avait changé. Comme si elle fût revenue d'une promenade à Giessen, Otto l'attendait sur le quai. Elle reconnut, de loin, sa haute stature.

Il ouvrit la portière du wagon, l'aida à descendre... Et lui aussi, il était resté, ou plutôt il était redevenu le même !... L'Otto d'autrefois, celui qu'elle avait aimé, avant la guerre. Il avait repris sa loyale et bonne figure, ses yeux de source; quelques fils blancs argentaient seuls la barbe épaisse. Et pourtant, c'était un autre !... Il la contemplait sans savoir quelle contenance tenir, mais aussitôt il comprit, et vite se détourna pour prendre son fils, des bras d'Henriette. Il l'embrassait, émerveillé. Mais, au contact du poil rude, Jean-Pierre poussait des cris perçans.

— Excessivement embelli, tout de même, le petit bonhomme Hermann ! Il a doublé, déclara Otto en allemand, évitant le « tu » ou le « vous, » mais avec un manifeste souhait d'entente.

Elle répondit, en français :

— Vous trouvez?...

Et calmant, d'un baiser, la grande douleur du tout petit, elle ajouta :

— Sage, Jean-Pierre !

Le heurt des deux prénoms, l'accent d'intraduisible froideur, l'opposition d'une langue à l'autre achevèrent ce qu'avait fait pressentir à Otto la réserve de l'accueil. Marthe s'était reprise, à jamais. C'était, plus irrémédiablement encore qu'à Amiens, l'éternel antagonisme qui renaissait. Seul, dans sa petite maison, il avait fait, en sens inverse, le chemin accompli par Marthe. Il s'était rapproché d'elle autant qu'elle s'éloignait de lui. Et tout à l'heure, en la voyant sur le marchepied, si

fraîche et si belle, il avait senti renaître en lui, plus vif, l'ancien désir. Certes il n'espérait pas qu'après une telle tourmente ils se retrouveraient intacts, mais peut-être, avec les débris du bonheur, pourrait-on rebâtir un pauvre bonheur encore?... D'un coup, l'humble édifice croulait, dernière ruine, après tant de ruines. Il n'y avait plus en présence que deux races ennemies. L'impossible. Ses yeux clairs s'obscurcirent d'un voile de larmes. Il frappa du pied, se ressaisit.

Dès cette première minute, l'existence odieuse commença... Ils connurent, dans leurs plaies ravivées, le supplice à coups d'épingle de vivre côte à côte et de ne plus s'entendre sur rien, l'absolu désaccord des mœurs, des habitudes, des goûts, la collision incessante des sentimens et des pensées. Cependant, hormis qu'Otto se retirait le soir dans sa pièce de travail où un lit de fer était dressé, — comme naguère, dans son bureau du Musée! — c'était la ronde identique des heures, sur l'immobile cadran. La vie de Marbourg inexorablement continuait, avec ses papotages universitaires, ses cancans de province, sa rigueur luthérienne... Marthe n'y trouvait plus qu'un intolérable ennui, une rudesse hypocrite et grossière. Elle prenait en aversion l'austère bonhomie du vieux pasteur, et le sourire fielleux de M[me] Rudheimer, l'espèce de condescendante pitié qui transpirait, à leurs moindres paroles... Mais elle les détestait encore moins qu'Otto, lorsque, obstiné à son allemand, il prenait Jean-Pierre sur ses genoux, le câlinait, dans sa rude langue paternelle.

Il commençait, lui aussi, à ne plus voir en elle que l'ennemie, l'insupportable Française qui le défiait, à tout instant. Mais, privé de sa beauté dont le regret le harcelait, il ne parvenait pas à la haïr, continûment. Il s'inquiétait de la voir de semaine en semaine se consumer, pâlir... Elle se refusait à quitter la maison, par peur de la rue et de la ville ennemies, passait les après-midi sur le haut balcon. Ses yeux, par delà la ligne bleue des forêts et des monts, cherchaient un autre horizon, le ciel d'Amiens. Dans l'étroit lit, dont elle avait enlevé en arrivant les rideaux de coton blanc et le dérisoire ruban vert, elle se retournait chaque nuit, avec une fièvre de désespoir, des étouffemens... Par la fenêtre ouverte, l'air de la nuit entrait, empoisonné. Le silence de la terre allemande l'affolait, comme celui d'une tombe, où elle eût été enfermée

vivante. Elle préférait encore ce répit de solitude au quotidien martyre. Aux premiers jours d'août, elle tomba malade. « C'est le mal du pays, madame! » disait Henriette, elle-même maigrie, changée. Il fallut sevrer Jean-Pierre. Lui aussi avait fondu.

Un soir de la fin d'août où, avant le dîner, Marthe étendue dans le fauteuil Voltaire contemplait, du balcon, la morne splendeur du paysage, elle sentit une main peser sur son épaule.

— Écoute! disait, en français, une voix grave.

Elle tressaillit, au tutoiement... Otto était près d'elle.

— Écoute, Marthe. J'ai beaucoup réfléchi, depuis quinze jours. Une telle existence ne peut se prolonger entre nous. Elle n'est digne ni de notre passé, ni de notre situation d'aujourd'hui... Je te remercie d'être venue, et d'avoir tenté un essai loyal... Mais à présent, je vois comme toi la vérité. Nous sommes séparés par des obstacles infranchissables... Si nous continuions à vouloir nous débattre, je pense que nous en viendrions bientôt à des scènes abominables; déjà tu dépéris, dans la fierté de ton silence, mais serions-nous, demain, maîtres de nous?... Pourtant le Seigneur m'est témoin que j'aurais pu t'aimer encore, si tu l'avais voulu... Oh! je le sais! C'eût été de ta part un effort surhumain... Et ce n'est ni de ta faute, ni de la mienne.

Elle le regardait, surprise, défiante encore.

La méditation et le chagrin avaient, en ces semaines où s'était livrée en lui le suprême combat, affiné, pâli ses traits. Une tristesse résignée faisait moins dur son regard, encore amer. Il s'était interrogé, dans sa conscience d'homme. Avait-il le droit de condamner à mort cette existence? Lui qui n'avait perdu ni frère, ni parens, n'était-il pas juste qu'il payât, lui aussi, sa rançon pour le triomphe de sa patrie? Le sacrifice de son bonheur, c'était sa part contributive à la grandeur de l'Allemagne. Avec une douleur mystique, il acceptait l'holocauste, si dur qu'il fût...

— Oui, j'ai réfléchi, j'ai compris... La guerre s'est élevée entre nous, comme entre nos deux pays... Et c'est une terrible chose que la guerre!...

Il se tut, un instant; ils virent tourbillonner le fléau, dans la fureur des incendies, le fracas du canon, l'air déchiré de râles.

— Elle rend les hommes brutaux. Elle tue les plus doux sentimens.

Marthe ferma les yeux : leur amour gisait, parmi les morts. Tous deux, avec une pieuse horreur, pensaient à ce qu'ils avaient perdu... Leurs vies arrachées, brisées !... Elle voyait aussi le Commandant, Jacques ; Otto, des amis disparus... Et autour d'eux, ils voyaient encore, par centaines de mille, les foyers en deuil et les cadavres, les cadavres, en train de pourrir déjà, sous la terre... Plus de deux cent mille Français, plus de cent trente mille Allemands !... De toute son âme de femme elle maudit la monstrueuse folie, la guerre imbécile et sauvage... Elle s'était levée, considérait la salle à manger autrefois familière, la potiche de Delft avec sa gerbe d'hélianthes, le poêle blanc cerclé de cuivre. Elle murmura :

— Oui, la guerre !... Sans elle...

Mais Otto secoua la tête :

— Nous devons nous incliner devant la volonté suprême. Cette guerre était dans les destinées. Dieu l'a voulue. Un Allemand peut s'en attrister, en tant qu'homme. Il ne doit rien regretter.

L'attendrissement de Marthe soudain s'évanouit. Son âme de catholique et de Française s'était redressée, armée, contre le protestant teuton, l'intransigeant vainqueur...

Otto continua :

— Partez. Je ne puis ni ne veux vous garder malgré vous. Je demanderai au tribunal de Cassel de dissoudre, par sentence judiciaire, notre mariage... Votre départ constituera une des causes de divorce prévues par notre loi : l'abandon avec mauvaise intention... Ainsi sera rompu entre nous le lien qui est entré dans notre chair et qui nous torture. Vous pourrez redevenir Française.

Un affreux regret sonnait dans sa voix. Comme Marthe aurait vite oublié !... Bouleversée, elle s'était appuyée au dossier du fauteuil. Et Jean-Pierre ?... Dans son ivresse, elle ne pensait qu'à lui... Otto donna un bref, intense souvenir à tout ce qui, derrière eux, s'évanouissait. Puis il reprit, grand à sa manière :

— Hermann est trop petit pour que je songe à le séparer de vous, maintenant. Je vous le laisse jusqu'à ce qu'il ait cinq ans. Il me sera ramené, chaque année, un mois à Pâques et deux mois durant mes vacances. Ensuite, avec des droits égaux en votre faveur, je le prendrai ici, afin de pourvoir à son éducation.

Confiant dans la suprématie de sa race, il imaginait, au delà

de l'abandon momentané, l'équilibre rétabli, la reprise, Hermann allemand. Ainsi il conciliait, avec humanité, tous les intérêts. Il attendit, avec beaucoup de dignité, la réponse...

Mais Marthe, suffoquée par la joie, fondait en larmes. La surprise était trop heureuse, la libération trop brusque. Avec une ferveur illuminée, elle imaginait, de son côté, la revanche certaine, Jean-Pierre Français. L'avenir était à elle ! Il ne dépendait plus que de son adresse, de son affection, de son intelligence, de sa foi. Né en France, élevé comme elle saurait l'élever, son fils, à vingt et un ans, opterait... Elle ne put que balbutier, en prenant la main d'Otto et en la serrant :

— Merci !

Un moment encore ils restèrent sans parler, devant la fenêtre. Le soir tombait, sur l'horizon magnifique. Les monts se foncèrent, violets, dans la fournaise du couchant. De grandes fumées volcaniques, pourpres et noires, s'échappaient du soleil, comme d'un cratère d'or. Ils étaient debout à côté l'un de l'autre. Ils eussent pu se toucher... Mais de l'un à l'autre il y avait toute la distance qui séparait Marbourg d'Amiens, les tours de Sainte-Élisabeth du clocher de la cathédrale, la France démembrée et vaincue de l'Allemagne triomphante... Il y avait l'abîme des frontières. Plus fort que l'amour, le sentiment de la race et de la patrie, au souffle de la guerre, avait balayé le passé... Entre eux s'étendait, ainsi qu'une terre disputée, le lointain avenir de leur fils. Le soleil d'instant en instant baissait : il disparut. Avec une indicible mélancolie, les yeux fixés sur les nuages d'ombre et de sang, Otto et Marthe sentaient le meilleur d'eux-mêmes en eux mourir, avec le jour.

VICTOR MARGUERITTE.

NOTRE RONSARD

II[1]

SON ŒUVRE ET SON TEMPS

La diversité des points de vue d'où l'on peut juger Ronsard atteste la richesse et la puissance de son génie. Ce qui nous intéresse le plus, c'est l'homme replacé au centre de son œuvre et de son temps. Là encore, les travaux de nos érudits nous seront d'un précieux secours, et particulièrement celui de M. Laumonier qui a renouvelé l'étude des sources et de l'originalité du poète, et dont l'idée générale vaut que, tout d'abord, on s'y arrête.

I

On l'a déjà vue se dessiner. Ronsard, qui, dans son audace juvénile et dans son aveuglement, avait contribué, plus que personne, à jeter un sombre discrédit sur notre Moyen Age, s'était bientôt repenti de son injustice. Tout en se glorifiant d'avoir importé en France l'art d'un Pindare ou d'un Anacréon, il était revenu au génie bourgeois et oratoire de l'ancienne France et avait repris, pour la continuer, la tradition de nos poètes du XIIIe siècle, transmise jusqu'à lui par Jean de Meung, Froissart, Villon, Charles d'Orléans, Lemaire de Belges, Clément Marot. Il l'avait retrouvée dans les poètes latins d'où elle était issue, dans les poètes italiens qui l'avaient détournée à

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

leur profit, dans les poètes néo-latins qui s'étaient inspirés, avant lui, et des uns et des autres. Ronsard n'est pas le révolutionnaire que nous croyons! Même au point de vue des rythmes, ses innovations ou plutôt le principe de ses innovations n'est qu'un retour, par-dessus le xive et le xve siècle, à la technique des troubadours et des trouvères. Ce « Vulcain tombé des cieux » a forgé l'anneau d'or qui relie la poésie moderne à la poésie médiévale. La chaîne n'a jamais été rompue. « Les *Odes* ne sont pas le signal d'une révolution, mais le terme d'une évolution. » Savez-vous ce qu'est Ronsard? *Un Marot supérieur.*

L'idée n'est pas absolument neuve; et M. Laumonier est le premier à le reconnaître, puisque Sainte-Beuve, dans son *Tableau de la Poésie française*, avait déjà le souci de nous montrer « que la Pléiade continuait un mouvement antérieur. » Mais elle n'avait pas encore été poussée aussi loin, ni avec une telle abondance d'érudition. Disons-le tout de suite : la formule nous en paraît dangereuse, parce qu'elle tend, sinon à rapetisser Ronsard, du moins à sacrifier sa poésie grave à sa poésie légère, et à trop humilier ses grandes odes devant ses exquises chansons. Quand la partie purement lyrique de son œuvre en confirmerait la justesse, son œuvre entière, si imprégnée de lyrisme, la démentirait.

Que Ronsard n'ait pas brisé avec la tradition nationale autant qu'on l'a pensé et qu'il le pensait lui-même, lorsqu'il dénonçait « la monstrueuse erreur » des âges précédens, nous aurions désormais mauvaise grâce à ne pas en être convaincus. Mais il ne s'est pas borné à « redorer le blason de notre vieille poésie. » Il en a changé l'âme. Quand nous allons reprendre notre bien chez les auteurs étrangers, — Ronsard dans Pétrarque, La Fontaine dans Boccace, — soyez sûrs que ce bien en lui-même nous attire beaucoup moins que les élémens nouveaux dont il s'est enrichi. D'autre part, rien n'empêche une littérature allégorique d'être populaire, le peuple ayant une tendance marquée à personnifier des abstractions; mais une littérature mythologique ne saurait l'être. Ronsard a fait une révolution puisque, avec lui et après lui, la poésie française devient une poésie éminemment aristocratique. Si les révolutions littéraires ne sont que des achèvemens d'évolutions, il faut cependant pour les accomplir un homme qui possède quelque chose de plus et d'autre que tous ses devanciers. Ronsard, un Marot supérieur?

Certes, Marot a été un vrai poète; il a rencontré çà et là, et plus souvent encore si l'on veut, le vers, l'image, le trait qui l'égalent aux grands poètes. Mais il ne représente qu'un des modes de l'esprit français et dans son rayon le plus intime. Ronsard, lui, est un de ceux qui portent témoignage pour toute une époque et pour toute une nation.

Ces réserves faites, la thèse de M. Laumonier est séduisante et féconde. Jusqu'ici on s'était plutôt attaché à nous prouver combien les Malherbe, les Boileau et les Voltaire, les Chénier avaient méconnu l'homme qui pouvait à juste titre s'écrier:

> Vous êtes tous issus de ma muse et de moi.
> Vous êtes mes ruisseaux, je suis votre fontaine.

La figure de Ronsard, ainsi présentée, n'était éclairée que d'un seul côté; M. Laumonier a projeté une très vive lumière sur ce qui en était resté dans l'ombre. Il a distingué, trié, dénombré, classé, à travers les importations étrangères et gréco-latines, les legs de notre ancienne poésie. Il a réveillé le Moyen Age endormi sous les fastueuses dépouilles du Temple Delphique. Ce lyrisme florissant, il nous en a montré les germes et comme les premiers boutons éclos dans le sein des troubadours et des trouvères. C'est peut-être à son insu que Ronsard exploitait leur héritage, bien qu'il pût difficilement ignorer les *Prose Toscane* « où Bembo reconnaissait dans les troubadours les ancêtres directs de la poésie italienne. » Qu'importe? On n'insistera jamais trop sur le caractère français de son œuvre.

Mais faut-il le chercher uniquement dans son goût des sentences morales, dans son penchant à l'allégorie et à la préciosité, dans son épicurisme élégiaque, sensuel et libertin, dans ses protestations en faveur de l'amour libre et dans ses variations infinies sur le *Toutes pour tous et tous pour toutes* du Roman de la Rose? Ce goût, ce penchant, cet épicurisme, cette « humeur cyprienne, » nos poètes les partagent avec tant d'autres poètes qui ne sont point gaulois! Comme il est malaisé de fixer les élémens constitutifs d'une race! Dès que nous les isolons, ils s'affaissent et se vulgarisent. Ronsard est tout cela, et M. Laumonier le sait bien, il est mieux encore: une admirable intelligence française, mise au service d'une grande passion, dans un tempérament gaulois. Humaniste, il tirera des vieux trésors de l'humanisme ce qu'ils contiennent d'humanité et, pour son

temps, d'actualité vivante. Le souffle du Moyen Age se confond dans son œuvre, comme dans son siècle, avec les effluves de la Renaissance. Mais le Moyen Age hésiterait souvent à l'avouer pour son fils. Et souvent les muses grecques et latines, les Neuf Sœurs

Qui trempèrent ses vers dans leurs graves douceurs,

sentiraient un étranger en ce fier nourrisson. Cet étranger, c'est nous.

II

Quand on étudie les *Sources* de Ronsard, on craint d'abord que l'originalité du poète ne se dissolve dans cette multitude de souvenirs et de réminiscences que ses moindres ouvrages portent en eux. Puis on s'émerveille qu'elle y ait presque toujours résisté. Pas une pièce, pas un vers où l'on ne relève « un vestige de rare et antique érudition. » Ronsard emprunte non seulement à tous les poètes grecs d'Homère à Lycophron, non seulement à tous les poètes latins, mais encore aux poètes italiens Pétrarque, Sannazar, Arioste, mais encore aux poètes néo-latins, Jean Second, Marulle, sans compter, bien entendu, Lemaire de Belges et Clément Marot, le Roman de la Rose. Il ne traduit pas littéralement. Les autres poètes de la Brigade ont beaucoup plus traduit que lui. Mais il imite, il paraphrase, il transpose. Il va cueillir chez son modèle jusqu'aux détails particuliers de sa propre histoire, de sorte qu'on peut se demander parfois s'ils sont vrais, ou s'il ne se les approprie que pour lui ressembler davantage. Nous affirme-t-il qu'il a su l'anglais et l'allemand :

L'Espagne docte et l'Italie apprise,
Celui qui boit le Rhin et la Tamise
Voudra m'apprendre ainsi que je l'appris?...

M. Laumonier nous prévient que ces vers ne sont qu'une transposition d'Horace, qui avait écrit : « Le Colchidien, le Dace, le Gelon lointain me connaîtront; l'Hibère instruit et le peuple qui boit le Rhône apprendront mes vers. » Horace avait dit avant lui qu'Apollon et les Muses habitaient sur les rives du Loir. Avant lui, Horace avait chanté l'hymne de saint Ger-

vaise et Protaise. « Les quatre strophes de l'Ode à Faune, le dieu païen, ont passé dans les quatre dernières strophes de ce chant chrétien. » Une seule ode, l'Ode à Mellin de Saint-Gelais, où il céda peut-être au désir « d'éblouir son rival » renferme des souvenirs d'Horace, de Virgile, d'Ovide, d'Homère, de Catulle, de Stace. Ses poésies amoureuses entrelaceront, à chaque instant, une métaphore de Pétrarque à une antithèse de Marulle, et une pensée de Properce à une mignardise de Jean Second. Si Ronsard prie le rossignol de lui servir de messager auprès de sa maîtresse, c'est qu'il avait probablement lu la *canzione* de Bembo : *O rossignol qui dans ce vert feuillage!...* Il est vrai que Bembo avait lu les trouvères qui font du rossignol le poète par excellence du Printemps et de l'Amour. J'aime à croire que Bembo et Ronsard l'avaient entendu chanter ailleurs que dans les vers de leurs prédécesseurs; et je suppose que Ronsard était de force à trouver, tout seul, ce motif d'inspiration. Mais ne chicanons point M. Laumonier sur ses innombrables rapprochemens. S'il y prend beaucoup de plaisir, il est encore plus heureux lorsqu'il découvre chez son poète un sentiment ou un développement dont personne, à sa connaissance, ne lui avait donné le premier mot. Du reste, Ronsard les autorise, car, loin de dissimuler ses imitations, il les proclame et s'en flatte comme d'un titre d'honneur. Le Roi semble-t-il désirer qu'il abandonne la lyre amoureuse pour emboucher la trompette épique, il s'écriera :

Mais que me sert d'avoir tant lu Tibulle,
Gallus, Ovide et Properce et Catulle,
Avoir tant lu Pétrarque et tant noté,
Si par un roi le pouvoir m'est ôté
De les ensuivre, et s'il faut que ma lyre,
Pendue au croc, ne m'ose plus rien dire?

C'est à Cassandre qu'il adresse ces vers, à Cassandre, son « œil, » son « âme, » sa « vie. » N'y a-t-il pas une sorte d'ingénuité à confesser ainsi qu'on prend dans les livres tout ce qui vous sort du cœur?

Cette ingénuité confine au pédantisme. On n'a plus rien à dire du pédantisme de Ronsard. S'il n'a point en français parlé grec et latin, comme l'en accuse Boileau, il a trop souvent parlé pour des Grecs et pour des Latins, ce qui revient au

même (1). Les études de MM. Laumonier et le commentaire de Muret, que nous a rendu l'édition de M. Vaganay, en ont multiplié les exemples. Muret, lui aussi, est un pédant, désireux d'étaler son savoir et toujours tenté de s'exagérer l'ignorance de ses lecteurs. Peut-être n'avaient-ils pas besoin qu'on leur rappelât que l'Enfant de Cythérée est l'Amour, et Phœbus le Soleil. Mais combien d'entre nous seraient capables de deviner que le *Dulyche troupeau* signifie l'armée d'Ulysse et qu'il faut entendre par *les flambeaux du chef égyptien* la chevelure de Bérénice (2)? Ronsard ne s'est jamais complètement guéri de sa passion pour les périphrases et pour ce qu'il appelait, hélas! les *antonomasies*, c'est-à-dire les façons « de ne pas nommer les choses par leur nom propre, » mais seulement par une de leurs qualités. Dieu sait où les antonomasies l'entraînèrent, lui qui pourtant savait user de l'expression familière et même du mot cru avec tant d'à propos et d'art! Et que de rébus! N'a-t-il pas l'air de se moquer de nous lorsqu'il écrit gravement :

Qui est celui qui n'a pas su
De Pélops l'ardente flamme,
Le traître Œnonas déçu,
Et les noces d'Hippodame?

Il a fait pire. Ces allusions à la mythologie gréco-latine, qui ne sont que les péchés véniels d'un érudit, deviennent des fautes de goût terriblement froissantes lorsque le poète prétend assimiler l'objet de son admiration esthétique à celui de ses croyances religieuses et chanter « un vers chrétien » qui puisse contenter des oreilles païennes. C'est ainsi qu'il osera transformer la légende d'Hercule en symbole du Christ, sans que rien l'avertisse de la profanation qu'il commet à comparer l'adultère de Jupiter et l'incarnation du Verbe. La naissance d'Hercule ne fut-elle pas mystérieuse? Les bêtes domptées par Hercule ne figurent-elles pas les crimes du monde? Hercule n'est-il pas descendu aux Enfers? On comprend le recul des gens du XVIIe siècle devant ces déplorables aberrations de l'humanisme, et l'indignation de Sorel dans ses *Remarques sur le Berger extravagant :* « J'aimerais mieux bannir tout à fait les

(1) M. Laumonier est d'ailleurs convaincu qu'en attaquant le « faste des grands mots pédantesques » de Ronsard, Boileau visait non pas son vocabulaire, mais son abus de la mythologie.
(2) Voir la préface de M. Vianey à l'édition des *Amours* (Champion, éditeur).

fables des Païens que de les penser corriger en les appliquant ainsi à des mystères sacrés. » Il a raison. Tout est préférable, même les plaisanteries d'école, des plaisanteries à faire peur, que Ronsard se permettait, comme dans son *Épitaphe d'Albert, joueur de luth du roi François Ier*. Le Passant demande : « Quelle mort le tua ? » Le Prêtre lui explique en quatre vers d'une précision chirurgicale qu'il mourut de la pierre. Et le Passant de répondre :

Je suis tout ébahi que lui, qui fléchissait
Les pierres de son luth, ne se l'amollissait !

Ce débordement d'érudition, tout fumant d'orgueil, finirait par nous faire prendre en grippe la sacro-sainte antiquité, si les bienfaits de l'humanisme, chez un homme comme Ronsard, n'en compensaient les excès.

Le premier de ces bienfaits est de nous tenir en garde contre les mirages de notre sentiment individuel. Orgueilleux tant qu'on voudra, l'orgueil de l'humaniste ne lui vient pas de ce qu'il est « lui-même. » Il ne s'applaudit point de ne ressembler à personne. Il s'applique au contraire à ressembler le plus possible à ceux qui lui paraissent les plus beaux exemplaires de l'humanité. C'est leur reflet qu'il admire en lui ; c'est Homère ou Virgile qu'il couronne sur sa tête. Il y a de la modestie dans son arrogance. Il vit aux antipodes de ces superbes barbares qui s'imaginent que le monde commence avec eux.

Que les formes de toutes choses
Soient, comme dit Platon, encloses
En notre âme, et que le savoir
N'est sinon se ramentevoir,
Je ne le crois, bien que sa gloire
Me persuade de le croire,
Car, de jour et de nuit, depuis
Que studieux du grec je suis,
Homère devenu je fusse...

Ronsard est charmant dans ces aveux mélancoliques. Sa fierté d'avoir « haussé sa langue maternelle » et d'avoir « poussé son renom jusqu'aux cieux » ne lui fait oublier ni ce qu'il doit à ses modèles, ni la distance qui le sépare d'eux.

Mais l'humanisme a encore ceci d'excellent qu'il nous amène à sentir très vivement la solidarité morale des êtres humains à

travers les âges. Qu'est-ce que l'univers pour des yeux vierges et pour un esprit sans passé? Que sont les collines, les forêts, les fleuves, tous les aspects de la nature, si on les dépouille de ce que l'humanité y a, depuis des siècles, attaché de rêve ou d'amour, de souffrance ou de beauté? Voici une petite fontaine sous des saules verts dont l'ombre est épaisse et drue aux pasteurs et aux bœufs. Le voyageur, qui ne sait rien, y goûte un moment de fraîcheur anonyme; mais l'humaniste y retrouve les mêmes impressions qu'en des vers immortels a jadis exprimées un vieux poète latin. C'est le même cristal, le même gazouillement, la même douceur intime. Des empires ont croulé; des siècles ont passé sur leurs ruines : un filet d'eau murmurante réveille les mêmes songes au cœur des hommes toujours les mêmes. Que tu te nommes Bellerie ou *Fons Blandusiæ*, petite fontaine,

Tu es la nymphe éternelle !

Ce serait folie de penser que la nature des Anciens était plus riche que la nôtre. Notre forêt de Gastine vaut leur forêt d'Erymanthe. Nous n'avons qu'à contempler le coin de terre, où nous vivons, à la lumière de leur génie, pour que tous les spectacles, dont ils ont su rendre le charme ou la noblesse, viennent flatter nos yeux. N'y avait-il qu'en Grèce ou en Italie que les belles génisses, qui du pied secouent l'arène, « haussaient le front et marchaient sans servage? » Fallait-il naître au temps de Théocrite ou de Virgile pour entendre

Un pasteur qui au fond des vallées
Fait paître son troupeau par les pâtis herbeux,
Qui tient un larigot et flûte au cri des bœufs?

Mais Virgile et Théocrite et Homère et Hésiode nous apprennent à regarder notre terre natale, car ils sont à la fois nos ancêtres et nos contemporains. Ils embellissent notre demeure; ils idéalisent nos amours; ils donnent à tous nos sentimens un prolongement merveilleux dans le passé. Ce que Ronsard célèbre et poursuit dans Cassandre, dans Hélène, dans Genèvre, et même dans Marie, cette petite fille d'auberge, rencontrée « aux jardins de Bourgueil, près d'un pin solitaire, » c'est l'impérissable beauté dont les hommes se transmettent le désir. Elles sont, elles aussi, la nymphe éternelle !

Il ne faut s'ébahir, disaient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen, voyant passer Hélène,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine :
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards...

Quel élargissement de notre scène et quelle profondeur dans les perspectives! M. Chamard, en étudiant Du Bellay, nous avoue que le souvenir d'Ulysse et de Jason lui gâtent un peu le sonnet: *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...* Il y regrette ces marques d'humanisme. L'avouerai-je à mon tour? Il me semble que les vers de Du Bellay en reçoivent un plus tendre éclat et sa tristesse un ennoblissement. Derrière ce pauvre Angevin qui soupire après la fumée de sa petite maison, il me plaît d'entrevoir, dans le recul des âges, telles que les poètes les ont peintes et telles que les ont vues toutes les générations, ces grandes figures nostalgiques penchées, à l'avant de leur nef, sur les flots éternels. Rien dans Ronsard n'échappe à ces prestiges si poétiques et d'une essence si humaine. Se hâte-t-il au rendez-vous nocturne de sa maîtresse? Sa route est éclairée par tous les rêves des hommes qui ont divinisé l'amour et qui ont nommé ces astres dont la plupart

N'a place dans le ciel que pour avoir aimé.

Sa maîtresse l'a-t-elle trompé? Il songe que les Catulle et les Properce, qui ne lui furent pas inférieurs, subirent la même contrariété du sort. Maigre consolation, penserez-vous! Du moins le rappel de ces ombres infortunées l'empêche de nous entretenir de son infortune comme d'un accident unique dans l'ordre du monde. Son humanisme s'abaisse aux détails les plus familiers de la vie et les « emperle » d'un mot qui les illumine. Le poète va cueillir lui-même une de ces salades qui lui sont herbes plus friandes que les viandes royales; puis il regagne son logis en lisant l'ingénieux Ovide :

Là retroussant jusqu'au coude nos bras,
Nous laverons nos herbes à main pleine
Au cours sacré d'une belle fontaine.

Ce n'est pas une simple imitation de l'antique. Ronsard ne prend aux Anciens que le mot de sacré qui relève sa sensation personnelle et qui la revêt d'une beauté mythique.

Enfin, l'humanisme est pour Ronsard une conquête, un acte

de patriotisme. Racine et Boileau suivront son exemple quand ils franciseront la tragédie grecque et la satire latine. Remercions-le d'avoir naturalisé Horace et Anacréon, mais plus encore d'avoir essayé de doter notre pays d'une poésie pindarique. A-t-il complètement échoué dans cet effort que Banville qualifie de titanesque et d'insensé? Se contentera-t-on de répéter avec Sainte-Beuve que « l'audace était belle ? » Après Gandar, M. Laumonier a revisé le procès. Il l'a fait avec une impartialité d'autant plus méritoire que sa thèse l'eût incliné à se montrer plus sévère. Ses conclusions sont assez favorables. Elles pourraient l'être davantage, étant donné surtout qu'il a reconnu que le poète français « s'était assimilé les beautés les plus saisissantes du poète thébain. » Évidemment Ronsard a dépassé la mesure. Ses maladresses sautent aux yeux. Il a cru naïvement « au délire pindarique, effet de l'inspiration, au désordre pindarique, effet de l'art. » Il est responsable de la conception erronée de Boileau et même de son *Ode sur la Prise de Namur*. La servilité ou, pour mieux dire, la puérilité de son imitation s'accuse dans l'espèce de décalque qu'il a tenté des combinaisons rythmiques d'un poète dont les Latins eux-mêmes ne sentaient plus les rythmes! Nul ne contestera qu'il a abusé des allusions mythologiques; et nous tomberons d'accord « qu'il aurait dû ne conserver que les images empruntées aux habitudes permanentes, aux visions éternelles de l'humanité, et y joindre celles que lui suggéraient les mœurs modernes. »

Mais ce Pindare qu'on lui oppose, quelle image nous formons-nous de lui? Ses Odes triomphales m'ont laissé l'impression d'un soleil radieux, du soleil d'Olympie, de Delphes ou de Némée. Debout, un poète d'une inspiration très surveillée, un poète extrêmement érudit, que tous ne pouvaient comprendre, — car ils n'étaient pas tous des aigles, en Grèce ! — célèbre, aux sons de la musique, des héros obscurs dont il a, suivant son expression, embarqué l'éloge personnel sur le navire qui porte la gloire de leur race ou de leur patrie. Sa poésie ne me touche pas plus le cœur que ses héros ne devaient l'émouvoir. Mais j'y entrevois, dans une succession d'éclairs, les jeux du stade enveloppés d'une poussière vermeille, des combats retentissans, des reflets d'or, des fracas d'airain, des frissons de pourpre et de safran, de splendides appareillages et les mille fureurs et les mille sourires d'une nature où marchent les dieux

et les déesses. Ses récits épiques, qui ne font qu'éployer leurs ailes, me rappellent parfois le mouvement de la Victoire de Samothrace dont le geste embrasse un vol immense. Éclatante et dure poésie, travaillée, comme la fameuse statue de Pallas Athêna, dans les riches métaux et les pierres précieuses! Le temps y a mis des taches d'ombre, mais n'en a point obscurci les sentences morales, les réflexions sur la brièveté et la tristesse de la vie, où sans doute le poète prenait sa revanche des médiocres triomphateurs que sa profession de panégyriste exigeait qu'il chantât. Il a sauvé par son génie ce qu'un pareil lyrisme avait forcément d'artificiel.

Et maintenant, lisez les grandes odes de Ronsard. Seulement, puisqu'on ne peut plus les entendre chanter, *lisez-les à haute voix*. Il n'est pas toujours resté si loin de son modèle! Il avait naturellement de Pindare l'esprit sentencieux et volontiers didactique, — héritage de nos anciens poètes, si l'on veut, — l'imagination somptueuse, l'amour de tout ce qui resplendit, le don des évocations rapides, le sens du symbole et le souffle épique. Aussi a-t-il imité, sans trop d'effort, ses vers brillans et mystérieux qui renferment comme le secret de la création, et par exemple cette strophe admirable sur les profondeurs de l'Océan :

Là sont divinement encloses,
Au fond de cent mille vaisseaux,
Les semences de toutes choses,
Filles éternelles des eaux!...

Il lui a facilement emprunté l'idée que les poètes sont les élus des dieux et les dispensateurs de l'immortalité. Il dira superbement à Guy de Chabot, seigneur de Jarnac :

Ta vertu serait trompée,
Et non plus que ton épée
Mit à vaincre l'ennemi,
Non plus vive serait elle
Si je n'avais coupé l'aile
Du long Silence endormi!

Aux poètes, aux poètes seuls la Nature se révèle. C'est sous l'aiguillon des Muses qu'ils pénètrent dans ses ténébreuses arcanes.

Eux, piqués de la douce rage
Dont ces Filles les tourmentaient,

D'un démoniaque courage
Les secrets des Dieux racontaient,
Si que, paissant par les campagnes
Les troupeaux dans les champs herbeux,
Les Démons et les Sœurs compagnes
La nuit s'apparaissaient à eux,
Et tous sur les eaux solitaires
Carolant en rond par les prés
Les promouvaient prêtres sacrés
De leurs saints orgieux mystères.

Vous reconnaissez là le thème qu'avec une nouvelle splendeur Hugo reprendra plus tard dans sa pièce des *Mages*, mais en y introduisant un esprit tout différent, et l'arrière-pensée que nous n'avons besoin d'autre pape que de Lui.

Enfin Ronsard est arrivé quelquefois à nous rendre le mouvement des odes de Pindare. La couronne qu'il façonna « d'une laborieuse main » pour le front de Michel de l'Hôpital a bien été « trois fois torse du pli thébain. » En dehors des *Harmonies* de Lamartine et des *Contemplations* de Hugo, nous n'avons rien de comparable à cette ode de huit cents vers dont les strophes, si diversement colorées, déferlent l'une après l'autre avec une magistrale ampleur. Il m'importe peu que ces strophes ne soient pas organiquement des strophes, selon la poétique de Banville, mais des juxtapositions de petites strophes : elles ont l'âme et l'élan qui suppléent à l'organisme technique. La naissance des Muses, leur désir de connaître leur père, leur voyage à travers l'Océan, leur arrivée devant Jupiter, tous ces tableaux, splendides ou charmans, forment une poésie merveilleusement décorative.

Mais, a-t-on dit, « transporter dans une ode française, à l'exemple de Pindare, de longs récits mythiques empruntés aux traditions de la Grèce antique, c'est moins imiter Pindare que le trahir : c'est lui dérober ses couleurs pour en composer une œuvre terne et fastidieuse (1). » Terne me semble étrangement sévère ! Fastidieuse ? Aujourd'hui, peut-être. Ronsard eût mieux fait de s'inspirer des traditions religieuses ou légendaires de notre pays. Mais n'oublions pas à quel public il s'adressait. Le livre si curieux de M. Bourciez, *Les Mœurs polies et la Littérature de Cour sous Henri II*, nous prouve que le retour aux symboles

(1) Alfred Croiset, *La Poésie de Pindare.*

païens, déterminé par la passion de l'Antiquité, n'avait rien de conventionnel pour les contemporains de Ronsard. Toutes ces nouveautés vivaient réellement et créaient une atmosphère mythologique. « Étrange et unique moment, écrit-il, que celui où les dieux antiques revinrent de l'exil, proscrits depuis douze cents ans. Ils furent jeunes encore, brillans de force et de beauté. Il y eut dans l'apothéose de Henri II plus qu'un caprice ou une fantaisie passagère. L'Olympe tout doucement descendit sur les bords de la Seine. Bientôt le Conseil des Immortels fut au complet et s'installa au Louvre dans les grandes salles fleurdelisées. »

Non seulement les divertissemens de la Cour ressuscitaient les demi-dieux et les Nymphes; et Diane, le croissant au front, l'arc turquois à la main, y paraissait accompagnée des Vierges forestières; non seulement le Primatice et Nicolo dell'Abbate peignaient dans la salle des Cent Suisses le Festin de Bacchus et la scène des dieux sur le mont Ida; mais la renaissance de l'Antiquité devenait populaire. Pour recevoir Henri II, en 1548, la ville de Lyon élevait des arcs de triomphe ornés de cariatides et couchait, devant une grande porte d'honneur, les figures du Rhône et de la Saône, couronnées de roseaux comme les dieux des fleuves et accoudées sur des urnes intarissables. Près du char de la Religion traîné par des licornes, Neptune se dressait armé de son trident, et Amphitrite souriait sur les épaules des Tritons. Voilà les scènes qu'il faut avoir sous les yeux quand on ouvre les odes mythologiques de Ronsard. Ces divinités qui, dans cinquante ans, ne seront plus que des machines de théâtre et des conventions à l'usage des poètes, exhalent, à ce moment du siècle, la fraîcheur de la terre d'où l'on vient de les exhumer. On respire sur elles l'odeur des forêts, des moissons, des fleurs et des flots. Une sève ardente semble courir en leurs veines de marbre. Que le poète se lève donc, car la poésie a sa place marquée dans tout ce qui donne du prix à la vie collective, et qu'il raconte ces dieux dont les belles attitudes se détachent si noblement au milieu des fleurs de lys! Leur splendeur ajoute au rayonnement de la couronne de France.

Et bref, c'est presque un Dieu que le Roi des Français!

Il viendra un moment où nous nous lasserons de l'hu-

manisme et où nous nous ferons une Muse de cette « Ignorance » que maudissait Ronsard. Nous aspirerons à nous affranchir de la tyrannie des Anciens, à rejeter les formes qu'ils nous ont imposées, à nous retrouver en face de la vie avec une imagination neuve. Nous reviendrons à la nature. Du moins nous croirons y revenir. Et nous serons tentés alors de ne plus voir que de savans artifices et une exaltation livresque dans cette poésie qui fut pour l'âme française un accroissement d'humanité et, durant un demi-siècle, l'expression de notre esprit national.

III

Ronsard a si profondément compris son siècle! Brunetière admirait dans les sonnets à Cassandre des transpositions en vers de la *Danaé* ou de l'*Enlèvement d'Europe* d'un Paul Véronèse. En effet, il a rivalisé de couleurs avec les peintres de la Renaissance. En passant de leurs toiles à ses vers, les hommes de XVIe siècle ne faisaient que passer du tableau à la légende. Je rêve une édition de ses plus beaux poèmes qu'on illustrerait des reproductions de leurs chefs-d'œuvre. D'ailleurs, il aimait autant la peinture que la musique, et son ode intitulée : *Les Peintures contenues dans un tableau* est comme un premier essai de cette poésie « picturale » où excellera plus tard Théophile Gautier. La Léda du Corrège qui, sous le baiser du Cygne, les lèvres décloses, retient amoureusement son souffle et laisse filtrer son regard entre ses cils baissés, n'est pas plus voluptueuse que celle dont Ronsard a chanté la *Défloration*. Mais, simple fille de volupté, elle n'a pas l'air princier de la Léda française qui reproche à Jupiter son audace

D'aller ainsi violant
Les filles de noble race.

La mythologie de Ronsard ne ressemble guère plus à la mythologie des Anciens que le Plutarque d'Amyot au Plutarque des Grecs. Pendant que je parcourais la *Franciade*, je m'imaginais suivre, sur les murs intérieurs d'un de nos vieux châteaux comme celui de la Poissonnière, le déroulement d'une ancienne tapisserie où l'artiste, en contrefaisant Homère et Virgile, avait peint les hommes de son temps. L'allure gaillarde

et chevaleresque, qu'il prête aux héros et aux dieux, répond tout à fait au goût de l'époque.

Sous la double influence de l'Italie et de l'Espagne, du *Roland Furieux* et des *Amadis*, la chevalerie semblait sortir de sa tombe, mais en y laissant tout ce que le Christianisme lui avait donné de vie intime et profonde. Le Moyen Age, avant de mourir, assistait à la métamorphose de ses fées en nymphes et de ses sombres sorcières en héroïnes lumineuses et passionnées. Il voyait repasser devant ses yeux d'agonisant, belles d'une beauté tout extérieure, les vieilles formes galvanisées de l'esprit féodal. On remet en honneur le duel judiciaire. Les tournois refleurissent. Les cartels qu'on affiche dans la cour du château de Blois, « au pied du grand escalier où se tordent les salamandres (1), » imitent les défis romanesques que se portaient les chevaliers errans. Sous des noms de guerre tirés de l'Arioste, Mandricardo, Sacripante, Orlando, Astolfo, réapparaissent les émules de ces superbes Rolands

> Pleins d'une âme amoureuse,
> Qui désireux de gloire aventureuse,
> Comme des Dieux s'acquirent des autels,
> Faisant partout des gestes immortels.

Ce mélange de mythologie et de chevalerie jette un éclat exceptionnel sur la cour des Valois. M. Laumonier a eu raison de protester contre la désinvolture avec laquelle Sainte-Beuve traitait les *Cartels* et les *Mascarades* de Ronsard de « divertissemens ennuyeux et sans intérêt. » Ils sont charmans au contraire; car le poète, d'humeur chevaleresque et d'imagination païenne, a fixé dans ses vers cet instant de la civilisation française qui parut si beau que M[me] de La Fayette en rappelait le souvenir en écrivant sa *Princesse de Clèves*. Reportez-vous au passage du Tournoi dont on n'a pas assez admiré la couleur discrète et la vérité historique : « On fit publier par tout le royaume qu'en la ville de Paris, le pas était ouvert au quinzième jour par Sa Majesté très chrétienne et par les princes Alphonse d'Est, duc de Ferrare, François de Lorraine, duc de Guise, et Jacques de Savoie, duc de Nemours, pour être tenu contre tous venans : à commencer le premier combat à cheval en lice, en double pièce, quatre coups de lance et un pour les

(1) Bourciez, *ouvrage cité*.

dames... Tous les princes et seigneurs ne furent plus occupés que du soin d'ordonner ce qui leur était nécessaire pour paraître avec éclat et pour mêler dans leurs chiffres ou dans leurs devises quelque chose de galant qui eût rapport aux personnes qu'ils aimaient. » Ces seigneurs et ces princes savaient par cœur les vers si bien sonnans que Ronsard leur avait composés :

Trois guerriers inconnus de nation étrange
Ont laissé leur pays, désireux de louange,
Pour venir éprouver avecque le harnois
La force et la vertu des chevaliers françois,
Afin qu'en acquérant honneur par leurs prouesses
Soient dignes d'être aimés de leurs belles maîtresses.
Chacun courra trois coups en masque...

Sortons des fêtes et des cérémonies de la Cour : c'est toute la vie du XVIe siècle dont la poésie de Ronsard nous offre l'image ou nous apporte l'écho. Elle retentit du choc des armes et flamboie du harnais des soudards « et des clairs morions crêtés de longs panaches. » La prise de Metz, les piques qui s'élancent aux sons des tambourins, nos soldats qui dans leurs casques boiront l'eau du Rhin comme si c'était l'eau de la Loire ou l'eau de la Garonne, le dénombrement des forces du royaume « Messeigneurs de Vendôme et Messeigneurs de Guise, » l'outrecuidance des Espagnols châtiée, l'arrogance des Anglais contrainte, la France enfin ne connaissant qu'un seul Roi : tel est le fond glorieux des *Hymnes*, des *Poèmes* et même des *Églogues* de Ronsard.

Puis, voici la Paix douce aux Muses et aux Arts, et toutes les Provinces du Royaume qui se lèvent chargées des présens de leur terre : l'Auvergne riche en troupeaux; la Champagne et la Beauce riches en blé; la Provence,

Où l'abondance pleine
De sillon en sillon fertile se conduit,
Portant sa riche corne enceinte de beau fruit.

Le peuple a dansé autour des feux de joie dressés dans les carrefours; et les seigneurs féodaux, qui font leur apprentissage de courtisans, mais qui n'en restent pas moins passionnés pour les rudes exercices, et que le Roi lui-même entraîne, retournent à leur jeu de paume, à leurs courses de bagues, à leurs chasses violentes. Je me les représente le soir à la Cour ou dans leur

manoir ouvrant le dernier livre du poète. Comme il sait leur parler de ces beaux chevaux dont ils ont l'héroïque admiration, et comme ce fils des Muses est savant dans l'art de la vénerie (1)! Il s'entend à tous les genres de chasse ; il connaît toutes les espèces de chiens, ces bons chiens qu'on nomme « de noms aigus et courts, » les dogues qui étranglent les ours, les vautrets qui acculent le sanglier. Personne n'a peint d'un trait plus vif l'aimable chasse au chien couchant :

En quatre coups de nez il évente une plaine.

Les femmes, elles aussi, se penchent curieusement sur ces vers qui leur renvoient leur image élégante de chasseresses avec « le cuir damasquiné de leurs rouges bottines, » et « leurs cottes agraffées plus haut que les genoux, » ou qui leur racontent leurs propres inquiétudes, quand la nuit, seules et nues dans leurs couches, elles se pâment de peur que leur jeune mari ne pourchasse quelque Nymphe à travers les bois.

D'ailleurs, les nuits sont pleines d'enchantemens ! Un soir que Ronsard se rendait chez sa maîtresse et « joignait une grande croix dedans un carrefour, » il a entendu les aboiemens de la Chasse Infernale et il a vu une effroyable troupe de piqueurs qui couraient une Ombre. Son *Hymne* intitulé *Les Démons*, nous le montre curieux de toutes les superstitions qui hantaient les âmes de son temps. Il a éprouvé lui-même un peu des craintes merveilleuses que donnent aux cœurs humains ces esprits si habiles à se muer en serpens, en boucs, en orfraies ou en corbeaux. Il croit aux apparitions des morts et à l'influence des astres. Les oracles de Nostradamus, qui « a prédit la plus grande part de notre destinée, » l'émeuvent comme un problème que notre sagesse est impuissante à résoudre. Mais sa belle intelligence, que n'a point altérée « l'air infecté du terroir saxonique, » ne s'aliène point à s'aventurer dans cette magie fumeuse. Il peut évoquer les Ombres : elle garde le fil net et brillant de l'épée d'Ulysse.

Que de visions pittoresques, dramatiques ou charmantes, se lèvent, quand nous feuilletons Ronsard ! Vision des guerres civiles et religieuses, où se dresse « un Christ empistolé tout

(1) M. Mellerio constate qu'après les mots empruntés aux patois provinciaux, les termes de vénerie et de fauconnerie jouent un rôle très important dans le vocabulaire de Ronsard. Voir son *Lexique de Ronsard*. (Plon éditeur.)

noirci de fumée; » — croquis à l'eau-forte de ces poussifs Allemands qui, enfermés dans leur poêle, interprètent les Saintes Écritures « entre les gobelets, les vins et les injures; » — portrait du prédicant de Bèze au grand front chenu, à la barbe fourchue, et dont les mains renversées « promettent le ciel aux troupes amassées; »— silhouette lugubre des pendus de Montfaucon : « Ainsi l'avez voulu, Étoiles! » D'autre part, des peintures dont le temps n'a pas fané la fraîcheur éblouissante : le Sacrifice pour rire du Bouc de Bacchus à la représentation de la *Cléopâtre* de Jodelle; le « folatrissime Voyage d'Hercueil, » ces fastes lyriques d'une jeunesse insolemment olympienne et éperdument gauloise. Puis, d'exquis petits tableaux où il semble que Ronsard ait dérobé le secret de ses pinceaux à son ami Clouet, de petits tableaux où revivent, baignées de la lumière des beaux mois, le bouquet au sein, les mains chargées de bagues, la robe chancrée à la poitrine, les dames de Blois,

Ou d'Orléans, ou de Tours, ou d'Amboise,

et surtout, dans les jardins de Fontainebleau, l'adorable Marie Stuart, en habit de deuil, sous

Un long crêpe subtil et délié,
Pli contre pli retors et replié...
Triste passiez dans les longues allées
Du grand jardin de ce royal château
Qui prend son nom de la beauté d'une eau.

Ces vers inoubliables nous donnent la sensation d'un ciel mélancolique et d'un grand parc solitaire où tremble une eau limpide comme une larme. Et plus tard, quand l'île farouche se sera refermée sur sa proie délicate, quelle toile vaudrait ces deux vers, les plus fascinans que la fille des Stuarts ait jamais inspirés :

Les perles, les rubis sont enfans des rivages,
Et toujours les odeurs sont aux terres sauvages...

Mais il ne faut pas perdre de vue que cette société avait appris à lire la poésie dans le *Roman de la Rose* et qu'elle était nourrie des allégories du Moyen Age. Ronsard lui chantera des airs qu'elle connaît avec une grâce qui n'appartient qu'à lui. Nous rentrons dans le Verger de Bel Accueil.

Depuis cinq ans dedans ce beau verger
Je vais ballant avecque Faux Danger,

Sous la chanson d'Allégez-moi Madame.
Le tambourin se nomme Fol Plaisir;
La flûte, Erreur; le rebec, Vain Désir;
Et les cinq pas, la Perte de mon Ame !

De ce Verger nous n'avons qu'un seul pas à faire, et nous touchons au monument gothique et précieux qu'il a érigé sur la tombe de Marguerite de Navarre (1). Lui qui disait alors que l'imitation de nos anciens poètes lui était odieuse, il ne l'en a pas moins décoré des images rigides qui leur étaient chères : l'Orgueil, la Convoitise, la Charité, le Péché, la Repentance, et il en a même découpé le fronton dans la lumière mystique où s'élancent les flèches des églises. « Là où tu es, s'écrie-t-il, ô Princesse, tu vois le jour naître et faillir,

Tu sais le nom des étoiles...
Là sous tes pieds les Saisons
Éternellement cheminent...

Il ne s'est pas attardé à ces inspirations qui étaient déjà celles d'un autre âge, bien qu'il ait toujours aimé l'allégorie, et au point de personnifier la Sueur ! Héritage du passé, là encore. Mais, contraint dans les allégories chrétiennes et morales, il n'est vraiment à l'aise que dans celles qui animent les phénomènes du monde extérieur et dont il peuple « le palais magnifique où habite Nature. » Il les plonge si vigoureusement au milieu de la réalité qu'elles vivent, comme les statues ont l'air de vivre sous les végétations qui les recouvrent. Ce sont bien des statues en effet qu'il plante sur le sol de la France, à la porte de nos villes, au milieu des moissons, et jusque dans la cour de nos fermes. L'Automne vient au château de l'Été .

Dedans la basse-cour elle vit maint râteau,
Mainte fourche, maint vau, mainte grosse javelle,
Mainte gerbe, toison de la moisson nouvelle...
Les uns battaient le grain dessus la terre dure,
Les autres au grenier le portaient par mesure,
Et, sous les tourbillons, les bourriers qui volaient
Pour le jouet du vent parmi l'air s'en allaient.

Le Moyen Age n'a point connu cette poésie drue, ni ce senti-

(1) Ce n'est certes pas une des meilleures pièces de Ronsard ; et le « gothique » en est gâté par un bizarre mélange de souvenirs mythologiques. Mais elle a de beaux endroits et elle fut très admirée.

ment de la glèbe plantureuse, qui s'associe chez Ronsard au sentiment, non moins nouveau, que la terre nous aime.

Ses ombrages, ses fontaines, ses vallées solitaires, ses tapis de fleurs se font les complices ou les témoins attendris de nos amours. Tout ce qui vit nous exhorte à jouir passionnément de la vie. Le poète est pareil à ce Démon de la Volupté qui, dans Chateaubriand, traverse les bois de l'Arcadie une torche odorante à la main. Sur son passage, la colombe gémit, le rossignol soupire, le cerf brame. « Les Esprits séducteurs entr'ouvrent les chênes amollis et montrent çà et là leurs têtes de nymphes. » Ronsard a magnifiquement exprimé la sensualité de son époque, cette sensualité que la renaissance du Paganisme, en divinisant la Nature, avait lavée de ses tares originelles et comme réhabilitée. Elle se manifestait dans les mœurs par une sorte d'impudeur. Henri Estienne intitulait un des chapitres de son *Apologie pour Hérodote : De combien la paillardise est plus grande aujourd'hui qu'elle n'a été.* Le mot, qui convient à tant de nos productions du Moyen Age et qui s'applique encore justement à quelques-unes des Folastries de Ronsard, ne caractérise plus, sauf pour un polémiste huguenot, cette ardeur voluptueuse que l'adoration de la beauté plastique rend, sinon plus pure, du moins plus intense et plus grave. Ronsard demeure le poète insurpassé de l'amour sensuel où l'esprit décore, prolonge et renouvelle indéfiniment la fête des sens. Quelle différence avec Pétrarque, même quand il croit pétrarquiser! L'un essaie de « christianiser » les Latins érotiques; l'autre ajouterait encore à leur paganisme. M. Laumonier a marqué cette opposition en rapprochant les passages où les deux poètes nous peignent leur maîtresse. Laure, assise au bord de l'eau, s'appuie contre un arbre, toute vêtue, humble et pudique. Cassandre, qui s'est baignée dans la source, se couche sur la rive et y repose nue comme une naïade. Nous étonnerons-nous de la hardiesse dont le poète nous la dévoile et promène nos regards sur les beautés de son corps? Mais consultez le livre de M. Bourciez : n'était-ce pas ainsi qu'en usaient les sculpteurs et les peintres avec les dames de la Cour qui leur servaient si complaisamment de modèles ? Diane n'admirait-elle pas elle-même sa nudité dans les tableaux de Primatice ou dans les bas-reliefs de Jean Goujon ? Et Catherine de Médicis, malgré la sévérité de ses mœurs, était aussi nue

qu'elle sur le plat de Leonard Limosin. Ni Cassandre Salviati ne pouvait se scandaliser de la liberté que prenait son poète, ni la reine d'Écosse s'offenser quand il s'écriait :

Avoir joui d'une telle beauté
Sein contre sein valait la royauté !

Cependant M. Laumonier a raison de dire qu'il a été plus loin que tous ses prédécesseurs dans le dévêtement du corps féminin et dans la description du plaisir amoureux. Excès pour excès, reste à savoir si la franchise de Ronsard n'est pas préférable au platonisme hybride où les pétrarquisans et plus tard les Romantiques ont trop souvent mêlé l'amour mystique de Dieu et l'amour charnel des créatures, et si, par exemple, les audaces fougueuses du poète de Cassandre et de Marie sont plus choquantes que la confusion des sentimens d'un autre très grand poète qui ira chercher sur le Crucifix la tiédeur du baiser de sa maîtresse. Oh ! je sais parfaitement tout ce qu'on peut alléguer, et qu'à une certaine hauteur les aspirations du cœur humain se purifient et s'identifient. Et je sais qu'on se défend mal des douloureuses séductions d'une telle poésie ! Mais enfin le dieu Pan, né d'une Pénélope infidèle, est un dieu qui favorise les amours libres, et le Dieu des chrétiens en est un autre ! Fût-on grand poète, on ne les sert sur les mêmes autels qu'à la faveur d'une étrange équivoque. Pourtant, dira-t-on, Pétrarque?... L'exemple de Pétrarque ne doit point nous abuser.

Il était éveillé d'un trop gentil esprit
Pour être sot trente ans, abusant sa jeunesse
Et sa Muse au giron d'une vieille maîtresse :
Ou bien il jouissait de sa Laurette, ou bien
Il était un grand fat d'aimer sans avoir rien.

Le dilemme n'est point rigoureux. Nous savons qu'il ne jouit point de sa Laurette, et nous savons aussi qu'il n'était pas un fat. Alors? Alors, il me paraît moins sincère ; et j'aime mieux notre Ronsard, ô gué, j'aime mieux notre Ronsard ! Ses aubades lascives parfumées de rose, étincelantes de rosée ; son lyrisme amoureux, enveloppant comme le lierre et comme la vigne, et violent parfois comme le thyrse aigu aux mains des Bacchantes ; ses oarystis olympiennes et les mignardises qui en sont les menues caresses, toute cette volupté qui sent le plaisir, ne

nous causent jamais le moindre malaise. Sa poésie, dont la grâce a l'insolence de la jeunesse ou la fierté du génie, est toujours franche, loyale, et ne remue aucun sentiment trouble dans les cœurs.

On ne saurait pourtant se dissimuler ce qu'elle a d'incomplet, ou, pour mieux dire, ce qu'elle nous découvre, sous sa magnificence, de ce « perdurable » esprit gaulois si porté au mépris ou au dédain des femmes. Certes, Ronsard ne semble pas les mépriser ! Mais son analyse de leurs charmes physiques dissout leur personnalité. Il refait avec un art incomparable les « blasons » dont la poésie italienne et française lui offrait des exemples quelquefois bien grossiers. Je ne vois en Cassandre et en Marie, ainsi blasonnées, que les objets de sa contemplation et de son désir. Leur amour est pareil à un collier dénoué dont le poète tourne et retourne chaque perle entre ses doigts. S'il adore en elles la tendre incarnation des formes parfaites que les Grecs ont déifiées, ce sentiment esthétique tout nouveau s'accommode assez bien d'une conception de l'amour où la femme, tantôt divinisée par le paganisme des sens, tantôt rabaissée au simple rôle d'un instrument de plaisir, n'est jamais considérée comme l'égale de l'homme, ni seulement chérie dans son humanité.

Ronsard n'accorde qu'un crédit très limité à l'intelligence féminine. S'il veut que sa maîtresse soit experte en musique et en vers, cela ne signifie pas grand'chose : les Anciens en demandaient autant à leurs courtisanes ! Du reste, l'ignorance de sa Marion ne semble pas l'avoir diminuée à ses yeux. Pour lui, la femme est « fragile, » c'est-à-dire qu'elle a l'entendement fragile. En dehors de l'amour, les problèmes philosophiques ou les questions religieuses ne doivent pas la distraire du soin « de ménager et garder la maison. » Et même en amour elle ne donne pas toujours les preuves d'une judiciaire très sûre.

Si quelque fille est douce, honnête, bonne et belle,
J'ai beau être courtois, jeune, accort et fidèle,
Elle sera toujours d'un sot énamourée !

Cette fille rentre sans doute dans la catégorie des sottes qui « aiment mieux un mari qu'être faites déesses. » Ronsard comprend mal un goût si vulgaire, mais il se console aisément de leurs rigueurs.

Quand une jeune fille est au commencement
Cruelle, dure, fière, à son premier amant,
Hé bien, il faut attendre !...
Mais quand elle devient, sans se changer un jour,
Plus dure et plus rebelle et plus rude en amour,
Il s'en faut éloigner, sans se rompre la tête
Et vouloir adoucir une si sotte bête...

Qui parle? Est-ce Villon, Marot, Mellin de Saint-Gelais? Cette philosophie de Ronsard sera aussi celle de l'*Hylas* de l'*Astrée*, et celle du vieux Malherbe. Et pensez-vous que de semblables vers détonneraient dans une pièce de Molière?

De toutes les femmes que Ronsard a chantées, une seule m'apparaît avec son âme : Hélène de Surgères. Nous la reverrons toujours au chevet du lit où l'on vient de saigner son poète; elle regarde le sang et dit en riant : « Que votre sang est noir ! » Elle est coquette et danse pour lui de beaux ballets d'amour qui se rompent et se reforment comme le cours du fleuve de Méandre. Elle est hautaine et ne daigne pas lui faire l'aumône d'un peu de jalousie. Cependant, un soir, près d'une fenêtre d'où ses yeux découvrent les hauteurs de Montmartre, elle soupire à haute voix après la vie solitaire et même après la paix du cloître. Mais a-t-elle réellement prononcé les mots que lui prête Ronsard ? A-t-elle dit :

Je voudrais bien y être
A l'heure où mon esprit de mes sens sera maître?...

N'a-t-il pas introduit dans le souhait mélancolique de cette belle fille d'honneur, dont l'âme se retire des splendeurs de la Cour, cet aveu peu vraisemblable, peu délicat, d'une faiblesse intime qui lui permettait d'espérer qu'avant le renoncement final elle cueillerait avec lui les roses de la vie? Il a vieilli, mais pareil au bois sec qui brûle en toute saison. Ni les tristesses de l'âge, ni les larmes qu'il verse n'obsourcissent son idée épicurienne de l'amour.

Cet épicurisme très italien et très gaulois devient plus gaulois lorsqu'il y joint le goût rabelaisien des franches lippées, et « qu'il s'attable, les coudes sur la nappe grasse, pour voir à la lueur des torches baller les belles filles (1). » Il devient plus gaulois encore lorsque, à ses yeux d'amoureux et de buveur,

(1) Bourciez, *ouvrage cité.*

tout à coup, derrière les buissons de roses et les douces vignes odorantes, surgit et passe la Danse Macabre; car c'est bien sous cette forme si familière au Moyen Age, que la mort a tour à tour opprimé et surexcité son imagination. Il a vu le laboureur, son soc à la main, suivre les armes impériales et les grands foudres de guerre vainement armés de leurs lances et de leurs estocs. Il s'est vu lui-même dans l'affreux cortège :

Il n'a plus esprit ni raison,
Emboîture ni liaison,
Artère, pouls ni veine tendre.
Cheveu en tête ne lui tient
Et, qui plus est, ne lui souvient
D'avoir jadis aimé Cassandre !

C'est dans ce lieu commun qu'il rajeunissait après Horace et après tant d'autres poètes, qu'on sent le mieux l'amalgame des images antiques et de celles du Moyen Age. Les morts que l'Infernal Passager attend aux bords du fleuve épais et lourd ressemblent aux hideux squelettes de Villon. Quelle horreur que de ne plus exister ! La vieillesse n'est rien encore. On peut, assis au coin du feu « comme une idole enfumée, » assister sans trop d'amertume au renouvellement insolent de la nature et se dire qu'on préfère à l'immortelle insensibilité des rochers et des bois le souvenir des cruelles douceurs qui nous ont fait vieillir, ô Cassandre ! Mais penser qu'une heure viendra où nous perdrons jusqu'à la mémoire de notre amour ! Penser qu'un instant suffira pour nous rejeter hors du temps et qu'à peine morts nous serons aussi morts que celui qui mourut au jour du déluge ! Ronsard, qui a puissamment aimé la vie, essaie d'écarter la vision de son cadavre. Du paganisme il revient à la religion chrétienne. Dans son Hymne *De la Mort*, il se gourmande de craindre l'épouvantable Charon.

Ha pour Dieu te souvienne
Que ton âme n'est pas païenne, mais chrétienne !

Le Christ fait de la mort « un beau passage, » et notre âme est « citoyenne à jamais de la ville éthérée. »

Je te salue, heureuse et profitable Mort !

Beaux vers que ne font point pâlir les vers sublimes de Lamartine : *Je te salue, ô mort, libérateur céleste !...* Mais l'ont-ils délivré de sa hantise? N'a-t-il pas, et souvent encore, répété

cette ode à Cassandre d'une mélancolie désespérée qui jaillit dans la nuit claire et retombe en pluie de baisers :

La lune est coutumière
Renaître tous les mois,
Mais quand notre lumière
Sera morte une fois,
Longtemps sans réveiller
Nous faudra sommeiller.
Tandis que vivons ores,
Un baiser donne-moi ;
Donne-m'en mille encores!...

Ainsi, toute une époque, dont les contradictions morales et les plus acerbes conflits exaspéraient la fureur de vivre (1), s'entendait, si j'ose dire, respirer et palpiter dans cette poésie tour à tour patriotique, pittoresque, symbolique, bachique et sensuelle. Elle enchantait l'esprit; elle intéressait tous les sens; elle entretenait l'enthousiasme, et, du sein de nos misères, elle proclamait sa foi dans la beauté de la vie.

IV

Bien que Ronsard ait dit qu'il ne faut qu'un peu de fumée pour noircir toute la maison, sa pensée persistante de la mort, — d'ailleurs tempérée çà et là par l'idée de son immortalité, — n'empêche pas son œuvre de respirer la joie. Je ne connais que deux œuvres du XVIe siècle, et peut-être de notre littérature, qui me produisent l'effet d'avoir été enfantées dans l'allégresse : celle de Rabelais et la sienne. On s'imagine aisément, au soir des austères journées d'études, ce médecin, grand artiste, dénué d'ailleurs du sentiment de la beauté, reprenant son manuscrit de Pantagruel et jouissant, jusqu'à l'ivresse, de ses imaginations et de son prodigieux génie verbal. Il s'écoute écrire en riant ; il façonne, polit, cadence en riant l'innombrable rythme de ses phrases. De même Ronsard. Le labeur et les insomnies l'ont décharné et blêmi.

J'ai le front renfrogné et ma peau maltraitée
Retire à la couleur d'une âme achérontée.

(1) C'est cette fureur de vivre qu'un grand romancier, dont nous déplorons la perte, Maurice Maindron a si bien rendue dans ses récits historiques du XVIe siècle. Le souvenir de ces récits s'impose plus d'une fois quand on lit Ronsard.

Mais ne nous fions point aux apparences. N'allons pas, comme Michelet, faire de lui « un maniaque enragé de travail, un homme cloué là et se rongeant les ongles, le nez sur ses livres latins, arrachant des griffes et des dents des lambeaux de l'Antiquité. » Quelle absurdité ! Il bouillonne de jeunesse ; et sa bibliothèque, il la sait par cœur comme Virgile savait ses Grecs et ses Latins, Ennius et Homère. Montaigne disait : « Je suis de ceux qui tiennent que la poésie ne rit point ailleurs comme elle fait en un sujet folâtre et déréglé. » C'est l'idée même de Ronsard. Sauf pendant les jours tragiques où il ne pouvait plus « jouir de la franchise de son esprit » et où il a dû combattre pour son Roi et pour son Dieu, la poésie est à ses yeux non pas la vie elle-même, mais l'honneur et le rire de la vie ; non pas toute l'âme, mais ce qu'il y a dans l'âme d'éternellement jeune et dans la jeunesse d'éternellement beau ; non pas toute la sagesse, mais ce qu'on peut mettre de sagesse dans nos divertissemens et dans nos folies. Les vers où il répondait aux Prédicantereaux de Genève sont très significatifs :

Je suis fol, Prédicant, quand j'ai la plume en main,
Mais quand je n'écris plus, j'ai le cerveau bien sain.
Je prends tant seulement les Muses pour ébats,
En riant je compose, en riant je veux lire,
Et voilà tout le fruit que je reçois d'écrire.
Ceux qui font autrement, ils ne savent choisir
Les vers qui ne sont nés sinon pour le plaisir.

J'admets que, dans son désir de se justifier des accusations d'immoralité, il essaie de tourner en fantaisies sans conséquences ses inspirations les plus païennes. C'est pourtant bien de cette façon que, même en sa période de pindarisme, il a conçu et adoré la poésie. Et remarquez qu'au fond cette conception se rapproche beaucoup plus de celle des Malherbe, des Boileau, des La Fontaine, que de celle des Romantiques. La fonction du poète ne consiste qu'à embellir l'existence et à récréer l'esprit des hommes. Le poète ne lit pas dans les étoiles la route du vaisseau : il consacre seulement la gloire des bons pilotes et des bons capitaines, et ses inventions heureuses trompent les passagers sur les tristesses du voyage.

Ronsard fut un grand artisan de joie et de beauté. Pas d'œuvre où l'effort se sente moins, où le génie s'abandonne plus librement au démon qui le pousse. Sa veine a quelque chose de

torrentiel, mais qui la rend singulièrement inégale. Il a beau dire, et non sans raison, que les poètes gaillards ont un art caché qui ne semble pas un art aux versificateurs : son art est parfois si bien caché que les meilleurs yeux du monde ne sauraient le découvrir. Tel poème du *Bocage royal*, le *Songe*, par exemple, nous donne l'impression très nette qu'il est parti sur une idée très vague et qu'il ignore où le mènera son troupeau bondissant d'alexandrins. Il crée perpétuellement de nouveaux rythmes. Mais obéit-il toujours au besoin de son inspiration? Ne cède-t-il pas à sa facilité? N'est-ce pas chez lui une sorte de gageure? On jurerait qu'il ne veut laisser à ceux qui le suivront l'honneur d'aucune invention rythmique. Ses contresens, comme celui qu'il commet en chantant l'éloge de Mgr Charles Duc d'Orléans dans les strophes les plus dansantes, seraient de nature à nous surprendre, si nous oubliions que nous avons affaire à un poète dont la pensée ne se met pas toujours d'accord avec les mesures où l'entraînent « les Nymphes et les gentilles Fées. » Le premier des poètes français, il a compris les ressources infinies du vers alexandrin; mais il l'a souvent alourdi par ses rejets de tout un hémistiche, — rejets plus acceptables dans le vers de dix pieds, — et, lorsque sa préface de *la Franciade* l'a maladroitement accusé de prosaïsme, il n'a pas vu que le prosaïsme en venait de cette négligence inharmonique. A quoi bon insister sur les obscurités de sa composition, sur la monotonie verbeuse et la prolixité de ses développemens?

L'ouvrier dans Ronsard est inférieur au poète. M. Laumonier a tenté de nous prouver que l'ouvrier, qui « vingt fois sur le métier remettait son ouvrage, » s'était rendu sans cesse plus maître de son art. Sa démonstration a fort heureusement réfuté les critiques qui attribuaient les corrections de Ronsard « à la caducité précoce de son esprit » et « à des pratiques de dévotion outrée! » Mais, sur le fond du débat, il ne nous a pas convaincus. Et comment l'eût-il fait, si nous avons la faiblesse de regretter presque toutes les suppressions que Ronsard s'est imposées et de préférer en général, sauf quand il débarrasse son texte d'énigmes mythologiques, son premier jet à ses variantes successives? Il se corrige souvent à la façon des improvisateurs, qui se corrigent beaucoup moins qu'ils ne refont, et qui, au lieu de condenser ou de préciser leur pensée, lui en substituent une

autre, si bien que leurs multiples changemens sont signe d'incertitude et d'abondance plutôt que de maîtrise.

Ses défauts, qui s'expliquent par le temps où il a vécu, sont encore plus la rançon de sa fantaisie. Ronsard ne résiste pas aux appels de cette folle merveilleuse. Voyez-le dans sa *Réponse aux injures et aux calomnies des Ministreaux de Genève*. Il se propose de les repousser simplement, éloquemment; mais, quand il arrive au reproche qu'on lui fait d'être prêtre et de courir après la mitre, l'idée d'un Ronsard mitré, « les doigts escarboucles, le menton bien rasé, » le saisit au point qu'il oublie son indignation et même un peu la cause qu'il défend, pour se caricaturer joyeusement et, avec lui, le personnage des évêques. Certes oui, s'écrie-t-il, je voudrais avoir tout le chef et le dos empêché

Dessous la pesanteur d'une bonne évêché!
Lors j'aurais la couronne à bon droit sur la tête,
Qu'un rasoir polirait le jour d'une grand'fête,
Ouverte, grande, blanche et large jusqu'au front
En forme d'un croissant qui tout se courbe en rond...

Ainsi, à chaque instant, sa fantaisie l'emporte. Son paganisme rit dans l'idylle et dans l'églogue comme le Masque du Faune où s'égayait la jeunesse de Michel-Ange. Les moindres « actualités » lui sont matière de poésie: « un bal à Blois, un séjour à Couture, un voyage à Bourgueil, une aventure à Paris, une fête à la Cour, une promenade, une insomnie. » Et quel poète que celui qui peut, avec la même allégresse, peindre une fresque allégorique, sculpter un bas-relief antique, ciseler dans l'or pur un bijou pour sa maîtresse, et, tour à tour peintre, sculpteur, orateur et musicien, donner à ses Discours la gravité de la haute éloquence et à ses odelettes passionnées le divin coup d'archet qui traverse les âges! Nous trouvons déjà réalisé en lui, au moins par fragmens, ce que nous admirerons plus tard dans nos plus grands poètes. Son œuvre est pleine d'avenir. Je la comparerais volontiers à des Champs Élysées où nous voyons passer et repasser, sous une lumière diffuse, les ombres charmantes et précieuses, les fantômes sceptiques et railleurs de notre ancienne poésie, et où, derrière un bocage mystérieux, le poète nous fait entendre presque toutes les voix de notre poésie future.

Avant Corneille, il a frappé le vers cornélien :

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France...

André Chénier ne rencontrera pas de traits plus homériques que celui de son Polyphème,

Qui courait à pied sec sur l'écume des flots.
La vapeur seulement de la vague liquide
Rendait un peu le bas de ses talons humide...

ou encore celui des femmes,

Qui font par le métier promener leurs navettes,
Où se teignent les doigts aux couleurs des ouvrages.

Hugo n'aura pas de vers plus vastes que ceux-ci :

Et les chiens aboyans de Scylla monstrueuse,
Qui d'un large gosier hume toute la mer,

ni de vers plus mystérieusement cosmogoniques que cette invocation aux Étoiles :

Je vous salue, *enfans de la première nuit!*

Comme à Hugo, il lui arrivera de terminer brusquement une longue pièce par un tableau qui ne la résume pas, mais qui arrête l'esprit du lecteur sur une forme parfaite ou sur une splendide déchirure de l'horizon. Tantôt, dans ses odes bachiques et dans ses Folastries, il s'avance en badinant jusqu'aux frontières du Burlesque, que franchiront les Theophile et les Saint-Amant. Son chien est venu japper à la porte de la chambre où il s'était enfermé avec sa maîtresse; et la maudite bête a donné l'éveil à tout le village.

Si tu ne m'eussès été tel,
Je t'eusse fait chien immortel...
Compagnon du chien d'Orion...
Car certes ton corps n'est pas laid;
Et ta peau plus blanche que lait
De mille frisons houppelue,
Et ta basse oreille velue,
Ton nez camard et tes gros yeux
Méritaient bien de luire aux cieux!

Dans une de ses dernières pièces, il se répand en imprécations, contre le mariage de celle qu'il poursuivait, avec une verve,

une âpreté pittoresque, une fureur héroï-comique que les jeux étourdissans du Romantisme n'ont point dépassée.

Que la nuit leur soit longue et le lit plus poignant
Que s'ils étaient couchés au milieu des orties!

Tantôt, ce sont des récits qui semblent détachés d'une épopée et qui marchent à grands pas, vigoureux et resplendissans; et quelquefois aussi, écartez-en les draperies mythologiques : un conte gaulois vous rira dans les yeux, un conte de La Fontaine aussi malicieux, mais plus coloré. Hercule et Iole ont échangé leurs vêtemens : malheur à l'imprudent Satyre qui, la nuit, s'y trompera! Le soir est descendu :

Là sur mainte herbe et mainte feuille tendre
Les deux amans repos allèrent prendre.
Leurs serviteurs, qui le somme soufflaient
Par les naseaux, sur les tisons ronflaient,
D'un lourd menton refrappant leur poitrine,
Autour du feu qui lentement décline.

Je m'étonnerai toujours que La Fontaine, d'un esprit si libre, si affranchi de préventions, et si bon lecteur, n'ait pas été plus tendre à l'égard de Ronsard, le seul poète qui ait fait du La Fontaine avant lui! Ils avaient tous deux plus d'un trait commun, outre leur goût marqué pour les belles chambrières : la bonhomie dans l'expression, une grande sincérité, l'amour de la nature rustique, l'art de nous communiquer en quelques mots très simples la sensation physique d'un paysage, d'une atmosphère, d'une fleur ou d'une saison. Je ne conçois pas La Fontaine passant d'un œil distrait sur des vers comme ceux-ci :

J'aime fort les jardins qui sentent le sauvage...
Lorsque le ciel à la terre sourit,
Lorsque tout arbre en jeunesse fleurit,
Quand tout sent bon...

Ronsard a tant aimé la nature! Il a tant vécu au milieu d'elle et au milieu des paysans qu'il a si bien fait parler! Ses Églogues, c'est Apollon revenu de chez les pasteurs, la lyre enguirlandée des fleurs du *pré à Bouju*. Une savoureuse étude de M. Gabillot sur ses dernières années nous le montrait dans son prieuré de Saint-Cosme, cultivant son jardin, fier de connaître les beaux secrets du jardinage. Il remplit scrupuleusement ses

fonctions de prieur; et ses fermiers des Roches s'acquittent non moins scrupuleusement de leurs redevances. Ils lui apportent à la fête des Rois « trois fouasses de fleurs de froment paitries au beurre et huit chappons bons, gras, vifs et recevables. » La maison prieurale était ornée d'une galerie rustique en saillie. « Du haut de ce balcon, la vue du prieur s'étendait sur un des plus beaux paysages de France, au moins un des plus doux et des plus reposans. Toute cette campagne des environs de Tours ressemble à un parc où la main de l'homme aurait au hasard jeté des prairies, de riches cultures, des groupes d'arbres pittoresques. C'est aussi le pays des roses... » Les parfums de sa terre natale montaient vers lui, les plus nobles de cette France que nul n'a chantée comme lui, à qui, dans un jour de tristesse, il reprochait d'être

Marâtre à ses enfans et mère aux étrangers,

mais que nul n'a mieux aimée que lui.

Ajoutons : que nul en son temps n'a fait admirer davantage. M. Laumonier a raison de souhaiter qu'on écrive un livre sur l'influence de Ronsard en Europe, et il aurait encore plus raison de l'écrire lui-même. Elle fut considérable; et ce caractère expansif de son génie le rend encore plus français, s'il est vrai qu'aucun pays n'ait produit plus que le nôtre des hommes dont la voix porte loin.. Les Italiens nous disaient : « Vous avez chez vous plus grand que Pétrarque. » Ils ne croyaient pas si bien dire! Les poètes allemands remplissaient leurs ouvrages des louanges de Ronsard. On étudiait ses œuvres avec passion précisément à l'Université de Heidelberg où Malherbe acheva ses études. Le chef de l'école silésienne, Martin Opitz, qui essayait d'acclimater en Allemagne les formes de la poésie antique, s'inspirait largement de son exemple. Quand il vint à Paris en 1630, il ne comprit rien au revirement de l'opinion française : « Ronsard, s'écrie-t-il, n'est plus appelé un poète; Du Bellay est traité à l'égal d'un mendiant. »

Mais ce fut en Angleterre que Ronsard exerça un magnifique prestige. Et justement, hier encore, M. Sidney Lee, dans un livre que je voudrais voir traduit, *The French Renaissance in England*, reconnaissait la grandeur de la dette que la Poésie anglaise du temps d'Élisabeth avait contractée envers la Pléiade,

et particulièrement envers Ronsard. Ce fut la France qui, par sa faculté d'assimiler et de rendre national ce qu'elle tire de l'étranger, transmit à l'Angleterre, avec ses propres inventions et ses propres idées, la connaissance de la Grèce, de Rome et de l'Italie moderne. Ce fut dans la poésie française, c'est-à-dire dans Ronsard, que les Anglais étudièrent, sinon tous la poésie des Grecs, des Latins, des Italiens, tous du moins la science d'en adapter les beautés à leur civilisation. « Notre inspiration étrangère, dit-il, est plus souvent d'origine française que d'origine classique et italienne. » Un seul ouvrage de Ronsard, les *Discours sur les Misères de ce Temps*, avait été traduit en 1568. Mais toute son œuvre était si connue que, cinq ans après sa mort, en 1590, un pamphlet satirique de Tarlton représentait les poètes, ses imitateurs, rassemblés au Purgatoire pour entendre « le vieux Ronsard » chanter sa Cassandre. On imite son patriotisme ; on essaie de pindariser comme lui. Les thèmes d'Anacréon et de Théocrite, Lily les reprendra, mais de la main de Ronsard. Le rire de Vénus devant son fils qu'une abeille a piqué n'est, dans Spenser, qu'un écho du poème de Ronsard. Shakspeare enfin, Shakspeare surtout, ne se contentera pas d'emprunter à Ronsard des mots qui prouvent combien il le pratiqua, comme celui d'*antres*, si fréquent dans la poésie ronsardienne, ou comme celui de *scrimers* qui n'est autre qu'*escrimeurs* inventé par Ronsard. Il ne se bornera pas à imiter après lui l'*Adonis* d'Ovide et à développer après lui des motifs d'Anacréon. Les personnages des *Joyeuses Commères* et des *Peines d'amour* verront avec les yeux du poète français les fleurs « qui peignent délicieusement la campagne » et décriront comme lui

... le bel émail qui varie
L'honneur gemmé d'une prairie...

L'aubade de Ronsard, *Mignonne, levez-vous, vous êtes paresseuse*, sonnera joyeusement sur le théâtre anglais : « Écoute, écoute, l'alouette chante à la porte du ciel... Avec tout ce qui est charmant, ma douce maîtresse, lève-toi ! lève-toi ! lève-toi ! » Lorsque Roméo veut jurer « par la lune charmante qui pose une pointe d'argent sur la cime des arbres, » Juliette l'interrompt : « Oh ! s'écrie-t-elle, ne jure pas par la lune, par la lune inconstante... ou, si tu veux jurer, jure par ta gracieuse personne,

divinité de mon cœur... » Mais, vingt ans plus tôt, Ronsard disait à Hélène :

> Je ne veux comparer tes beautés à la lune,
> La lune est inconstante et ton vouloir n'est qu'un...
> Tu es toute ton Dieu, ton astre et ta fortune!

Il y a dans le drame d'*Antoine et Cléopâtre* un passage où Shakspeare s'élève au-dessus de lui-même. Antoine, trompé par la fausse nouvelle que Cléopâtre est morte, s'écrie dans un emportement sublime : « Je viens, ma reine! Attends-moi! Là où les Ombres reposent sur des fleurs, nous irons la main dans la main, et nous attirerons les regards de toutes les âmes par la grâce de notre démarche! Énée et sa *Didon* se verront déserter, et toute la foule des mânes se portera vers nous. » Vous ne trouverez aucune trace de ce délire extatique dans le récit de Plutarque. Mais c'était du même ton, du même mouvement passionné, et presque les mêmes paroles sur les lèvres, que Ronsard avait, pour ainsi dire, emporté son Hélène jusqu'au séjour des Ombres :

> Là, morts de trop aimer, sous les branches myrtines,
> Nous verrons tous les jours
> Les anciens Héros auprès des Héroïnes
> Ne parler que d'amours.

La troupe sainte autrefois amoureuse accourra vers eux, et personne ne refusera de quitter sa place aux nouveaux venus, personne,

> Ni celles qui s'en vont toutes tristes ensemble,
> Artémise et *Didon*...

Arrêtons-nous. J'ai choisi seulement quelques exemples parmi tous ceux que cite l'auteur anglais. Il n'en faut pas davantage pour nous faire mesurer des yeux la portée française d'une œuvre dont nous devons être fiers. Rien n'est plus agréable que de surprendre ainsi, dans un des beaux éclats de la poésie shakspearienne, l'inspiration directe, authentique, du lyrisme français, et, dans le gosier de ce puissant barbare, la note pathétique d'une chanson de notre Ronsard.

André Bellessort.

LA HAUSSE DES PRODUITS AGRICOLES

« C'est une question d'actualité, et un sujet de mécontentement. Ce problème économique n'intéresse que les ménagères, les fruitiers, les bouchers, les paysans, et la police chargée de rétablir l'ordre quand la tranquillité publique est troublée par des exaltés. »

Celui qui tiendrait ce langage et ferait preuve de ce scepticisme dédaigneux n'aurait réussi qu'à démontrer son ignorance profonde des réalités et son impardonnable légèreté d'esprit.

Si la hausse des produits agricoles est bien, comme nous le pensons, un fait économique persistant autant que général, et non pas un accident, une crise passagère, elle intéressera, en réalité, toutes les classes de la nation. Ses répercussions sociales seront considérables et graves. Les situations d'équilibre établies, puis consacrées par une habitude déjà longue, entre les revenus du consommateur et le prix des denrées agricoles, vont se trouver profondément troublées. D'autre part, les recettes et les profits du producteur rural seront subitement modifiés. Les loyers agricoles, c'est-à-dire les intérêts du capital productif représenté par la terre, seront changés brusquement.

Il ne s'agit donc point, comme on pourrait le croire, d'une simple crise de subsistances ou de quelques violences passagères qu'expliquerait l'irritation des ménagères en lutte contre les prétentions soi-disant inacceptables des « intermédiaires. » Il ne s'agit pas davantage d'une influence momentanée exercée

par les saisons sur l'abondance des récoltes. Non ; les événemens actuels et le problème qu'ils posent comportent et entraînent une modification qui peut troubler profondément le pays tout entier, pendant une période de transition et de transformation. Durant cette période de crise, l'agriculture et la propriété foncière bénéficieront des avantages qui correspondent exactement aux sacrifices supportés par l'acheteur des denrées agricoles.

Il y a trente ans, la baisse des produits de la terre a provoqué une autre crise et troublé profondément la répartition des richesses produites. Elle a réduit les recettes et les profits de l'agriculteur, diminué le revenu aussi bien que la valeur vénale du sol, c'est-à-dire d'un capital de 90 milliards qui représentait le tiers de la richesse privée des Français.

La hausse actuelle agit en sens inverse, mais d'une façon semblable. Elle doit, selon nous, enrichir ceux que la baisse avait appauvris, c'est-à-dire les producteurs et les propriétaires fonciers ; elle doit appauvrir ceux que la baisse avait enrichis en réduisant leurs dépenses, c'est-à-dire les consommateurs eux-mêmes.

Ainsi posé, le problème que nous nous proposons d'étudier n'intéresse pas seulement les ménagères et les marchands de légumes. Il a toute la portée d'une question sociale dont nous n'avons pas besoin de démontrer l'exceptionnelle gravité.

Avant d'être autorisé à conclure, il nous faut toutefois noter les faits avec précision et déterminer leurs caractères.

LA HAUSSE ET SES CARACTÈRES

Le public connaît mal le phénomène économique dont nous nous proposons l'étude en ce moment. A ses yeux, la hausse des produits agricoles est un fait tout récent, datant de quelques mois, d'un an au plus, et le cours des denrées alimentaires serait seul affecté par cette brusque montée des prix.

C'est là une double erreur. On a pu observer depuis près de dix ans le mouvement ascensionnel de la cote des denrées agricoles, et les matières premières industrielles subissent la même influence que les produits alimentaires.

En France, par exemple, le cours du blé s'élève graduelle-

ment et de plus en plus rapidement à partir de 1895. Sur le marché de Paris, il était coté par quintal :

fr. c.				
21,70	de	1895	à	1899
22,04	de	1900	à	1904
23,90	de	1904	à	1909

Ainsi, le froment, denrée alimentaire, subit une hausse de 10 pour 100 dans l'intervalle qui sépare la première période de la troisième. Cette plus-value s'élève à 12 pour 100 pour l'avoine et pour l'orge qui sont réellement des matières premières, puisque l'une sert exclusivement à l'alimentation des animaux de trait, et que l'autre, également utilisée pour la nourriture du bétail, est en outre employée par la brasserie.

Les autres céréales, le seigle, le maïs, le sarrasin, ont bénéficié de plus-values semblables bien qu'elles représentent à la fois des denrées alimentaires et des matières premières industrielles.

Comme nous le disions tout à l'heure, la hausse n'affecte pas exclusivement une seule catégorie de produits : l'aliment nécessaire à l'homme. De plus, les prix se sont élevés progressivement, bien avant que le public eût observé cette marche et noté cette tendance.

Remarquons en passant qu'il ne s'agit pas ici d'un fait sans intérêt ou sans portée. Les céréales dont nous venons de parler représentaient, il y a une dizaine d'années, et pour les grains seulement, un produit brut annuel de 2 360 millions de francs. Une hausse de 10 pour 100 correspond, pour le producteur, à une majoration de recettes qui dépasse 200 millions.

Parmi les produits végétaux, nous pouvons encore citer la pomme de terre, dont le cours s'est élevé bien avant que le public ait paru s'en émouvoir. La variété dite Hollande qui était cotée à Paris 8 fr. 80 par quintal de 1895 à 1898, valait plus de 12 francs de 1905 à 1909. Une hausse fort notable s'est produite sur d'autres marchés, et dans le même intervalle, pour les catégories de tubercules qui servent exclusivement à la fabrication de la fécule.

Les mêmes faits comportent encore les mêmes conclusions.

On nous répondra, cependant, qu'un des principaux produits de l'agriculture française, le vin, n'a pas subi de hausse et a

même diminué de prix. Cette objection n'a, croyons-nous, aucune valeur et ne prouve rien contre la généralité du mouvement ascensionnel des prix.

La baisse et la longue dépression du cours des vins résultent de l'abondance extraordinaire de la production naturelle, et, peut-être, de la production industrielle frauduleuse. Cela est si vrai que le prix du vin est resté élevé, tant que notre récolte a été réduite par les ravages du phylloxera, et qu'il s'est abaissé soudain au moment même où nos vignobles reconstitués ont permis de doubler la production dans l'espace de quelques années. On a, en outre, constaté maintes fois que la hausse succédait à la baisse toutes les fois que des circonstances climatériques défavorables réduisaient le chiffre de la récolte.

La baisse ou la stagnation prolongée des cours du vin ne prouvent donc nullement que le prix des denrées agricoles n'ait pas une tendance marquée et générale à s'élever. Quand il s'agit des cours et de leurs variations, nous n'observons jamais qu'une *résultante*. Il faut donc tenir compte des exceptions en distinguant les causes qui les expliquent, de même qu'il est nécessaire d'observer des moyennes générales, au lieu de se contenter de noter des fluctuations contingentes et passagères.

La hausse récente est d'ailleurs la règle et non pas l'exception. Dans une étude impartiale et précise, M. Levasseur (1) signalait ce mouvement, en 1909, pour la viande :

« Le prix qui avait été variable de 1880 à 1900, a augmenté chaque année presque partout *depuis 1900*. A Paris, le kilogramme était coté 1 fr. 79 en 1900 et 2 fr. 44 en 1908; l'année 1905 présente seule un arrêt dans cette hausse qui, en neuf ans, n'a pas été de moins de 39 p. 100...

« Quand on dresse les courbes du prix de la viande de boucherie d'après les tableaux de chiffres contenus dans les statistiques décennales de l'agriculture et continués par la statistique annuelle, on voit les quatre courbes (afférentes aux quatre catégories d'animaux) affecter les mêmes ondulations en hausse et en baisse. Ce faisceau monte, puis il baisse jusqu'en 1888, il se relève ensuite jusqu'en 1891, baisse de nouveau jusqu'en 1893, remonte en 1894-95, lentement d'abord, rapidement enfin, et atteint, en 1907, le niveau le plus élevé. »

(1) Enquête sur le prix des denrées alimentaires, *Revue économique internationale*, mai 1909.

Depuis 1907 le cours de la viande et du bétail n'a pas cessé de s'élever encore. Les plaintes retentissantes des ménagères ameutées attestent même l'ampleur autant que la réalité de ce mouvement des prix. Sa généralité n'est pas douteuse, et il importe de ne pas oublier que le bétail abattu représente dans notre pays plus de 1 700 millions de francs, soit près de la moitié du produit brut agricole d'origine animale (1).

Le bétail et la viande qu'il fournit ne sont pas d'ailleurs les seules denrées que la hausse ait affectées depuis dix ans. Une matière première dont l'importance est hors de pair, la *laine*, subit la même influence. Un spécialiste autorisé, M. Ch. Marteau de Reims, a bien voulu nous communiquer les prix cotés, et relevés par lui depuis 1895, pour un *type* bien défini, la *laine de Champagne lavée à fond*. De 1895 à 1899, le cours ne dépasse pas 3 fr. 50 par kilogramme; il s'élève, en revanche, à 3 fr. 90 de 1900 à 1904, et à 4 fr. 80 de 1905 à 1909. La hausse ressort à 1 fr. 30 ou à 37 pour 100!

La laine n'offre pas un intérêt très grand au point de vue agricole dans notre pays, qui ne produit guère plus qu'une valeur de 48 à 50 millions de francs chaque année. Mais l'industrie française achète, en revanche, une énorme quantité de cette matière première. Nos importations représentaient 562 millions de francs en 1909, 458 millions en 1908, et 580 millions en 1907. La hausse de la laine a donc une importance considérable et ses répercussions économiques intéressent tous les consommateurs.

L'élévation des prix affecte une autre matière première industrielle dont la production s'est pourtant accrue avec une extraordinaire rapidité. Nous voulons parler de la soie. Dans l'espace de trente ans, de 1878 à 1908, la quantité de soie mise à la disposition de l'industrie dans le monde a plus que doublé; elle a passé de 9 à 20 millions de kilogrammes. Pendant près de vingt ans, il est vrai, jusqu'en 1898, la cote des soies a fléchi, mais la baisse est arrêtée depuis dix ans, et la hausse se dessine malgré les brusques variations en sens inverse qu'expliquent des crises momentanées comme celle de 1907. Il suffit de jeter les yeux sur un des graphiques si intelligemment dressés par la maison Chabrières, Morel et Cie de Lyon, pour vérifier l'exactitude de notre conclusion.

(1) Voyez l'Enquête agricole de 1892 et notre ouvrage sur la *Crise agricole*, 1 vol., Paris, Masson, 1904.

Les patientes recherches de M. Levasseur ont démontré que la hausse affectait en réalité bien d'autres produits agricoles et notamment les alimens dont il a étudié les fluctuations de prix. Pour prouver que les cours de cette catégorie spéciale de denrées ont subi la même influence depuis la fin du siècle dernier, il suffit de citer les indices généraux, c'est-à-dire les nombres qui représentent les variations moyennes et générales depuis 1895. Aux chiffres qu'a obtenus M. Levasseur nous joignons ceux qu'a publiés M. March, chef de la statistique générale de France.

Voici les deux colonnes dressées par ces auteurs, et les chiffres que nous ramenons à 100 pour l'année 1895 :

	Nombres indices. pour les denrées alimentaires.	
	D'après M. March.	D'après M. Levasseur.
1895	100	100
1900	118	105
1901	113	106
1902	112	108
1903	112	108
1904	112	106
1905	118	109
1906	126	113
1907	119	116

La hausse des prix et la cherté des vivres est ici bien accusée et parfaitement précisée. On voit quelle est son ampleur, et l'on constate qu'elle s'est produite depuis dix ans.

Mais remarquons bien que ce phénomène économique d'une si haute portée exerce son action sur les matières premières industrielles aussi bien que sur les alimens. Il a donc pour caractère saillant la *généralité*, et il n'est pas moins certain que son action est *persistante;* elle se fait sentir depuis le début de ce siècle, quelles qu'aient été les circonstances diverses climatériques ou économiques qui en ont atténué ou exagéré l'ampleur.

Pour achever cette démonstration et pour préciser le caractère principal de la hausse, il nous reste à prouver qu'elle n'est pas spéciale à notre pays.

En réalité, les preuves abondent. Le service de la statistique agricole à Washington nous fournit à cet égard des chiffres

typiques. Ils concernent notamment les produits végétaux dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire les céréales et les pommes de terre; ils se rapportent, en outre, à une matière première importante entre toutes, le coton. Voici les prix (1) dont le mouvement ascensionnel est parfaitement visible :

PRIX EN « CENTS » DES PRODUITS AGRICOLES CI-DESSOUS INDIQUÉS

Périodes.	Coton.	Maïs.	Blé.	Avoine.	Orge.	Seigle.	Sarrasin.	Pommes de terre
1880-1889.	90	406	835	320	582	608	641	512
1890-1899.	70	345	654	278	433	523	507	481
1900-1907.	101	445	723	334	460	593	603	560

La généralité et la physionomie spéciale de ces variations sont indiquées ici avec une extrême clarté. Les cours ont *toujours* fléchi durant la période 1890-99 qui a été marquée par une baisse aussi bien aux États-Unis qu'en France. *Tous* les prix se relèvent au contraire durant la dernière période, c'est-à-dire pendant les premières années de ce siècle.

En comparant les valeurs produites par unité de surface (acre) en 1899 et en 1909, le chef du bureau de la statistique obtient les plus-values suivantes qui sont dues presque exclusivement aux augmentations des cours :

	Hausses p. 100.
Pour le maïs	78
— blé	114
— avoine	54
— orge	24
— seigle	88
— sarrasin	88
— pommes de terre	61
— foin	48
— tabac	56
— coton	65

La comparaison faite entre deux années et non pas entre deux périodes a peut-être exagéré la hausse, néanmoins celle-ci est certaine autant que considérable. Notre premier tableau le démontre jusqu'à l'évidence.

Les produits d'origine animale, le bétail notamment, ont subi les mêmes influences, et leurs cours obéissent aux mêmes

(1) Voyez *Crop Reporter* published by the authority of the Secretary of Agriculture. December 1908, Washington D. C.

lois. Les chevaux, les mulets, les vaches laitières, les moutons et les porcs, augmentent de prix à partir de 1900.

Ce fait est trop important pour que nous puissions nous dispenser de citer encore quelques chiffres. Une affirmation ne saurait suffire. Voici les fluctuations de valeur relevées par le service de la statistique agricole américaine (1) :

Prix par tête en dollars.

	Chevaux.	Mulets.	Vaches.	Moutons.	Porcs.
1890-1899. . .	48	58	23	2,23	4,81
1900-1909. . .	71	84	30	3,13	6,46
1909	95	107	32	3,43	6,55
1910	108	119	35	4,08	9,14
1911	111	125	40	3,73	9,35

Cette hausse est-elle, cependant, spéciale aux États-Unis? En aucune façon. On la constate, par exemple, au Canada. Le prix du bœuf de première qualité passe de 36 francs par quintal en 1895, à 41 francs en 1900, et à 55 francs en 1909. Pour le mouton, les chiffres correspondant aux mêmes années sont respectivement tout aussi élevés à mesure qu'on se rapproche de l'année 1909. Le porc a haussé de 30 pour 100 entre 1900 et 1910 sur le marché de Toronto.

Ces faits ne sont point d'ailleurs particuliers au nord de l'Amérique. On les signale en Russie, en Allemagne, en Angleterre, en Suisse. Dans ce dernier pays, le « secrétariat des paysans » relève tout récemment l'augmentation du cours des animaux de ferme. Il signale une hausse de 40 pour 100, entre 1891 et 1907, 1908, 1909, pour les volailles, le lait, le beurre, et les fromages (2).

Nous avons montré que le prix des laines avait augmenté rapidement en France à partir de 1900. Le même mouvement est observé sur les grands marchés de l'Étranger pour les laines coloniales. La valeur moyenne par balle s'élève avec une extraordinaire rapidité dès le début du xxe siècle.

Tous les spécialistes connaissent les remarquables notices consacrées chaque année à la situation du commerce des laines par la maison Fred Huth de Londres. Dans la dernière circu-

(1) *Crop Reporter*, février 1911.
(2) Berne, 1911, imprimerie Wyss.

laire nous relevons les moyennes suivantes pour les balles importées d'Australasie et de la Plata :

	Prix par balle en livres sterling.
1901	10
1902	11
1903	13
1904	14
1905	15
1906	17
1907	16
1908	13
1909	15
1910	16

La hausse est évidente. Dans l'espace de dix ans elle atteint la proportion extraordinaire de 60 pour 100, bien que la production et les quantités disponibles se soient accrues dans le même intervalle de près d'un million de balles.

On signale une hausse énorme du riz au Japon et une élévation extraordinaire des cours du jute en Angleterre !

En vérité, nous croyons que l'*ampleur* et la *généralité* qui *caractérisent* la hausse des produits agricoles est suffisamment établie. Il est également prouvé que ce phénomène ne nous apparaît pas comme accidentel, passager, et récent. Sur la plupart des marchés du monde les denrées agricoles ont augmenté de prix depuis dix ans.

Est-ce là un événement nouveau, et n'a-t-on pas oublié simplement que d'autres variations analogues, aussi rapides, aussi considérables, ont éveillé les mêmes surprises, excité les mêmes plaintes, provoqué les mêmes révoltes et les mêmes violences stériles, dans le passé comme dans le présent ?

L'étude de ce problème spécial n'est pas inutile, parce qu'elle éclaire d'un jour tout nouveau la situation actuelle. Nous croyons même qu'elle permet seule de la comprendre et de l'expliquer.

LES VARIATIONS DE PRIX DANS LE PASSÉ

LES PRÉCÉDENS HISTORIQUES

Il est inutile de remonter bien haut dans le passé pour prouver que la hausse des prix ne saurait nous surprendre. Le

niveau actuel des cours reste, en effet, inférieur, dans la plupart des cas, à celui que l'on constatait, il y a trente ou trente-cinq ans, entre 1875 et 1880. Rien de plus facile que de faire cette comparaison, et, cependant, personne ne paraît y avoir songé.

On s'étonnait et l'on s'effrayait il y a quelques mois de relever sur nos marchés la cote de 27 et 28 francs pour le quintal de froment. Or, ce prix a été constamment dépassé depuis 1877 jusqu'à 1882 (1). Ce que nous disons ici du blé est vrai pour toutes les céréales sans exception.

Les ménagères protestent bruyamment en 1911 contre la cherté de la viande, et il est question de taxer cette denrée ! Les maires qui prétendent en fixer arbitrairement le cours, et les consommateurs qui pillent les boucheries n'oublient qu'une chose, c'est que la viande est aujourd'hui moins chère qu'en 1883. A cette date, la cote officielle du marché de La Villette nous donne le chiffre de 1 fr. 80 par kilogramme de bœuf, première qualité, et les cours de septembre dernier ne dépassent pas 1 fr. 72.

Nous parlions tout à l'heure de la laine, et nous signalions la hausse récente de cette matière première. Le type de laine fine cotée à Reims par M. Ch. Marteau a valu 4 fr. 80 par kilogramme de 1905 à 1908. Mais c'est là exactement la moyenne constatée de 1885 à 1889, et les cours s'élevaient à 6 fr. 05 de 1880 à 1885 !

En ce moment, disions-nous, le cours des soies a cessé de fléchir et même il se relève. En fait, ces prix restent bien inférieurs à ceux que l'on constatait entre 1875 et 1880. De 1878 à 1898, d'après M. Rondot, les soies ont subi une baisse de 38 pour 100 à 49 pour 100, baisse que la reprise récente des cours n'a pas encore compensée.

Nous avons cité plus haut les résultats des recherches faites par M. Levasseur à propos du prix des denrées alimentaires. Les nombres-indices calculés par notre regretté maître montrent clairement que la moyenne des prix entre 1900 et 1908 reste inférieure à celle de 1880. Des travaux analogues publiés (2) en

(1) Voyez pour ces statistiques et leur commentaire notre ouvrage : *le Blé et les Céréales*, chez Doin, 1910.

(2) Voyez l'Étude déjà citée de M. Levasseur, p. 12 ; les index-numbers relatifs aux denrées alimentaires et calculés à l'étranger s'y trouvent indiqués.

Angleterre et en Allemagne prouvent avec autant de précision et de clarté que les cours de denrées alimentaires n'atteignaient pas encore en 1908 le niveau moyen constaté de 1880 à 1885, avant la baisse extraordinaire qui a provoqué la *crise agricole* tant de fois signalée et si souvent déplorée.

Les cours actuels étaient donc considérés, il y a peu d'années, comme réguliers, traditionnels et ordinaires. Personne, cependant, ne songeait à protester contre la vie chère, contre les « prix de famine, » et les prétendus scandales de l'accaparement ou de la spéculation!

Que s'est-il donc passé depuis trente ans, et pourquoi le public étonné ou irrité se croit-il victime d'une crise spéciale, d'un renchérissement extraordinaire que rien ne saurait expliquer ou justifier? En vérité, le public a tout simplement oublié le passé. Il a *profité* de la baisse considérable et rapide du cours des produits agricoles, et il lui paraît étrange ou scandaleux, à cette heure, que les prix remontent à leur ancien niveau. C'est là tout à la fois un acte d'ingratitude et un aveu d'ignorance : un acte d'ingratitude, puisque la baisse extraordinaire des cours a favorisé les intérêts de l'acheteur et notamment ceux du salarié, en réduisant les profits de l'agriculteur aussi bien que les revenus du propriétaire rural; un aveu d'ignorance, car l'étude des variations de prix démontre sans contestation possible que la « cherté » de 1911 eût été considérée, il y a trente ans, comme une baisse appréciable des cours ordinaires, et un signe précurseur de la vie à bon marché!

« Mais, nous dira-t-on, ces cours très élevés, pratiqués il y a trente ans, étaient sans doute anormaux et extraordinaires. La baisse dont vous parlez vous-même démontre précisément que le prix des produits agricoles a fléchi dès qu'il atteignit ce niveau. Vous constatez simplement l'existence d'une crise dont le public a souffert il y a trente ans et dont il souffre de nouveau aujourd'hui! »

Cette argumentation ingénieuse n'a aucune valeur parce qu'elle repose sur une hypothèse qui est fausse. L'élévation du niveau des cours entre 1870 et 1880 n'a pas été le résultat et le signe d'une crise passagère; elle a été au contraire la conséquence d'une hausse générale, persistante, considérable autant que rapide, hausse qui caractérise toute une période

de l'histoire des prix au XIXe siècle. Ce phénomène mérite même une étude spéciale, car il présente de frappantes et instructives analogies avec celui que l'on observe en ce moment.

Brusquement, à partir de 1850, les cours des grands produits agricoles tels que les céréales et le bétail subissent une hausse considérable et de tous points semblable à celle que nous constatons depuis quelques années. De 1831 à 1850, par exemple, le froment avait été coté 19 fr. 40 par hectolitre dans notre pays. Cette moyenne s'élève à 22 fr. 90 de 1851 à 1855, puis à 21 fr. 76, à 20 fr. 40, à 22 fr. 40, et enfin à 23 fr. 70 durant les quatre périodes quinquennales suivantes, de 1856 à 1875. Dans l'espace de sept ans, entre 1850 et 1856, le cours du bétail augmente de 61 pour 100 pour le bœuf, de 43 pour 100 pour le veau, de 50 p. 100 pour le mouton, *et durant les années qui suivent, les cours n'ont pas fléchi. Ils se sont même élevés encore.*

Nous pourrions multiplier les exemples, mais il nous paraît plus intéressant de démontrer que cette hausse n'était pas spéciale à la France. En Angleterre, le cours de la viande s'élève. Voici les prix du *stone* de 8 livres, à partir de 1856 :

	Bœuf. sh.	Moutons. sh.
1856-1860.	5,8	6,3
1861-1865.	6,0	6,8
1866-1870.	6,4	7,1
1871-1875.	7,2	7,7

Dans ce pays comme en France, le cours de la laine augmente rapidement de 1850 à 1865, et il ne s'abaisse après cette dernière date que pour se relever ensuite de 1870 à 1874.

M. Levasseur constate d'ailleurs que la hausse dont nous parlons a été très générale de 1849 à 1857 et n'était pas spéciale aux produits agricoles. « La tendance, dit-il (1), a été fortement à la hausse et les nombres-indices de M. Sauerbeck ont passé de 74 à 105.

« Dans une troisième période (1857-1873) les prix sont restés à peu près au même niveau, excepté en 1864 et dans les

(1) Étude déjà citée, p. 49.

deux années 1872 et 1873 (nombre-indice 111 en 1873), pendant lesquelles il s'est produit une augmentation semblable à celle de la période précédente. »

En définitive, la hausse signalée en France après 1850 n'a donc pas eu les caractères d'une crise, d'un accident, d'une fluctuation brusque, mais passagère. Pendant vingt-trois ans notamment, le cours des grands produits agricoles, tels que les céréales et le bétail, est resté très élevé. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que les droits protecteurs établis par la Restauration et le gouvernement de Juillet depuis 1819 jusqu'à 1848 ont été précisément suspendus ou supprimés entre 1850 et 1855. Le régime libéral ainsi inauguré au moment où la hausse se dessinait et s'accentuait chaque année n'a pas enrayé ce mouvement des prix ; il en a simplement limité l'ampleur au grand profit des consommateurs. Il n'a pas nui d'ailleurs aux intérêts de l'agriculteur. Celui-ci n'a jamais vendu ses denrées plus cher qu'après l'abolition des tarifs protectionnistes votés trente ou trente-cinq ans auparavant, c'est-à-dire au début d'une période de baisse comparable à celle qui vient de se terminer vers 1900.

En remontant plus haut dans le passé, et en suivant les fluctuations de prix des principales denrées agricoles, on constate immédiatement qu'à partir de 1815 jusque vers 1840 ou 1845, les cours fléchissent ou restent stationnaires, en dépit des efforts faits à maintes reprises par le législateur pour lutter contre la baisse et protéger la production rurale contre la concurrence étrangère.

Enfin, si nous remontons plus haut encore, nous nous trouvons en présence d'un phénomène économique analogue à celui qui nous préoccupe si vivement à cette heure, et semblable à cette brusque montée des cours signalée après 1850.

La hausse des produits agricoles caractérise au XVIIIe siècle la période qui s'étend de 1760 ou 1770 jusqu'à 1789 et même à 1800 (1).

En France, le cours du froment se relève rapidement à partir de 1780. Nous avons noté ces variations en consultant les mercuriales de la « grenette » de Bourg-en-Bresse.

(1) Voyez nos Études sur les variations du revenu et du prix des terres en France, dans les *Annales agronomiques*, 1888-89, et dans les *Annales de l'École des Sciences politiques*, année 1894.

VARIATIONS DES PRIX DE L'AVOINE, DU SEIGLE ET DU FROMENT, A BOURG-EN-BRESSE

(Prix en sous par coupe de 14 litres 83 centilitres)

	Avoine.	Seigle.	Froment.
1750-1760	10,6	24,3	22,90
1760-1770	13,0	31,4	39,80
1770-1780	14,6	35,2	45,90
1780-1790	14,8	36,6	48,90

C'est là simplement la cote d'un marché régional, mais on observait le même mouvement à Langres, à Soissons, à Grenoble. En ramenant à 100 les cours de la période 1740-49, nous avons obtenu les chiffres suivans pour les années qui ont précédé la Révolution :

	Cours de froment.		
	Langres.	Soissons.	Grenoble.
1740-1749	100	100	100
1750-1759	95	111	120
1760-1769	107	114	117
1770-1779	145	144	145

Ainsi, de la première période à la dernière, c'est-à-dire en trente ans, le prix du froment s'était élevé de 45 pour 100 à Langres, de 44 pour 100 à Soissons, et de 45 pour 100 à Grenoble. En faisant le même calcul pour les grains co tés à Bourg, on trouve une hausse de 45 pour 100 pour l'avoine, de 44 pour 100 pour le seigle, et de 39 pour 100 pour le froment. Tous ces chiffres sont évidemment comparables, et le mouvement ascensionnel des cours a été *général*.

Nous ajoutions à ce propos (1) : « Si, d'ailleurs, on trace les courbes qui permettent de suivre les variations du prix des diverses céréales à Bourg, à Paris, à Rozoy, à Londres, on constate que ces lignes aux inflexions curieuses sont presque toujours parallèles. Les variations du cours des autres denrées vendues habituellement par le cultivateur ont présenté les mêmes caractères. » A Angers, les hospices, qui achetaient les bœufs sur pied pour les débiter ensuite, payaient, par tête, de 127 à 178 francs entre 1760 et 1765. Or, ce cours s'élève à 234 et 240 francs de 1780 à 1785. Au Mans, les hospices paient la

(1) *Annales de l'École des Sciences poitiques*, 1894, p. 211.

livre de viande 0 fr. 25 vers 1760 et 0 fr. 35 en 1785. Les animaux achetés sur pied par cet établissement ont subi une hausse considérable de 1770 à 1789. Cette plus-value ressort à 68 pour 100 pour le veau, à 46 pour 100 pour le bœuf, et à 53 pour 100 pour le mouton. Le lait, le beurre, les œufs et même le vin augmentent de prix dans des proportions analogues.

Les résultats de nos recherches personnelles se trouvent confirmés par les notes que le voyageur anglais Arthur Young prenait de 1787 à 1791 (1).

Économiste et agriculteur, Young avait été frappé par la hausse de prix que nous venons de signaler. Il marque d'un trait précis les faits qu'il observe. Dans la Sologne, le Berry, le Limousin, le Languedoc et la Gascogne, en Normandie et en Bretagne, en Champagne et en Lorraine, jusqu'en Franche-Comté et en Bourgogne, il constate la hausse des prix et en observe les conséquences. La cherté de la vie devient générale. Dans le Limousin, « *le bois*, dit-il, *que l'on vendait 50 livres, il y a quinze ans, se vend 150. La terre a haussé beaucoup ; la culture rend le double d'il y a vingt ans.* » — En Lorraine, « *hausse générale d'un tiers en vingt ans.* » — En Franche-Comté, « *la viande qui se paie sept sous la livre n'en valait que quatre il y a quelques années.* » — A Bayonne, « *depuis dix ans, tout, même le loyer des maisons, a beaucoup augmenté.* » A Dijon, « *depuis vingt ans, tout a haussé de 100 pour 100* (1). »

La preuve nous semble donc faite. Les trente ou quarante dernières années de l'ancien régime ont été marquées par une hausse rapide, persistante et générale du prix des denrées agricoles.

Ce sont là précisément les caractères de la marche actuelle des cours ; et durant la période 1850-1875, nous avons vu que la hausse offrait les mêmes particularités.

Il est donc certain que, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'au début du XXe, on compte trois périodes de hausse auxquelles ont succédé des périodes de baisse ou de stagnation du prix des denrées agricoles. La première des périodes de hausse commence en 1750 et se prolonge jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La baisse se prononce, s'accentue et persiste de 1815 à 1840 ou

(1) A. Young, *Voyages en France*, Paris, Guillaumin, t. II, p. 272.

1845. La hausse l'emporte et entraîne dans un même mouvement ascensionnel les prix de tous les grands produits ruraux depuis 1850 jusqu'à 1875. La baisse se fait sentir à nouveau vers 1880. Elle provoque une crise douloureuse et persistante que tout le monde connaît sous le nom de *Crise agricole*. Durant cette période, aussi bien que durant la Restauration et le gouvernement de Juillet, le régime protecteur est réclamé, appliqué, aggravé, sans que la marche des cours soit réellement modifiée. La cherté *relative* que l'on réussit à provoquer dans les deux cas, et à soixante ans d'intervalle, n'a jamais assuré au producteur rural le bénéfice des cours élevés qui ont été pratiqués sous un régime de liberté commerciale, mais durant une période de hausse. L'exemple fourni par la marche des cours entre 1850 et 1875 ne laisse aucun doute à cet égard.

Ainsi, nous le répétons, on connaît des périodes de hausse semblables à celle qui s'ouvre sans doute en ce moment. Les faits qui émeuvent l'opinion publique ne sont pas nouveaux. On peut les étudier dans le passé, et cette étude éclaire d'une lumière bien vive le problème qui se dresse aujourd'hui devant nous.

LES CONSÉQUENCES

Le public a déjà constaté l'exceptionnel intérêt des conséquences que comporte la hausse des denrées agricoles. Il est clair que tous les consommateurs sont contraints de subir un sacrifice qui correspond à l'augmentation de leurs dépenses. Pour les salariés notamment, l'élévation du prix des vivres réduit, en fait, le pouvoir d'achat de la rémunération fixe qu'ils reçoivent. C'est leur bien-être général qui diminue puisqu'ils doivent consacrer désormais aux dépenses de nourriture une fraction plus considérable du salaire journalier.

Les protestations violentes des ménagères sont ainsi expliquées.

Ce qui est vrai pour les ouvriers l'est encore pour toutes les personnes qui vivent, en France, d'un revenu fixe, d'une retraite, de l'intérêt produit par une valeur mobilière telle qu'une obligation ou une rente sur l'État.

Toutefois, il convient de ne rien exagérer et de voir les choses telles qu'elles sont. La situation matérielle du salarié

reste supérieure à celle qui lui était faite il y a trente ans. Les salaires, en effet, se sont élevés, et, d'autre part, le niveau moyen des cours actuels ne dépasse pas celui que l'on constatait vers 1875 ou 1880. L'ouvrier ne perd donc nullement le bénéfice de l'augmentation de son salaire *nominal*. Il est simplement contraint de renoncer aux avantages *imprévus* que lui assurait la baisse des denrées alimentaires durant la période prolongée dont nous venons de sortir, et que la dépression des cours a caractérisée.

Il y a plus. Le public paraît oublier que la cherté relative des vivres, depuis quelques années, n'a pas affecté la situation de *tous* les salariés. Un très grand nombre d'employés sont, en effet, nourris par leurs patrons. Ces derniers seuls supportent donc les conséquences du renchérissement des denrées alimentaires. Cette observation ne s'applique pas seulement aux « gens de maison ; » elle reste exacte pour tous les salariés des deux sexes qui travaillent avec leurs patrons, petits commerçans, petits industriels ou artisans. Dans les campagnes notamment, tous les domestiques sont nourris et logés à la ferme. Les tâcherons eux-mêmes reçoivent parfois un repas sur deux. Les répercussions sociales de la hausse sont ainsi atténuées.

Enfin l'étude du passé prouve que l'élévation du prix des denrées agricoles est toujours suivie d'une augmentation des salaires.

Nous venons de voir, cependant, que la hausse pouvait imposer des sacrifices et par suite des souffrances à certaines catégories de consommateurs qui paraissent plus spécialement intéressans.

Il est clair qu'à ces sacrifices correspondent des avantages équivalens dont bénéficient les producteurs agricoles, les entrepreneurs de culture, chefs d'industrie à titre de propriétaires-cultivateurs, de fermiers ou de métayers. La hausse des denrées agricoles a pour conséquence immédiate l'élévation parallèle du montant des recettes, et, d'autre part, les *profits culturaux augmentent*. Rien de plus facile, et en même temps rien de plus instructif que de montrer avec quelle précision se produisent ces répercussions si importantes au point de vue social.

Le produit brut d'une exploitation rurale est représenté par la valeur de tous les produits *vendus* annuellement d'une façon régulière et normale. Ce produit exprimé en francs est égal aux

quantités récoltées, multipliées par le *cours* des denrées. Supposons que le produit brut agricole soit représenté par 100, et que les dépenses correspondantes se montent à 80. Le profit cultural est donné par la différence entre le produit correspondant aux recettes et les frais ordinaires. Il s'élève ainsi à :

$$100 - 80 = 20$$

Depuis quelques années, le *prix* des denrées vendues s'est élevé, par exemple, de 10 pour 100 en moyenne. Par suite, le produit brut a augmenté également de 10 pour 100 puisque les quantités vendues bénéficient d'une plus-value d'un dixième ! D'autre part, les dépenses sont restées constantes dans ce court espace de temps. Le profit est donc représenté par une nouvelle différence qui est la suivante :

$$110 - 80 = 30$$

Le bénéfice cultural passe de 20 à 30 ; il a augmenté de 50 pour 100 ! La répercussion de la hausse des prix sur le profit de l'agriculteur est donc immédiate et singulièrement avantageuse.

C'est là, nous le reconnaissons, une démonstration toute théorique, mais en étudiant la comptabilité d'un cultivateur, on constate que nos conclusions sont exactement vérifiées (1).

L'accroissement des dépenses que provoque la hausse elle-même réduit quelque peu, mais ne fait pas disparaître tous les avantages que l'élévation des cours assure à l'entrepreneur de culture. Sans exposer un capital plus considérable, sans déployer plus d'activité, ce dernier réalise un bénéfice plus grand. Telle est la conséquence certaine d'une hausse des produits agricoles. Elle favorise, dans notre pays, les intérêts de 3 ou 4 millions de cultivateurs. Il est donc superflu d'en faire ressortir la portée sociale.

L'accroissement des profits culturaux exerce à son tour une action décisive, sinon immédiate, sur le revenu et la valeur du sol cultivé. Selon l'heureuse formule de M. Levasseur, la terre est un instrument qui vaut d'autant plus qu'il rapporte davantage. Le loyer agricole d'un domaine s'élève ou s'abaisse selon

(1) Voyez à ce sujet une démonstration complète dans notre ouvrage, *la Crise agricole*, 1 vol. Paris, Masson, 1903.

que les profits attachés à sa culture augmentent ou diminuent. La libre concurrence provoque ces deux mouvemens en sens inverse; et d'autre part, nous venons de le voir, la hausse des prix élève le niveau ordinaire des bénéfices culturaux. Il est donc certain que la valeur locative des biens fonds ruraux augmente pendant les périodes de hausse de même qu'elle diminue pendant les périodes de baisse.

Une expérience séculaire confirme cette vue théorique qui a seulement les apparences d'une simple déduction logique. On a vu grossir le montant des fermages à la fin du XVIII[e] siècle aussi bien qu'au milieu du XIX[e], c'est-à-dire au moment où le prix des produits subissait la hausse générale, persistante et considérable que nous signalions dans la seconde partie de cette étude.

Enfin, l'élévation des loyers agricoles provoque, à son tour, une augmentation correspondante du *prix* des terres, c'est-à-dire de leur valeur vénale. La terre vaut plus parce que les revenus qu'elle donne, aussi bien que les profits attachés à sa culture, ont augmenté en même temps.

Ainsi les cultivateurs ne sont pas seuls intéressés à voir les prix monter. Les propriétaires fonciers, et notamment les propriétaires qui confient à des locataires le soin d'exploiter leurs domaines, tirent un avantage certain de la hausse des produits agricoles. C'est ce que l'on a constaté dans le passé; c'est ce que l'on constatera sans nul doute d'ici quelques années.

On voit par suite que l'étude historique des variations de prix nous instruit et nous révèle clairement l'exceptionnel intérêt du phénomène économique que nous observons en ce moment. Le revenu des propriétés rurales représente en France 2 milliards de francs, et la valeur du sol dépasse sans doute aujourd'hui 75 milliards. La baisse récente des produits de la terre avait probablement réduit de 20 à 25 pour 100 le revenu antérieur et la valeur énorme du capital correspondant. Il y a trente ans, on estimait, en effet, que les valeurs locatives et vénales de la terre française s'élevaient respectivement à 2,645 millions et à 91 milliards. Si la hausse des cours fait monter le chiffre des loyers et des prix actuels du sol jusqu'au niveau précédemment atteint, on voit qu'elle exercera une influence marquée sur la répartition des richesses. Un accroissement de revenu égal à 600 millions de francs et une plus-value de 15 à 16 milliards assurée à la propriété foncière rurale,

tel peut être, dans quinze ou vingt ans tout au plus, le résultat obtenu grâce à la hausse des produits agricoles.

Est-ce là un espoir chimérique ou une hypothèse invraisemblable? Nous ne le pensons pas. Des faits précis confirment cette opinion. Durant les trente dernières années de l'ancien régime, au moment où le cours des denrées agricoles s'élevait avec cette extraordinaire rapidité que nous avons signalée, le revenu et la valeur des biens fonds ruraux augmentaient à leur tour. Dans le Maine, dans l'Anjou, en Normandie, en Bresse, dans le Languedoc, les fermages que nous avons relevés sur les livres mêmes de la comptabilité des hospices ou des « chapitres » ont augmenté de 36 pour 100 à 87 pour 100 entre 1760 et 1790. Tels sont les faits que l'on constate durant une période de hausse des prix.

La même hausse entraînant les mêmes conséquences, on a observé également une augmentation considérable des revenus de la terre depuis 1850 jusque vers 1880. Deux enquêtes officielles faites précisément à ces deux dates prouvent que les loyers agricoles ont augmenté de 38 pour 100 en moyenne, durant cette période de trente ans.

Comment expliquer ce mouvement si général et la hausse périodique des denrées agricoles?

Nous sommes amenés à rechercher les causes de ce phénomène après en avoir observé les conséquences.

LES CAUSES

L'existence même d'une crise provoquée par la brusque élévation du prix des denrées agricoles n'est discutée par personne. Nous croyons que les esprits réfléchis accepteront sans difficultés nos conclusions au sujet des caractères de cette hausse, et peut-être voudra-t-on bien nous accorder que ce phénomène n'est pas nouveau.

Les faits que nous avons signalés et dont tout le monde peut contrôler l'exactitude, commandent à tout le moins l'attention. La périodicité des mouvemens généraux de hausse ou de baisse pourra paraître étrange à beaucoup, mais elle ne soulève aucune objection de doctrine. Il est toujours possible, en effet, au gré de chaque auteur, de signaler l'influence des saisons, les transformations des moyens de transport, les circonstances poli-

tiques, la hausse des salaires, les exigences croissantes de la consommation, l'action des lois sociales, le développement plus ou moins rapide de la population.

En ce moment, la plupart des économistes ou des hommes politiques qui étudient le problème de la hausse des produits agricoles lui assignent précisément comme causes quelques-uns des faits contingens ou des transformations sociales récentes dont nous venons de parler.

Nous sommes persuadés que leur opinion renferme une part de vérité, et nous l'acceptons sans la moindre hésitation, en nous réservant toutefois le droit de la critiquer et surtout de compléter les conclusions qu'elle comporte.

L'influence des saisons n'est pas douteuse. La mauvaise récolte de 1910 explique assurément la hausse des céréales et surtout celle du blé qui entraîne, à son tour, celle des farines et du pain. La sécheresse extraordinaire de l'été en 1911 explique et justifie la hausse des légumes et de certains fruits, celle du lait et du beurre, l'élévation de la cote du sucre, conséquence immédiate de la diminution fort probable de la récolte des betteraves. Tout cela est vrai. Mais, remarquons-le bien, l'influence des circonstances atmosphériques n'explique que des variations brusques et passagères. Elle ne saurait être assignée comme cause permanente et efficace à un mouvement général et persistant que l'on observe depuis dix ans en France comme à l'étranger. Cette influence du temps et des saisons ne fournit aucune explication acceptable et intelligible en ce qui touche les périodes de hausse ou de baisse que l'on a pu étudier dans le passé.

On paraît oublier que la hausse actuelle, — comme celle des autres périodes antérieures, — coïncide avec une augmentation moyenne et générale de la production agricole et non pas avec une réduction des récoltes. A cet égard, l'exemple du froment est typique.

De 1900 à 1904, la récolte moyenne ne dépasse pas 88 millions de quintaux en France. Cette production s'élève, au contraire, à 93 millions de 1905 à 1909. Or les prix ont augmenté à mesure que le chiffre de la production s'élevait.

La moyenne des cours à Paris est de 21 fr. 30 pendant la première période, et de 23 fr. 41 durant la seconde !

On a parlé récemment des pertes subies par l'élevage français.

Elles sont réelles et déplorables ; c'est entendu. Mais jamais jusqu'à cette année, la puissance productive de l'agriculture française ne s'était révélée aussi grande qu'en ce qui touche précisément la production du bétail. Or les prix se sont élevés bien avant 1911.

La hausse est d'ailleurs générale. On la constate de 1900 à 1910, en Allemagne et en Russie, en Autriche, en Suisse, et jusqu'au Canada. Ni l'influence des saisons, ni les pertes résultant, en France, de la cachexie ou de la fièvre aphteuse ne donnent l'explication de pareils faits.

On a parlé maintes fois, et toujours avec raison, de l'action de la transformation des moyens de transport. Mais la rapidité, le bon marché, et la prodigieuse extension des moyens de communication ne provoquent pas la hausse. Tous ces progrès techniques atténuent la cherté au lieu de la produire.

Remarquons d'ailleurs que le prix des produits agricoles n'a jamais été plus élevé que de 1850 à 1875, c'est-à-dire au moment où les moyens de transports perfectionnés auraient dû vraisemblablement entraîner la baisse des denrées alimentaires ou des matières premières.

« La consommation augmente démesurément, nous répondra-t-on, parce que la richesse s'est développée avec une incomparable puissance. La hausse est la conséquence logique de l'intensité de la demande. »

Cet argument paraît avoir eu quelque succès. Nous avouons qu'il est encore inintelligible pour nous. Le développement de la richesse, — terme général, — correspond au développement de la production. D'autre part, si la consommation augmente *réellement*, il est clair que la production a dû augmenter parallèlement dans la même mesure car on ne consomme pas ce qui n'a pas été produit antérieurement. Si donc l'accroissement de la consommation suppose invinciblement l'accroissement égal et simultané de la production, il est impossible de comprendre pourquoi les prix s'élèveraient, l'offre restant égale à la demande. C'est pour nous l'évidence même.

Nous croyons, en effet, que la richesse générale se développe, mais la hausse contribue à ce mouvement en inspirant une confiance que la baisse fait disparaître. Les périodes de hausse des produits agricoles ont toujours été considérées, notamment, comme favorables à la prospérité agricole. On a,

au contraire, parlé cent fois des souffrances, de la décadence et de la ruine prochaine de notre industrie rurale lorsque les prix baissaient, depuis 1880 jusqu'à 1900!

On dit encore : « La population augmente; les besoins grandissent, les exigences de la consommation sont incessantes. La hausse est la conséquence de ce phénomène démographique. »

Nous sommes persuadés en effet, que la population augmente, — ailleurs qu'en France, — et il est fort naturel d'admettre que ce développement contribue à soutenir le niveau des cours. Mais ceux-ci baissaient il y a trente ans, alors que la population des grands pays civilisés s'élevait, et s'élevait même plus rapidement encore qu'aujourd'hui, car la natalité fléchit partout où la richesse grandit. Le développement de cette richesse générale, et de la production agricole plus spécialement, suffit d'ailleurs aux exigences de la consommation. Les statisticiens du bureau de l'Agriculture à Washington (1) ont posé ce problème et soutiennent qu'ils l'ont résolu en prouvant que la production, *par tête d'habitant*, n'a jamais été plus considérable. La hausse, nous l'avons montré, est cependant tout aussi marquée dans l'Amérique du Nord qu'en France et qu'en Europe!

On a parlé encore fort judicieusement d'une véritable transformation résultant de la hausse des salaires et de l'application des lois sociales. Le pouvoir d'achat des classes ouvrières aurait augmenté et la hausse serait la conséquence de l'intensité nouvelle des demandes. Le temps nous manque pour discuter cette opinion, mais ce que nous venons de dire à propos du développement de la production aux États-Unis prouve déjà que l'accroissement de la demande des produits agricoles est compensé par l'augmentation de la production.

L'explication que l'on nous propose ne saurait d'ailleurs être acceptée en ce qui touche les hausses incontestables que l'on a observées autrefois et qui n'ont pas été moins notables que celle dont on parle aujourd'hui.

En vérité, nous pensons qu'il faut chercher ailleurs une cause générale dont l'action *s'ajoute* à l'influence des autres faits économiques. Cette cause est, pour nous, — comme pour bien d'autres, — la dépréciation des métaux monétaires. *Assu-*

(1) Voyez le *Crop Reporter*, n^os de janvier et mars 1911

rément nous ne prétendons pas que cette cause agit seule; nous ne songeons pas davantage à lui assigner une importance déterminée et précise. Mais il importe, croyons-nous, de ne pas écarter cette hypothèse, la seule qui explique, — à défaut d'autres raisons suffisantes, — la hausse des prix durant de longues périodes.

Le mécanisme même des répercussions monétaires sur les cours n'est point mystérieux. Le prix des marchandises et des services est représenté par un poids déterminé de métal précieux, et exclusivement, à cette heure, par un poids d'or. Si la récolte de l'or augmente, il est vraisemblable que son pouvoir d'achat diminue, surtout si l'accroissement de cette production métallique est rapide, parce que la masse disponible dépasse alors les besoins *ordinaires* de la circulation ou des dépôts dans les grandes banques. La diminution du pouvoir d'achat de l'or correspond à la hausse, puisqu'il faut donner plus de métal, — en moyenne, — quand on veut acquérir la même quantité de marchandises.

Nous constatons, — et cela est une certitude, — que l'abondance relative des métaux précieux a *toujours coïncidé* depuis cent cinquante ans avec la hausse du prix des denrées agricoles, soit à la fin du XVIIIe siècle, soit après 1850 jusqu'en 1875.

Cette coïncidence est curieuse et suggestive ; elle permet d'admettre qu'il existe une relation, un rapport de cause à effet entre l'afflux des métaux précieux et l'élévation des cours.

On observe, au contraire, — et c'est là une sorte de contre-épreuve, — que les baisses prolongées des cours, de 1815 à 1850, de 1875 à 1900, ont coïncidé avec une diminution de la production des métaux précieux, diminution qui aurait produit comme conséquence une rareté *relative*, car les exigences de la circulation et des échanges auraient continué de croître au moment où l'instrument métallique d'échange était produit moins abondamment. Nous accueillons cette hypothèse, vraisemblable et intéressante, parce qu'elle explique, seule, des faits que les autres causes signalées expliquent mal ou n'expliquent pas !

Depuis 1890, c'est-à-dire depuis vingt ans, il est certain que l'or est beaucoup plus abondant. Sa production dans le monde ne dépassait pas 169 000 kilogrammes, de 1886 à 1890. Depuis 1906, elle est supérieure à 600 000 kilogrammes. Elle a donc triplé. Ce *fait* n'a-t-il aucune importance? Il nous paraît impos-

sible de l'admettre. Mais, sans nul doute, personne ne peut *prouver* que l'or devenu plus abondant a perdu une partie de son pouvoir d'achat. On ne fait pas d'expériences en matière économique, comme dans un laboratoire. L'histoire seule nous fournit des documens et nous apporte des clartés. Or, nous avons été frappé d'un fait certain. Le prix des produits agricoles s'est toujours élevé, quand la production des métaux précieux a augmenté, et les cours ont fléchi lorsque cette production métallique a diminué ou est restée stationnaire. Nous croyons donc sincèrement que l'influence de ces fluctuations de la récolte du métal blanc ou jaune s'est exercée sur les cours.

C'est l'opinion qu'exprime avec mesure, mais sans hésitation, M. de Foville, lorsqu'il parle de notre stock monétaire (1).

« Pour l'époque actuelle, dit-il, nous constatons que tout concourt à révéler l'existence d'un stock d'or en France supérieur à tous ceux qu'on a pu observer antérieurement. Après l'enquête monétaire de 1903, nous avions indiqué comme vraisemblables les quantités suivantes :

	Millions de francs.
Pièces de 20 francs	4 000
— de 10 francs	650
Autres	150
Total	4 800

« L'or détenu par la Banque de France dans ses caves ou caisses montait alors à 2 milliards et demi. Fin juillet 1910, la Banque en a presque pour 1 milliard de plus (3 393 millions) et la circulation elle-même s'en trouve largement facilitée.

« La douane d'ailleurs a vu ou cru voir entrer de 1904 à 1908 inclus plus de 3 milliards d'or et n'en a vu sortir que pour 600 millions à peine. Il semble donc que nous ne saurions être taxés d'exagération, si nous attribuons à la France d'aujourd'hui un approvisionnement de 6 milliards d'or au moins. Et nous ne sommes plus seuls au monde à collectionner ainsi le métal précieux. L'Allemagne et la Russie accusent des stocks d'or analogues aux nôtres, et, à en croire les statistiques américaines (à vrai dire elles ont paru toujours très suspectes), les État-Unis en posséderaient pour plus de 8 milliards. Et nulle

(1) *Économiste français*, n° du 6 août 1910.

part on ne trouve qu'on en a trop, ni même qu'on en a assez.

« C'est, avec des motifs nouveaux, la résurrection de l'ancienne théorie mercantile. Si les mines des deux mondes continuent à livrer aux hommes plus de 2 milliards d'or par an, la thésaurisation dans les pays riches prendra des proportions extraordinaires, et il est à présumer que le *relèvement général des prix* s'ensuivra. Nous ne songeons pas à aborder ici l'étude de ce grave problème, mais nous le recommandons comme digne de toute leur sollicitude aux hommes d'affaires et aux hommes de science. »

M. de Foville accepte donc, — comme nous, — l'hypothèse d'une influence exercée sur les prix par l'abondance du métal jaune.

On a répondu que cette action, si elle était réelle, devrait entraîner comme conséquence une hausse égale de tous les prix. C'est une erreur. Les prix subissent d'autres influences et, par suite, les variations qu'ils accusent répondent à l'action d'un nombre indéfini de circonstances, de faits économiques ou sociaux, dont il ne faut pas nier la puissance. Pendant toutes les périodes historiques de hausse ou de baisse, la courbe des fluctuations de cours varie avec chaque produit, de même qu'elle change avec chaque région ou chaque pays. Le sens général du mouvement est seul identique, et paraît révéler l'influence persistante d'une même série de causes.

LES REMÈDES

Les hommes d'affaires que la hausse a pu troubler, les hommes politiques qu'elle inquiète, et les consommateurs qu'elle irrite, nous demanderont immédiatement : « Quelle solution proposez-vous? Les dissertations peuvent être intéressantes, mais elles sont stériles si elles n'apportent pas, avec des conclusions précises, des remèdes efficaces. »

Tous nos efforts ont eu malheureusement pour objet de démontrer l'impuissance presque complète des hommes en présence d'un phénomène général tel que la hausse des produits agricoles. Nul pouvoir humain n'a été capable, dans le passé, d'enrayer ce mouvement ascensionnel et à plus forte raison de le suspendre. Nul effort n'a pu substituer la hausse ou la fixité

des cours à la baisse progressive que l'on a observée pendant d'autres périodes.

Ce que l'on peut seulement demander à tous les hommes d'initiative, d'énergie et de bon sens, c'est de favoriser aujourd'hui le développement de la production, la liberté des échanges, la réduction des frais qu'entraînent la production et la circulation des richesses agricoles. Leur rôle consiste surtout à lutter contre des préjugés, des passions et des intérêts de personnes ou de groupes, intérêts qui font précisément obstacle au développement de la puissance productive. Il est clair que la hausse doit être combattue par l'abondance. Il est certain que cette abondance doit résulter, tout d'abord, de l'activité du producteur rural. L'élévation de ses profits va d'ailleurs lui servir de récompense et le pousser à produire toujours davantage.

Il est évident que toutes les restrictions inventées et aggravées depuis vingt ans pour limiter la concurrence étrangère ne sauraient subsister. Le régime protecteur paraîtra bientôt inconciliable avec la cherté de la vie qu'il avait précisément pour objet de produire en assurant aux agriculteurs une plus-value pour leurs denrées de vente. Cette réforme déjà opérée *dans les mêmes circonstances* il y a soixante ans, ne saurait nuire à l'agriculteur puisque la hausse spontanée des cours lui assure et continuera de lui assurer des recettes plus amples et des profits plus élevés.

Il serait injuste de ne pas mentionner ici les efforts déjà accomplis en faveur de la coopération sous toutes ses formes. Ces efforts si souvent couronnés de succès, quand il s'agissait de lutter contre les effets de la baisse, permettront de corriger quelque peu les conséquences de la hausse.

Les coopératives de consommation rendront certains services. Un député, M. Maurice Ajam, faisait dernièrement, à ce propos, une remarque bien intéressante. « Les observateurs impartiaux, disait-il, sont obligés de conclure avec le plus grand des sociologues, Auguste Comte, que tout ce qui persiste dans un organisme social, correspond à un besoin. Entre le paysan et l'ouvrier il semble impossible d'ouvrir un trafic direct. Le troc est un procédé périmé. Les intermédiaires, qui sont d'ailleurs presque tous des industriels transformateurs de matières, correspondent à l'infinie complexité du mécanisme social. » M. Ajam

fait déjà justice de toutes les attaques excessives et dangereuses dont le commerçant est l'objet.

Il ajoute ensuite avec beaucoup de finesse et de bon sens :

« Il n'y a qu'un moyen de calmer la foule ignorante, c'est de lui permettre de contrôler les profits du producteur et des intermédiaires. »

Nous sommes persuadés, en effet, que les coopératives permettront, dans maintes circonstances, de montrer combien les profits du commerçant ont été exagérés par les légendes populaires.

Si ces bénéfices peuvent, d'ailleurs, être réduits par la concurrence loyale et légitime des consommateurs associés, personne ne saurait regretter ce résultat. Tout le monde a le droit de profiter de la liberté et de la concurrence.

Quant aux attaques si souvent renouvelées contre le commerçant et l'industriel, il importe d'en faire justice. Le négociant achète au meilleur marché possible et revend le plus cher qu'il peut. En cela, d'ailleurs, il agit au mieux de ses intérêts sans sacrifier le moins du monde l'intérêt de la société. C'est le commerce qui, en achetant le blé ou le bétail dans les lieux où ils abondent pour les transporter et les revendre dans les lieux où ils font défaut, abrège la durée des crises de subsistances, en atténue les effets, soutient les prix et proportionne partout, avec une précision rigoureuse, les approvisionnemens aux besoins de la consommation. Acheter au meilleur marché et revendre le plus cher possible, c'est tout le secret du commerce. Or il se trouve que c'est là une mission sociale de grande importance, surtout durant une période de hausse, puisque les opérations du commerce tournent en dernière analyse au bien général, et ne servent pas moins les intérêts de la consommation que ceux de l'agriculture. En achetant dans le pays où la denrée abonde, le commerçant y fait monter les prix. En revendant ensuite sur un marché où la denrée est rare et où les prix sont nécessairement élevés, il fait la baisse. Chacune de ces deux opérations est utile : l'achat en désencombrant un marché trop plein et en relevant les prix trop faibles, la revente en approvisionnant un marché trop dégarni et en abaissant les prix trop forts.

Pour produire tous ses effets, ou plutôt tous ses bienfaits, il n'est pas nécessaire que le commerce ait pris livraison d'un

produit agricole et qu'il l'ait transporté et revendu sur le lieu de consommation : il suffit qu'achat et vente aient été effectués ou soient même simplement possibles avant toute opération de livraison ou de transport. Quand un commerçant spécule sur les grains ou sur la farine à terme, il produit identiquement les mêmes effets que s'il opérait au comptant ou sur livraison. En prenant livraison des grains, il équilibre les approvisionnemens et les prix *dans l'espace ;* en opérant à terme, il corrige les inégalités d'approvisionnemens et des prix *dans le temps.* Il prévient les excès de l'avilissement nuisibles à la production, et les hausses exagérées, ruineuses pour le consommateur.

La spéculation elle-même doit rester libre comme le commerce toutes les fois qu'elle n'emploie pas des moyens frauduleux et déloyaux. Elle remplit un rôle analogue, on peut le dire, à celui que joue le volant en mécanique : elle régularise les approvisionnemens et les prix sur un marché en empêchant l'encombrement dans une saison et le vide dans une autre.

Interdire la spéculation, c'est-à-dire la *prévision* des variations des prix et des besoins, c'est aller à l'encontre du but que l'on veut atteindre, et la violence légale produit ici le même résultat que l'émeute, elle crée la cherté en troublant les opérations qui devaient l'atténuer.

Ce qu'il convient donc de dénoncer et de proscrire, c'est l'intervention stérile, déprimante et dangereuse des pouvoirs publics en matière de production et de commerce.

La prétention de décréter la baisse et de taxer les denrées est d'ailleurs une des plus folles que l'on connaisse. En effrayant le producteur ou en ruinant le commerçant, elle organise la disette et augmente la cherté.

Puisque nous avons fait allusion ici aux enseignemens du passé et aux leçons de l'histoire, il nous sera permis encore de rappeler l'impuissance des mesures rigoureuses prises contre les producteurs ruraux ou les négocians *durant une période de hausse*, celle qui a débuté vers 1760 pour se prolonger après 1789.

La Convention avait admis qu'une loi pouvait suspendre la montée des cours et qu'il suffisait de menacer, de taxer et de châtier, pour avoir raison d'un phénomène économique.

Cette même assemblée a dû reconnaître son erreur et affirmer solennellement que seule la liberté était capable de

régulariser les prix, d'en limiter la hausse, et de lutter efficacement contre la cherté par l'abondance.

Il est bon de citer les aveux de ceux qui avaient eu recours inutilement à la violence. Voici la proclamation de la Convention :

SUPPRESSION DU MAXIMUM

Proclamation de la Convention (Nivôse an III)

Français! la Raison, l'Égalité, l'Intérêt de la République réprouvaient depuis longtemps la loi du maximum. La Convention Nationale la révoque, et plus les motifs qui ont dicté ce décret salutaire seront connus, plus elle aura de droits à votre confiance.

En prenant cette mesure, elle ne se méprend point sur les circonstances difficiles dont elle est environnée ; elle prévoit que la mauvaise foi s'efforcera de persuader à la crédulité que tous les maux causés par le maximum lui-même sont l'effet de sa suppression. Mais vos fidèles représentans ont oublié ces dangers et n'ont vu que l'intérêt public.

Les esprits les moins éclairés savent aujourd'hui que la loi du maximum anéantissait, de jour en jour, le Commerce et l'Agriculture.

Plus cette loi était sévère, plus elle devenait impraticable. C'est cette loi, devenue si désastreuse, qui a conduit à l'épuisement.

Des considérations qui n'existent plus l'ont peut-être justifiée à sa naissance, mais une disette absolue en eût été la suite nécessaire si la Convention, en la rapportant, n'eût brisé la chaîne de l'Industrie.

C'est à l'Industrie dégagée d'entraves, c'est au commerce régénéré à multiplier les richesses et nos moyens d'échange.

Les approvisionnemens de la République sont confiés à la Concurrence et à la Liberté sur les bases du Commerce et de l'Agriculture.

Cette conclusion est précisément la nôtre. La liberté économique n'est pas seulement le régime qui comporte pour le législateur les moindres responsabilités : Elle seule respecte tous les droits et sert tous les intérêts.

D. ZOLLA.

LETTRES D'UN PHILOSOPHE

ET D'UNE

FEMME SENSIBLE

CONDORCET ET MADAME SUARD

D'APRÈS UNE CORRESPONDANCE INÉDITE (1)

II

LES ANNÉES DE VIE COMMUNE

Voilà donc Condorcet logé chez les Suard, comme d'Alembert, à la même époque, logeait chez Mlle de Lespinasse et Marmontel chez Mlle Clairon, et comme c'était l'usage de vivre les uns chez les autres, dans ce petit monde philosophique où tout se passait vraiment en famille. L'installation date des dernières semaines de 1772. « Il faut que je revienne en novembre, écrivait Condorcet à Suard, et je suis sur le pavé : mandez-moi quand nous logerons ensemble, afin que je puisse prendre des arrangemens. » La vie en commun réalisa tout ce qu'ils s'en étaient promis : ce fut un de ces mariages, auxquels il faut que La Rochefoucauld n'ait pas pensé, pour avoir dit qu'il n'y en a pas de délicieux. Une seule tristesse, celle des séparations. Chaque fois que Condorcet quitte la rue Louis-le-Grand pour retourner en province, ses amis, au seuil de la maison, suivent des yeux, jusqu'au prochain tournant de rue, la chaise qui l'emporte. Et leurs yeux sont humides. « Vous ne pouvez imaginer, mon ami, avec quelle tristesse nous sommes remontés

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1911.

l'escalier, le bon ami et moi, après avoir vu rouler cette chaise qui vous éloignait de nous. Nous nous embrassions pour nous consoler, mais nous n'avons pu dissiper notre mélancolie. Je crois que la mienne durera autant que votre absence. Il est triste de se lever tous les jours sans l'espérance de vous voir et de vous embrasser de toute la journée. » Mais ces départs de Condorcet ont un motif auquel il est impossible qu'on ne souscrive pas, quand on est sensible : il va rejoindre sa mère, à laquelle il consacre trois mois de l'année. « Il faut bien que votre bonne maman possède à son tour ce bon, cet excellent fils. » La bonne maman n'était pas toujours d'accord avec son fils, et il y avait des tiraillemens. Le bon, l'excellent fils ne se sentait guère à l'aise dans ce milieu de province bigote. Raison de plus pour qu'il regrettât son ménage de philosophes.

Quelquefois c'est M[me] Suard qui s'absente : elle va à la campagne, ou à Lille, berceau de la famille des Panckoucke, ou auprès de quelque amie malade ou malheureuse à qui elle prodigue ses consolations. Alors c'est au tour de Condorcet de s'affliger : « Je passe sans cesse devant la porte de votre appartement et je n'y entre point. » Comme cette grande maison lui semble vide ! « Hier, en rentrant, j'ai éprouvé un malheur que je ne connaissais pas, celui d'être seul dans une maison. Je n'ai point eu de plaisir à y revenir. Heureusement nous serons bientôt réunis. » Enfin sonne l'heure du retour, impatiemment attendue de M[me] Suard qui compte les minutes, et, au moindre retard, ne manque pas une si belle occasion de se forger toute sorte de craintes et de chimères : « J'arriverai samedi sans faute. Mais ne m'attendez point, et n'ayez point d'inquiétude. Je suis dans l'habitude de casser l'essieu de ma chaise. Cela retarde de quinze à dix-huit heures et n'a aucun danger. » Il faut noter, — et sans ombre d'ironie, je le répète, — que Suard est à l'unisson. C'est lui qui dit à Condorcet : « Vous nous manquez le matin ; vous nous manquez le soir. » Donnons-nous donc l'aimable spectacle de cette intimité quotidienne.

I

Il nous est d'autant plus facile de l'imaginer que l'imprévu y a peu de part : c'est ici le domaine de l'habitude. Condorcet s'est imposé cette régularité qui, aussi bien, est indispensable aux

travailleurs de l'esprit. « Sa vie était toujours uniforme. On était sûr qu'il ferait le lendemain ce qu'il avait fait la veille. » C'est la vie du philosophe : le jour où Emmanuel Kant manqua à sa promenade coutumière, les plus insoucians comprirent qu'un grand bouleversement s'était fait dans le monde. Voici donc comment sa journée était ordonnée, au rapport de ce « témoin de sa vie » que fut Mme Suard. « Il se levait à sept heures, travaillait toute la matinée et recevait ses amis et tous ceux qui avaient besoin de lui. Il descendait souvent chez mon ami et moi, comme nous montions aussi chez lui. Quand il ne dînait pas avec nous, il mangeait dans sa chambre. » Après le dîner, la promenade. Nos pères, qui ne dédaignaient pas les sports, leur préféraient pourtant la promenade, et pour la même raison qui fait que nous préférons les sports : c'est que le sport est silencieux et que la promenade invite à causer. Les magnifiques ombrages des Tuileries et du Luxembourg n'abritaient pas alors uniquement des jeux d'enfans et des idylles de nourrices. Les gens de lettres s'y réunissaient pour échanger les nouvelles et s'entretenir de leur cher roi de Prusse. Les femmes elles-mêmes venaient de découvrir l'utilité de l'exercice et les agrémens de la vie au grand air. L' « hygiène » avait parlé — déjà ! — et naturellement par la bouche d'un étranger. « Tronchin arrive de Genève ; à peine il a parlé, toutes les femmes sortent de leurs maisons ; elles courent, avec canne ou sans canne, sur les boulevards, sur les ponts, dans les rues, dans les jardins (1)... » C'est à la promenade que Condorcet rencontrait d'Alembert, et Mme Suard l'accompagnait presque toujours. Le reste de l'après-dîner était consacré aux divers rites de la vie extérieure, travaux dans les bibliothèques et les laboratoires, séances académiques, visites, le tout supposant souvent de longues courses à travers les rues où l'encombrement rendait la circulation de plus en plus difficile. « Je ne pourrai, ma bonne amie, vous voir que dans la soirée. Il faut que les gens qui sont à pied passent dans les rues une grande partie de leur vie, qu'ils ne voient leurs amis qu'une fois par jour et que, lorsqu'ils n'ont qu'un quart d'heure à leur donner, ils le donnent au regret de n'avoir point de chevaux. » L'encombrement des rues a bien augmenté, depuis que Condorcet s'en plaignait. Pou-

(1) Garat, *Mémoires* sur M. Suard.

vons-nous voir nos amis, même une fois par jour, tous les jours?

Arrivait l'heure des théâtres : cinq heures du soir. Paris, — tout Paris, — avait alors la manie des spectacles. Il était rare qu'on y rencontrât Condorcet, même aux marionnettes, qui pourtant faisaient fureur. « M. Suard va aujourd'hui aux comédiens de bois avec M[lle] de Lespinasse et beaucoup de nos amis. Je ne sais si j'irai ; j'ai peu envie de rire : j'aime les enfans parce qu'ils sont naturels, et ceux-là sont maniérés. » A l'Opéra, à la Comédie italienne, il ne faisait que de brèves apparitions, quand l'exigeait son service auprès de M[lle] de Lespinasse. Non qu'il fût réfractaire à la musique : il en subissait la séduction, comme tous les mélancoliques et les nerveux. Mais il se rendait compte qu'il n'y connaissait rien. D'ailleurs, il n'avait pas l'oreille juste et chantait faux ; c'est même pour cela qu'au lieu de fredonner un air, quand il avait de la tristesse, il préférait se réciter des vers de Voltaire. Restent les Français. Pour le décider à y aller, il fallait la croix et la bannière ; ou plutôt, c'est le contraire qu'il lui fallait : il ne se dérangeait qu'en cas de représentation anticléricale. « Jamais il n'allait au spectacle que lorsqu'on y donnait une pièce où l'on établissait des principes de tolérance et des sentimens d'humanité. » Mais alors il ne quitte plus le théâtre, assiste aux répétitions, suit l'impression sur les publics spéciaux de la « générale » et de la « première, » travaille avec l'auteur, gourmande le parterre et invective la censure.

Nous en avons un bel exemple dans l'agitation qu'il s'est donnée pour les *Druides*. Même au XVIII[e] siècle, il n'y a guère de pièce plus sotte et de plus lourd pamphlet que cette tragédie de l'abbé Leblanc. Grâce au changement d'une seule lettre, et à ce travestissement en druides qui ne faisait illusion à personne, l'auteur, sous le nom de religion d'Hésus, y attaquait directement la religion de Jésus. Il y injuriait, tout son soûl, les prêtres « farouches imposteurs..., ministres sanglans..., artisans éternels de discorde et de haine. » En vertu d'un poncif, qui régnait dès lors dans ce genre de littérature, c'est le grand prêtre qui est chargé de stigmatiser, comme elle le mérite, la religion dont il est le représentant. On l'appelle Cyndonax ; son vrai nom est le curé Meslier, partisan des lumières et précurseur du Dieu des bonnes gens. Le pouvoir fit mine d'interdire cette ineptie. Déjà Condorcet s'indignait contre « l'éteignoir de la police ! On ne

veut pas même permettre une tragédie des *Druides*, parce qu'on s'y élève contre les sacrifices de sang humain, ce qui choquerait beaucoup les assassins de La Barre (1). » Le censeur, Marin, — celui que Mlle de Lespinasse appelait « le monstre marin, » — en référa à l'archevêque. Finalement, la pièce fut autorisée sur les instances de Trudaine. La répétition générale, à laquelle assista Condorcet, l'avait tout à la fois enchanté et inquiété : « J'ai trouvé beaucoup de morceaux éloquens et pleins de zèle pour le bonheur des hommes. Mais, de vous à moi, je crains qu'on arrête la pièce après quelques représentations. Le fanatisme de bonne foi y est peint avec des couleurs trop odieuses et trop vraies pour que nos prêtres ne soient pas scandalisés des leçons qu'on leur y donne. » A force d'être beau, c'était trop beau. On en avait trop mis. Il y avait à craindre la protestation du « fanatisme de bonne foi. » La nécessité s'imposait de « faire la salle. » Condorcet distribua des billets, et en offrit aux Suard : ceux-ci, prévenus par l'abbé Arnaud, que la répétition avait assommé, déclinèrent l'invitation. Ils eurent tort : on ne s'ennuya pas du tout. Le public, en ces temps d'oppression, avait le droit de siffler au théâtre et savait en user. Les deux derniers actes surtout furent solidement « emboîtés. » Ce fut un des beaux tapages du siècle. Condorcet en avoue quelque chose : « La pièce d'hier a assez mal réussi. Le public a eu raison dans bien des points. La pièce est trop longue. Beaucoup de morceaux que j'aimais assez ont déplu, parce que les gens de goût qui étaient au parterre ont une imagination moins romanesque que la mienne... » Des coupures s'imposaient. Condorcet s'enferma avec l'auteur et quelques bons esprits, Watelet, Thomas; toute la journée, on fit des béquets. Ainsi allégée, la pièce, qui était tombée le 7 mars, se releva le 9. Jusqu'à Pâques, où elle fut supprimée, elle bénéficia d'un succès de scandale.

Le soir est l'heure intime, propice aux confidences où le cœur se livre. Mme Suard, seule au logis pendant la première partie de la soirée, profite du tête-à-tête avec Condorcet, pour soigner l'âme de son ami, tout endolorie par la récente aventure avec Mme de Meulan. L'amoureux éconduit a fait serment d'oublier cette belle dédaigneuse : on connaît de reste ces grandes résolutions qui ne tiennent pas devant un sourire. Il

(1) Lettres à Turgot, 20 janvier 1771.

est guéri : gare aux rechutes ! Mme Suard qui les redoute pour lui plus que pour tout autre, car il est de caractère faible, s'est avisée d'un moyen pour l'en garantir : c'est de le marier. On sait que l'institution du mariage n'avait pas une « bonne presse » chez les philosophes ; contre ce préjugé à la mode, Mme Suard se cite en exemple ; enfin, dernier argument, elle s'offre à élever les enfans à naître. Condorcet ne fut pas du tout tenté : « Jamais un événement qui me séparerait de vous ne serait, quel qu'il fût, un événement heureux... Quelle autre saurait partager mes peines d'une manière si propre à me consoler? Vous êtes pour le mariage comme ceux qui ont été guéris par un remède et qui le conseillent à tout le monde. Je ne crois pas ce remède bon pour moi. Si j'étais amoureux et que je puisse épouser ma maîtresse, je le ferais avec transport. Mais en cela je satisferais ma passion, sans croire rien faire pour le bonheur de ma vie. Je ne vous mettrai pas non plus à portée de me donner la marque d'amitié dont vous me parlez. Je fais trop peu de cas de la vie pour me déterminer à la donner à d'autres. Vous savez combien de circonstances il faut que le hasard rassemble pour qu'une fille puisse être heureuse; et pour les hommes, il me semble que, dans le siècle où nous sommes, ils n'ont point de bonheur à espérer, à moins d'être sots ou fripons. Ainsi tous les soins que nous prendrions de mon fils ne tendraient qu'à rendre son bonheur impossible. Si jamais il m'arrive d'en avoir, soyez sûre que je ne l'aurai pas fait exprès. » Condorcet a, dans ces cas-là, des façons de dire les choses qui ne sont qu'à lui... Ainsi rebutée, et exclue de l'éducation des enfans que n'avait pas le philosophe, Mme Suard n'insista pas. J'ai des raisons de croire qu'elle ne tenait pas beaucoup à cette idée de mariage. Mais elle était partagée entre une sourde jalousie pour la femme qui lui prendrait Condorcet, et cet instinct de marieuse qui, telle que nous la connaissons, ne pouvait manquer de la travailler, et qui l'achève de peindre.

Suard rentrait sur les neuf heures. La conversation continuait, moins intime, mais toujours familière et cordiale. Condorcet, qui ne courtisait pas la femme, ne se sentait pas gêné par l'arrivée du mari. Quelquefois La Harpe, ou tel autre de l'intimité, venait faire une partie d'échecs. Condorcet la suivait, sans avoir à craindre pour ses mauvais yeux l'éclat des bougies que la sollicitude quasi maternelle d'Amélie Suard avait

entourées de garde-vue. Beaucoup plus tard, on entendait dans l'escalier le pas de l'abbé Arnaud : cet abbé était un peu noctambule. Il apportait sa récolte de nouvelles toujours abondante. Il était l'homme qui sait tout, qui a tout vu, à qui aboutissent tous les bruits de Paris. Il allait, lui, aux marionnettes comme à l'Opéra, et aux tragédies comme aux exhibitions d'animaux savans. Il était le premier informé de tous les potins ; il les racontait en les embellissant. La soirée se terminait sur ce dernier épisode. Un verre du punch que Suard confectionnait lui-même. Et on s'allait coucher.

II

J'ai laissé de côté le chapitre des sorties mondaines, dîners littéraires, soupers, soirées, qui étaient, pour les gens du XVIIIe siècle, une des quatre fins de l'existence. Si peu que le philosophe fût porté vers la dissipation, il ne pouvait tout à fait s'en dispenser. Il consentait à paraître dans quelques réunions, et se faisait renseigner sur les autres par Mme Suard qui, elle, n'en manquait pas une.

Les mercredis, souper chez Mme Necker avec De Vaines, Marmontel, La Harpe, etc. « Mlle Clairon y vient et nous joue des actes entiers de tragédie avec un de nos messieurs. Quel regret elle me laisse de ne l'avoir pas vue au théâtre et d'avoir perdu l'espérance de l'y revoir ! Elle me transporte d'admiration. C'est le plus beau jeu de physionomie, c'est des attitudes, des gestes d'une noblesse parfaite, c'est une intelligence de détail et un air de passion dans tout ce qui n'est pas de sensibilité douce et tendre, qui surpasse toute expression. » Tout sincère qu'il soit, cet enthousiasme de Mme Suard est un peu un enthousiasme convenu et de commande. Mlle Clairon avait alors la cinquantaine. Depuis sept ans qu'elle avait quitté le Théâtre-Français, dans un coup de tête, et vainement cherché le moyen d'y rentrer, son talent, à jouer dans les salons avec des amateurs qui lisaient les rôles pour lui donner la réplique, s'était alourdi. Mais elle était « philosophe ; » on lui pardonnait de manquer un peu de tendresse pour ne voir que la perfection de son art et même un certain naturel qu'elle avait introduit dans la déclamation. Et il est vrai qu'on était à la veille de la perdre. Cette année même, 1772, est celle où elle part pour

l'Allemagne où elle va faire l'admiration d'Anspach et le bonheur de son margrave.

Chez Mme Saurin, femme de l'académicien, auteur de *Spartacus*, on se réunissait jusqu'à trois fois la semaine, dans des dîners ou des soupers. Il y avait là Mmes Broutin et Pourat, l'abbé Arnaud, Delille, Morellet, Collé. Le goût y était aux impromptus. « Nous avons soupé, il y a quelques jours, chez Mme Saurin. Elle aime beaucoup les vers et en fait quelquefois de fort jolis. Elle adressa, après souper, ce petit couplet à M. de La Harpe et à l'abbé Delille qui venait de nous lire un chant de sa traduction de Pope :

Le plaisir de vous entendre
Fait éprouver à mon cœur
Un sentiment doux et tendre
Dont le charme est enchanteur.

La plus touchante harmonie
Anime tous vos accens;
Dons précieux du génie,
Agréez mon faible encens.

M. de La Harpe répondit, la minute d'après, par ce couplet :

Un son de voix aussi tendre
Est fait pour des vers si doux,
Quand on a pu vous entendre,
On ne chante que pour vous.

La plus touchante harmonie
Serait de vous répéter;
Le plus beau don du génie
Serait de vous imiter.

Voilà tout ce que je puis vous envoyer de lui pour le moment. » Pardonnons à Saurin les vers de Mme Saurin, et ceux de ses convives, — et même les siens, — en faveur de celui-ci qu'il avait fait pour mettre au buste de Molière destiné à être placé dans la salle des séances de l'Académie :

Rien ne manque à sa gloire, il manquait à la nôtre.

L'abbé Morellet donnait un déjeuner les premiers dimanches du mois. La chère y était maigre, mais les convives étaient de choix. Condorcet, qui y venait, en compagnie de d'Alembert et du chevalier de Chastellux, en écrit à Mme Suard : « Il n'y a rien

de plus aimable que vos déjeuners de l'abbé Morellet, du moins pour ceux qui préfèrent le tour de la table à ce qui est dessus. Je les ai d'abord aimés parce que c'était une occasion de plus de vous voir ; à présent, je commence à les aimer pour eux-mêmes. » L'appartement donnait sur les Tuileries, et la vaste bibliothèque était faite à souhait pour les entretiens et les concerts. Car c'étaient des déjeuners de musique. Des compositeurs et des artistes, Grétry, Hullmandel, Capperon, Traversa, Caillot, Duport y venaient. On y entendit pour la première fois à Paris l'*Orphée* de Gluck. « A côté de son oncle et formée par ses leçons, chantait une jeune nièce de Gluck que l'abbé Arnaud appelait la Petite Muse (1). » C'est de là que partit la dévotion wagnérienne, — je veux dire : gluckiste, — et la grande querelle qui allait mettre aux prises les partisans de la musique italienne et ceux de la musique allemande.

III

L'été, tout ce monde se retrouvait à la campagne. Non pas qu'alors on se crût, à aucun moment et pour des raisons de calendrier, dans l'obligation de déserter Paris. La vie s'y continuait sous la canicule. Et on ne se gênait pas pour donner, en plein mois d'août, un opéra nouveau ou une réception académique. Mais, en ce temps-là, autour de Paris la campagne était charmante. On savait en jouir. Manon Phlipon, les dimanches, allait boire du lait dans une ferme, à Meudon, et revenait l'esprit enchanté de rêves à la Rousseau. Diderot, Marmontel et toute la bande prenaient le bateau, le matin, allaient manger une matelote à Saint-Cloud, qui avait la réputation, et s'en retournaient, le soir, par le bois de Boulogne. Condorcet, en villégiature à La Chaussée, qui n'est plus aujourd'hui qu'une station de tramways, décrit avec enthousiasme les bords verdoyans de la Seine : « Je vous écris de La Chaussée. La situation en est très belle, quoique les propriétaires aient fait tout ce qu'il fallait pour la gâter. Ils ont bien empêché qu'on ne pût rien voir de la maison et du parterre, mais on en sort et on trouve des aspects charmans que j'aurais bien voulu parcourir avec vous. Il y a surtout un point d'où l'on voit un paysage superbe : une vaste plaine où la Seine

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

fait de grands circuits et forme des îles charmantes ; les hauteurs de Saint-Germain et de Marly, la machine, l'aqueduc, des coteaux chargés d'arbres et une foule de belles maisons de campagne qui bordent la rivière ou embellissent la pente des montagnes ; et à côté de cette grande vue un petit vallon rempli de grands arbres, au milieu desquels on domine les toits d'un joli village ; un clocher antique en forme de pyramide s'élève au milieu des feuillages. Cette vue repose les yeux fatigués par la magnificence de la plaine, et on est tenté d'y aller chercher le bonheur qui a dû s'y réfugier lorsque le faste de Louis XIV l'a chassé de Saint-Germain et de Marly. » On a rarement trouvé des accens plus lyriques pour célébrer Bougival.

Ces environs de Paris, si joliment champêtres, abritent dans leurs replis de coquettes villas, d'aimables châteaux et des maisons à contrevens verts, où se continue, dans un autre décor, la vie de salon. Mme Suard y est invitée à faire des séjours. En premier lieu, bien entendu, chez les Necker. Ils avaient acheté le château de Saint-Ouen, dont les terrasses ombragées de beaux arbres dominaient la Seine. Mme Suard y rencontra, pour la première fois, Mme Geoffrin qui y était venue dîner. Placée à table en face d'elle, et impressionnée par le voisinage de cette puissance, elle admira de toutes ses forces « sa taille élevée, ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe nouée sous le menton, sa mise noble et décente, et son air de raison mêlée à la bonté (1). » On voisinait d'une résidence à l'autre, et chaque maîtresse de maison, à tour de rôle, organisait des fêtes où toute la vallée se donnait rendez-vous. La comédie de société, jouée par des gens du monde, avait été mise à la mode par Mme d'Épinay, sur le théâtre de la Chevrette. La grande attraction était de jouer des pièces « interdites par la censure. » Mme Necker emmena ainsi Mme Suard entendre la *Mélanie* de La Harpe chez Mme d'Houdetot, à Sannois. « C'était Mme de Cassini qui jouait le rôle de Mélanie, et, après Mlle Clairon, je ne connais rien de plus parfait. M. de La Harpe jouait le rôle de Faublas ; celui du curé a été bien rempli par M. d'Épinay. La pièce nous a fait fondre en larmes. J'avais auprès de moi une femme qui, je crois, n'avait d'autre mérite que celui d'une sensibilité vraie et qui répétait sans cesse, en laissant couler

(1) *Mémoires* de Mme Suard.

des larmes : « Qu'elle est touchante, cette pièce ! Mon Dieu, qu'elle est touchante ! » Ce succès a été bien doux à M. de La Harpe et j'en ai bien joui avec lui et pour lui. M. Thomas, qui est à Saint-Ouen, était aussi venu voir *Mélanie*. Ils disaient, Mme Necker et lui, avant la représentation, que la pièce ne serait d'aucun effet. Mme Necker a éclaté en sanglots, pendant tout le temps qu'elle a duré. J'en étais même importunée à côté d'elle : ces éclats de douleur altéraient toutes mes impressions. » Au retour, dans la voiture qui les ramenait à Saint-Ouen, Mme Suard espérait des complimens sur la pièce de son ami. Ni de Mme Necker, ni de Thomas elle ne put tirer un mot. Silence de glace.

Est-ce les larmes surprises par la représentationqui avaient raison ? Est-ce l'opinion réfléchie et froide des spectateurs qui s'étaient ressaisis ? Ce drame de *Mélanie* n'est pas détestable, ce qui est déjà quelque chose ; et, si on le compare aux *Druides*, il prend tout de suite des airs de chef-d'œuvre. C'est une pièce sur les couvens, c'est-à-dire un réquisitoire contre les couvens. M. de Faublas, homme de robe, afin d'avantager son fils Melcour, veut précipiter dans un cloître sa fille Mélanie. Mais la jeune fille oppose aux ordres d'un père barbare le refus le plus énergique. Elle a, pendant son temps de noviciat, reçu les confidences d'une religieuse qui lui a dépeint sous des couleurs horribles le supplice de la vie recluse, pour qui y a emporté un secret d'amour. Qui encourage Mélanie dans sa résistance ? Vous l'avez deviné : c'est le curé. Ce curé voltairien condamne les vœux et ouvrirait toutes grandes les portes des couvens, ce qui lui vaut de M. de Faublas cette réflexion assez topique :

Ce langage surprend dans la bouche d'un prêtre.

Mais c'était, à cette date, le type admis au théâtre, quand on voulait y représenter un prêtre « sympathique, » comme nous avons aujourd'hui le type du curé brave homme et finaud selon la formule de l'abbé Constantin. Les idées et la sentimentalité du temps sévissent dans la pièce de La Harpe ; mais elles y sont accommodées de manière assez agréable. Condorcet en jugeait sainement. Sans prétendre avec Voltaire que « l'Europe attendît Mélanie, » il convenait que la pièce donnait « de grandes espérances, » mais il lui reprochait d'être plus oratoire que dramatique et de contenir « des scènes très éloquentes qui

feront peu d'effet au théâtre, parce que la foule des beaux vers laisse trop respirer l'auditeur. » Je ne doute guère que parmi ces morceaux éloquens il ne plaçât la tirade de Mme de Faublas sur la paix trompeuse des couvens :

Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos pas,
Tout semble calme et doux, jusqu'à l'air qu'on respire...
Mais percez plus avant, pénétrez ces cellules,
Ces réduits ignorés où des esprits crédules,
Désabusés trop tard et voués au malheur,
Maudissent de leurs jours la pénible lenteur!
C'est là que l'on gémit, que des larmes amères
Baignent pendant la nuit les couches solitaires,
Que l'on demande au ciel, trop long à s'attendrir,
Ou la force de vivre, ou celle de mourir...

En écoutant ces vers et aussi la confidence de la religieuse à Mélanie, le souvenir nous revient d'une situation analogue et d'une déclamation qui a le même accent. « Tu me parles d'une religieuse qui me paraît avoir eu sur toi une influence funeste, dit Perdican à Camille. Il y a deux cents femmes dans ton monastère et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles te les ont fait toucher et elles ont coloré ta pensée virginale des gouttes de leur sang... O mon enfant, sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? » On ne joue plus, on ne lit plus *Mélanie*, mais on joue encore et on lira toujours *On ne badine pas avec l'amour*. Ainsi un écho du vieux mélodrame philosophique et larmoyant nous arrive à travers le proverbe du poète toujours jeune.

D'autres fois, c'est à Sannois que Mme Suard est en séjour. Dans la bonne disposition où la met l'accueil qu'elle reçoit, elle ne trouve rien de plus édifiant que l'union de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot, et ne tarit d'éloges ni sur l'exquise politesse du poète, ni sur les grâces de son amie. « Elle a le cœur d'un enfant avec un esprit plein d'agrément. Personne ne saisit ni mieux, ni plus vite, tout ce qu'il y a de bon et d'aimable dans les hommes et dans les choses. Son âme ne paraît remplie que des sentimens d'amour et d'indulgence; elle les répand avec profusion sur M. de Saint-Lambert, dont les constantes et tendres attentions pour elle m'offraient un tableau d'union que je n'avais

guère vu encore hors de ma maison. Ils m'ont l'un et l'autre comblée d'amitiés. Je me trouvais heureuse auprès d'eux. Peu d'hommes ont une conversation qui m'intéresse et m'attache comme celle de M. de Saint-Lambert. L'esprit, l'imagination, une philosophie aimable qui sait cueillir toutes les fleurs que la nature a semées sur la route de la vie, tout cela compose un ensemble qui en fait l'homme de la meilleure compagnie... » A Sannois on professait « qu'il faut s'amuser le plus qu'on peut dans cette petite planète. » Cette religion du plaisir est celle même que tout le xviiie siècle a célébrée dans sa littérature et dans son art.

Dans ce peu de jours qu'elle passait « à la campagne de ses amis, » Mme Suard renaissait. Elle était frêle et de santé délicate. Ce que voyant, et bien qu'il eût l'horreur de la campagne, Suard s'occupa d'obtenir un logement à Choisy, à la Muette, ou à Saint-Cloud chez le Duc d'Orléans. Le ménage y passait une partie de la belle saison. Mme Suard allait encore à Boulogne, chez Panckoucke, — ou à Nogent, chez Condorcet. Car l'idée était venue soudain à celui-ci d'avoir une maison près de Paris pour y installer sa mère. Le jardin, tel que nous le décrit Mlle de Lespinasse, était beau, planté de vieux arbres que d'ailleurs Condorcet se proposait d'abattre. A vrai dire, pour que la maison fût habitable, il y manquait divers accessoires, tels que portes et fenêtres; il fallait aussi refaire les planchers et les plafonds. Les Suard y campèrent, pourchassés d'une pièce à l'autre, suivant l'état des réparations et le caprice des ouvriers, dans les plâtras et la peinture. « Êtes-vous bien heureuse à Nogent? » écrivait Condorcet à son amie. Avec son instinct de bourgeoise, elle aspirait à avoir enfin une maisonnette, et un coin de verdure, où elle serait « chez elle. » Mais l'état de leurs finances ne permettait pas encore aux Suard de s'offrir ce luxe.

IV

Ne croyez pas que cette correspondance se tienne uniformément et d'un bout à l'autre dans la teinte idyllique et fade dont nous nous sommes égayés jusqu'ici. Ce serait ne pas connaître Condorcet. Mlle de Lespinasse, qui le connaissait bien, lui écrivait un jour : « Si le bon Condorcet voulait, il serait

méchant comme Pascal dans les *Provinciales.* » Mme Suard fait la même remarque. L'une et l'autre, elles étaient pareillement déconcertées. Il ne leur venait pas à l'esprit de contester la « bonté » de Condorcet, passée à l'état de dogme. Mais qu'il pût à cette bonté allier le trait justement contraire, c'est ce qu'elles n'arrivaient pas à expliquer. Mme Suard note surtout chez lui une humeur caustique, un goût de dénigrement, une tournure d'esprit malveillante, une amertume dans la plaisanterie, une âpreté dans le sarcasme. « Il y avait entre la malice de son esprit qui lui faisait saisir, à l'ouverture d'un livre, ce qui s'y rencontrait de plus ridicule, il y avait, dis-je, entre la malice de son esprit et la bonté de son cœur, un contraste qui m'a toujours singulièrement frappée. » Elle ajoute : « Son intolérance, en fait d'opinions politiques, était incroyable. » Cette intolérance n'était pas moindre en fait d'opinions religieuses, économiques, littéraires, et d'ailleurs de toute espèce d'opinions. Elle apparaît en maints endroits de ces lettres, qui prennent ainsi, au point de vue de l'histoire des idées, une valeur singulière. Elle y éclate de la façon la plus soudaine et la plus imprévue. La disproportion entre la violence des colères de Condorcet et la légèreté du motif qui le plus souvent les a déchaînées, serait ce qu'il y a ici de plus remarquable, si l'étrange effet qu'elles produisent à la place où elles sont, c'est-à-dire dans une correspondance adressée à une femme, n'était encore plus significatif. On a qualifié Condorcet de « volcan sous la neige. » Le volcan est toujours en ébullition, une éruption est toujours à redouter.

L'abbé Arnaud vient d'être reçu à l'Académie française. Au début de son discours de réception, prononcé le 13 mai 1771, il se demande à quoi il doit l'honneur qui lui a été fait, et l'attribuant à « deux ouvrages successivement entrepris pour faire passer dans notre littérature une portion des richesses de la littérature étrangère, » il associe, sans le nommer, Suard à sa fortune littéraire : « Ces travaux furent partagés par un homme de lettres qui, dès longtemps, partage tout avec moi. » C'était poser la candidature de Suard, et le manque de tact était évident. Ce n'est pas cela du tout qui fâche Condorcet. Mais venant à l'inévitable comparaison des Anciens et des Modernes, il s'écriait : « Mais quoi ! n'avons-nous fait que des pertes ? Aurais-je donc oublié que je parle dans un lieu où se fit entendre

la voix des Fénelon, des Bossuet, des Racine, des Despréaux, des Fléchier, des Massillon, que je parle devant vous, Messieurs, devant les maîtres et les modérateurs d'une langue qui règne aujourd'hui sur l'Europe, et dont vos ouvrages éterniseront l'empire? » Ainsi, il avait opposé aux anciens Bossuet, Racine, Boileau, Fléchier : il n'avait rien dit de Voltaire! La raison en était qu'il ne nommait pas les auteurs vivans et que d'ailleurs ce titre de « maître et de modérateur » de la langue désignait Voltaire beaucoup plutôt qu'aucun de ses trente-neuf confrères. Condorcet ne veut voir là qu'une concession faite par le nouvel académicien à l'opinion des gens de lettres qui, pour l'instant, n'est pas favorable à Voltaire et lui tient rigueur d'avoir approuvé le renvoi du Parlement par le chancelier Maupeou. Ce seul nom de Parlement, venu sous sa plume, met aussitôt Condorcet en fureur, évoque à son esprit une série de fantômes, déclanche une kyrielle de récriminations, de réclamations, et de déclamations. La lettre mériterait d'être citée *in extenso;* mais elle est trop longue : je dois me borner aux passages essentiels :

CONDORCET A MADAME SUARD

Je suis fâché que l'abbé Arnaud, qui oppose aux Grecs Fléchier, Bossuet et Boileau, n'ait rien dit de Voltaire. Ce grand homme méritait bien plus d'être comparé aux Grecs qu'un poète sans sensibilité et sans verve, un orateur dont on a peut-être retenu quelques phrases harmonieuses, mais dont on ne cite jamais une pensée, ou qu'un écrivain dont toutes les lignes sont consacrées à la superstition et à l'intolérance. C'est parce que Voltaire est vivant qu'il eût été beau de le louer, et je ne pardonnerai pas aux gens de lettres d'abandonner un grand génie, l'implacable ennemi de la tyrannie et de la superstition, pour admirer la prose gauche des Remontrances, et regretter des assassins, car tout homme qui pense ne peut regarder autrement les Pasquier, les Saint-Fargeau, et les juges de La Barre, et de Lalli, etc. On doit considérer aussi que le Parlement, en protégeant avec le Roi la puissance législative et en gardant l'administration de la Justice tendait à introduire l'espèce de gouvernement la plus tyrannique, comme l'a dit Montesquieu, et comme le disaient tous les philosophes, avant le mois de janvier dernier. Ceux qui, comme Voltaire et moi, vivent dans les provinces, savent combien la justice du Parlement était funeste au peuple, avec quelle impunité ils laissaient voler leurs subalternes, quelle complaisance infâme ils avaient pour les gens d'affaires des princes et des grands; ils savent que c'est à cela seul qu'ils doivent le zèle des subalternes, et les regrets des gens puissans. Je me rappelle que le Parlement de Paris a approuvé la Saint-Barthélemy par un arrêt; qu'il a opposé aux édits de pacification de L'Hospital la résistance

qu'il oppose à M. Maupeou; que celui de Provence a fait saccager par un arrêt quarante-deux villages, et fait massacrer dix-huit mille Vaudois; que celui de Toulouse a fait exécuter, en un jour, deux cents protestans, que celui de Paris a fait pendre la maréchale d'Ancre parce que son médecin lui avait ordonné du bouillon de coq, le prêtre Petit parce qu'il avait fait une chanson sur une aventure, autrefois arrivée en Syrie; le rêveur Morin parce qu'il se disait prophète; qu'il a défendu de rien enseigner contre la philosophie ridicule des écoles, proscrit l'Encyclopédie, empêché l'édit de l'exportation qui enrichissait les provinces, défendu l'inoculation; je n'ai pas oublié que l'abbé de Prades a été décrété à cause de ses liaisons avec les éditeurs de l'Encyclopédie, que M. Helvétius a été forcé par eux à une rétractation humiliante, qu'ils ont décrété Rousseau, condamné aux galères ceux qui vendaient les livres des philosophes, que ces mêmes philosophes ont été traités par eux comme des pestes publiques; que Pasquier dans ces derniers temps a pleuré de rage de ce que, dans le préambule de l'édit, M. de Maupeou les accusait d'être philosophes, apparemment pour se moquer d'eux. Je remarque que ces mêmes gens qui n'ont pas sévi contre le duc d'Olonne prévenu d'assassinat, ont poursuivi avec acharnement le duc d'Aiguillon et que cette seule différence prouve que les intérêts du peuple ne sont rien, et que leur intérêt est tout pour eux. Cela posé, je crois M. de Voltaire excusable d'avoir juré une haine éternelle au Parlement et de regarder sa destruction comme un bien et son rétablissement comme le plus grand des maux.

... Ce que Voltaire ne pouvait prévoir, c'est le zèle des gens de lettres qui criaient contre il y a un an. Je ne sais comment expliquer ce changement, à moins qu'on ne dise que c'est le zèle du martyre qui les a saisis, et que, bien convaincus de l'envie que le Parlement avait de les persécuter, ils aspirent après son rétablissement comme les premiers chrétiens après la persécution. Vous sentez que M. de Voltaire, qui n'a jamais eu un pareil héroïsme, et qui, à l'exemple du grand saint Cyprien, se contentait d'exhorter son peuple à braver la persécution du fond des déserts, n'a aucune envie de revoir les ministres essentiaux (*sic*) de la justice établis dans le droit d'assassiner légalement les philosophes, leurs disciples et leurs colporteurs; ni d'être poursuivi lui-même criminellement, comme coupable de blasphème envers Dieu et le maître Denis Pasquier. Voilà, madame, ce que je crois qu'on pourrait dire pour la défense de M. de Voltaire qui n'a point varié depuis *la Henriade*, qui dans cet ouvrage même a fait dire par Bussi au Parlement :

> Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
> Plébéiens qui pensez être tuteurs des rois,
> Lâches qui dans le trouble et parmi les cabales
> Mettez l'honneur honteux de vos vertus vénales;
> Timides dans la guerre et tyrans dans la paix,
> Obéissez au peuple et suivez ses décrets.
> Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.

M. l'abbé Arnaud aurait pu sans trop de vanité rappeler ces vers de *Tancrède :*

Quand l'univers entier m'accuserait d'un crime,
Sur son jugement seul un grand homme appuyé
A l'univers séduit oppose son estime...

et les appliquer à l'illustre auteur de cette pièce.

Voilà une bien longue lettre, madame, mais j'aime la liberté : mon zèle contre les tyrans m'a emporté et je n'en connais point de plus vils et de plus à craindre pour la France

Que ce Sénat barbare et ses horribles droits
D'égorger l'innocence avec le fer des lois.

Cette lettre laissa Mme Suard interdite. Comme on fait quand on ne sait que répondre, elle balbutia un remerciement, approuva, fit chorus. Elle venait de découvrir « l'autre » Condorcet.

Quelques semaines plus tard, nouvelle explosion, cette fois provoquée par la suppression de l'Éloge de Fénelon. C'était le beau temps des Éloges académiques. La cérémonie où on les lisait était entourée d'un éclat exceptionnel et extrêmement courue. On se disputait les billets. Le genre même était à la mode. Thomas lui devait toute sa réputation. Il consistait le plus souvent à prendre une figure historique et à la déformer dans le sens des préjugés régnans. La Harpe triomphait dans cet exercice. Lauréat de chaque concours, il était le fort en thème académique. Dans le discours qui lui valut le prix en 1771, il nous peint un Fénelon à la mode du XVIIIe siècle : sensible et tolérant, modeste et doux, vertueux educateur d'un prince à qui il enseigne le pacifisme et la constitution anglaise. Bossuet y est arrangé de la belle manière. « Il est triste, gémit le panégyriste, de représenter le génie persécutant la vertu. Je veux croire que Bossuet était vraiment effrayé des erreurs de Fénelon et non pas de ses succès et de sa renommée, qu'il poursuivit la condamnation avec la vivacité d'un apôtre plutôt qu'avec l'animosité d'un rival, etc. » La séance fut très brillante; la famille de Fénelon y assistait dans la loge réservée; le discours, très bien lu par d'Alembert, obtint un vif succès. Mais le passage sur Bossuet ayant provoqué les réclamations de l'archevêché, l'impression fut suspendue. Aussitôt Condorcet s'emporte :

CONDORCET A MADAME SUARD

J'ai lu avec indignation l'arrêt qui supprime l'Éloge de Fénelon. Quel est donc le capucin qu'on a chargé de le dresser? Comment peut-on accorder quelque crédit aux gens qui ont sollicité un pareil arrêt? Comment,

dans le XVIII[e] siècle, dans la capitale de la France, un homme en place a-t-il la patience d'écouter sérieusement l'archevêque de Paris et celui de Reims? Comment a-t-on pu faire prononcer par un souverain l'éloge de l'évêque de Meaux, le vil flatteur des rois, l'apologiste de la tyrannie, le persécuteur de Fénelon son ami, cet homme qui, né avec les plus grands talens, n'a su en faire qu'un usage méprisable et qui, seul entre les hommes de génie, eut la bassesse de dédaigner la gloire et de n'avoir que de l'ambition ? Cette injustice m'a fait plus d'impression que celle que Bélisaire a éprouvée. Il faut avouer que Marmontel avait attaqué les théologiens sur leur palier. Il avait osé juger d'une question de théologie, et les docteurs pouvaient lui dire avec raison : « Que vous importe ce que nous croyons sur le salut des païens ? Toujours est-il bien sûr que ni Marc-Aurèle, ni Titus, ni vous, n'irez avec saint François d'Assise et saint Constantin. Vous avez trop d'esprit et vous n'avez point assassiné vos femmes et vos enfans ; et, puisque vous croyez que notre enfer et notre Paradis sont des chimères, laissez-nous la liberté de les arranger à notre gré. » Mais ici ce n'est point la même chose : il n'est point question de rêveries sur ce qui arrive aux morts, mais de ce que les prêtres voudraient qu'on fît aux vivans. Qu'ils nous damnent, mais qu'ils nous laissent vivre, et qu'ils se contentent d'être ennuyeux ou ridicules sans vouloir être méchans.

M[me] Suard aimait bien La Harpe. Pourtant, l'incident l'avai laissée calme : un zèle si ardent l'étonna.

Ce n'étaient là que de petits accès. Voici la grande colère. L'occasion est encore un Éloge, celui de Colbert. Nous touchons ici à la grande querelle économique, qui devait, pendant tout le règne de Louis XVI, influer si profondément sur le gouvernement de la France. Tantôt les partisans du système de la réglementation l'emportaient, tantôt les théoriciens de la libre circulation étaient appelés à appliquer leurs doctrines. L'Académie, où l'on avait abondamment loué Henri IV et Sully, estima qu'il était équitable de faire quelque chose pour Louis XIV et son ministre. Elle mit au concours l'Éloge de Colbert. Necker eut le prix. Condorcet, et aussi Turgot, tenant pour échec personnel le succès d'un adversaire, n'assistèrent pas à la séance. « Nous boucherons nos oreilles et resterons chez nous. Mais nous espérons que de tout ceci il reviendra quelque *morniffle* à Colbert et qu'on finira par traiter sa mémoire comme la justice populaire voulait traiter son corps. » La justice populaire ! N'est-il pas d'un effet poignant de trouver, dès 1773, cette expression sous la plume de Condorcet ?

Necker fit un discours de polémique. Il s'attacha surtout à défendre Colbert contre ses modernes contradicteurs. Il le

lavait du reproche d'avoir méconnu l'importance de l'agriculture, et l'approuvait d'avoir, suivant le produit des récoltes dans les diverses provinces et dans les années diverses, autorisé ou défendu la sortie des grains. Il le louait d'avoir été l'homme d'État soucieux des réalités, ce qui, sans doute, était son plus grand tort aux yeux des philosophes férus d'idées abstraites et de principes absolus : cela est si commode d'ignorer les difficultés de la pratique ! « Au sein des principes exagérés, on jouit d'un profond repos ; avec un seul, la liberté parfaite, on gouverne le monde sans la moindre peine ; on dit à l'intérêt personnel et à l'ignorance : « Je me fie à vous, » et ils entraînent ; s'ils heurtent, s'ils fracassent dans leur route, on ne s'en met point en peine ; on demande un ou deux siècles pour en voir l'effet ; si la société bouleversée se refuse à cette expérience, on l'accuse d'impatience ; elle seule devient coupable et le principe garde encore sa gloire ou ses prétentions. » Condorcet était, ou se crut, visé. Il entra dans une colère folle.

Quelques timides objections que Mme Suard s'était permises en faveur de Colbert, ou plutôt de Necker, lui attirèrent incontinent cette verte riposte sur le mode ironique : « Ma colère contre Colbert était réellement bien injuste. C'était réellement un grand homme. J'ai voulu le connaître par ses ouvrages. A l'œuvre on connaît l'ouvrier, comme dit La Fontaine que Colbert laissa mourir de faim parce qu'il avait eu le courage de rester attaché à Fouquet son bienfaiteur. J'ai donc lu les ordonnances de Colbert, car les ministres *traduisent quelquefois leurs hautes pensées en écritures.* [Parodie d'une phrase de M. Necker.] Ces ordonnances sont un chef-d'œuvre. C'est là où on voit Colbert tout entier, son génie lumineux, son amour pour les hommes, ses grandes vues pour le bien public... L'homme de génie qui a loué l'autre [M. Necker] n'avait jamais lu un mot de tout cela. Il a senti que rien ne nuit à l'essor de l'imagination comme d'étudier les choses dont on veut parler. » Et il lui annonce que, pour l'édifier, il lui enverra prochainement un extrait des ordonnances de Colbert qu'il rédige exprès pour elle.

Il le lui envoie en effet. Mme Suard, au moment où elle préparait cette correspondance, avait jugé inutile, pour l'impression, d'y insérer le factum de Condorcet : au lieu d'une copie, c'est l'original que nous possédons. Sans être graphologue, on est tout

de suite renseigné par la vue de cette écriture serrée, pressée, rageuse. « Voici l'extrait que je vous ai promis des Ordonnances de Colbert et d'après lequel vous pourrez juger de son *génie*, de sa *vertu* et de sa *sensibilité* comme homme public. » Suit la transcription ou le résumé des mesures visées, avec indication du Titre et de l'Article : Défendons aux marchands de vins et taverniers... Faisons défense aux bouchers et à tous autres... Défendons à tous hôteliers... Défendons à tous nos sujets, etc., etc. Pour conclure : « Je crois que de tous ceux qui ont loué Colbert, je suis celui qui l'ai le plus étudié, mais je ne l'ai fait qu'après coup. Aussi, quand j'ai relu ce que j'en ai dit dans mes Éloges, j'ai été bien honteux, mais j'ai eu soin de réparer cette sottise, et si j'avais eu le malheur de parler de sa vertu et de son génie, je me croirais déshonoré si je ne faisais une réparation publique à l'humanité et au bon sens que j'aurais outragés, en louant un oppresseur comme un grand homme, et un homme très médiocre comme un grand génie. Adieu, madame. Je n'ai que le temps de vous dire combien je vous aime. » Mais il n'aimait pas Colbert... Cette lettre a quatre pages de l'écriture de Condorcet qui en donneraient bien douze d'impression. C'est un rapport, c'est un mémoire, — et à l'adresse de la seule Mme Suard ! Joli sujet, direz-vous, pour en entretenir une jeune femme ! Et l'opinion de Mme Suard valait-elle qu'on se donnât tant de peine pour la conquérir ? Mais c'est le signe même par où s'accuse l'esprit de prosélytisme : il ne connaît ni la qualité, ni l'âge, ni le sexe ; pour la conversion d'un seul, il bouleverserait l'univers.

Pendant deux mois, Condorcet tempêta. Il jeta feu et flamme, sans se soucier qui il atteignait et qui il blessait parmi ses meilleurs amis. Cette fois, Mme Suard protesta. Est-ce que Condorcet ne savait pas quels rapports elle avait avec les Necker, ce qu'elle leur devait, le service qu'ils lui avaient rendu dans une circonstance toute récente ? Comment alors ne comprenait-il pas qu'il la mettait à la gêne et au supplice ? Il s'excusa. « Je n'écris qu'un mot pour répondre à votre lettre qui m'a vivement affligé. Celle que vous allez recevoir sera la dernière qui contiendra des choses qui vous déplaisent. Je vous ferai sans peine le sacrifice de mes discours et de mes écrits : je voudrais bien vous faire celui de mes opinions. J'écris à M. d'Alembert que je serais au désespoir de l'avoir blessé, et je ne me consolerais jamais si son amitié pour moi en était altérée. » Et dans une autre lettre :

« Il est vrai que M. d'Alembert m'a écrit qu'il n'est plus en colère contre moi et que j'avais tort de l'avoir été si fort. Qu'il ne soit plus question entre nous de toutes ces sottises dont nous nous nourrissons depuis deux mois. Aimons-nous bien tendrement. Je ne veux plus faire que cela. Je n'aurai plus d'avis sur rien. » Serment de philosophe, qui s'humilie, mais non pas qui se repent. Le *bon* Condorcet demande pardon pour le *méchant*, — qu'il sait tout prêt à recommencer.

Ces trois « sorties » nous ont renseignés tour à tour sur les opinions de Condorcet en politique, en religion, en économie politique. Quelques citations nous permettront de préciser ce sujet qui en vaut la peine. D'abord, Condorcet fait profession d'athéisme, non pas de déisme ou de théisme, comme beaucoup de ses contemporains, mais absolument d'athéisme. Il en exprime à Mme Suard quelque regret : « Adieu, madame. S'il m'était permis de croire en Dieu, je serais persuadé qu'une divinité bienfaisante s'est unie à votre corps pour l'exemple du monde et le bonheur de ses élus. » Mais, évidemment, pour croire à l'existence de Dieu, l'existence d'Amélie Suard était une preuve un peu mince. De même Condorcet se résignerait à admettre l'immortalité de l'âme de Mme Suard, mais il ne peut consentir que son âme, à lui, soit immortelle... Je ne prétends pas que ce marivaudage métaphysique soit d'un goût parfait.... Quant à son attitude vis-à-vis du christianisme, voici pour nous en faire juger : « Nous avons à Saint-Quentin une maladie qui fait périr toutes les vaches... Cependant la ville de Ribemont en est exempte et presque seule. On prétend que nous en avons l'obligation à un saint d'Écosse qui a traversé la Manche sur une roue de charrette tout exprès pour se faire enterrer à Ribemont. » Et ailleurs : « Nous disons ici quatre grandes messes par semaine, une à saint Éloi, patron des laboureurs, une à saint Germain, patron du pays et qui étranglait de son temps les dragons avec son étole, une troisième à saint Roch, parce que la maladie est contagieuse, et la quatrième à sainte Cornille, parce que les malades ont des cornes... » C'est la plaisanterie voltairienne dans ce qu'elle a de plus vulgaire et de plus sot. — Sur les tyrans. Mme Suard ayant assisté aux fêtes de la Saint-Louis, à Saint-Cloud, où se pressait le populaire, Condorcet invective ce « peuple lâche en effet et né pour l'esclavage, » et rappelant la fable de La Fontaine, *Le*

cochon, la chèvre et le mouton où le charretier loue et le cochon blâme la résignation du mouton, il déclare : « Moi, je suis de l'avis du cochon. » — Sur l'armée. « J'ai vu hier des manœuvres et j'en ai entendu parler aujourd'hui toute la journée. Notre esprit militaire n'est pas la passion de défendre jusqu'à la mort ses amis et sa patrie, c'est la science de détruire les hommes, d'en faire des esclaves prêts à égorger qui on voudra, au premier coup de tambour, d'anéantir tous les sentimens moraux pour y substituer l'obéissance machinale. » — Sur l'histoire. L'étude en est de nul intérêt, puisqu'on ne s'y occupe pas de l'avenir de l'humanité. Elle est la Tradition, et seul le Progrès importe. — Sur la littérature. Quelle folie d'y voir un art ! Elle ne doi. servir que comme moyen de propagande... C'est, en somme, tout le *Credo* philosophique, encyclopédiste, et économiste, mais sans les atténuations qu'y apportaient même un Voltaire, même un Diderot, même un Turgot. Le système s'est simplifié, en passant par un cerveau de géomètre ; il s'est passionné, en traversant une âme de rêveur amer.

Sur tous ces points, Condorcet était en désaccord avec les Suard, « philosophes » sans doute, mais avant tout modérés. Suard, le plus conciliant des hommes, avait horreur de la violence. Mme Suard était contre les abus, mais pour le gouvernement ; contre le tyran, mais pour le Roi ; contre la superstition, mais pour la religion. Entre le « petit ménage » et son pensionnaire, un abîme se creusait...

V

Sur ces entrefaites, on apprit la mort de Louis XV. Mme Suard tomba en pâmoison : ce n'est pas cela qui est intéressant dans les deux lettres qui vont suivre et qui furent écrites sous le coup de l'événement, dans l'émoi d'un changement de règne :

MADAME SUARD A CONDORCET

Avant que je ferme ma lettre, mon ami, le Roi sera mort vraisemblablement, car nous n'attendons pas d'autre nouvelle. Vous avez beau dire, je suis touchée de cet événement qui va peut-être changer la face de tout. Et qui peut répondre que ce sera pour le mieux? Le Dauphin et la Dauphine ont sûrement de bonnes intentions, mais ils sont bien jeunes pour gouverner un si grand Royaume. On craint que M. de La Vauguyon ne soit appelé au ministère ; on craint aussi M. de Muy, qui voulait à Lille faire

donner une lettre de cachet à un homme de ma connaissance, parce qu'il n'allait point à la messe. Dieu nous préserve du règne des bigots et des hypocrites ; c'est le pis de tout. Mme du Barry a eu ordre de quitter Rueil qui était trop près de Versailles et toute la livrée a reçu défense de se montrer dans le pays.

Vous souvenez-vous de la prédiction de l'Almanach de Liège ? *Une dame des plus favorisées jouera son dernier rôle.* On a eu la sottise de défendre cet almanach dans le temps. C'est au mois d'avril qu'était cette prédiction et c'est précisément au mois d'avril que cette maladie attaque le Roi...

Je viens de jeter des cris affreux en apprenant sa mort. Comment les rois ne se croiraient-ils pas immortels, puisque par instinct je le croyais auparavant moi-même ? Un homme qui occupe un poste si élevé au-dessus des autres, qui commande à tout, qui change et bouleverse tout, à son gré, qui est soustrait à toutes les lois, à toutes les règles, nous donne apparemment l'idée confuse qu'il est aussi soustrait aux lois communes de l'humanité. Cette grande puissance anéantie par la mort paraît un coup terrible de son autorité. L'âme se sent saisie, ébranlée comme par quelque catastrophe inattendue. A cette chute se mêle aussi l'idée de l'ébranlement de l'empire. Moquez-vous de moi si vous voulez, je n'en suis pas moins saisie ! Je vais faire partir cette lettre...

De la même au même

Je continuerai de vous dire ce que j'apprends. Le Roi a paru craindre la royauté et la regarder comme un fardeau trop pesant pour son âge ; la jeune Reine a montré les mêmes sentimens. Il s'est occupé de ses devoirs dès que les premiers momens de douleur et d'étonnement ont été passés. Il a écrit à M. de Maurepas, on croit par le conseil de Madame Adélaïde. Il lui dit à peu près : « Je gémis avec tout mon peuple de la perte que nous venons de faire. Je suis roi et ce titre m'impose bien des obligations ; mais je suis jeune et sans expérience ; je connais vos vertus et vos lumières : venez, le plus tôt que vous pourrez, aider mon inexpérience. »

Mme du Barry est exilée au Pont-aux-Dames. On dit qu'on l'a fait rassurer sur cette sévérité, en lui disant qu'elle n'était que passagère. Elle a montré une douleur de la mort du Roi qui a touché tous ceux qui en ont été témoins. C'est un bien mauvais moment pour faire des plaisanteries, mais nous sommes Français. On dit d'elle qu'elle est venue du Pont-aux-Choux, qu'elle a passé sur le Pont-Neuf, de là au Pont-Royal et enfin au Pont-aux-Dames.

Le nouveau règne commença bien : Louis XVI approuva la nomination de Suard qui venait d'être élu à l'Académie *pour la seconde fois*. Cette double élection n'est pas seulement un piquant chapitre de l'histoire académique, c'est encore un curieux épisode de la grande bataille d'idées qui se poursuit à travers le siècle.

Le 7 mai 1772, Suard avait été élu, en remplacement de

Duclos, à une voix de majorité, en même temps que Delille Louis XV, par une intervention dont il n'y avait pas d'exemple depuis l'exclusion de La Fontaine, cassa l'élection. Le reproche: ses liaisons avec les philosophes. Voici comment les choses s'étaient passées. Conduit par d'Alembert, le parti philosophique marchait à la conquête de l'Académie; il apportait à ce travail d'envahissement son âpreté bien connue, et d'ailleurs une persévérance et une méthode vraiment admirables. Un candidat s'aventure-t-il à se présenter sans avoir montré patte blanche, toute la secte se dresse pour lui barrer la route et l'écarter à grand fracas. Linguet avait fait mine de solliciter le même fauteuil que convoitait l'abbé Arnaud. Écoutez de quelles invectives il est aussitôt accablé, par qui? par la gentille Mme Suard : « Vous savez sans doute que ce vilain homme avait osé porter ses vues jusqu'à l'Académie, qu'il avait fait pressentir M. d'Alembert par son frère qui avait répondu qu'il ne croyait pas les dispositions favorables. Sur cela, cet impertinent coquin écrit mille injures contre M. d'Alembert; il dit qu'il sait que lui et M. Duclos sont les saint Pierre qui tiennent les clés de ce paradis, et qu'ils n'y laissent entrer que ceux qui sont marqués du signe de la bête. Rien, je crois, n'égale l'insolence de cet homme que sa bassesse. Vous savez aussi, sans doute, que notre abbé Arnaud a obtenu la place que ce maraud demandait. » D'Alembert, à cette date, 1771, n'était pas encore secrétaire perpétuel; il eut, l'année suivante, cette place que lui avait disputée ce « trigaud de Batteux. » Transporté de joie, Condorcet annonçait la nouvelle à Voltaire en jargon belliqueux et mystique : « Les ennemis de la philosophie ont fait une belle défense; mais les soldats de Gédéon vaincront toujours les Madianites en les éblouissant à force de lumière. » Un an après, lui-même était élu secrétaire de l'Académie des Sciences, en survivance; sur quoi Voltaire jugeant « une place de cette nature comme un moyen de faire sourdement le peu de bien que l'on peut faire, » mesurait de son côté tout l'avantage que ne pouvait manquer d'apporter à la philosophie la présence de tels hommes à la tête des deux grandes Académies. « Il ne faut que deux hommes comme vous et M. d'Alembert pour conserver le dépôt du feu sacré que tant d'hypocrites veulent éteindre (1). »

(1) *Correspondance de Condorcet et de Voltaire*, Ed. Arago, t. I, 6 sq.

Le point le plus délicat, dans la stratégie académique, est le choix des candidats. Il parut à d'Alembert que Suard serait un bon candidat, quoique paresseux, dans tous les sens du terme, et peu pressé d'entrer en campagne. Il lui fit écrire par Mlle de Lespinasse, qui enleva son consentement, — et l'élection. La majorité passait à gauche. C'est alors que le pouvoir intervint avec cette maladresse et cette violence qui caractérisent les pouvoirs faibles. Il donnait à entendre d'ailleurs qu'il s'agissait non d'évincer, mais de faire attendre les nouveaux élus, ce qui rendait la mesure prise contre eux bien illusoire.

Un fauteuil étant devenu vacant par la mort de l'abbé de La Ville, évêque *in partibus* de Triconie, le 15 avril 1774, Suard se mit sur les rangs. Cette fois, comme on l'a vu, son élection ne souleva pas de difficultés : Louis XVI donna son approbation. La réception eut lieu le 4 août 1774. L'immortel fort obscur auquel succédait Suard était un fonctionnaire du ministère des Affaires étrangères. Marmontel qui l'avait connu à Versailles, dans la société des premiers commis, « gens aimables et faisant la meilleure chère du monde, » nous le donne pour l'homme « le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans son maître d'hôtel allait se procurer la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne et suivait de l'œil ses tonneaux (1). » Mais ce n'est pas un mérite académique. Au surplus, Suard avait mieux à faire que de louer son prédécesseur. Il avait à remercier le parti philosophique dont les persévérans efforts avaient seuls fait réussir son élection. Tout son discours ne fut qu'une défense de la philosophie, sur laquelle brochait un pompeux éloge de Voltaire. Il payait sa dette. Élu des philosophes, il avait voulu que sa réception fût pour le parti une journée.

Gresset lui répondit. A son tour, il trouva que la matière, telle que la lui fournissaient les ouvrages du récipiendaire, était mince. Suard avait peu de titres à l'Académie ; il avait les mêmes que l'abbé Arnaud ; ce qui ne faisait pour chacun qu'une moitié de titres. Il avait surtout donné des traductions. Gresset en prit texte ou prétexte pour parler de la langue française et de la déformation qu'elle était en train de subir, par suite de l'outrance de tous les sentimens et de l'exagération de toutes les idées, qui était un travers d'alors. « A chaque instant, pour

(1) Marmontel, *Mémoires*, livre V.

les choses les plus médiocres, les événemens les plus indifférens, pour des misères, pour des riens, on se dit *charmé*, *pénétré*, *comblé*, *transporté*, *enchanté*, *désolé*, *excédé*, *confondu*, *désespéré; on est aux nues* ou *l'on se prosterne;* on est *à vos ordres*, *à vos pieds*... on veut mettre à tout l'air de l'enivrement ou de la détestation. » Ce manque de mesure éclate surtout dans les jugemens que l'on exprime à tout propos. « Il n'y a plus de milieu ni dans la pensée, ni dans l'expression : tout est *charmant*, *merveilleux*, *incroyable*, *divin*, ou *affreux*, *pitoyable*, *odieux*, *exécrable;* tout ouvrage est *beau*, *de toute beauté*, *ravissant* ou *détestable;* tout homme est *admirable*, *excellent*, *délicieux* ou *maussade à donner des vapeurs*, *ennuyeux à plaisir;* toute femme est *radieuse*, *céleste*, *adorable*, ou *ridicule*, *ennuyeuse à la mort*, enfin une *horreur*... » Le discours de Gresset venant après celui de Suard, qui avait été un peu solennel, détendit l'auditoire et fit beaucoup rire. C'est assez l'habitude des auteurs dramatiques qui, à l'Académie comme ailleurs, connaissent leur public. Gresset avait un peu négligé Suard, mais comme Suard avait négligé l'abbé de La Ville. Il eut le succès de la séance. Mme Suard en éprouva un dépit très vif.

Cependant le Roi faisait appeler Turgot au ministère de la Marine, et de là au Contrôle général. Le Contrôleur général appelait Condorcet en qualité d'Inspecteur à la Monnaie, où il allait être logé. C'est une période nouvelle qui s'ouvre dans la vie de Condorcet et dans l'histoire de ses relations avec les Suard. Ils cessent d'habiter en commun, et cette séparation, jointe à de profondes divergences d'opinions, contribuera à amener sinon une brouille, du moins un refroidissement. Mais il y aura une autre cause. C'est ce dernier épisode qu'il nous restera à conter. Il est de beaucoup le plus dramatique et le plus humain, parce que cette fois le premier plan appartient à une autre figure de femme qui, celle-là, par son éclat, rejette dans l'ombre les grâces falotes des Meulan et des Suard, et parce que le tableau a pour fond : la Révolution.

RENÉ DOUMIC.

LE FRISSON SACRÉ[1]

DEUXIÈME PARTIE (2)

X

On avait passé l'été aux Pinchinats, et Mathilde en revenait fiancée avec l'aîné des Ducroc. Ce mariage n'enchantait qu'à demi le professeur, mais Mme Nortillet en était tout à fait heureuse ; son intelligence pratique lui faisait apprécier tous les avantages que sa fille allait en retirer : d'abord, les jeunes gens se plaisaient, et c'était là le point principal ; puis Gustave Ducroc, bien que d'une naissance plébéienne, avait une réelle noblesse d'âme. Lui et son frère étaient vraiment des hommes d'une haute conscience ; la grosse fortune que leur père en mourant leur avait laissée n'avait pas gâté leurs qualités et les aidait seulement à mieux établir le domaine de leur vie morale. Très sérieux en affaires, très ardens aussi au plaisir, ils n'avaient à se reprocher ni ces tripotages d'argent, ni ces débauches vulgaires qui salissent et dégradent ceux qui s'y livrent. Et Gustave Ducroc, à vingt-sept ans, arrivait au mariage avec l'expérience du cœur des femmes sans doute, mais aussi avec tout l'enthousiasme, toute la fraîcheur de sentiment qu'il avait apportés jadis à une première aventure d'amour.

(2) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1911.

Hélène se réjouissait aussi du prochain mariage de sa sœur. Pourtant tout l'étonnait, tout la choquait presque dans cet imprévu et rapide accord. Elle avait assisté aux préliminaires des fiançailles, à tout le manège de coquetteries, de grimaces et de subtilité que Mathilde avait mis en jeu dans l'intention évidente de surprendre le cœur de Gustave Ducroc. Que ce fût pour le bon motif, cela ne touchait guère Hélène; elle se disait intérieurement qu'elle ne pourrait jamais en faire autant, composer son visage, combiner ses gestes et ses paroles, pour gagner l'affection d'un homme. Un jour, Mathilde s'était fait poursuivre par Gustave Ducroc jusque dans un bosquet des Pinchinats, près duquel Hélène dessinait; elle les avait vus tous deux se prendre aux épaules et se rire aux yeux, s'attaquer, se défendre, et finalement se baiser aux lèvres. Le même soir, le jeune homme demandait la main de Mathilde à son père.

Et depuis, elle les avait suivis chaque jour, s'avançant, enivrés, vers la cérémonie nuptiale. Et tout cela l'inclinait encore davantage vers la forme d'existence, libre et fière, qu'elle s'était choisie. Ah! comme elle se réjouissait, comme elle s'aimait elle-même de pouvoir s'affranchir de la vie conventionnelle et de s'être créé un idéal différent! Elle n'en parlait plus à personne; elle n'avait à subir d'ailleurs aucun assaut de la part de ses parens, qui semblaient la croire entièrement occupée de son examen. Et tout en « piochant » son « bachot, » dont la date maintenant était proche, elle caressait le beau rêve d'art, dont elle s'était juré de faire une réalité.

L'intimité des deux sœurs n'en demeurait pas moins étroite et complète. Mathilde était une de ces personnes qui, vivant à fleur de leur être, ont besoin de se raconter. Le soir, dans leur chambre commune, elle faisait Hélène confidente de tous ses émois.

— L'aimes-tu seulement? demandait Hélène avec inquiétude.

Mathilde riait à grands éclats :

— Es-tu sotte? Est-ce que je l'épouserais si je ne l'aimais pas?

— L'aimais-tu avant de chercher à le conquérir?

— Pour cela non! Mais qu'importe? L'amour, c'est comme l'appétit qui vient en mangeant. Gustave me plaît, m'intéresse

et m'attire; nos goûts se conviennent; nos caractères sont faits pour s'entendre. Que faut-il de plus pour être heureux?

Elle ajoutait avec un soupir :

— Ah! qu'il me tarde, qu'il me tarde d'être la femme de Gustave!

— Tu as bien tort d'attendre si tu es pressée à ce point, disait Hélène, qui ne pouvait se défendre d'un mouvement d'humeur.

Mais Mathilde se récriait :

— Tu verras, quand ce sera ton tour.

— Oh! moi, jamais! Je ne suis pas faite pour le mariage.

— Il ne faut pas dire : fontaine..., concluait Mathilde avec sagacité.

Au fond, elle s'estimait très supérieure à sa sœur et même à ses frères, parce qu'elle avait su « mener sa barque » et s'assurer une existence brillante :

— Être professeur, ma chère, cela n'a rien de si enchanteur! Pour les hommes, cela va encore! Ils sont faits, quoi qu'on dise, pour une vie plus extérieure que la nôtre. Mais quand une femme est obligée à la fois de tenir son ménage, d'élever ses enfans et de pérorer dans un lycée devant une classe de demoiselles qui n'écoutent pas toujours et ne comprennent pas souvent, quand il faut à la fois gagner son pain au dehors et faire bouillir la marmite, c'est trop vraiment, beaucoup trop pour une simple femme!

— Il n'y a qu'à ne pas se marier, disait Hélène, qui revenait à son idée fixe.

— Tu en parles à ton aise. On voit bien que tu n'as pas encore dix-huit ans! Quand tu en auras vingt comme moi, tes idées changeront peut-être. Peut-on sacrifier pendant toute la vie son cœur, son bien-être et le reste? Tiens! Alfred me citait dernièrement le cas d'une jeune personne qui est sortie de l'École normale d'ici, et qui fait maintenant le cours d'histoire dans un lycée de Marseille. Elle est jolie, élégante, distinguée; elle n'a pas pu se marier parce qu'elle n'a pas de dot; et elle est amoureuse folle d'un homme qui l'adore aussi, mais qui ne l'épouse pas, parce que lui non plus n'a pas le sou. Comme elle n'a aucun préjugé, elle ne demanderait pas mieux que de devenir la maîtresse de celui à qui elle a donné son cœur; mais elle ne le peut : si cela venait à se savoir, elle serait

cassée aussitôt de ses fonctions. L'Université est presque aussi sévère que l'Église sur le chapitre des mœurs; elle n'admet pas l'union libre; si elle n'exige pas le vœu de chasteté comme dans les couvens, c'est tout comme : le mariage légal ou la vertu intégrale, on a le choix!

— Es-tu bavarde! disait Hélène, que ces dissertations ennuyaient.

Cependant le jour solennel approchait. Mathilde n'avait plus que quelques semaines à attendre. Malgré sa hâte, elle avait déclaré qu'elle voulait, avant de quitter le domicile paternel pour aller vivre à Marseille avec son mari, assister Hélène jusqu'au bout dans la préparation de son baccalauréat. Et ce double événement, mariage de l'une des filles, examen de l'autre, occupait de l'aurore à la nuit toute la maison du professeur; toilettes et leçons supplémentaires, compositions et essayages mettaient une fièvre jusque dans les yeux aux iris fanés de Mme Nortillet. Elle avait obtenu de son mari de n'envoyer Hélène en Allemagne que l'été suivant, lorsque Mathilde et Gustave reviendraient aux Pinchinats passer la belle saison; perdre ses deux filles à la fois lui eût semblé trop dur. Et la séparation d'avec Hélène surtout, qu'elle n'avait jamais quittée, lui apparaissait comme le plus cruel des sacrifices.

Mais, pour l'instant, elle entrevoyait l'avenir sous des couleurs chatoyantes. Elle espérait que l'exemple de Mathilde déciderait Hélène à prendre la vie par le côté raisonnable. Plus belle, plus distinguée, plus émouvante que sa sœur, pourquoi ne trouverait-elle pas, elle aussi, un établissement avantageux? Mme Nortillet avait beau être imbue des idées de son mari, et penser elle-même que le mariage n'était pas le seul point de vue de l'existence, elle ne pouvait s'empêcher de considérer qu'il était bon, qu'il était désirable pour une jeune fille honnête d'avoir un bras sûr lequel s'appuyer et un foyer nouveau pour y constituer une famille. Parce que le mariage lui avait réussi et qu'elle était encore, après tant d'années, une épouse comblée par l'époux, elle estimait que cette solution était encore la meilleure qu'on eût trouvée pour calmer et endiguer les ardeurs inquiètes de l'adolescence féminine. S'il y avait de mauvais ménages, des maris inconstans et des femmes infidèles, si

l'égoïsme, la dureté, l'indifférence venaient se greffer sur l'arbre de la félicité conjugale, c'était qu'il y avait des êtres entachés de tares individuelles, et qui dans le mariage, comme dans toute autre condition sociale, apportaient le ferment de leur fâcheuse nature. A son avis, deux êtres normaux, sachant commander à leurs passions et diriger leur caractère, devaient s'améliorer l'un par l'autre dans cette épreuve mutuelle. Elle était tranquille sur le sort de Mathilde ; pondérée, judicieuse, diplomate, comme l'était la future Mme Ducroc, il n'y avait rien à craindre pour son avenir ; et son mariage aurait la moralité des contes de fées de nos aïeules : elle serait heureuse et aurait beaucoup d'enfans.

En ce moment, dans le salon où Hélène achevait un problème difficile, la jeune fiancée de ses mains adroites préparait elle-même sa couronne de fleurs d'oranger, et, sans craindre de gêner l'application de sa sœur, elle chantonnait tout en chiffonnant les blancs pétales. Sa voix était si pure, qu'on eût dit le murmure cristallin d'une source ; mais une nuance d'ardeur en avivait l'accent ; et ce n'étai pas tout à fait la même voix incolore et virginale qui dans les chœurs de l'*Oratorio* d'Haendel avait exalté le triomphe du Messie. Mathilde chantait une poésie allemande de Ricarda Huch, qu'elle avait entendue bien des fois à Mannheim, et dont elle traduisait les vers à mesure qu'ils repassaient dans sa mémoire :

Belle espérance, tu te poses
Sur les rameaux de mon cœur.
Repose-toi, demeure encore un peu, demeure
Sur les rameaux de mon cœur.
Espérance, ô ramier sauvage,
Ton aile, comme la roue d'un paon,
Étincelle, toute bleue, devant mes regards,
Et elle s'enroule, liane légère, autour de mon cœur !
Espérance, belle espérance !...

— Mon Dieu, dit Hélène en posant sa plume, quel sens peux-tu trouver, Mathilde, à cette poésie fadement sentimentale et dépourvue d'inspiration ?

— On goûte la poésie dans la mesure où elle répond aux dispositions intimes de l'âme, répondit gaiement Mathilde. Le sublime ne convient pas à tout le monde et, pour bercer mon esprit pendant que je tresse ma couronne de mariée, le

petit refrain de la poétesse allemande me paraît tout à fait suffisant.

Chacune, baissant la tête, se remit à son ouvrage ; la fauve chevelure d'Hélène flambait à travers un rayon de soleil d'automne qui avait franchi les vitres de la fenêtre, et le grand salon provincial, plein de la noblesse du passé, était retombé dans le silence. De sa chambre, Mme Nortillet contemplait les deux jeunes filles, et s'étonnait encore une fois de les trouver si différentes d'âme et de visage. Pourraient-elles accomplir l'une et l'autre, comme elle le souhaitait, le même destin heureux? Malgré son tenace espoir maternel, elle tremblait pour Hélène; elle tremblait d'apercevoir par instans, sous sa tranquillité apparente, tant de fougue, tant de passion, tant d'impétueux élans; le bel arc brun de ses sourcils sur ses yeux d'un bleu violet, son front volontaire, sa bouche aux lignes fermes et pleines, tout cela n'indiquait-il pas un tempérament porté aux extrêmes ?

Un éclat de rire tout à coup interrompit les réflexions de Mme Nortillet, et ce fut encore la voix de Mathilde triomphante qui rompit le silence :

— Oh ! maman, venez voir ! Venez voir Hélène !

La fiancée, ayant achevé sa couronne de fleurs d'oranger, venait de la poser sur le front de sa cadette ; et elle s'exclamait, les mains jointes :

— Que cela lui va bien ! Cela lui va encore mieux qu'à moi !

Mais Hélène, impatientée, arracha de sa chevelure le virginal symbole :

— Mathilde ! en vérité, je ne te comprends pas ! Tu vas au mariage avec l'âme d'une petite fille !

— Ah ! que non pas ! dit Mathilde. Je sais très bien au contraire tout ce qui s'attache à cet emblème ; et, si je l'ai posé sur ton front, Hélène, c'est pour te porter bonheur, afin que tu trouves un mari aussi charmant que Gustave.

Hélène ne répondit point. Sur la table, entre les deux filles du professeur, le beau diadème blanc gisait comme un ornement inutile.

X

Pour M. Nortillet, l'examen qu'allait passer sa seconde fille était un événement presque aussi important que le mariage de l'aînée. Il y attachait un peu de sa dignité professionnelle, et l'idée d'un échec toujours possible fustigeait son amour-propre. Certes, Hélène était fort instruite, tout aussi instruite que Mathilde qui avait franchi triomphalement cette épreuve mais peut-on jamais pronostiquer le résultat d'un examen? Le professeur était le premier à savoir que souvent les questions posées au candidat portent précisément sur des matières qu'on a négligé de revoir, comme si un esprit malin présidait à cette sorte de loterie où les gagnans ne sont pas toujours les plus forts! Dans sa conscience, M. Nortillet estimait qu'il y avait là un abus regrettable; mais, malgré son habitude de railler ce qu'il appelait le formalisme universitaire, il ne pouvait s'empêcher d'en subir le joug. Si Hélène était refusée, certainement il se sentirait mal à l'aise dans sa chaire de la Faculté des lettres pour expliquer ses élèves l'Individualisme de Montaigne.

Mais Hélène ne partageait pas les inquiétudes paternelles. Sa sérénité était parfaite. Elle se laissait bourrer de documens et de conseils par toute la famille; car tout le monde s'y mettait, jusqu'au jeune Gabriel qui apportait ses compositions de l'École des Arts et Métiers, afin, disait-il, de la « caler » davantage. Le soir, tandis que ustave venait faire sa cour à Mathilde, elle restait penchée sur la table, à l'autre extrémité du salon, et de temps en temps des paroles brûlantes lui arrivaient aux oreilles : les deux amoureux, blottis l'un contre l'autre dans le fond de la bergère Louis XVI, entrelaçaient leurs doigts et s'entraînaient au bonheur. « Mathilde, disait la voix émue de Gustave, plus que quinze jours! » Et Mathilde, qui savait rester coquette jusque dans ces épanchemens intimes, poussait un soupir et jetait à Gustave un regard à la fois innocent et passionné. Ou bien ils gardaient le silence, et alors Hélène n'osait pas lever les yeux, de peur de les voir plus étroitement enlacés. En vérité, il lui tardait que tout cela fût fini. Elle trouvait indécent que, parce que le mariage était au bout de ces expansions, elles pussent se donner cours librement

dans le salon familial, sous les regards complices des parens, et, mieux encore, sous ses propres regards, quand M. et Mme Nortillet n'étaient pas là. Cela la gênait horriblement. Se reposait-on sur elle pour empêcher les choses d'aller trop loin, ou bien ne comptait-elle pour rien du tout, pas plus que les portraits d'ancêtres pendus aux murailles? Elle rougissait, et sa main tremblait un peu quand elle écrivait des phrases comme celle-ci : « Un individu peut quelquefois être une grande circonstance. » Oui, Mme de Staël avait raison, un individu est quelquefois une grande circonstance, son apparition dans une vie humaine détermine tout le déclanchement de l'avenir. Pour Mathilde, la « grande circonstance » c'était Gustave; pour elle, qui serait-ce? Elle fermait les yeux; elle ne voulait pas le savoir...

Le matin de son examen, elle se réveilla, la tête un peu lourde; elle avait mal dormi, parce que Mathilde, très tard, avait voulu lui faire repasser tout un chapitre de grammaire historique sur la langue de la *Chanson de Roland*. Les mots bataillaient dans son esprit, ressemblaient à ces petits personnages armés de faulx que l'on voit dans les rébus représenter tantôt un sens tantôt un autre, et dont le geste demeure constamment problématique. Elle rêvait aussi qu'elle se débattait parmi un enchevêtrement de brindilles enflammées, tel Moïse au milieu du buisson ardent. Debout, elle avait eu quelque peine à chasser ces images confuses; mais sa combativité naturelle avait bientôt repris le dessus. En se rendant à l'examen escortée par Mathilde, elle ne tremblait plus du tout. Et, causant librement avec sa sœur, elle lui expliquait comment elle s'y prenait pour garder son sang-froid dans les momens les plus difficiles, grâce à cette formule bien simple qu'elle mettait en application : « Si vous avez fait tout ce qui dépend de vous, ne vous inquiétez pas du reste ; Dieu le fera ! »

— Je te croyais l'esprit plus affranchi que cela, fit observer Mathilde en souriant.

— On peut avoir l'esprit affranchi et croire quand même en Dieu ! répondit posément Hélène. D'ailleurs cette formule n'est pas de moi, elle est de celui qu'on a surnommé le « saint laïque; » il avait coutume de la répéter à ses élèves de Fontenay-aux-Roses, la veille des concours qui devaient décider de leur avenir.

Elles se turent toutes deux. La porte ouvragée de l'hôtel de l'Académie était ouverte devant elles; elles en franchirent le seuil avec respect, comme si elles eussent pénétré dans une église, où allait se célébrer une fonction solennelle. Le recteur, sous la voûte d'entrée, causait avec quelques professeurs...

Hélène avait été reçue brillamment. Ce succès avait fait disparaître du cœur de Mme Nortillet les dernières préoccupations qui s'y logeaient encore au sujet des idées subversives de sa fille. Et, comme elle n'en avait point jusque-là parlé à son mari, dans une sorte de crainte superstitieuse et pour ne pas donner un corps à ces fantômes, elle s'y décida tout à coup ce soir-là, profitant des dispositions optimistes en lesquelles ils se trouvaient tous deux.

— Aristide, tu ne te doutes pas quelle folie a traversé un moment l'esprit d'Hélène, après la visite des Laurent Cerisier. Ne s'était-elle pas mis en tête de se faire artiste, elle aussi, de devenir peintre ou sculpteur, et de perdre sa jeunesse dans cet affreux métier?

M. Nortillet eut un sursaut brusque:

— Et tu ne m'en as pas prévenu?

— A quoi bon te aire de la peine et renouveler ainsi nos anciennes inquiétudes? Nous sommes si heureux depuis quelque temps! Voilà Mathilde établie, et sa sœur reçue bachelière comme nous l'avions souhaité. C'était sans doute la crainte d'échouer dans cette épreuve difficile qui lui faisait chercher une autre orientation à sa vie.

— Tu ne dis pas toute ta pensée, Noélie, fit gravement M. Nortillet en posant sa main sur l'épaule de sa femme; tu sais aussi bien que moi que le danger que nous redoutions tant, le danger menaçant, est toujours là. S'il nous a épargnés jusqu'à présent, ce n'est pas une raison pour cesser de le redouter.

— Tu te trompes, mon ami, tu te trompes! Très sincèrement je te dis toute ma pensée. Hélène, comme ses frères et sa sœur, a échappé maintenant à la tentation qui a pu la hanter un moment. Pourquoi d'ailleurs voudrait-elle nous quitter? Ne lui avons-nous pas préparé une existence douce et facile?

— Tu oublies le sang qui coule dans ses veines, le sang de ton père, Auguste Nau! reprit avec force M. Nortillet. Si l'instinct de la race s'est réveillé en elle subitement, il faut tout

craindre, ma pauvre Noélie, et redoubler de soins pour lutter contre cette hérédité fatale.

— Nous lutterons! Tu parles d'hérédité fatale, mon ami, mais que de fois ne t'ai-je pas entendu aussi développer une théorie tout à fait contraire, celle de l'influence du milieu! Hélène élevée, couvée, comme elle l'a été sous nos ailes protectrices, dirigée constamment vers un but unique, ne respirant auprès de nous que des effluves sains et normaux, notre Hélène bien-aimée ne peut dévier de sa voie; ce mauvais vent qui a soufflé sur elle et qui un instant a réveillé ses instincts obscurs, ce mauvais vent ne la touchera plus désormais. Nous l'aimerons tant, nous l'entourerons d'une si forte tendresse, qu'elle ne nous échappera point, à moins d'être un monstre!

M. Nortillet soupira. Plongé dans des réflexions profondes, les coudes sur les genoux et les joues dans les paumes de ses mains, il réfléchissait: laquelle dans l'âme double de la jeune fille triompherait, ou de la puissance de l'hérédité, ou de la puissance du milieu? Désobéirait-elle à son sang pour obéir aux directions immédiates que l'éducation lui avait appris à respecter? Cette loi de la libre évolution des âmes qui fut reconnue par presque toutes les grandes écoles philosophiques, cette loi qui admet qu'un être peut se développer librement, et échapper, grâce à un effort de sa volonté, à la fatalité de son sang; cette loi, battue en brèche par les doctrines modernes, était-elle juste et acceptable? Et, si le destin des hommes est déterminé par l'hérédité, comme il est de mode de le croire aujourd'hui, dans quelle mesure peuvent-ils s'affranchir, se développer librement?... Le profond mystère des origines et des causes se dressait devant la pensée du professeur dans toute sa rigueur déconcertante; il savait que nul ne peut changer sa nature, ni se créer une âme nouvelle; mais il savait aussi que chacun peut se faire un caractère ferme et un jugement bien assis qui le tiennent au-dessus des abîmes de son propre moi. L'éducation de la volonté, la formation du caractère, voilà, se répétait-il, quel est le grand, le seul remède à opposer aux forces obscures contre lesquelles l'humanité se trouve en lutte depuis le commencement des jours...

— Ne perdons pas courage, dit-il à sa femme en lui prenant tendrement la main, et ayons confiance dans le bon sens d'Hélène. C'est une fille d'une honnêteté morale parfaite et d'un

cœur excellent. Elle ne voudrait point nous causer un chagrin aussi cruel.

XII

Sur le corps un peu court de Mathilde la robe de mariée drapait ses plis somptueux; et Hélène, sans perdre une minute, achevait de parer sa sœur. C'était elle qui l'avait habillée entièrement pour la cérémonie nuptiale. Quand elle eut piqué la dernière épingle au grand voile de tulle, elle dit, un peu railleuse :

— Voilà Iphigénie toute prête pour le sacrifice!

— Un sacrifice qui n'a rien de douloureux! répondit Mathilde. Je suis bien heureuse, va!

Cependant elle ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, et le rose de ses joues était moins vif. Dans quelques heures, elle quitterait sa maison, sa famille, pour entrer dans une existence nouvelle ; elle se détacherait du passé comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Cette crise, la plus décisive de la vie d'une femme, amenait avec soi une mélancolie dont Mathilde se trouvait toute pénétrée. Maintenant, assise sur une petite chaise basse, elle levait ses yeux gris sur Hélène, debout devant elle :

— Ce soir, je ne dormirai pas auprès de toi, ma petite sœur.

Hélène ne répondit rien et détourna un peu la tête; elle se sentait triste et ne voulait pas pleurer. Alors elle plaisanta de nouveau :

— Ce soir, tu ne penseras guère à moi, Mathilde!

— Peut-être! répondit Mathilde en rougissant.

Elles s'embrassèrent avec la tendresse de deux sœurs. Et très calmes, souriantes toutes deux, elles sortirent de la chambre pour descendre dans le salon.

Une foule nombreuse s'y pressait déjà. M. et Mme Nortillet avaient convié à ce mariage presque toute la ville ; et, selon la coutume provençale, les invités venaient saluer les fiancés avant de se rendre à l'église. Gustave Ducroc, dès qu'il aperçut Mathilde, s'avança au-devant d'elle et amoureusement la prit par la main : à côté l'un de l'autre maintenant, ils recevaient les félicitations et les vœux de ces amis dont la plupart lui étaient presque inconnus, et dont les visages avaient tous la même

expression de politesse banale. Pendant ce temps, Georges Ducroc s'empressait auprès d'Hélène; il devait lui servir de cavalier durant la journée entière, et un commencement d'intimité s'établissait naturellement entre eux.

Georges Ducroc ressemblait à son frère Gustave, mais il avait plus de finesse et moins de rondeur, plus de sérieux et moins d'entrain. Très joli garçon, avec de grands yeux d'Orient et une bouche un peu dédaigneuse, il était bien pris dans sa taille, élégant et parfumé. Hélène à son bras semblait faite pour s'appareiller à lui. Mince et souple dans une longue robe de soie grise, le cou libre et les poignets découverts, belle d'une beauté un peu tragique, un peu théâtrale, son élégance répondait-elle à celle de Georges Ducroc. Et on les regardait beaucoup, presque autant que le couple des jeunes fiancés; on les regardait d'autant plus qu'ils ne semblaient pas s'en apercevoir. Ils causaient. De quoi pouvaient-ils s'entretenir dans le grand salon qui s'emplissait et se désemplissait sans cesse d'une foule en toilette d'apparat? Georges disait tranquillement à Hélène :

— Je reviens de faire un bien beau voyage. J'ai parcouru toute la Grèce et une partie de l'ancienne Asie Mineure. Si je n'avais pas été obligé de rentrer pour le mariage de mon frère, je crois que je serais resté indéfiniment dans ces contrées, tant j'y trouvais de charme.

— Vous y retournerez peut-être?

— Pas tout de suite; plus tard sans doute, avec un compagnon de route. On est heureux de partir seul; on se croit capable de tout recevoir, de contenir en soi toutes les formes de beauté du monde. Puis il arrive un moment où l'ivresse que l'on éprouve es si grande qu'on voudrait pouvoir la partager; alors on regrette son égoïsme.

— Vous avez sans doute raison, dit Hélène. Cependant il vaut mieux mille fois être seul que de partager son émotion avec quelqu'un qui n'est pas digne de la comprendre.

Le cortège s'organisait pour se rendre à l'église de Sainte-Madeleine. Comme il n'y avait que la place des Prêcheurs à traverser, ce fut à pied que l'on fit ce trajet si court. Un doux soleil d'automne dorait les branches lourdes des platanes; et la fontaine de Chastel, avec son aigle aux ailes éployées sur le sommet de son obélisque, coupait d'un jet net l'air azuré. Dès qu'on ouvrit les portes de l'église, le ruissellement des orgues,

le scintillement des cierges et les fleurs massées en grosses touffes autour des piliers témoignaient qu'un événement solennel allait s'accomplir sous ces voûtes ; les lauriers dont on avait jonché le parvis répandaient leur odeur amère. Hélène, appuyée au bras de Georges Ducroc, se sentait un peu oppressée; elle avait hâte de gagner sa place. L'assistance, d'ailleurs, n'était pas très recueillie ; on causait à voix basse de chaise en chaise, et cela formait un brouhaha confus qui se prolongeait le long des trois nefs, car les orgues maintenant s'étaient tues, et le clergé venait de se ranger devant l'autel.

Alors le silence devint complet, et l'office commença. Hélène n'avait jamais appris à faire oraison, mais d'habitude elle subissait facilement cette sorte d'apaisement mystique, qui tombe de la voûte des temples. Elle s'étonnait aujourd'hui de se sentir dans une disposition aussi frivole, aussi dispersée, tandis que Mathilde et Gustave, agenouillés sur leurs prie-Dieu de velours rouge, recevaient la bénédiction du prêtre et échangeaient le symbolique anneau qui les rivait l'un à l'autre par une chaîne invisible, mais sacrée. Ses yeux, malgré elle, s'égaraient sur un tableau à demi effacé de la chapelle de Notre-Dame-de-Grâce, une « Annonciation » au charme puéril de quelque peintre primitif; puis ils allaient se poser, de l'autre côté de la nef, sur la délicieuse figure de Vierge que Chastel avait sculptée dans un marbre plus blanc que n'étaient les voiles de l'épouse. Cette Vierge compliquée et savante, si profane elle aussi et presque païenne par son attitude et son sourire, plaisait infiniment à Hélène. Elle ne put se défendre de se pencher vers Georges Ducroc et de la lui montrer du regard ; mais, moins agité qu'elle, il mit un doigt sur ses lèvres, comme pour l'inviter au recueillement. A cet instant même le prêtre élevait l'hostie, et le seul bruit que l'on entendît dans la vaste église était celui de la clochette argentine qu'un enfant de chœur agitait. Puis bientôt la dissipation recommença ; et, jusqu'à la fin de la messe, il y eut des têtes qui se retournaient, des coups d'œil qui s'échangeaient, des réflexions qui se donnaient libre cours derrière le couple immobile des nouveaux époux. Eux du moins étaient-ils émus? Hélène se le demandait; elle surveillait le dos de Mathilde, l'inflexion de son cou tourné légèrement du côté de Gustave; et un instant, comme ils avaient bougé un peu, elle vit leurs deux profils qui se répondaient, et le même sourire de joie triom-

phante, commencé sur les lèvres de Gustave, s'achever sur celles de Mathilde. Non, décidément, ils ne paraissaient point émus; c'était à peine s'ils avaient l'air d'écouter les derniers *Oremus* que l'officiant récitait. « A quoi bon alors, se disait Hélène, à quoi bon être venus jusqu'ici? » Et, mécontente d'elle-même et des autres, elle s'agenouilla et ferma les yeux sous sa main

Que cette journée lui avait paru abondante et diverse en sensations, et comme elle était lasse le soir! On avait discouru, on avait bu, on avait dansé, et Georges Ducroc, en bon chevalier servant, ne l'avait pas quittée d'une seconde. Elle croyait presque le sentir à côté d'elle encore, tant elle était imprégnée de sa présence; elle gardait sur elle l'odeur ambrée de sa moustache et de ses cheveux lisses; le son de sa voix nette et pénétrante résonnait encore à ses oreilles, et elle le revoyait empressé, réservé cependant avec ce soupçon de mystère qui le rendait attrayant et le sauvait de la banalité.

Pourtant d'autres pensées peu à peu se glissaient en elle; dans la chambre où elle était seule maintenant, le lit de Mathilde, recouvert d'une courte-pointe blanche, restait fermé auprès du sien. Que faisait Mathilde à cette minute? Il était dix heures du soir. Les jeunes époux étaient partis pour Marseille, où ils allaient prendre possession de leur nouvelle demeure. Sans doute ils y étaient entrés en se cachant, comme des amoureux en bonne fortune, afin de n'être point dérangés, ni surpris... Hélène n'allait pas plus loin dans ses conjectures; mais un trouble l'envahissait, et un émoi passait en elle. Vraiment elle n'avait nulle envie de dormir, bien qu'elle fût fatiguée et que ses jambes lui fissent mal. Assise sur la petite chaise basse où le matin même elle avait coiffé sa sœur, elle retrouvait la mélancolie qui les avait prises toutes deux au moment de se quitter. C'était la vie cela, s'aimer, s'habituer les uns aux autres, se séparer et mourir...

Tout à l'heure elle avait contenu ses larmes; maintenant elle les laissait couler; son visage était si brûlant que ces larmes lui semblaient fraîches; son sang battait à ses tempes comme si quelqu'un frappait à la porte. Mais qui donc songeait à elle en ce moment? Elle était seule, bien seule de la plus grande solitude, celle où l'on sent que personne de loin ni de

près ne veille avec vous. Ses parens dormaient dans la chambre voisine; son frère Léon, le seul qui habitât encore la maison, était sorti et ne rentrerait que tard dans la nuit, selon sa coutume; — quelquefois même il ne rentrait pas du tout! A l'étage au-dessous, chez les Champier, tout était mystère et silence : néanmoins, c'était sur eux que la pensée d'Hélène s'appuyait. Elle aurait voulu descendre et leur demander asile. Sans doute ils n'étaient couchés ni l'un ni l'autre; et, assis parmi les bibelots rares et les merveilles du passé, ils évoquaient sans parler les souvenirs d'autrefois. Leur sensibilité était riche et leur imagination féconde. En causant avec ces deux vieillards, on apercevait des aspects nouveaux de toutes choses. Et leur politesse raffinée, leur dédain du mesquin et du banal, déplaçaient l'axe sous lequel on était accoutumé d'envisager l'existence.

Hélène avait essuyé ses yeux et s'était glissée doucement dans son lit. Le repos maintenant était tout proche. Les idées ne lui venaient plus que comme des apparitions falotes, qui s'évanouissaient aussitôt. Son corps étendu était redevenu aussi léger que s'il flottait sur de molles et flexueuses vagues. Et la tête lui tournait un peu, vertige voluptueux qu'elle aimait lorsque, après une excitation trop vive, elle avait conscience de se dissoudre lentement dans l'infini. Elle suivit ainsi quelque temps l'hallucination de ses rêves... Au bras de Georges Ducroc, elle valsa encore éperdument ; elle entendit de nouveau la voix de M. Nortillet, qui portait un toast au bonheur des jeunes époux ; et le pétillement du champagne sur les bords de la coupe où elle allait poser ses lèvres lui chatouilla encore une fois les narines. Puis le sommeil la roula plus étroitement dans ses ondes, et elle ne sut plus rien elle-même du songe qui se continuait aux profondeurs sourdes de sa vie.

XIII

Chaque semaine Hélène et Léon allaient ensemble voir leur plus jeune frère Gabriel à l'École des Arts et Métiers. Cette promenade était charmante. On traversait les grands boulevards plantés d'arbres, établis sur les anciens remparts de la ville, et l'on rencontrait en chemin, sur une stèle de pierre, un buste naïf et charmant du roi saint Louis. Ce quartier verdoyant était

presque la campagne ; on y pouvait causer à l'aise et y marcher à petits pas sans être interrompu par des fâcheux. Quelquefois une charrette de métayer, emportée par des mules au trot inégal, soulevait l'épaisse couche de poussière qui rendait le sol blanc comme de l'albâtre; ou bien quelque mère, traînant sa progéniture, suivait les longues allées silencieuses. En face de l'École, un jardinet public, soigneusement entretenu, offrait un frais abri aux promeneurs. Mais dans ce jardin non plus il n'y avait presque jamais personne.

On aimait mieux aller sur le Cours, le fameux cours Mirabeau, où du matin au soir et du soir au matin on trouvait du bruit, de la gaieté, tout l'imprévu amusant de la vie urbaine.

Léon, depuis qu'il travaillait auprès du comte de Champier, avait pris des allures discrètes et un ton presque aristocratique. Sa personne mince et fragile, aux gestes menus, à l'expression délicate, semblait à peine sortie de l'adolescence, malgré la moustache brune qui ornait ses lèvres, et malgré les profondeurs d'un regard où rayonnait une âme singulièrement vibrante. Le frère et la sœur, qui s'étaient toujours tendrement aimés, avaient cessé de se faire des confidences mutuelles. Ils vivaient l'un près de l'autre sans presque plus se connaître ; et certainement ils sentaient que leur vie secrète, le fond de leur personnalité intime se dérobait sous ces apparences familières. Cette nuit encore Léon n'était rentré que fort tard ; Hélène l'avait entendu au petit jour ouvrir la lourde porte de l'hôtel dont il avait une clef, et gravir lestement le second étage. Sur ses traits fins il portait les stigmates de ses veilles fréquentes ; un peu de bistre soulignait ses paupières ; ses joues étaient légèrement fanées, et déjà une ride verticale se creusait au coin de sa bouche. En marchant, il tenait la tête baissée, songeur...

— A quoi penses-tu ? demanda Hélène tout à coup.

Et aussitôt elle regretta d'avoir jeté cette question indiscrète. Elle sentit le rouge monter à son front. Sans vouloir examiner la conduite de son frère, elle était persuadée qu'il avait une amourette ou une liaison, quelque femme enfin, dans sa vie, et que c'était là le motif de ses fréquentes absences. S'il était franc, s'il lui répondait par une confession dénuée d'artifice, quelle gêne n'en éprouverait-elle pas ? Et combien elle aimerait mieux

un décent et honnête mensonge! Oui, le mensonge est un acte de haute moralité; quand le silence est brusquement rompu, il est l'unique pont qui permette de passer impunément sur l'autre rivage. Mais Léon, aussi bien qu'Hélène, avait le goût inné de la franchise; il lui en coûtait de mentir, et contre cette obligation sociale son orgueil se rebellait vigoureusement.

— A quoi je pense? répondit-il en relevant la tête; à ce que j'ai fait cette nuit, Hélène.

Il passa son bras sous le sien.

— Tu ne te doutes pas de la passion magnifique qui remplit l'âme de ton frère. Eh bien! écoute. Tu es assez grande maintenant pour me comprendre. Et puisque nous voilà tous deux sortis de la coquille et prêts à nous élancer à la conquête de notre destin, il n'est pas mauvais que nous nous connaissions mieux... Qui sait si nous ne pourrons pas nous prêter l'un à l'autre un mutuel appui?

— Oh! fit Hélène, je ne suis guère experte dans les détours compliqués du sentiment!

Le jeune homme rougit à son tour, puis il sourit:

— Il ne s'agit pas de sentiment, ma petite Hélène, mais de l'esprit, de l'esprit uniquement. Les plus fortes passions naissent de là. Si Vauvenargues a dit que les grandes pensées viennent du cœur, il a mis au-dessus d'elles encore les élans de l'intelligence. Te souviens-tu de ses admirables lignes sur les premiers regards de la Gloire? Ces lignes, il les a rêvées, il les a écrites, tout près d'ici, dans les environs d'Aix, où il était venu chez ses parens se remettre d'une maladie grave. Ce fut, dit-on, la lecture d'un chapitre de Plutarque qui les lui suggéra. Il avait vingt-trois ans comme moi, et déjà il cherchait les moyens d'agrandir et de libérer son âme!

— Alors, dit Hélène rassurée, tu es ambitieux, toi aussi?

— Moi aussi! répéta Léon avec force.

Il continua:

— Être ambitieux, qu'est-ce donc si ce n'est se pénétrer de sa propre valeur et vouloir en tirer le meilleur parti possible? se réaliser, selon la loi essentielle imposée à chaque créature? Le plus difficile est de se connaître assez pour savoir dans quel sens diriger ses efforts. Cette étude de soi-même est la base de tout développement, de toute perfection. Je me suis étudié,

Hélène ; je m'étudie depuis que j'ai l'âge du discernement, et je crois bien être certain maintenant de ma vocation.

Les grands yeux violets d'Hélène s'enflammaient d'une sympathie ardente ; elle écoutait son frère et pressentait le secret qu'il allait dire :

— C'est littérateur que tu veux être? lui demanda-t-elle.

— Littérateur, oui ! Je m'y prépare lentement. Ce n'est pas un métier dans lequel il faille se jeter tout à coup, en faisant abandon de tout le reste, comme la peinture ou la sculpture qui exigent un apprentissage manuel long et difficile. Le poète, le romancier, le critique, l'homme de lettres enfin, doit d'abord ensemencer son esprit et laisser les germes mûrir au soleil. Après seulement il peut essayer de faire la moisson. Je n'en suis pas encore là !

— Mais alors tes soirées, Léon, et souvent tes nuits, où les passes-tu?

— Je vais te l'apprendre : nous sommes une dizaine de jeunes gens, tous animés du même espoir et qui nourrissons la même ambition, tous sans autres moyens d'existence que la profession où nous nous sommes trouvés engagés par la pente naturelle des circonstances ou la volonté de nos parens. Ce rêve d'art est la seule chose qui embellisse, qui auréole notre vie. Alors presque chaque soir nous nous réunissons pour lire, pour discuter nos idées, et nous griser de poésie et d'idéal ! Personne ne s'en doute ; on nous croit occupés à des plaisirs frivoles. C'est un grand secret que je viens de te confier là, Hélène !

— Oui, dit-elle en souriant, un très grand secret ! Mais ne crains rien, je ne le trahirai pas. Moi aussi, j'ai de beaux projets, des ambitions magnifiques ; je te les dirai peut-être quelque jour.

Elle avait prononcé cette dernière phrase à voix basse, et Léon ne l'entendit pas. Ils étaient arrivés devant les vastes bâtimens de l'École des Arts et Métiers, et le bruit ronflant des machines en marche remplissait l'air, comme le bourdonnement d'énormes abeilles.

— Entre seul, dit Hélène. Pour aujourd'hui, Gabriel se passera de ma visite. Je t'attendrai en face, dans le jardin Rambot. Tu viendras m'y rejoindre tout à l'heure. Le vacarme qu'on fait là dedans me brise la tête.

En réalité, les confidences de Léon venaient de la bouleverser toute. Elle y trouvait le point d'appui qui jusque-là lui avait manqué pour donner un nouvel essor à ses aspirations. Ainsi elle n'était pas seule de la famille à s'être reconnu une vocation esthétique. Sous le toit paternel, le plus aimé de ses frères rêvait, lui aussi, une existence d'art et de liberté! Mais combien pour elle cet affranchissement était plus difficile Combien il lui faudrait plus d'énergie, plus de persévérance pour y parvenir! Une femme, une simple jeune fille, que d'obstacles n'a-t-elle pas devant elle? Encore si elle habitait Paris, ou quelque grande ville pleine de ressources! Mais ici, sous la surveillance immédiate de ses parens, que pouvait-elle faire, sinon essayer de se perfectionner elle-même en dessinant d'après nature tout ce qui se présentait devant ses yeux? Pourtant un moment viendrait où il lui faudrait un maître. Ce maître, déjà elle se l'était choisi dans le secret de son cœur : c'était Laurent Cerisier. Auprès de lui, elle était sûre de trouver une direction pleine de sollicitude. Ne l'avait-il pas devinée et comprise du premier coup? Comme elle pensait à lui avec un respect plein de tendresse! Comme elle retournait vers lui, d'un brusque vol, dès qu'elle pouvait s'échapper des prises de la vie quotidienne! Hélas! il était bien loin, et c'était à peine si à de longs intervalles on recevait de ses nouvelles, quelques mots concis datés de cette ville de Rome, où il avait voulu finir ses jours, « en beauté, » disait-il, ainsi que dans l'apothéose d'un soleil couchant. Que cette vie paraissait à Hélène précieuse et enviable! N'était-ce pas la plus magnifique qu'un être humain pût souhaiter? Cependant quand chez elle on parlait du vieil artiste, on secouait la tête d'un air indulgent, comme s'il eût eu beaucoup à se faire pardonner : un vieil artiste, un vieil enfant, naïf, enthousiaste et ridiculement sincère...

Dans le petit jardin planté de tilleuls et de micocouliers, il faisait si doux, malgré l'automne, qu'Hélène, la tête renversée, la bouche entr'ouverte, respirait suavement l'air embaumé. Un bien-être la pénétrait toute; elle sentait ses poumons s'élargir, son sang circuler plus vite; et cette soif particulière, que seuls les gens du Midi connaissent, cette soif que nulle boisson rafraîchissante ne peut calmer, et qui n'est qu'une des formes du désir de vivre, cette soif à la fois douloureuse et délirante, la gagnait poignante une fois encore. Oh! oui, vivre! connaître

dans leur intensité toutes les joies et toutes les larmes! Ne rien perdre de ce trésor d'émotions qu'un dieu inconnu a caché dans notre poitrine! Vivre! Aimer! Travailler! Être d'un seul coup tout soi-même!

Hélène souriait aux espoirs de sa jeunesse. Demain elle allait avoir dix-huit ans. Cette date, qu'étant enfant elle considérait comme la fin d'un cycle et le commencement d'un autre, arrivait sournoisement, à petits pas, sans apporter aucun changement notable dans son existence. Et pourtant, depuis quelques mois, que de chemin moralement parcouru! Certes, ses énergies, sa volonté avaient pris une assiette plus ferme; elle avait appris beaucoup de choses; — elle avait appris surtout à réfléchir et à comparer. Le mariage de Mathilde, son dernier examen passé, autant d'événemens dont elle avait tiré profit pour son âme; elle apercevait devant elle maintenant un grand champ inculte, qu'il fallait défricher et ensemencer; mais ce champ désormais n'était plus un champ de servage. C'était le champ de sa vie, qui lui appartenait, et dont elle-même recueillerait les fruits. Une lumière d'aurore en caressait l'étendue; il semblait à Hélène que ses dix-huit ans allaient rajeunir la terre, comme si chaque être dans l'évolution de sa vie refaisait la genèse même du monde.

Elle souriait; Léon la retrouva ainsi toute seule sur le banc qu'ombrageaient les frondaisons rousses des tilleuls.

— A quoi penses-tu? lui demanda-t-il à son tour.

Et elle, suspendue à son bras, confiante et gonflée de jeunesse, lui fit en mots abondans la confidence de son rêve; le long du boulevard désert, tous deux s'en allaient d'un pas égal, heureux de s'être retrouvé une parité d'âme, frère et sœur, plus encore que par le sang, par le mystérieux décret qui les avait marqués d'un même signe.

XIV

« Ma chère Hélène,

« Je n'oublie pas que c'est ton anniversaire aujourd'hui. Si tu étais tout à fait gentille, tu viendrais ce soir dîner avec nous, et tu coucherais à la maison. Notre installation est complète maintenant, et hier on a posé les rideaux dans la petite chambre

que je te destine. Car tu viendras souvent, n'est-ce pas? — et longtemps? Je me réjouis de te faire connaître cette grande cité de Marseille, si différente de notre Aix, si vivante et si colorée. Je me réjouis surtout de t'embrasser et de t'avoir un peu à moi seule, — car Gustave ne compte pas : il n'est pas jaloux! Je t'attends. Alfred te conduira tantôt, et notre père te ramènera la semaine suivante, le jour où il viendra faire son cours, si tu crains d'affronter seule les dangers du tramway qui te dépose presque à ma porte.

« A ce soir, petite sœur,

« Mathilde. »

Cette lettre, qu'Alfred avait apportée en venant voir ses parens, causa une vive joie à Hélène. La pensée de se retrouver avec sa sœur, qu'elle n'avait pas revue depuis le mariage, l'enchantait, et comme Mme Nortillet s'offrait de l'aider à préparer son petit sac de voyage, elle s'aperçut seulement alors que le visage pâle de sa mère était tout imprégné de tristesse.

— Oh! maman, cela vous fait donc tant de peine de me voir partir, même pour si peu de temps! Quand Mathilde s'en est allée pour tout à fait le soir de ses noces, vous n'aviez pas l'air aussi désolé.

— C'est que Mathilde se mariait. Une fille mariée n'appartient presque plus à sa mère. Toi, tu m'appartiens toujours, mon Hélène, et plus que jamais, puisque tu es maintenant comme ma fille unique.

— Alors, si j'allais en Allemagne, ou ailleurs?

— Je souffrirais, mais je ne te le montrerais pas, car il s'agirait pour toi d'accomplir un devoir.

— Voulez-vous que je reste aujourd'hui?

Mme Nortillet fit « non, » en secouant doucement la tête. Elle plia avec soin le linge délicat d'Hélène; puis elle dit :

— A cette heure-ci, il y a dix-huit ans, tu venais au monde.

Et, souriante d'orgueil maternel :

— Quelle belle enfant tu étais déjà! C'était un plaisir de te montrer à demi nue dans tes langes, tant ton petit corps était gras et blanc comme celui du bambino?

Puis, redevenant triste, elle saisit Hélène par les épaules et plusieurs fois l'embrassa passionnément.

— Allons! fit la voix de M. Nortillet dans le salon voisin,

dépêche-toi, Hélène. Ton frère t'attend. L'exactitude est la politesse des femmes.

— Me voici, père. Je suis prête, dit Hélène.

Elle portait un costume de laine blanche et une toque de velours noir. Ses cheveux d'or bruni formaient un lourd chignon sur sa nuque. Alfred prit le petit sac, et tous deux partirent rapidement. On entendit dans l'escalier leurs voix jeunes se répondre.

— Nous voilà tout seuls ce soir, dit Mme Nortillet en s'asseyant à côté de son mari.

— Qu'importe? fit tendrement le professeur. C'est le sort des vieux époux de se retrouver seuls, le soir venu, quand ils ont achevé leur tâche. Il faut laisser les jeunes gens dépenser leurs activités; pour nous, si nous avons acquis la sagesse, nous devons nous suffire l'un à l'autre, comme aux premiers jours de notre union.

Dans sa barbe, où brillaient quelques fils d'argent, sa bouche de philosophe souriait avec mansuétude.

— Lis-moi, dit-il à sa femme, ce chapitre de Montaigne où il est dit que l'homme ne doit pas chercher à s'élever plus haut que lui-même, et qu'il a beau monter sur des échasses, c'est encore avec ses propres jambes qu'il doit marcher.

Et Mme Nortillet lut, d'une voix qui s'affermissait peu à peu, les phrases savoureuses du gentilhomme périgourdin.

Pendant ce temps, Hélène dans le tramway regardait les aspects divers de la campagne, qui devenait moins fertile à mesure qu'on s'approchait de la mer. A chaque village, la voiture s'arrêtait : un jardinet devant, un cabanon rustique, une cour de ferme où des enfans s'ébattaient au milieu des poules, de longs toits de chaume, l'herbe brûlée, la terre brune, les rochers formidables et blancs, les collines ourlées de bleu et de mauve, et le ciel d'un indigo cru d'où le vent chassait des troupeaux de nuages, voilà le panorama qui se renouvelait à chaque station, et dont les yeux étaient éblouis. Alfred, habitué à faire le même trajet constamment, n'y prenait plus garde; mais Hélène restait suspendue à ce paysage mouvant. Au bout d'une heure, le tramway stoppa au coin du vieux port. Des navires dressaient leurs mâts pointus ou leurs cheminées fumantes au-dessus des quais; et toute la vie de Marseille, grouillante et

tumultueuse, commençait là et se continuait dans une note exaspérée sur la Cannebière, dont on voyait la large chaussée couverte de monde et rougie par l'éclat du soleil couchant...

Les deux sœurs s'étaient jetées aux bras l'une de l'autre avec de grands cris de joie; et Mathilde tout de suite avait entraîné Hélène dans un petit salon, orné de japonaiseries, où elle se tenait chaque soir, expliquait-elle, « pour attendre le retour de son maître et seigneur. » Le mariage ne l'avait guère changée; à peine lui avait-il donné un air un peu plus grave, cette sorte d'auréole mystérieuse qui s'étend sur le front des jeunes femmes. Et, comme elle se coiffait autrement, avec ses cheveux partagés par une raie au milieu du front, Hélène, surprise, la considérait attentivement. Mathilde s'en aperçut :

— Tu ne me « remets » pas? lui demanda-t-elle en riant.

— Oh! si, dit Hélène. Ton rire seul me suffirait pour te reconnaître, quand même tu aurais un masque sur le visage.

Et, sérieuse, se rapprochant de la jeune épouse :

— Es-tu heureuse, au moins, ma chère Mathilde?

— Tout à fait! Gustave est le plus charmant, le plus empressé, le plus délicat des maris. Et amoureux à un point! Si tu savais...

Elle n'insista pas, voyant qu'Hélène se détournait un peu.

— Et toi? Qu'as-tu fait depuis mon départ? Que se passe-t-il à la maison? Travailles-tu encore?

— Non, répondit Hélène. Je suis en vacances en ce moment. On m'a donné quelques mois de repos jusqu'au printemps jusqu'à mon départ pour l'Allemagne.

Et elle ajouta tout bas, comme pour elle-même :

— Si j'y vais...

— Alors tu en profiteras, j'espère, pour venir souvent, très souvent, nous voir. Gustave en sera si heureux, et Georges aussi, qui me demande sans cesse de tes nouvelles! Tu as fait sur lui une impression considérable.

Elle riait encore; mais Hélène avait pâli. En accourant vite auprès de sa sœur, elle n'avait pas pensé rencontrer son cavalier servant du jour de la noce, le second fils Ducroc. Et pourtant, c'était bien naturel qu'il fût là, puisqu'il partageait les occupations de Gustave, et qu'il avait toujours vécu dans une intimité étroite avec lui.

— Oui, continua Mathilde d'un ton qu'elle cherchait à rendre indifférent, Georges aussi est un bien charmant garçon, et la femme qu'il épousera n'aura pas à se plaindre de son sort. Veux-tu passer dans ta chambre, Hélène?

Hélène ne demandait pas mieux : elle avait eu chaud en route; avant de se mettre à table, elle voulait rafraîchir son visage, arranger ses cheveux, « faire un petit raccord, » comme disait Mathilde, qui depuis son mariage semblait affectionner les expressions pittoresques. Puisqu'elle n'était plus vouée à l'enseignement, elle pouvait bien se débrider un peu!

— Tu es chez toi, ici; ne l'oublie pas, ma chère Hélène; et, si tu as besoin de quelque chose, ne te gêne pas pour le demander.

— Merci, dit Hélène; j'ai tout ce qu'il me faut dans mon petit sac.

Dans l'un des grands cafés dont les terrasses débordent les deux trottoirs de la Cannebière, quatre consommateurs sont assis, riant et causant. C'est Gustave, Georges, Mathilde et Hélène qui, après dîner, sont venus prendre des boissons glacées qu'ils aspirent lentement au bout de longs tubes de paille. Il fait doux. Une odeur capiteuse d'absinthe, de tabac d'Orient et de femmes, rôde autour des tables encombrées ; car il y a autant de femmes que d'hommes, — plus peut-être, — et, toutes, elles sont élégantes, jolies, bien parées et séduisantes. Beaucoup ont le visage arrangé, et du kohl autour des paupières ; quelques-unes sont décolletées sous le grand manteau de satin; leurs doigts sont surchargés de bagues, et même les bourgeoises qui sont venues en famille ont cet aspect un peu exotique qui ajoute du piquant à leurs traits.

Hélène considère ce milieu si nouveau pour elle ; une petite ivresse lui monte au cerveau parce que son cocktail est un peu trop chargé de cherry-brandy, et parce que les yeux de Georges fixés sur les siens émettent un fluide étrange. Mathilde, très en beauté, lance à Gustave des regards lourds de passion. Il y a de la volupté, du désir, de la joie de vivre, dans cette atmosphère aux relens frelatés. Ici le visage de la Fortune prend une expression bénévole ; l'argent circule avec le rire ; gaieté superficielle, luxe facile, qui néanmoins flattent agréablement les sens. Des marchandes de fleurs, jolies aussi, passent à travers

les tables, offrent leur étalage parfumé; tout le monde se fleurit; pour un peu on se couronnerait de roses comme au temps de Moschus ou d'Anacréon.

Georges a rapproché sa chaise de celle d'Hélène; il est maintenant tout contre elle, à la toucher; et comme Mathilde et Gustave se parlent à voix basse, le second fils Ducroc pose sa main sur la main élégante et fine qui tient d'un geste gracieux la longue flûte de paille.

— Quelle admirable soirée! dit-il; on se croirait sous le ciel de Grèce!

Hélène le regarde, oppressée, et ne répond pas. Alors le jeune homme ajoute d'une voix brûlante:

— Et vous, vous ressemblez à la Diane d'Éphèse au front blanc qui longtemps fut adorée sur ces rivages méditerranéens. Vous avez la beauté d'une vierge antique; et toute la poésie de l'Hellade gît dans vos prunelles violettes.

XV

Hélène était revenue assez troublée de son premier voyage à Marseille... Cependant elle y était retournée fréquemment, et chaque fois elle y avait éprouvé un plaisir plus vif. Un charme spécial l'attirait dans cette vieille cité toujours jeune où elle sentait passer un grand souffle de vie qui exaltait sa sensibilité. La somptuosité des monumens, le Musée où les admirables fresques de Puvis de Chavannes accueillaient les visiteurs; les jardins ornés de portiques et de groupes de marbre qu'elle parcourait avec Mathilde, tout cela mûrissait en elle le désir de devenir une artiste; les formes, les couleurs, le mirage perpétuel de la lumière lui fournissaient à tout instant de nouveaux motifs d'études; et secrètement elle travaillait avec une ardeur toujours plus intense.

Un matin, comme sa sœur l'avait amenée du côté de la Joliette, elle vit plusieurs grands navires en partance. Une foule de voyageurs se pressaient sur les pontons d'embarquement. On échangeait les embrassades des adieux. Au loin, la mer aux vagues hautes, d'un bleu cassant, se vallonnait comme une plaine aux durs sillons; et le rutilant soleil frappant sur elle en faisait jaillir un éparpillement de fusées multicolores.

Le premier navire qui devait quitter le port tanguait déjà,

libéré de ses ancres; un pavillon de trois couleurs, flanqué d'un écusson royal, flottait à sa poupe.

— Où va-t-il, celui-là? demanda Hélène.

— A Civita Vecchia. C'est un navire italien. Beaucoup de gens, pour aller à Rome, préfèrent prendre cette voie maritime. C'est un peu plus long, mais ce doit être bien plus délicieux!

— Certes! — Et combien de temps met-on pour arriver?

— Pas très longtemps : une trentaine d'heures, je pense. Aurais-tu donc envie de t'embarquer, Hélène?

Hélène ne répondit pas; toute son âme était attachée aux flancs de ce navire chargé de passagers qui bientôt allait toucher la terre latine. Ainsi, ce n'était pas plus difficile que cela; il suffisait de vouloir, de dire adieu aux siens et de traverser une passerelle fragile, pour être transporté jusqu'au seuil de cette Rome dont elle rêvait sans cesse. L'image de Laurent Cerisier s'évoqua soudain devant ses yeux; et de grands noms, comme des flambeaux allumés dans l'ombre, surgissaient en même temps dans sa mémoire : Michel-Ange, Raphaël, l'énigmatique Léonard et le pieux Bramante, et le tendre Canova. Que savait-elle d'eux? Que connaissait-elle de leurs chefs-d'œuvre? Rien ou presque! Ah! divin attrait, prestige souverain de la gloire! Hélène rêvait de s'élancer vers ces génies immortels, et, sans se retourner comme la femme de l'Écriture, de tout quitter pour aller à eux!

Rentrée depuis trois jours à Aix, Hélène, cette nuit-là, ne s'était pas couchée; elle veillait dans sa petite chambre de jeune fille où le lit vide de Mathilde demeurait encore. Jamais elle ne s'était trouvée aussi perplexe, aussi divisée, et jamais le besoin d'un conseil ne s'était fait sentir aussi impérieusement dans le vague remous de sa conscience. Au moment de choisir sa vie, ou tout au moins d'en accomplir le premier pas décisif, elle hésitait, prise de cette angoisse que l'on éprouve devant l'inconnu. Le temps passait. On arrivait aux premières journées d'avril. Cet hiver, coupé de fréquens voyages à Marseille, s'était écoulé pour elle comme un songe invraisemblable pendant lequel des sensations fugitives l'avaient tour à tour inquiétée ou charmée. Quelques réalités troublantes s'étaient révélées à son esprit; et l'arbuste de ses illusions d'enfant et d'adolescente avait perdu quelques-uns de ses rameaux, tandis que d'autre part une

vision plus nette naissait en elle de son droit au libre développement et au bonheur. Or, à son point de vue, le bonheur, c'était uniquement suivre l'appel de sa vocation et ne point se refuser à la voix qui ne cessait de parler en elle plus haut que toutes les autres voix. Oui ; mais il y avait aussi le devoir, le devoir austère et intransigeant qu'on lui avait toujours appris à respecter. Il y avait ses parens qu'elle aimait, ce père d'un si noble caractère, cette mère d'une sensibilité si nerveuse. Les quitter, les abandonner, meurtrir leur cœur, décevoir leurs espérances, n'était-ce pas d'un affreux égoïsme ? Et, puisqu'elle leur était redevable de la vie, ne devait-elle pas leur en sacrifier au moins la printanière floraison, comme une dîme payée à des maîtres bons et généreux ? Ces idées, profondément enracinées en elle parce qu'elles étaient celles de sa race, combattaient avec la voix haute, avec la voix impérieuse qui l'appelait à un autre destin. Cette voix, n'était-ce pas celle de l'aïeul qui, lui aussi, revivait dans son sang, dans son âme, et voulait prendre sa revanche des injustices qui l'avaient accablé ? Si elle devenait une grande artiste, elle vengerait la mémoire d'Auguste Nau, elle ferait resplendir, sur le front attristé de l'aïeul, l'auréole radieuse de la gloire. Ce serait avec lui, pour lui, qu'elle travaillerait ; et tout le sentiment de sa force lui viendrait de là...

Deux heures du matin. La porte de l'hôtel vient de s'ouvrir et se referme sourdement. Et bientôt le pas léger de Léon résonne dans l'escalier du second étage. Hélène, dans le désarroi moral où elle se débat, éprouve un soulagement à sentir son frère près d'elle ; lui seul de toute la famille, il pourra évaluer et partager peut-être le poids angoissant de ses scrupules ; et s'il n'a pas l'autorité voulue pour lui donner une impulsion décisive, il pourra du moins l'aider à voir un peu plus clair dans l'horizon immédiat de sa vie. Hélène l'appelle, et tous deux, par un sentiment de convenance qu'ils ne cherchent pas à analyser, se rendent au salon, dont ils allument les grands candélabres.

— Voilà ! confesse Hélène, je ne puis pas dormir ; je ne puis même pas lire, ni travailler. J'ai perdu mon assiette, mon équilibre. Il faut absolument que je me décide à vouloir quelque chose.

— Oui, dit Léon, je sais quel est ton rêve, petite sœur. Alors tu n'y as pas renoncé ?

— Au contraire ! J'ai peur seulement de faire de la peine à nos parens, qui sont si bons, si dévoués pour nous. O Léon, où donc est la justice ? où donc est la vérité ?

— Ce n'est pas moi qui te le dirai, ma chère Hélène. Ces problèmes sont de ceux dont la solution nous échappe, et que l'expérience seule résout. Seulement, alors il est souvent trop tard !... Pourquoi ne consulterais-tu pas des gens désintéressés et prudens ? Le comte de Champier, par exemple, ou sa femme ? Tous deux doivent être d'excellent conseil.

— Je n'oserais jamais leur parler de ces choses intimes !

— Tu aurais tort. Ils sont capables de tout comprendre. Ces gentilshommes qui ont gardé si fortement sur eux l'empreinte du passé ont l'esprit le plus large, le plus libéral qui soit au monde. Bien des individus, férus des idées nouvelles, sont loin d'avoir la même ampleur de jugement. Va les trouver, Hélène, raconte-leur tes secrètes aspirations, et même fais-leur voir tes essais, ces dessins que tu caches si soigneusement et qui m'ont paru si beaux certain soir que tu m'as permis d'y jeter un coup d'œil.

— Oh ! dit Hélène, cela n'en vaut pas la peine ; et puis il y en a trop ! Depuis que j'ai passé mon examen, chaque jour, à Marseille ou ici, j'ai travaillé. J'aurais de quoi tapisser ma chambre avec tous ces bouts de carton !

— Je sais ce que donne la régularité dans le labeur, dit Léon avec un accent passionné ; moi qui suis pris par tant de besognes, j'ai déjà trois manuscrits prêts à être imprimés et qui d'ailleurs attendront probablement longtemps avant de voir le jour...

— Pourquoi dis-tu cela ? Tu doutes donc aussi de toi-même ?

— Oui, de moi et des autres ! Allons ! petite sœur, va te reposer maintenant. Il est tard. Demain j'annoncerai ta visite aux Champier : — ou, si tu le préfères, je te conduirai moi-même chez eux.

— Non, dit Hélène après avoir hésité un instant. J'irai seule. Merci, Léon.

Ils se donnèrent une poignée de main affectueuse et se quittèrent. Mais Hélène, rentrée dans sa chambre, ne se coucha pas encore. Parmi ses dessins, elle choisissait ceux qui lui paraissaient le moins indignes d'être soumis à la haute compétence

du comte et de la comtesse de Champier. Pourtant, en acceptant à l'avance leur jugement, elle réservait encore sa volonté.

— S'ils me disent que cela ne vaut rien, eh bien! je me remettrai au travail, je donnerai un nouvel effort jusqu'à ce que je me sente assez débrouillée pour pouvoir suivre avec fruit les leçons d'un maître.

Le seul point qui l'inquiétât était de savoir si *moralement* elle était libre de choisir sa vie.

La comtesse de Champier avait reçu sa jeune voisine dans le petit atelier où du matin au soir elle se tenait, occupée à peindre ses miniatures précieuses. Son accueil avait été si simple, si bienveillant que tout de suite et sans effort Hélène lui avait ouvert son âme. Certes, Léon ne s'était pas trompé; la mentalité de cette noble femme, qui semblait la sœur jumelle des marquises de Nattier et de Fragonard, était singulièrement moderne et avisée : et sa psychologie, bien qu'elle ne fût pas fondée sur des bases purement rationalistes, eût pu en remontrer à celle de beaucoup des nouveaux prophètes de la conscience contemporaine.

Après une heure d'entretien avec Hélène, la comtesse de Champier était fixée sur son cas : cette passionnée, cette ardente ne ferait jamais rien à demi; il lui fallait un grand devoir, un grand amour, ou une grande espérance. Si l'art l'avait subjuguée à ce point, c'est qu'elle y voyait une façon de dépenser le surcroît de son affectivité. Mais cette enfant de dix-huit ans ne se trompait-elle pas sur ce qu'elle appelait une vocation irrésistible? Prudente, la comtesse ne se pressait point de conclure. Elle savait trop ce qu'il en coûte aux âmes exaltées de se tromper sur leur idéal. Elle-même avait parcouru ces étapes douloureuses, et l'art n'était venu que plus tard atténuer pour elle les indicibles tourmens du cœur.

— Je voudrais, dit-elle à Hélène, vous mettre en garde contre une résolution trop prompte. Toute vocation doit être sérieusement éprouvée, et la vôtre n'en est encore qu'à la période de l'enthousiasme. Si, au lieu de vouloir tenir la palette ou l'ébauchoir, vous aviez eu l'idée de prendre le voile, — en admettant que vous fussiez née un siècle plus tôt, et que votre père, au lieu d'être un professeur à la Faculté des lettres, eût été un simple bourgeois enraciné dans les croyances de ses ancêtres; —

si, dis-je, vous aviez eu l'idée de prendre le voile, que d'obstacles n'auriez-vous pas rencontrés, même au sein du cloître, avant d'être admise à prononcer les grands vœux ! La vraie vocation artistique, au fond, n'a pas tant de différences avec la vocation religieuse ; c'est aussi une donation de tout son être, et les grands artistes sont presque tous de grands possédés. Voilà ce qu'il faut savoir avant d'aborder l'autel.

— Mais, dit Hélène, a-t-on le droit de disposer ainsi de soi-même? Vous parlez de la vocation du cloître : combien de fois n'a-t-on pas reproché aux futures religieuses d'avoir abandonné le foyer domestique pour répondre à ce qu'elles croyaient être l'appel de Dieu?

— Chacun est maître de sa vie, répondit lentement la comtesse de Champier; mais vous n'êtes pas à l'âge des résolutions définitives. A dix-huit ans, on ne lie pas à l'avance tout son destin. Parlez à votre père, examinez avec lui vos chances d'avenir. Il ne peut pas vous refuser de faire ce qu'on appelle un essai loyal.

Elle regarda tendrement la jeune fille.

— Travaillez et attendez !... Attendez que l'amour passe... Là sera la véritable épreuve, à laquelle vous reconnaîtrez votre vocation. Quand l'amour passera avec son flambeau et son sourire, avec sa langueur et ses parfums, si vous ne vous détournez pas de votre chemin pour le suivre, si vous lui préférez l'austère labeur et la solitude, alors seulement vous pourrez dire que vous êtes vraiment appelée, que vous ne vous êtes pas trompée sur vous-même.

Hélène avait saisi la main de M[me] de Champier, cette main fine et douce ; elle la baisait avec ferveur; il lui semblait que le destin lui avait envoyé le guide même dont elle avait besoin pour diriger sa jeunesse. En même temps, le sentiment d'être comprise par cette grande dame mélancolique et discrète, qui savait si bien la vie, lui apportait une de ces joies rares que l'on savoure dévotement quand on a soi-même une âme rebelle aux promiscuités vulgaires.

XVI

M. Nortillet sortait, sa serviette sous le bras, de la Faculté des lettres, quand il eut la surprise de rencontrer le comte de

Champier qui se rendait à l'église du Saint-Sauveur pour y relever une inscription romaine mal transcrite, croyait-il, dans les divers recueils épigraphiques de la ville.

— Venez avec moi, proposa le comte. Je serai enchanté d'avoir votre opinion sur cette lecture difficile.

Ils traversèrent ensemble la place de l'Université. Le vieux portail du Saint-Sauveur, avec ses trois arcades ogivales décorées d'anges ailés, et son tympan aux figures mutilées où l'image seule du Christ transfiguré demeurait encore, ce portail fameux dont la Révolution brisa les emblèmes, mais qui reste malgré tout un des plus beaux ouvrages d'architecture du xv[e] siècle, prenait dans la lumière de ce jour d'avril un si puissant relief que les deux hommes s'arrêtèrent un instant pour en contempler les lignes. Puis ils se découvrirent et pénétrèrent sous la voûte obscure.

— Par ici, dit le comte de Champier, auquel les moindres détours de l'immense édifice étaient familiers.

Dans la nef de gauche, ils s'arrêtèrent devant l'inscription litigieuse gravée dans un fût de colonne, inscription que l'on croyait antérieure à l'église actuelle et qui devait provenir de l'ancien temple d'Apollon ; plusieurs lettres en étaient effacées et des abréviations nombreuses en obscurcissaient encore le sens. Ils la déchiffrèrent péniblement, puis, heureux de s'être mis d'accord, ils continuèrent leur promenade à travers la cathédrale. Un peu plus loin, l'ancienne chapelle de l'Université attira l'attention du professeur. C'était là que jadis les étudians, après avoir entendu la messe du Saint-Esprit, venaient, toutes cloches sonnantes, se soumettre à l'examen des docteurs. Cérémonie redoutable et solennelle ! Le candidat reçu était reconduit chez lui en grande pompe par le chancelier suivi de tous les professeurs ; et aussitôt les ripailles commençaient ; on faisait venir « des demoiselles et des tambourins, » — et les bonnets carrés des docteurs ne dédaignaient pas de fraterniser avec les chaperons enrubannés des gentilles Provençales. Dans la ville d'Aix, ces joyeusetés étaient restées célèbres ; le comte de Champier, qui en connaissait long sur ce chapitre, se plaisait à les rappeler à M. Nortillet.

— Les temps sont bien changés, disait-il. Ah ! monsieur le professeur ! La jeunesse dans ce temps-là était plus gaie qu'aujourd'hui !

— Sans doute, approuva M. Nortillet, mais aujourd'hui tout le monde sait lire et écrire; tout le monde peut conquérir ces degrés qui autrefois étaient réservés à une élite.

— En êtes-vous bien sûr? demanda malicieusement le vieux gentilhomme.

Et, ravi de trouver un interlocuteur complaisant, il entraîna M. Nortillet jusque dans une autre chapelle sans autel, où seul se trouvait un vieux banc de granit surmonté d'une table d'ardoise, sur laquelle se lisait la très curieuse apostrophe funèbre consacrée par Pierre Laugier, « advocat au Parlement, à son épouse et fidèle consorte : »

De fleurs ceincte, sainte âme, or ceincte d'esprits saints...

Pendant une heure encore ils rôdèrent ainsi, évoquant l'âme des pierres. Quand ils sortirent, le soleil sur le portail de la Transfiguration ne lançait plus que des flèches tremblantes. Alors le comte de Champier, dont le visage avait pris une expression plus grave, dit doucement au professeur:

— J'ai vu hier un bien beau dessin représentant cette façade ogivale du Saint-Sauveur. Vous ne vous douteriez pas de quel nom il était signé?

— Je ne m'en doute pas en effet; et d'ailleurs, je ne m'occupe guère de choses d'art; je n'en ai ni le goût, ni le temps.

— Ce dessin, reprit M. de Champier, était accompagné de plusieurs autres, tous d'une facture remarquable et qui dénotent chez leur auteur des dispositions singulièrement heureuses.

— En vérité? Et c'est un élève de notre école?

— Non; c'est une jeune fille et elle s'est formée seule, ou à peu près; c'est votre fille Hélène, monsieur Nortillet. Demandez-lui de vous montrer ses cartons; vous serez émerveillé et sans doute vous verrez dans ces essais, encore un peu rudimentaires, la promesse d'un grand talent futur.

— Je ne destine pas Hélène à la carrière artistique.

— Elle s'y destine peut-être elle-même. En tout cas, vous voilà prévenu. J'estime qu'il y a de ce côté une indication très sérieuse. — Revenez-vous avec moi par la rue de la Louvière?

— Merci, dit le professeur; j'ai une course à faire en ville, avant de rentrer.

Un peu brusquement il répondit à la poignée de main de M. de Champier. Il était ennuyé de l'intervention du comte et

dépité de ce qu'Hélène ne l'eût pas mis directement au courant de ses projets. Mais surtout il se demandait avec inquiétude de quelle façon il accueillerait les ouvertures de sa fille. Le moment approchait où elle devait partir pour l'Allemagne; déjà l'aimable famille de Mannheim, chez qui était descendue Mathilde, réclamait sa sœur, qui lui avait été annoncée. Les loisirs de la jeune bachelière touchaient à leur fin; il fallait maintenant qu'elle s'attachât à un travail régulier. Parce que l'aînée s'était mariée richement, était-ce une raison pour que l'avenir de la cadette fût assuré?

Tout en réfléchissant, M. Nortillet s'en allait au hasard par les étroites ruelles du canton Saint-Sauveur. Il avait oublié la course en ville dont sa femme l'avait chargé. Il redoutait presque de rentrer à la maison, d'offrir à ses dames un visage sévère et de provoquer par cela même une explication qui se produirait toujours assez tôt. Mais la fatalité le poursuivait ce jour-là; comme il tournait au coin de la rue des Guerriers, il se buta presque contre Léon et Hélène. Le frère et la sœur profitaient de cette fin de journée nimbée d'un crépuscule orageux pour flâner, en amateurs de pittoresque, dans ces vieux quartiers où ils déambulaient, amusés et ravis, comme s'ils eussent découvert une Pompéi nouvelle. Cette rencontre était celle de la Folie et de la Sagesse. Léon s'esquiva à propos, jugeant que l'heure avait sonné des paroles décisives, et qu'Hélène ne saurait trouver une meilleure occasion de s'expliquer; — et sans doute pensait-elle de même, car déjà elle avait pris le bras de son père et elle se préparait à lui raconter sa visite à Mme de Champier. Mais le professeur ne lui en laissa pas le temps, et ce fut lui qui tout de suite l'interrogea :

— Pourquoi as-tu des secrets pour moi, Hélène?

— Des secrets, mon père? Je n'en ai jamais eu qu'un seul, et je suis prête à vous en faire la confidence.

Sa voix était assurée; elle marchait d'un pas égal, occupant avec lui tout le milieu de la rue étroite.

— Peut-être me pardonnerez-vous d'avoir tardé jusqu'à ce jour lorsque je vous aurai dit que la seule raison de mon silence était la crainte de vous contrarier. Mais cette crainte doit céder devant la nécessité où je me trouve d'être sincère. Ne vous ai-je pas d'ailleurs entendu bien souvent répéter que l'éducation dont les enfans sont redevables à leurs parens n'est

que le point de départ d'une autre culture plus spéciale, plus individuelle, et que chaque être se doit à soi-même de se développer selon ses goûts et ses instincts? Vous avez permis à mon jeune frère Gabriel de quitter le Lycée pour entrer à l'École des Arts et Métiers, et en cela vous avez donné une sanction à ces principes. A mon tour, je voudrais suivre ma voie; or je ne me sens aucune disposition pour l'enseignement, mon père.

— Et tu voudrais être une artiste, dessiner, peindre, sculpter, que sais-je? Parce que tu manies assez gentiment le crayon, tu t'imagines que du jour au lendemain, tu pourras devenir célèbre?

— Non, mon père. Mes raisons sont beaucoup plus hautes et plus décisives. Je vous les expliquerai une autre fois. Pour aujourd'hui, je veux vous assurer seulement qu'il ne s'agit que d'une épreuve, d'un « essai loyal » (elle se souvenait du mot de Mme de Champier); et ce que je voudrais obtenir de vous, c'est qu'au lieu de m'envoyer en Allemagne perdre une année, parmi des gens qui ne comprendront rien à mes aspirations ni à mes goûts, vous me permettiez d'aller en Italie travailler, étudier les maîtres, chercher si vraiment je peux arriver à être une artiste.

— Tu veux aller chez les Laurent Cerisier? J'en étais sûr! Leur visite t'a tourné la tête!

— Ce n'est pas leur visite; écoutez-moi, père, je vous en supplie! C'est dans le Musée, où j'étais restée un instant à l'écart... Après avoir vu et admiré bien des chefs-d'œuvre sans que pourtant ma sensibilité en eût été troublée, je me suis trouvée tout à coup en face d'un fragment de marbre antique, un enfant nu qui reposait, le menton dans la paume de sa main... Alors j'ai éprouvé une émotion nouvelle, indicible qui m'a retournée tout entière; et à partir de cette minute, je me suis juré à moi-même de chercher dans les formes de cette beauté divine la raison d'être de ma vie.

M. Nortillet ne répondit pas. Pourquoi avait-il, lui aussi, les paupières mouillées de larmes et le creux des mains humide? Sans rien plus se dire l'un à l'autre, ils continuèrent à avancer dans la ville drapée d'orangé et de pourpre. Ce fut seulement quand ils furent en face des cariatides de l'hôtel de Champier que le professeur murmura à sa fille d'une voix sourde :

— Ne parle pas encore à ta mère. Je tâcherai d'arranger tout cela.

XVII

Hélène était repartie pour Marseille; sa sœur la réclamait pour les fêtes de Pâques, que d'habitude on passait aux Pinchinats; mais cette année le mariage de l'aînée des filles déplaçait le centre de la vie de famille, et la maison de la nouvelle Mme Ducroc constituait presque pour Hélène un second foyer. Puis l'espoir d'une maternité prochaine réjouissait déjà le cœur de Mathilde, et elle avait hâte d'en faire confidence à sa sœur. C'était tout un avenir riant et doux qui se préparait pour le jeune ménage; plus d'intimité encore, plus de tendresse avivant l'ardente flamme de l'amour.

— Voilà, disait Mathilde à Hélène tout en tricotant de petites brassières de laine blanche, voilà le moment le plus doux de la vie d'une femme, quand, après avoir reçu le baiser de l'époux, elle sent dans ses flancs s'animer une autre présence humaine. Au fond nous sommes créées pour cela, pas pour autre chose.

— Tu n'as pas toujours parlé ainsi, répondit Hélène. Ne te moquais-tu pas assez de tes amies d'Allemagne, les filles du professeur de Mannheim, qui n'avaient pas d'autre idéal que cette existence bourgeoise et honnête dans laquelle tu te délectes aujourd'hui?...

— Parce qu'alors je ne connaissais rien de la vie, ni de l'amour. J'étais comme le renard devant la treille, dont les beau raisins ne mûrissent pas pour lui : ils sont trop verts. Je me croyais condamnée à ne les goûter jamais, ces beaux raisins que le soleil dore doucement pendant les longs jours d'été, et dont la vendange réjouit les soirs brumeux de l'hiver.

— Penses-tu nourrir ton enfant, Mathilde?

— Absolument. Je veux être une mère totale. J'ai lu Jean-Jacques, ma chère! Je connais mes devoirs!

Elle riait de ce rire encore puéril qui remplissait le petit salon, et résonnait au creux des porcelaines de Chine. Très sérieuse, Hélène la contemplait curieusement.

— Donne, que je t'aide à tricoter ces petites machines; j'aurai au moins fait quelque chose pour mon futur neveu.

— Ce sera une fille! Gustave me l'a bien promis ; une petite

fille, une petite poupée, avec de grands yeux de velours et des cheveux frisottans. Quel bonheur quand elle pourra sauter sur mes genoux !

— Comment l'appelleras-tu ?

— Noélie, comme sa grand'mère. C'est bien le moins que l'on perpétue le souvenir des vieux parens. Cette pauvre maman, qui nous a si tendrement élevées !... C'est quand on est mariée, Hélène, et qu'on va être mère à son tour que l'on comprend tout ce qu'il y a de touchant et de sacré dans ce grand amour maternel.

Hélène avait baissé le front et ses doigts tremblaient un peu autour des longues aiguilles d'ivoire. N'avait-elle donc pas de cœur, elle, ni d'entrailles, ni plus rien d'humain? Était-elle un monstre tout à fait ?

— Tu ne sais pas? dit-elle à Mathilde. Je vais aller en Italie ce printemps travailler le dessin et la sculpture avec Laurent Cerisier, s'il veut bien consentir à me recevoir.

Mathilde sursauta :

— Est-il possible? Tu quitterais papa et maman?

— Je les quitterais bien si j'allais en Allemagne, Mathilde, comme tu l'as fait toi-même. Et si je me mariais, je les quitterais bien encore, comme tu l'as fait une seconde fois.

— Ce n'est pas la même chose, répondit Mathilde scandalisée. Je ne t'aurais pas crue si égoïste, Hélène !

— Alors tu me blâmes? Tu trouves mauvais que je veuille devenir une artiste ?

— Ma pauvre petite, dit Mathilde qui avait repris son calme, j'avais rêvé pour toi un autre destin. Tu es belle, tu es intelligente, tu as une âme d'une qualité exceptionnelle ; et, avec tous ces dons, tu vas te jeter dans l'inconnu !

— Justement, répondit Hélène en essayant de plaisanter, on n'a pas besoin de tant de choses que cela pour entrer en ménage !

— On a besoin de tout son cœur, de tout son esprit pour aimer et pour être aimée, assura Mathilde.

Elles se turent. Très vite leurs aiguilles marchaient, faisant naître les petits vêtemens douillets, prêts à contenir le corps de l'enfant, et, plus vite que les aiguilles, leurs pensées couraient, bâtissaient la demeure où logerait leur rêve futur. Quelques instans après, Gustave entra, suivi de Georges. Ils

portaient de grosses touffes d'anémones, qu'ils offrirent aux deux jeunes femmes.

Chaque après-midi, quand le temps était beau, Gustave et Mathilde faisaient faire à Hélène une excursion dans les environs de Marseille. Georges Ducroc les accompagnait presque toujours, ainsi qu'Alfred Nortillet; le futur docteur quittait le moins possible ses deux amis, qu'il était fier d'avoir introduits dans sa famille; il se félicitait d'avoir préparé ainsi le bonheur de Mathilde, en frère aîné sagace et avisé. Peut-être oubliait-il trop aisément que Mathilde avait elle-même su conquérir son bonheur par sa grâce souriante et l'adroite mise en valeur de ses séductions féminines.

Ce jour-là on était allé visiter le petit port de Martigues, la Venise provençale, qui sommeille sur l'étang de Berre. C'était dans cet endroit que jadis le père Ducroc avait établi son premier comptoir pour l'exportation de l'huile, source de sa respectable fortune. Ses deux fils y retournaient toujours avec plaisir, se souvenant d'y avoir joué dans leur petite enfance et d'y avoir mangé des tartines de « poutargue, » dont le goût fortement accusé leur laissait aux lèvres comme une exhalaison de toute la vie poissonneuse qui grouillait au fond des étangs. Mathilde et Hélène ne connaissaient pas encore ce lieu dont elles avaient souvent entendu parler; pelotonnées au fond de la voiture, en face de Georges et de Gustave, tandis qu'Alfred, sur le siège, indiquait au cocher le meilleur chemin, elles jouissaient de la beauté de cette contrée, si différente de tout ce qui l'entourait, si enveloppée de silence, si active sous l'engourdissement de ses eaux... Les canaux étroits, bordés de maisons régulières qui se reflétaient dans leur profondeur, les ponts de bois ou de pierre sous lesquels les bateaux passaient sans éveiller aucun écho, — tartanes de la rivière de Gênes, ou gracieuses « allèges » d'Arles, qui semblaient des hirondelles rasant l'humide élément,— cet imprévu d'une civilisation échouée là depuis des siècles, touchaient vivement l'imagination curieuse de Mathilde et la sensibilité d'Hélène. Elles voulurent descendre bien avant que l'on fût parvenu au terme du voyage. D'ailleurs, le chemin se rétrécissait de plus en plus, et la voiture maintenant avait peine à y passer.

Trois petites cités flottantes sur les eaux formaient le vieux

bourg de Martigues, où jadis le consul romain, Marius, accompagné de la prophétesse Martha qui lui avait prédit la gloire, était débarqué un soir d'automne pour balayer de l'ouragan de ses légions les Teutons aux mains brutales. Le nom de la prophétesse était resté depuis attaché à ces rivages. En réalité, les trois petites cités, reliées entre elles par des ponts branlans, avaient gardé chacune sa vie et son expression individuelles. La plus secrète et la plus charmante était celle que l'on appelait l'Isle et où une église à la belle façade arrondie était comme le port où venaient se réfugier les pêcheurs. Elle était pleine d'ex-voto, cette église, de naïfs symboles de foi. Une odeur de goudron de résine y flottait, plus forte que celle de l'encens; et une vierge peinte en couleurs vives sur un fond de moire parsemé d'étoiles y dominait le maître-autel avec l'inscription chère aux femmes des matelots : *Ave Maris stella.*

Hélène était restée agenouillée devant la naïve image. Le besoin d'être seule la reprenait souvent, même au milieu des distractions les plus agréables. En sortant, elle trouva Georges Ducroc qui l'attendait sur le parvis. Les autres promeneurs s'étaient déjà éloignés.

Il lui offrit son bras, qu'elle prit sans hésiter. Ce fut seulement quand elle eut senti la chaleur de ce corps jeune auprès du sien qu'elle eut comme un scrupule léger et comme une légère inquiétude. Devant eux l'entrelacement des canaux, des rues droites et des berges nues s'étendait sous un ciel teinté de lilas. C'était l'isolement et la solitude.

Certainement Georges Ducroc avait, lui aussi, quelque inquiétude secrète. Elle le sentait ému et agité auprès d'elle. Le jour de la noce de Mathilde, alors qu'il la tenait, ainsi que dans cet instant, appuyée familièrement à son bras, il n'avait pas cette attitude prostrée, et un sentiment d'alacrité s'exhalait alors de tout son être. Aujourd'hui, c'était un autre homme, c'était un homme changé... Un trouble, une souffrance réelle s'étaient installés en lui, qui semblaient l'appesantir et le pencher vers la terre. Hélène comprenait confusément tout cela; elle aurait voulu par quelque phrase facile exprimer sa sympathie au beau-frère de Mathilde et mettre fin à ce gênant silence qui se prolongeait entre eux. Mais elle ne trouvait rien à dire. Elle était muette, comme ces eaux incolores le long desquelles ils marchaient...

Enfin Georges se décida à parler :

— Mathilde m'a appris votre prochain départ, prononça-t-il à voix basse. Ainsi, vous allez nous quitter bientôt?

— Oui, répondit Hélène, bientôt, d'ici deux ou trois semaines, je pense, si les choses peuvent s'arranger comme je le désire.

— Vous allez me trouver indiscret, Hélène (il l'appelait par son nom depuis leurs rencontres fréquentes de l'hiver). Vous me pardonnerez, car ce n'est pas la curiosité qui me pousse à agir comme je le fais et à vous demander pourquoi vous avez résolu de partir.

— Mais tout simplement parce que l'heure est venue pour moi de choisir une carrière dans laquelle je puisse établir honorablement ma vie.

— Ah! fit-il en lui jetant un regard oblique, vous êtes préoccupée à ce point de votre avenir?

Elle sourit de sa méprise :

— Pas du tout! L'avenir et le passé sont pour moi des lettres mortes. Je ne prends conscience de moi-même que dans le présent.

— Vous êtes une étrange créature, dit Georges en cessant de la regarder et avec un ton presque menaçant.

Mais en même temps, d'un mouvement brusque du coude, il la ramenait plus près de lui.

— Ah! si vous pouviez ne pas partir! Si vous pouviez rester là, à mon bras, toujours, comme vous êtes en ce moment!

Sa voix vacillait, parce que son cœur battait trop fort dans sa poitrine; et Hélène le sentait prêt à s'affaisser tout d'une masse sur le sol. Elle eut peur de cette démence qui subitement avait gagné le jeune homme. N'allait-elle pas elle-même en subir la contagion dangereuse?

— Pourquoi tremblez-vous ainsi? dit-elle en s'efforçant d'être calme.

— Parce que je souffre horriblement; parce que, si vous partez, je ne suis pas sûr de pouvoir vivre.

Elle avait lâché son bras, et tous deux, maintenant en face l'un de l'autre, se contemplaient avec des yeux agrandis. Le mauve du ciel se reflétait sur leurs visages lisses et pâles d'où le sang s'était retiré. Et ils se défiaient presque, comme deux lutteurs avant de s'étreindre pour un duel mortel.

— Vous resterez? supplia Georges.

— Je ne pense pas, répondit lentement Hélène.

Ils firent encore quelques pas, silencieux, à côté l'un de l'autre; et, comme ils étaient arrivés au bord de la grande nappe grise de l'étang de Berre, ils aperçurent dans une barque de pêcheurs Alfred Nortillet avec Gustave et Mathilde qui de loin leur faisaient des signes.

— Écoutez, dit alors Georges Ducroc, qui avait repris un peu de sang-froid, écoutez-moi bien, Hélène. Je vous aime immensément. Ce ne sont point des mots prononcés à la légère, dans une crise de vertige passionnel, c'est la vérité même de mon âme. Il y a des mois que je vous aime, et que, dans le secret de ma pensée, je vous invoque comme la seule femme avec qui je voudrais vivre. Nous sommes jeunes tous les deux; nous pouvons attendre. Je saurai vous attendre autant qu'il faudra. Que pourrais-je faire d'ailleurs pour vous empêcher de partir? J'ai senti tout à l'heure que votre volonté, comme un mur de glace, s'élevait entre votre poitrine et la mienne; que l'accent brûlant de mes paroles n'avait pas amolli votre cœur. Mais ayez un peu de pitié de ce que je vais souffrir pendant votre absence! Promettez-moi de me considérer comme un ami en qui on place une confiance entière, et vers qui l'on peut toujours revenir...

Il ne trouvait plus les mots exacts, tant la nécessité de tout dire le pressait dans cette minute fugitive. La barque de pêcheurs était maintenant toute proche.

— Je vous promets, dit Hélène, de vous garder toute mon amitié. Que puis-je vous promettre autre chose? Et sait-on jamais de quoi sera fait le lendemain?

XVIII

La réponse de Laurent Cerisier avait été enthousiaste et prompte: il acceptait de prendre Hélène en pension chez lui, et de l'initier aux premières notions de l'art. Il avait d'ailleurs dans son atelier de Rome un groupe important d'élèves des deux sexes, qui voulaient se préparer comme elle à la carrière artistique. Quelques-uns étaient déjà fort avancés et donnaient de belles promesses. Et le sculpteur ajoutait: « Mon excellente femme se réjouit autant que moi d'avoir Hélène à la maison;

nous la traiterons comme notre enfant. Dites à Noélie qu'elle ne se tourmente pas ; cette année passée à Rome sera pour sa fille, quoi qu'il en advienne, une source de nobles émotions qui rayonneront sur toute son existence. »

Malgré le ton optimiste de cette lettre, les parens n'en mesuraient pas moins la grandeur de leur sacrifice. Mme Nortillet d'abord s'était étonnée, indignée presque, de la facilité avec laquelle son mari avait cédé aux sollicitations d'Hélène. N'était-ce pas démoralisant de penser que tant de précautions prises pour sauvegarder leurs enfans d'un dangereux atavisme venaient se briser à la première manifestation de volonté de l'un d'eux, le plus aimé de tous? Mais le professeur, longuement, avait développé sa théorie du libre arbitre et de l'individualisme. Il était convaincu d'ailleurs qu'une résistance n'aurait fait qu'exaspérer le désir violent, presque morbide, de sa fille, et que le meilleur moyen de calmer ce désir était de la mettre directement aux prises avec les difficultés de la carrière où elle souhaitait s'engager. Et Mme Nortillet s'était rendue aux sages raisons de son mari. Le cœur déchiré, mais gardant encore au fond d'elle-même un secret espoir, elle avait préparé le trousseau d'Hélène et tous les objets nécessaires pour cette longue absence. Quelles tristes vacances on allait passer cette année aux Pinchinats! Et comme le bel été semblerait morose! Mathilde cependant avait annoncé qu'elle viendrait s'installer dès le mois de juin dans la vieille propriété familiale pour y attendre l'arrivée du nouveau-né. Et elle comptait que ce grand événement ferait une diversion heureuse à la tristesse de ses parens. Mais Mme Nortillet ne songeait qu'à l'enfant qui s'en allait... Ce départ ressuscitait en elle les inquiétudes un moment apaisées. Elle tremblait pour l'avenir d'Hélène; il lui semblait que tous les malheurs qu'avait endurés Auguste Nau au cours de sa vie d'artiste allaient de nouveau fondre sur la jeune fille, innocente victime de son sang. Ah! que n'eût-elle pas donné pour que ce fût l'un de ses fils qui payât cette rançon à la loi de l'hérédité! Mais Hélène, la fière, l'imprudente Hélène! Si inconsciente de tous les risques de la vie, si pleine d'illusions et d'enthousiasmes, n'était-elle pas faite pour souffrir plus que les autres, et n'aurait-elle pas mérité, au contraire, un plus beau destin?

Seule dans la chambre de ses filles, qui toutes deux étaient

à Marseille en ce moment, la femme du professeur allait et venait, mettant de l'ordre dans les choses entassées là depuis longtemps. Hélène ne devait rentrer que le lendemain, et elle ignorait encore la réponse de Laurent Cerisier. Mais ses parens avaient décidé qu'elle prendrait le plus vite possible le chemin de Rome, afin de s'accoutumer au climat avant les fortes chaleurs de l'été. « Puis, se disaient-ils tout bas (sans vouloir s'avouer cette pensée l'un à l'autre), plus tôt elle partira, plus tôt elle reviendra, sans doute... »

Les meubles dérangés, les tiroirs ouverts livraient leurs secrets intimes; Mme Nortillet cherchait un petit éventail de nacre qu'elle avait prêté autrefois à Mathilde, et qu'elle désirait reprendre pour le remettre à Hélène avant son départ. Sans doute, pendant les longues journées d'été, cet objet pourrait être utile à la jeune élève de Laurent Cerisier; du moins lui rappellerait-il la tendresse maternelle, si son cœur était assez distrait pour l'oublier. Cependant le petit éventail ne se montrait point au milieu de tous les objets puérils et précieux que pendant dix années les deux sœurs avaient conservés pieusement, naïvement, comme le trésor de leur adolescence heureuse. Les modestes bijoux que Mathilde avait dédaigné d'emporter en se mariant, un collier, un bracelet fermé d'un seul cercle d'or, une croix, étaient restés parmi ces souvenirs. Ceux d'Hélène aussi étaient là, pareils ; et, dans une boîte soigneusement enrubannée de rose et qu'elle ouvrit, Mme Nortillet reconnut les débris de l'éventail, dont la frêle armature était en miettes.

Comment cet accident s'était-il produit, et pourquoi ne l'en avait-on pas informée ? Dans la disposition de tristesse où elle se trouvait, elle attachait une sorte de crainte superstitieuse à voir cet objet ancien, dont elle s'était servie elle-même bien des fois, réduit à l'état de relique inutile. C'était tout ce qui lui restait de son père, Auguste Nau ; elle se souvenait qu'il lui en avait fait présent dans un de ces jours rares où la Fortune lui avait souri ; elle se souvenait qu'en le lui apportant il lui avait dit : « Je désire que tu le conserves toujours. » Et maintenant il était brisé !...

Des feuillets épars, des rubans fanés, des fleurs desséchées gisaient dans le fond des tiroirs. Mme Nortillet ne poussa pas plus loin ses rangemens ; une grande lassitude l'envahissait ;

le parfum âcre du passé lui brûlait la gorge. Elle s'assit sur la petite chaise basse où ses filles avaient coutume d'arranger entre elles leur lourde chevelure ; et longtemps, longtemps elle pleura. Ces larmes, dont personne ne pouvait être témoin étaient comme la dernière concession qu'elle accordait à sa faiblesse ; elle se hâtait de pleurer avant l'heure de la séparation, résolue à se faire ensuite un visage rasséréné. N'avait-elle pas à continuer son rôle d'épouse et de mère ? Son mari, ses autres enfans, ne devaient-ils pas trouver auprès d'elle un souriant réconfort ? Et qui donc, d'ailleurs, si ce n'est une autre mère, pourrait excuser et comprendre la soudaine explosion de son chagrin ?

Sur le quai de la Joliette, Hélène en costume de voyage s'avance, entourée de tous les siens. M. et M[lle] Nortillet sont venus d'Aix, ses trois frères sont là, et Mathilde avec Gustave qui veulent aussi l'embrasser à la minute même du départ. Il semble que les dieux de l'empire marin soient favorables aux désirs de la jeune fille : une mer heureuse s'étend, unie comme un lac, bleue comme une pierre précieuse, au delà des îles charmantes dont la silhouette se découpe sur les flots. Mathilde a pris le bras de sa sœur ; elle s'étonne de son calme apparent, se sentant elle-même toute remuée :

— C'est toi qui pars, et c'est moi qui suis émue ! Vraiment, Hélène, je ne comprends rien à tes états d'âme ; tu me fais l'effet d'une héroïne d'Ibsen !

— Tais-toi ! dit Hélène d'une voix rauque. Comment peux-tu supposer que je m'éloigne sans regret de vous tous ? Mais il le faut bien. Ce n'est pas en restant à Aix que je saurai si oui ou non il y a en moi l'étoffe d'une artiste.

— Je ne te donne pas trois mois pour être de retour !

— Tu te trompes, Mathilde ; on m'a accordé une année pour essayer ma vocation ; j'irai jusqu'au bout de l'épreuve.

Elles se séparent, car M[me] Nortillet veut, elle aussi, causer un peu avec Hélène.

— Ma pauvre petite, ma chérie, que le temps va me paraître long !

— Mathilde sera là pour vous consoler, mère ! Et quand je reviendrai l'an prochain, il y aura sans doute une petite Noélie de plus à la maison.

Elle sourit, devinant bien, avec son instinct de femme, que ce sera ce petit être, encore dans les limbes de sa formation, qui comblera tout le vide de son absence. Et en effet Mme Nortillet sourit doucement à son tour :

— Oui, l'an prochain, tu me retrouveras grand'mère...

Mais aussitôt sa pensée retourne à la voyageuse :

— M'écriras-tu souvent, au moins? Me diras-tu bien tout ce qui t'arrive?

— Chaque semaine je vous enverrai une longue lettre. Ce sera presque comme si j'étais encore près de vous.

— Hélène! mon Hélène!

Le bateau vient de jeter le cri strident de sa cheminée fumante. Et Alfred, qui était monté à bord pour faire ranger le bagage de sa sœur, revient en courant :

— Il faut aller prendre ta place sur le pont. Vous aurez une traversée superbe. Tu as de la chance, Hélène; je voudrais bien que tu me prennes avec toi!

Il essaie d'être gai, dans le dessein évident de masquer la mélancolie du départ; mais lui aussi, comme Léon, comme le petit Gabriel, a des larmes au bord des paupières. Pendant ce temps, Gustave s'est approché de sa femme, et lui dit à voix basse :

— Je m'étonne que Georges ne soit pas ici. Ne devait-il pas venir dire adieu à Hélène?

— Je ne sais pas, répond Mathilde; il m'a dit hier soir qu'il serait peut-être empêché.

— Allons! embrasse-nous, ma fille, dit M. Nortillet d'une voix grave; et n'oublie aucune de tes promesses. Aujourd'hui la vie responsable commence pour toi.

Il se découvre et presse Hélène sur sa poitrine. A la hâte, elle se jette tour à tour dans tous les bras tendus vers elle... Un autre sifflement... Il faut s'arracher à ces étreintes. Seule, d'un pas rapide, elle s'engage sur la passerelle étroite qui la conduit au beau navire impatient. La voici, à l'arrière, debout contre un paquet de cordages; son voile flotte au-dessus de son front; il semble vouloir aussi l'emporter. Les matelots sont à leur poste, crient, halètent, font toute la manœuvre du démarrage... Ces minutes semblent à la fois fugitives et éternelles. Entre ceux que le navire emporte et ceux qui restent sur le rivage, aucune communication n'est plus possible. Mme Nortillet et Mathilde

ont tiré leur mouchoir et l'agitent éperdument; les hommes soulèvent leur chapeau :

— Au revoir! A l'an prochain!

Penchée sur le bastingage, la voyageuse n'a plus la force de répondre à ces adieux. Sous ses pieds passe le vertige du vide; c'est le vaisseau qui tout à coup a quitté le port; il se balance d'un flanc à l'autre avant de prendre son équilibre. Le soleil éclatant prête à ce départ un air de fête. Hélène sent, avec le souffle du large, l'espérance gonfler sa jeune poitrine. Elle respire avec ivresse; elle prend possession de son destin. De la main elle envoie des baisers cueillis à ses lèvres dans le groupe familial qui se rapetisse sur le rivage; encore des baisers, encore des sourires; son front est transfiguré; sa jupe étroite se colle à ses genoux; elle semble la Victoire Palladienne, la *Niké* éblouissante, qui commande aux élémens.

Mais tout à coup elle a cessé de sourire; son bras s'immobilise dans le geste commencé. Elle vient d'apercevoir Georges Ducroc assis sur un des rochers les plus avancés du port. Il est affreusement pâle, courbé sur lui-même comme si une rafale l'avait tordu. Et, quand le beau navire passe, faisant écumer la mer bleue, il se lève et salue lentement celle qui s'en va.

JEAN BERTHEROY.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

CE QU'ÉTAIT UN ROI DE FRANCE

III (1)

LA POPULARITÉ ET LE « BON PLAISIR » DU ROI

VI. — LE « FRONT POPULAIRE » DE LA MONARCHIE

« Quelle haute idée nos pères ne devaient-ils pas avoir de la royauté, écrit Bonald, puisqu'ils respectaient des rois qui marchaient pour ainsi dire au milieu d'eux, dépouillés de tout l'éclat qui les environne aujourd'hui ! » La monarchie avait « un front populaire, » pour reprendre l'expression de Sébastien Mercier.

Dès la fin du XIe siècle, Guibert de Nogent oppose la bonhomie paternelle des rois de France à la hauteur des souverains étrangers : « Chez les rois de France, dit-il, on trouve toujours une naturelle simplicité ; ils sont parmi leurs sujets comme l'un d'entre eux. » Le palais des premiers Capétiens offre le spectacle d'une intimité coutumière entre monarque et sujets. Nous avons vu qu'il était ouvert à tout venant. Le jardin du Roi, à la pointe occidentale de la Cité, est devenu « le Jardin de Paris. » Le souverain, sa femme, ses enfans, sa famille, s'y mêlent à la foule des bourgeois. Les étudians allemands qui fréquentent l'Université de Paris, en raillent Louis VII. « Le roi de France, disent-ils, vit parmi ses sujets à la manière d'un bourgeois,

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre et du 1er octobre.

civilement; il n'a pas l'allure d'un monarque qui doit marcher entouré de soldats et de gardes. » (Lettre de J. de Salisbury à Gérard Pucelle.) Au fait, on voit le Roi se promener à pied par la ville; chacun l'aborde et lui parle, sans plus de façon. Les chroniqueurs nous ont conservé un dialogue qui se serait noué de la sorte entre un jongleur et Philippe-Auguste. L'histrion réclame du prince un secours en argent, parce que, dit-il, « je suis, Seigneur, de votre famille...

— Et comment es-tu mon parent? lui demande le Roi.

— Je suis votre frère, Seigneur, par Adam; seulement, son héritage a été mal partagé et je n'en ai pas eu ma part.

— Eh bien! reviens demain et je te la donnerai. »

Le lendemain, dans son palais, Philippe-Auguste aperçoit le jongleur parmi la foule qui s'y presse. Il le fait avancer et, lui remettant un denier :

— Voilà la portion que je te dois ; quand j'en aurai donné autant à chacun de nos frères descendus d'Adam, c'est à peine si, de tout mon royaume, il me restera un denier.

L'anecdote est-elle authentique? Du moins la transmission par les contemporains en est caractéristique des contingences que nous voudrions définir.

Le Florentin Francesco Barberino vient en France sous le règne de Philippe le Bel. Il est tout surpris de voir le terrible monarque, — qui répandait, comme le dit Dante, son ombre sur l'Europe entière, — se promener dans les rues de Paris, où il rend avec simplicité leur salut aux bonnes gens qui passent. Barberino croise Philippe le Bel arrêté au coin d'un carrefour par trois ribauds qui ne payaient pas de mine. Le Roi restait là, les pieds dans la boue; il était coiffé d'une toque blanche; après avoir écouté patiemment les doléances des compagnons, il conversa quelque temps avec eux. Et l'Italien ne manque pas de noter le contraste que fait la bonhomie de ces façons royales avec la morgue des seigneurs florentins.

Charles V, au témoignage de Jouvenel des Ursins, « vouloit tout ouïr et savoir, et, quelque déplaisance qu'il dût avoir, il se montroit patient; il s'enquéroit du nom de ceux qui estoient venus; de la manière de les reconnoistre; il se les faisoit montrer, les appeloit par leurs noms comme s'il les eût connus de tout temps, s'informoit de leur estat, de leur ville, de leur pays et leur donnoit toujours quelque confort. »

Chastellain raconte que Charles VII « mettoit jours et heures de besogner à toutes conditions d'hommes et besognoit de personne à personne, distinctement à chacun, une heure avec ducs, une autre avec nobles, une autre avec estrangers, une autre avec gens mécaniques (artisans), armuriers, voletiers, bombardiers et autres semblables. » Il laissait sa porte ouverte; pénétrait qui voulait, pour lui parler librement; les gentilshommes en armes, et jusque dans la chambre du Roi.

« Vous savez que chacun a loi d'entrer qui veut, » disait à Chabannes le futur Louis XI.

Au cours de leurs célèbres dépêches, les ambassadeurs vénitiens du XVIe siècle constatent que « nulle personne n'est exclue de la présence du Roi et que les gens de la classe la plus vile pénètrent hardiment, à leur gré, dans sa chambre intime. » En 1561, l'ambassadeur Michel Suriano parle de ces rapports familiers entre princes et sujets : « Les Français ne désirent pas d'autre gouvernement que leurs rois. De là vient l'intimité qui règne entre le monarque et ses sujets. Il les traite en compagnons. Personne n'est exclu de sa présence, les laquais et les gens de la plus basse condition osent pénétrer dans son cabinet secret. » En 1577, un autre ministre vénitien, Gérome Lippomano: « Pendant le dîner du roi de France, presque tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme il ferait à un simple particulier. » Et, en 1603, Angelo Badoer : « Le roi de France, quand il est en représentation, donne une plus haute idée de sa grandeur que ne le fait le roi d'Espagne... Mais hors d'apparat il est le monarque le plus affable du monde. » « Cette grande familiarité, note Suriano, rend, il est vrai, les sujets insolens, mais aussi fidèles que dévoués. » Ce qui est également l'opinion de Robert Dallington, secrétaire de l'ambassadeur anglais auprès de Henri IV. Il l'expose en son intéressant *Aperçu de la France en 1598* dont M. E. Émerique a récemment publié la traduction : « Les rois de France sont très affables et familiers, plus qu'il ne convient, écrit le diplomate anglais; mais c'est la coutume du pays. » Dallington pense aux cours d'Angleterre, de Suède et de Pologne, « où les princes ont plus de majesté et, par suite, plus de respect de la part de leurs sujets. » Duchesne, à son tour, compare sur ce point les rois de France à leurs voisins d'Espagne. Ceux-ci ne se montrent que rarement à leurs peuples. « Si un roy de

France traitoit ses sujets comme cela, s'il se tenoit caché quinze jours à Saint-Germain ou à Fontainebleau, on croiroit qu'il ne seroit plus... Les François veulent presser leur prince, aussi bien en la paix comme à la guerre. » Par la manière dont les rois vivent avee leurs sujets, déclare Fontenay-Mareuil, « ils paraissent plutôt leurs pères que leurs maîtres. » Ce sont les « familiarités » dont parle Choisy.

Les diplomates étrangers sont étonnés de voir Henri IV disposer lui-même les sièges de la Grand'Chambre, où il doit leur donner audience. De même aux soirées de la Cour. Le Roi range son monde : une petite baguette à la main, il fait élargir le cercle des spectateurs au milieu duquel doivent trouver place les comédiens italiens. A quoi Henri IV s'entendait à merveille. « Vous n'auriez vu dans aucune résidence un salon mieux disposé, ajoute Dallington ; mais rien n'est plus dérogatoire à la majesté royale. »

Sous Louis XIII, encore, les divertissemens de la Cour ont des allures populaires : on y danse aux chansons des bourrées et des branles, des tresses et des caroles, jusqu'à des sabotières, — dames et cavaliers formant des rondes, en se tenant par la main et en tournant avec l'entrain des noces de villages. Les distances s'effacent : les femmes engagent les hommes en leur présentant des bouquets ; le Roi même prend part à l'assemblée comme un simple particulier ; la première venue peut le venir inviter à la danse.

Venons à Louis XIV.

« S'il est un caractère singulier en cette monarchie, écrit-il lui-même en ses Mémoires, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince ; » et, dans ses fameuses instructions pour le Dauphin : « Je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi, à toute heure, de vive voix et par placets. »

Il écrit encore : « Je m'imposai pour loi de travailler régulièrement deux fois par jour, et deux ou trois heures chaque fois, avec diverses personnes, sans compter les heures que je passais seul en particulier, ni le temps que je pouvais donner aux affaires extraordinaires, s'il en survenait, n'y ayant pas un moment où il ne fût permis de m'en parler, pour peu qu'elles fussent pressées, à la réserve des ministres étrangers, qui trouvent quelquefois, dans la familiarité qu'on leur permet,

de très favorables conjonctures, soit pour obtenir, soit pour pénétrer et que l'on ne doit guère écouter sans y être préparé. »

Ce qui inspire à La Bruyère ces lignes si souvent citées :

« La vraie grandeur est libre, familière, populaire. Elle se laisse toucher et manier; elle ne perd rien à être vue de près : plus on la connaît, plus on l'admire... Son caractère est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paraissent grands, et très grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits. »

Façons auxquelles répondent la tenue et l'habillement du Roi. En dehors des cérémonies où il doit se parer d'atours traditionnels, son vêtement est commun et simple. Les visiteurs sont surpris de constater que maître Robert de Sorbon, « fort aimé de saint Louis et toujours proche de lui, est habillé de plus riche camelin que le monarque. » Après être revenu de sa première croisade, le bon Roi ne met plus que des vêtemens de si mince valeur qu'il estime en faire tort aux pauvres qui ont coutume d'en obtenir la « livrée, » et il charge son aumônier de les en indemniser jusqu'à concurrence de 60 livres (6 000 francs de notre monnaie) par an. Sans pousser la modestie de leur garde-robe aussi loin, ses successeurs revêtent également des surcots de petit prix, des pourpoints de futaine. Il était établi par la Cour des Comptes, suivant Bodin, que Louis XI portait un chapeau graisseux et des vêtemens de l'étoffe la plus grossière; en ces registres on rencontre des mentions comme la suivante : « 20 sols pour une nouvelle doublure de laine au vieux manteau du Roi. » Jusqu'à François Ier, prince de la Renaissance, « on trouve personnages de petite étoffe, et quelquefois de vile condition, qui en font autant et plus que lui, » observe l'évêque Claude de Seyssel. Aussi quand était annoncé au palais quelque ambassadeur étranger, vite le Roi se faisait-il apporter une pièce de drap d'or, qu'il se faisait attacher sous les aisselles, afin de paraître un peu. Henri IV porte des habits fripés, délavés par la pluie; Louis XIII des pourpoints aux tons neutres, ternes, en étoffe de bure. Locatelli, qui visite la Cour de Louis XIV, ne peut retenir son étonnement; est-ce vraiment là ce prince si magnifique? les gentilshommes de son entourage sont plus richement vêtus que lui. Il est habillé d'un simple justaucorps tirant sur le brun, avec une mince broderie, et, sur l'épaule le bouton d'or (rubans tenus par un bouton) qui distin-

guait le Roi parmi ses courtisans. Louis XV fut peut-être plus élégant, car il aimait, comme Marie Leszczynska, les belles soieries de Lyon. La tenue de Louis XVI eût convenu au plus obscur de ses sujets : un habit gris le matin; pour l'après-midi un uniforme de nuance foncée, en drap uni, sans ornement, broderie ni dentelle.

Ainsi qu'au Moyen âge, au XVIIe siècle encore, on entrait dans le palais du Roi comme dans un moulin. Contrairement à ce qui se verrait de nos jours, tout y était banal, hors la chapelle. Les étrangers ne cessent d'en exprimer leur surprise. J'allai au Louvre, écrit Locatelli en 1665, « je m'y promenai en toute liberté et, traversant les divers corps de garde, je parvins enfin à cette porte qui est ouverte dès qu'on y touche et le plus souvent par le Roi lui-même. Il suffit d'y gratter et l'on vous introduit aussitôt. Le Roi veut que tous ses sujets entrent librement. » Dans le jardin des Tuileries, le « jardin du Roi, » avant que Louis XIV ne transférât sa résidence à Versailles, le public coudoie le ménage royal, ainsi qu'il le faisait sous saint Louis et sous Philippe le Bel dans le Jardin de Paris. Locatelli y assiste à de petites scènes intimes entre Louis XIV, Marie-Thérèse et le Dauphin, scènes qu'il rapporte avec beaucoup de grâce :

Un soldat, en passant devant le Dauphin, inclina sa hallebarde, mais l'enfant âgé de cinq ans, irrité de ce que le soldat ne s'était pas découvert, dégaina une petite épée qu'il portait, en criant :

— Holà! bâtonnez-moi cet homme assez hardi pour passer devant moi sans ôter son chapeau!

Mais la Reine fit tendrement remarquer à son fils :

— Suivant les règles militaires, ce soldat ne devait pas ôter son chapeau, mais seulement incliner sa hallebarde, ce qu'il a fait.

Mécontent de ces paroles, dit Locatelli, le Dauphin repousse la Reine de la main et s'enfuit vers le Roi assis derrière la grille du jardin d'où il suivait des yeux la fin d'une revue.

Louis XIV, à l'arrivée de son fils, le prit entre ses bras et le couvrit de baisers, quand la Reine les rejoignit.

« Elle tenait dans ses mains, dit notre Italien, une tige de laitue confite, — sans doute de l'angélique. Son fils s'arrêta court à cette vue, et, saisissant de ses mains les deux bras de sa mère,

il s'efforçait de s'emparer de la friandise. Mais la Reine dit, en la levant en l'air :

« — Si vous la voulez, mon mignon, j'exige d'abord que vous pardonniez au soldat l'injure qu'il ne vous a pas faite. »

Le petit bonhomme était toujours irrité et détournait la tête; alors le Roi :

— Pour vous faire changer d'idée, ne suffit-il donc pas que votre père et votre mère vous disent qu'il n'a pas commis de faute?

« Le Dauphin leva à ces mots les mains et le visage vers son père, comme pour l'embrasser; le Roi se mit tout près de son fils et lui dit :

— Pardonnez-vous au soldat?

— Oui, monsieur, répondit le Dauphin à mi-voix.

— Et pourquoi?

— Parce que papa et maman le veulent.

— Et aussi parce que c'est votre devoir, ajouta le Roi. Puis il se pencha pour recevoir son baiser, et le Dauphin, lui jetant un bras autour du cou, faisait, de l'autre, signe à sa mère de lui donner cette friandise. La cérémonie terminée, le Roi et la Reine se retirèrent, ayant entre eux leur fils, qu'ils tenaient chacun par une main.

Ce jardin des Tuileries, Colbert aurait voulu le réserver à la Cour, l'interdire au public; mais Perrault combattit son opinion: « Les jardins du Roi, disait-il, ne sont si grands et si précieux, qu'afin que tous leurs enfans puissent s'y promener. » Louis XIV se rangea à son avis et le jardin des Tuileries resta ouvert à tout le monde; comme le sera le parc de Versailles. Un peuple si nombreux en remplissait certains jours les allées et les bosquets que Louis XIV ne pouvait plus s'y promener. La foule, qui se répandait dans ces magnifiques résidences, ne laissait pas que de s'y livrer à des excès; au point que le Roi, effrayé des dégâts commis, ordonna en 1685 de ne plus laisser entrer dans les jardins que « les gens de la Cour et ceux qu'ils mèneraient avec eux; » mais bientôt le Roi revient aux traditions. Il va jusqu'à faire enlever les grilles qui entouraient les bosquets, voulant, raconte Dangeau, « que tous les jardins et toutes les fontaines fussent pour le public. » Et les dégâts de reprendre avec un vandalisme nouveau : mutilation des fontaines, plombs volés, marbres brisés, inscriptions d'amoureux gravant sur les chefs-d'œuvre des Coysevox et des Girardon leurs « lettres » l'une

dans l'autre; mais Louis XIV tint bon et ses jardins, comme ses palais, restèrent ouverts à tous.

Locatelli assiste aussi à la toilette de la Reine qui se fait en public. Entre qui veut. « Pendant qu'on la coiffait, elle portait un léger corset de toile blanche, bien garni de baleines, serré à la taille, et une jupe si étroite qu'elle semblait enveloppée dans un sac de soie. La Reine coiffée, des pages apportèrent ses vêtemens de dessus, d'une jolie étoffe à fleurs, alternativement bleues et or sur fond d'argent... Ils la lacèrent et achevèrent de l'habiller; mais les femmes placèrent les bijoux de la tête et du corsage. Sa toilette terminée, elle se tourna vers les étrangers, fit une belle révérence et vola, pour ainsi dire, à l'appartement de sa tante, la Reine mère. »

Comme la Reine et comme la Dauphine, le Roi s'habillait sous les yeux de tous. Certains bourgeois trouvaient une distraction à s'en aller au Louvre « pour le seul plaisir de voir le Roi, ne pouvant se lasser de le considérer, soit pendant son dîner, soit dans la cour du Louvre, lorsqu'il y descendait pour assortir des attelages de différens chevaux. »

La maison du Roi devenait une place publique. On imagine la difficulté d'y maintenir l'ordre et la propreté. Du matin au soir s'y pressait une cohue turbulente et bruyante, où se mêlaient toutes sortes de conditions. Les dessous et les encognures des escaliers, les couloirs, les balcons, les tambours des portes, paraissaient des lieux propices à satisfaire les besoins de la nature. Les couloirs des châteaux du Louvre, de Vincennes, de Fontainebleau, se transformaient en sentines. Pour entrer chez la Reine, les dames relevaient leurs jupes. Jusqu'au troisième tiers du XVII[e] siècle, le Louvre est signalé pour ses odeurs et ses « mille puanteurs insupportables » qui faisaient un étrange contraste avec la splendeur des appartemens royaux. C'était une des raisons qui motivaient les déplacemens continuels de la Cour : alors on aérait les chambres, on les désinfectait « en les parfumant de bois de genièvre. » « Louis XIV et Monsieur (le Duc d'Orléans), écrit Madame Palatine, avaient été habitués dès l'enfance à des maisons sales, de sorte qu'ils regardaient la chose comme naturelle, mais sur leurs personnes ils étaient fort propres. » Bussy-Rabutin admire Louis XIV d'être parvenu à mettre un peu d'ordre dans sa demeure et à lui donner « la propreté du particulier. »

Ces traditions de vie commune, il n'était pas possible de les modifier. Les souverains eux-mêmes sentaient qu'ils n'en avaient pas le droit. Ainsi Louis XIV fut amené, en 1671, à la résolution de transférer à Versailles la demeure de la monarchie. A Paris, avec l'accroissement de la ville et la multiplication des rapports entre le Roi et ses sujets, la famille royale en était venue à ne plus pouvoir respirer. Il en fut d'ailleurs à Versailles comme au Louvre. « Un jour, écrit Viollet-le-Duc, que je visitais, étant très jeune, le palais de Versailles avec une respectable dame de l'ancienne Cour, passant dans un couloir empesté, elle ne put retenir cette exclamation :

« — Voilà qui me rappelle un bien beau temps! »

A Versailles comme au Louvre, les appartemens du Roi demeurent ouverts à tout venant. Les étrangers, Madame Palatine, Mme d'Osnabrück, se plaignent du tumulte qui règne à la Cour de France, de la presse, des odeurs dont on y est incommodé : on risque d'y être étouffé. « Nous passâmes, écrit l'Anglais Arthur Young qui en est tout surpris, à travers une foule de peuple et il y en avait plusieurs qui n'étaient pas trop bien habillés. »

Et l'on imagine quel monde finissait par envahir ainsi la demeure royale : des personnages louches, réputés dangereux; en 1682, un « grand prêtre italien, nommé Pitoli, qui a des relations suspectes avec les gouvernemens étrangers ; il se promène tout le long du jour dans le château de Versailles; » des huguenots comme Cottereau : « Il est très souvent à Versailles, approche de fort près Sa Majesté. » Cottereau fait de fréquens voyages en Angleterre, publie des libelles contre Mme de Maintenon ; il se répand à son ordinaire contre le Roi en discours tels qu'il serait à craindre « qu'il ne fît quelque coup qui porterait préjudice à toute la France. »

De temps en temps, à vrai dire, on donnait un coup de balai, quand le palais de Versailles en arrivait à être encombré de mendians qui y exerçaient leur profession comme dans la rue. Nous lisons dans le *Journal* de Dangeau, à la date du 2 juillet 1700 : « On a mis sur pied cinquante Suisses pour chasser du château les gens qui y gueusaient. »

Un filou ne dépouille-t-il pas de ses ornemens le chapeau que Louis XIV vient de déposer sur une table? Sous la Régence, le jeune Louis XV est installé au Louvre. Les voleurs de la

bande de Cartouche se répandent familièrement dans les diverses salles du Palais. A l'un des bals qui s'y donnent, Louison, frère de Cartouche, vole au prince de Soubise son épée à poignée d'or estimée 25 000 livres. Un autre jour, « dans une salle attenant à celle où le Roi mange, » Guillain, Marcant, Ferront et Prévost dit Coste, ce dernier, tailleur de son métier, tous affiliés à la troupe de Cartouche, vident les poches des nombreuses personnes qui se trouvaient là.

En une lettre adressée au lieutenant de police par un certain Nicolas Blondat, le 30 octobre 1765, on voit passer cette cohue bigarrée qui, du matin au soir, se pressait dans les appartemens du Roi :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, le 25 août dernier, jour de la fête du Roi, — étant à Versailles avec la dame Millot (cette jeune personne, Marie-Marguerite Millot, était la maîtresse de Blondat), pour y voir les appartemens du château, nous fîmes rencontre du sieur Lardier, exempt de la prévôté de l'hôtel, duquel je suis connu depuis plusieurs années, qui me proposa de rester avec lui jusqu'à ce que le Roi fût passé, que nous découvririons sûrement quelques voleurs de montres et de tabatières. Je lui représentai que cela ne se pouvait guère, attendu que j'étais accompagné d'une dame. Il me répondit qu'il allait la conduire, dans un endroit où elle nous attendrait. Il la conduisit à la porte d'un des appartemens de Mesdames... » On se croirait dans la rue.

Lors des fêtes données à Versailles, au mois de juin 1782, en l'honneur du grand-duc Paul de Russie, fils de Catherine II, les grilles du parc sont ouvertes, et la masse du peuple s'engouffre dans les cours, dans les allées, remplit la terrasse :

« La foule, avide de voir, se pressait avec tant d'indiscrétion qu'à un moment le Roi, se sentant poussé, se plaignit ; le grand-duc, qui était près de lui, s'éloigna un instant :

« — Sire, dit-il, pardonnez-moi, je suis devenu tellement Français, que je crois, *comme eux*, ne pouvoir m'approcher de trop près de Votre Majesté. »

« Il était facile, écrit le docteur Nemeitz, de voir souper Sa Majesté. Elle recevait à sa table toute sa famille et, à moins qu'il n'y eût déjà trop de monde, ce qui arrivait parfois, on était admis. D'ailleurs on pouvait toujours être admis quand on arrivait de bonne heure. » On sait la pudeur farouche de Louis XIII

et qui se traduisait par des brusqueries. Ceci se passe encore au Louvre. Le Roi remarque dans la foule une jeune personne fort décolletée. « La dernière fois qu'il but, lisons-nous dans un livre d'édification de 1658, — où ce trait de vertu est cité avec éloge, — le Roi retint une gorgée de vin en la bouche, qu'il lança dans le sein découvert de cette demoiselle. »

Fréquemment, entre le Roi et les assistans, des gens du peuple, la conversation s'engage gaillarde et familière. Des échos en sont conservés par les lettres de Mme de Sévigné et les *Mémoires* de Saint-Simon. « Il y eut l'autre jour une vieille décrépite qui se présente au dîner du Roi. Elle faisait frayeur, écrit Mme de Sévigné à sa fille. Monsieur (le Duc d'Orléans) la repoussa en lui demandant ce qu'elle voulait. « Hélas ! Monsieur, lui dit-elle, c'est que je voudrais prier le Roi de me faire parler à M. Louvois. » Le Roi dit : « — Tenez, voilà M. de Reims (frère de Louvois), qui y a plus de pouvoir que moi. »

Le public était plus particulièrement admis au « grand couvert, » qui avait lieu régulièrement tous les dimanches et, — ce qui est à noter, — les jours de fête dans la famille royale. Celle-ci s'y trouvait réunie tout entière, y compris les princes du sang.

Louis XIV, qui s'acquitta avec tant d'énergie et de conscience de son métier de Roi, s'astreignit à dîner ainsi en public jusqu'aux derniers jours de sa vie, jusqu'au 24 août 1715, — il devait mourir le 1er septembre. Son état de fatigue ne lui permettait plus de quitter sa robe de chambre. « J'observai, note Saint-Simon, qu'il ne put avaler que du liquide et qu'il avait peine à être observé. »

Sous Louis XV, les Parisiens, les provinciaux, viendront assister au repas du Roi, pour admirer sa prestance, son élégance, mais plus encore son adresse à faire sauter le haut de la coque d'un œuf, d'un seul coup du revers de sa fourchette.

— Attention ! Le Roi va manger son œuf !

Les dames assises auprès du souverain s'écartaient de lui pour que la foule le pût mieux voir. Louis XV savait l'amusement que ses sujets prenaient à ce détail, aussi s'astreignait-il à manger le plus souvent possible des œufs à son grand couvert. « Les badauds, assure Mme de Genlis, qui venaient le dimanche à Versailles, retournaient chez eux, moins enchantés de la belle figure du Roi que de l'adresse avec laquelle il ouvrait ses œufs. »

Quand est apporté le dessert, le Roi fait présenter, aux dames présentes, des fruits et des glaces. Parmi elles se trouve, en 1772, une jeune Genevoise, Rosalie de Courtaut. « On offrit, dit-elle, les glaces du dessert aux dames qui étaient là pour voir. Je les trouvai bien bonnes. »

On allait de même assister au dîner des enfans de France à Versailles, ou dans les villes où ils passaient, quand ils étaient en voyage.

Pour faciliter le transport des habitans de Paris jusqu'à Versailles, avait été organisé un service d'omnibus appelés, les uns, des « carrabas, » les autres des « pots de chambre. » Mercier en donne la description. Ceux qui prenaient place sur le devant étaient appelés des *singes*, et ceux que étaient assis à l'arrière de la voiture étaient appelés des *lapins*. « Le *singe* et le *lapin*, écrit Mercier, descendent à la grille dorée du château, ôtent la poudre de leurs souliers, mettent l'épée au côté, entrent dans la galerie, et les voilà qui contemplent à leur aise la famille royale et qui jugent de la physionomie et de la bonne grâce des princesses. Ils font ensuite les courtisans tant qu'ils veulent. Ils se placent entre deux ducs, ils coudoient un prince trop empressé, qui retient son geste quand il l'a outrepassé, et rien n'empêche le *singe* et le *lapin* de figurer dans les appartemens et au grand couvert comme les suivans de la Cour. »

Aussi, comme le note encore Mercier, dans toute la France on s'entretenait de la cour de Versailles, et il était rare que dans le village le plus écarté il n'y eût quelqu'un qui ne pût dire *de visu*, pour y être venu en carraba ou en « pot de chambre, » comment le Roi était fait, combien la Reine aimait les « pommes d'orange, » si la Dauphine était jolie et si les princesses marchaient d'un bon air.

Il n'est pas douteux que la familiarité de ces façons royales n'ait beaucoup contribué à développer les sentimens que la personne du souverain éveillait dans le cœur des Français et qui demeurèrent très vifs pendant tant de générations. Les ambassadeurs vénitiens en France y voient « une cause de la force de la monarchie en France. » Chacun, dit Retif de la Bretonne, et ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vu, considéraient le Roi comme une connaissance intime; » parole remarquable et où se caractérisent profondément les sentimens que les Français éprouvaient pour leur prince.

Ces faits apparaîtront dans leur relief, on les placera dans leur vraie lumière, si l'on compare cette vie populaire de nos vieux rois, à l'existence que mènera aux Tuileries Napoléon devenu empereur, ce Napoléon qui gravira cependant les marches du trône aux acclamations des Français. « L'Empereur et l'Impératrice, écrit M. Frédéric Masson, se laissent encore aborder par les gens de la Cour, mais les gens de la ville sont derrière les balustrades... Quant au peuple, contenu par une double haie de grenadiers, il voit de loin passer ses souverains comme à l'Étoile, ou bien d'en bas il les aperçoit au balcon de la Salle des Maréchaux... L'armée, la Garde même n'a le droit d'acclamer son Empereur qu'en défilant sous les fenêtres de son palais (1)... » Certes, Napoléon aime son peuple et tient à lui témoigner cette affection ; il lui prodigue « des jeux comme à Saint-Cloud et aux Champs-Élysées, des feux d'artifice, des victuailles, du vin, des illuminations ; mais ce qui seul le satisfait, on le lui refuse... C'eût été de voir son Empereur, le suivre, l'acclamer, participer à son triomphe et à sa joie... » « Ce sont les caractères, dit M. Frédéric Masson, du nouveau régime (2). »

La Révolution a passé, un autre monde a vu le jour.

VII. — LA MAISON DE FRANCE

Les événemens qui concernent le Roi, la Reine et leurs enfans sont pour le pays des événemens de famille : la maison royale est la « maison de France. »

Le 17 août 1615, Élisabeth, fille de Henri IV, quitte Paris pour aller épouser le roi d'Espagne. Le prévôt des marchands et les échevins, avec quatre cents chevaux et les archers municipaux, lui font escorte. La bonne ville donne un pas de conduite à l'enfant royale, selon la coutume quand une fille de France s'éloigne de la capitale pour aller prendre mari.

D'autre part, quel événement est l'entrée d'une nouvelle reine dans la ville ! Pour y assister, malgré la lenteur et la difficulté des moyens de communication, et l'insécurité des chemins, on accourt des provinces éloignées. L'entrée de Marie-

(1) Frédéric Masson, *Marie-Louise*, p. 124-25.
(2) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 264.

Thérèse, en 1660, est contée en une charmante poésie, — s'il est vrai qu'un poète y trouverait à redire :

C'est ainsi que nous arrivâmes,

dit un provincial,

Et qu'à Paris nous nous trouvâmes
Toutes sortes de nations
Et de toutes conditions.

Mais la date fixée pour la cérémonie est retardée :

C'était de semaine en semaine
Que devait entrer notre Reine.

Retards qu'une curiosité impatiente n'est pas seule à déplorer :

Jour et nuit dedans nos auberges
Les pigeonneaux et les asperges,
Les melons et les artichauds
Marchent pour les provinciaux ;
Et quand on fait si bonne chère,
Un peu d'argent ne dure guère...
Qui d'abord avait cent écus,
Aujourd'hui n'en a presque plus ;
Cependant l'hôte impitoyable
Veut toujours voir argent sur table,
Les auberges n'avancent rien,
Il faut toujours payer, ou bien
Il faut songer à la sortie...

Durant le voyage que fait Marie Leszczynska, fiancée à Louis XV, pour venir d'Alsace à Paris, les populations accourent pour la saluer. Des paroisses entières arrivent bannières en tête ; les bonnes gens chantent des cantiques en s'agenouillant devant la jeune Reine dans la poussière du chemin. Les maisons sont parées de tentures et de draps blancs, les routes semées de fleurs et de feuillage. Le même esprit se retrouve dans le discours que les dames de la Halle viennent faire à leur nouvelle souveraine, le 14 novembre 1725, à Fontainebleau. C'est la femme Gellé, — fameuse harangère, dit le baron de Breteuil, — qui prend la parole :

« Madame, j'apportons nos plus belles truffes à Votre

Majesté. Je souhaiterions en avoir davantage. Mangez-en beaucoup et faites-en manger beaucoup au Roi, car cela est fort bon pour la génération. Nous vous souhaitons une bonne santé et j'espérons que vous nous rendrez heureux. »

Voilà du moins qui vient du cœur.

L'union du Dauphin avec l'infante d'Espagne met en liesse tout Paris (février 1745). Ce ne sont que bals et illuminations, des rondes joyeuses : une immense fête populaire. Puis le bal masqué à Versailles, où la foule est admise, « aucun billet n'est exigé. » Aussi les barrières de chêne ne tardent-elles pas à être forcées. A travers les galeries et les salles, vers les buffets, le peuple circule librement : le Dauphin est en jardinier, la Dauphine en bouquetière.

Au bal donné pour le mariage de Marie-Josèphe de Saxe avec le Dauphin, fils de Louis XV (9 février 1747), tout le monde encore est invité, fête de famille. Quelques-uns de ces parens du Roi ne laissent pas d'être assez mal élevés. Pour mieux voir, ils montent sur les banquettes tendues de damas et répondent en termes aussi énergiques que laconiques à l'huissier qui les veut faire descendre.

Le même esprit préside aux noces. Tout le monde indistinctement, à Versailles, entre dans la grande Galerie des glaces où la famille royale est assemblée. Des tables de jeu ont été disposées. Les dames, qui ne jouent pas, ont pris place sur des gradins le long des arcades. En face, du côté des fenêtres, a été disposée une balustrade qui règne d'une extrémité à l'autre de la galerie. Par là passera le peuple. Il n'est personne qui ne soit admis, pourvu qu'on ne soit ni malpropre ni loqueteux, et qu'on suive l'itinéraire. La Dauphine, future reine de France, est assise à côté de Louis XVI ; avec la famille royale ils ont pris place autour d'une grande table, où le Roi, les princes et princesses causent familièrement et jouent bourgeoisement aux cartes, tandis que le peuple défile en dévisageant les jeunes époux. Dans une pareille circonstance le Roi se montrait à son peuple en famille.

Une fois mariée, la Reine ou la Dauphine doit avoir des enfans. Le peuple y compte et ne laisse pas de le venir dire à la princesse, jusqu'à Versailles, assez crûment. Marie-Antoinette tarde à donner un héritier à la couronne, tandis que sa belle-sœur, la Comtesse d'Artois, accouche. Et jusque dans ses ap-

partemens, les poissardes viennent réclamer à Marie-Antoinette, « grossièrement, » dit M. de Nolhac, le Dauphin qu'elle leur doit.

L'accouchement doit se faire en public, devant tout le monde, sous les yeux du peuple à qui l'enfant appartient.

« C'est la grandeur de vous et de votre enfant, » disait Henri IV à Marie de Médicis.

La sage-femme a reconnu les douleurs. Henri IV aussitôt prévient la reine des usages de la Cour de France. Marie lui répond :

— J'ai toujours été résolue de faire tout ce qui vous plaira.

— Je sais bien, m'amie, que vous voulez tout ce que je veux; mais je connais votre naturel, qui est timide et honteux, et je crains que si vous ne prenez une grande résolution, en les voyant cela ne vous empêche d'accoucher.

« Le Roi, écrit la sage-femme, alla ouvrir la porte de la chambre et fit entrer toutes les personnes qu'il trouva dans l'antichambre et grand cabinet. Je crois qu'il y avait deux cents personnes, de sorte que l'on ne pouvait se remuer dans la chambre pour porter la Reine dans son lit. J'étais infiniment fâchée de la voir ainsi. »

Mme Boursier, — c'est la sage-femme, — protesta contre la présence de tant de gens :

« Le Roi m'entendit, qui me vint frapper sur l'épaule et me dit : « Tais-toi, tais-toi, sage-femme ; ne te fâche point ; cet enfant est à tout le monde, il faut que chacun s'en réjouisse. »

L'enfant vient au jour ; c'est un Dauphin.

« Par tout le bourg (Fontainebleau), écrit Mme Boursier, toute la nuit, ce ne furent que feux de joie, tambours et trompettes; tonneaux de vin défoncés pour boire à la santé du Roi, de la Reine et de M. le Dauphin ; ce ne furent que personnes qui prirent la poste pour aller en divers pays en porter la nouvelle et par toutes les provinces et bonnes villes de France. »

Le vieux lieutenant général de Fontenay-le-Comte, âgé de quatre-vingts ans, s'approche du berceau. « Il donne mille complimens et des vœux au ciel, puis, s'en retournant au coin de la chambre, s'écrie :

« — Que Dieu m'appelle quand il lui plaira, j'ai vu le salut du monde ! »

Le jeune prince est baptisé en public, sous les yeux de tous, à Fontainebleau, le 14 septembre 1606. Comme nulle chapelle, nulle église ne serait assez vaste, on fait la cérémonie dans la grande cour du château. Douze mille personnes. Toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs. Au milieu de la cour a été dressée une estrade, où est amené le Dauphin alors âgé de cinq ans, en son manteau de toile d'argent fourré d'hermine. Puis, dans la cour du Cheval-Blanc, ont lieu les réjouissances, courses à cheval, courses de bagues, courses de quintaine, feux d'artifice, ripaille en plein air, fontaines de vin.

A la naissance du Duc de Bourgogne, fils du Grand Dauphin, le 6 août 1682, les gens crient, sautent, rient et pleurent de joie. Une foule immense; Louis XIV paraît et chacun de se jeter au-devant de lui :

« Chacun, écrit l'abbé de Choisy, se donna la liberté d'embrasser le Roi. La foule le porta depuis la Surintendance, où Mme la Dauphine accoucha, jusqu'à son appartement. Il se laissait embrasser à qui voulait et donnait sa main à baiser à tout le monde. Spinola, dans la chaleur de son zèle, la mordit si fort que le Roi se mit à crier :

« — Sire, je demande pardon à Votre Majesté, mais si je ne l'avois pas mordue, Elle n'auroit pas pris garde à moi! »

« Le bas peuple paraissoit hors de sens; on faisoit des feux de joie de tout; les porteurs et les Suisses brûlèrent les bâtons des chaises et jusqu'aux parquets et aux lambris destinés à la Grande Galerie. Bontemps, en colère, accourut le dire au Roi qui se mit à rire et dit :

« Qu'on les laisse faire, nous aurons d'autres parquets. »

Arrêtons-nous encore à l'accouchement de la dernière reine de France, de Marie-Antoinette. Le garde des Sceaux, les ministres, les secrétaires d'État attendaient dans le grand cabinet avec la « maison du Roi, » la « maison de la Reine » et les « grandes entrées. » Le reste de la Cour emplissait le salon de jeu et la galerie. Tout à coup une voix domine : « La Reine va accoucher! »

La Cour se précipite pêle-mêle avec la foule. L'usage veut que tous entrent en ce moment, que nul ne soit refusé. Le spectacle est public. On envahit la salle en une telle bousculade que les paravens, qui entourent le lit de la Reine, en sont renversés. La Chambre se transforme en place publique. Des

Savoyards montent sur les meubles. Une masse compacte emplit la pièce : la Reine étouffe.

— De l'air ! crie l'accoucheur.

Le Roi se jette sur les fenêtres calfeutrées et les ouvre avec la force d'un furieux. Les huissiers, les valets de chambre sont obligés de repousser les badauds qui se bousculent. L'eau chaude, que les praticiens ont demandée, n'arrive pas et le chirurgien doit piquer à sec le pied de la Reine. Le sang jaillit. Deux Savoyards, debout sur une commode, se sont pris de querelle et se disent des injures. C'est un vacarme. Enfin la Reine ouvre les yeux : elle est sauvée.

Taine a décrit, d'après les lettres et mémoires des contemporains, la joie du pays quand naquit le fils aîné de Marie-Antoinette. « Ce fut, dit le grand historien, une fête de famille. » Les Parisiens accouraient à Versailles en costumes de fête. Dans les théâtres, les acteurs ne pouvaient plus réciter leurs rôles, interrompus qu'ils étaient à chaque phrase par les cris de « Vive lé Roi ! vive la Reine ! vive monseigneur le Dauphin ! »

Et, pour bien comprendre le caractère de ces faits, il faut encore les comparer aux pompes impériales qui fêteront la naissance du Roi de Rome quelque cinquante ans plus tard :

« Rien des cérémonies de jadis, écrit M. Frédéric Masson, rien de cette populaire action de grâces que venait rendre à Notre-Dame, agenouillée aux dalles, comme la plus humble bourgeoise de la Cité, la Reine d'autrefois, et qu'elle portait ensuite à Sainte-Geneviève devant les reliques de la patronne de Paris ; rien de cette promenade glorieuse à travers les rues étroites de la montagne, sentiers fangeux qui, pour un jour, se faisaient royaux ; rien du festin paternel à la maison de Ville ; — tout se passe entre gens titrés, à l'intérieur du Palais, et, pour le peuple qui ne demande qu'à acclamer le fils de son Empereur, c'est assez qu'on lui ait, par des coups de canon, donné part de son heureuse naissance (1). »

Le Roi, ou son fils, tombe-t-il malade, les portes de la chambre s'ouvrent : ils doivent être malades en public. Des délégations populaires non seulement viennent prendre de leurs nouvelles, mais sont admises à leur chevet. Le 14 avril 1711,

(1) Frédéric Masson, *Marie-Louise*, p. 289-90.

le Grand Dauphin s'est alité à Meudon. Son état fait naître des inquiétudes. « Les harengères de Paris, écrit Saint-Simon, arrivèrent en plusieurs carrosses de louage. Monseigneur les voulut voir : elles se jetèrent au pied de son lit, qu'elles baisèrent plusieurs fois et, ravies d'apprendre de si bonnes nouvelles (qu'il allait mieux), elles s'écrièrent dans leur joie qu'elles allaient réjouir tout Paris et faire chanter le *Te Deum*. Monseigneur leur dit qu'il n'était pas encore temps, et, après les avoir remerciées, il ordonna qu'on leur fît voir sa maison, qu'on les traitât à dîner et qu'on les renvoyât avec de l'argent. »

Le Dauphin, fils de Louis XV, atteint du mal dont il mourra, doit accueillir la foule des courtisans. Auprès de son lit se pressent gentilshommes de la Chambre, officiers et menins. Le matin, après la messe, on fait chaque jour entrer « tout le monde. »

Comme le Roi est venu au monde, ainsi il doit mourir : sous les yeux des siens, c'est-à-dire de tous les Français. Louis XIII est à Saint-Germain, dans le château neuf, aujourd'hui presque entièrement détruit. Anne d'Autriche était demeurée au vieux château, celui qui se dresse encore de nos jours sur la jolie terrasse dominant la Seine. Dans les momens où le Roi allait bien, il pouvait jouir de quelque repos, demeurer un peu tranquille, dans une retraite relative; mais, dès l'instant où son état empirait, l'étiquette reprenait ses droits. Cette étiquette, nous la connaissons. Le flot des courtisans qui demeurent avec la Reine dans le vieux château, augmenté d'un flot de Parisiens accourus de la ville, envahissent la chambre où le Roi agonise et se pressent en une masse compacte et remuante. « C'était un piétinement, un entassement, un bruit, une chaleur affreusement pénibles pour le Roi, qui demandait en grâce qu'on s'écartât de son lit, pour lui laisser un peu d'air. »

« A la mort de Louis XV, écrit Norvins en son *Mémorial*, l'artisan, le portefaix, ceux à qui il ne fait réellement rien qu'un Roi soit mort, s'étudiaient à attrister leurs vêtemens. Il semblait que chacun eût perdu son père. »

Avec son profond sentiment social, Napoléon comprendra bien la raison de ces coutumes héréditairement transmises dans la maison de France. Il avait songé à rétablir le grand couvert, c'est-à-dire le repas public de la famille régnante; puis il y avait renoncé : il y eût été gêné. Ni Louis XIII, ni Louis XIV,

ni Louis XV ne l'avaient été. Et l'Empereur ajoute ces paroles qui marquent bien le caractère de ces anciens usages :

« Peut-être aurait-on dû borner cette cérémonie au Prince impérial et seulement au temps de sa jeunesse, car c'était l'enfant de la Nation; il devait dès lors appartenir à tous les sentimens, à tous les yeux (1). »

***

Car la notion des fonctions royales, qui continuèrent de porter les traits essentiels de leurs origines, demeura très vive, chez le souverain comme chez les sujets, jusqu'aux derniers temps de la monarchie.

Au XVI[e] siècle Bodin écrivait : « Le monarque est un vrai père de famille. » Aux États de 1614, Savaron, orateur du Tiers, parlait ainsi dans son discours au Roi : « Ceux qui réclament votre justice, ce sont vos enfans desquels vous êtes le père. » Péréfixe, précepteur de Louis XIV, dit dans son *Institutio principis :* « Voici comment vous devez parler : « Tous mes sujets sont autant d'enfans que Dieu m'a donnés à garder... Le Roi aura pour ses sujets l'amour d'un père. » C'est la pensée de La Bruyère : « Nommer un roi père du peuple, ce n'est pas faire son éloge, mais sa définition ; » et celle de Bossuet : « L'autorité royale est paternelle, » dit-il dans sa *Politique tirée de l'Écriture*, et plus loin : « La monarchie a son fondement et son modèle dans l'empire paternel. »

Les souverains ne pensent pas différemment. Voyez l'ordonnance de 1639 : « La naturelle révérence des enfans envers leurs parens est le lien de la légitime obéissance des sujets envers leurs souverains; » et le Dauphin, fils aîné de Louis XV, disait à son lit de mort : « Le monarque doit être regardé comme le chef d'une nombreuse famille. »

Retif de la Bretonne, né parmi les paysans, paysan lui-même, puis ouvrier jusqu'à l'âge de trente ans; Retif qui sut exprimer avec une incomparable sincérité les sentimens populaires de son temps, écrit aussi : « Notre constitution nous fait jouir du gouvernement du père de famille. » En 1788 encore, le fameux docteur Guillotin : « Le Roi assemble la nation, comme un bon

(1) Frédéric Masson. *Napoléon chez lui*, p. 261-62.

père, il s'entoure de sa famille. Il va chercher le bonheur où il peut seulement le trouver : dans le bonheur d'enfans chéris qui adorent leur père. »

Enfin, après la chute de la monarchie, l'écrivain du XIXe siècle qui en a le mieux démêlé les traits essentiels, Bonald, dit très nettement : « Les fonctions du Roi sont les fonctions du père ; le pouvoir est une paternité. »

Les auteurs qui, au XVIIIe siècle, ne comprenaient plus la société dont ils étaient issus et s'engageaient avec des idées personnelles dans des voies opposées à celles de la tradition, n'en ont pas moins affirmé eux-mêmes, et jusque dans leurs critiques, l'importance de la conception que nous indiquons :

« Convenir avec un souverain, écrit Diderot, qu'il est le maître absolu pour le bien, c'est convenir qu'il est le maître absolu pour le mal : il me semble qu'on a confondu les idées de père avec celles de souverain. »

Idées qui ne répondaient pas seulement à des théories historiques, sociales et littéraires ; qui dépassaient même en puissance et en activité le sentiment du peuple tel qu'il vient de se découvrir à nos yeux : après de minutieuses recherches, M. André Lemaire arrive à cette conclusion : « Le droit public lui-même considérait l'État comme une grande famille dont le Roi était le père. »

VIII. — LE BON PLAISIR

Le pouvoir du Roi, comme celui du père au sein de sa famille, était un pouvoir absolu : du moins il n'était borné par aucune législation ; en conclurons-nous au despotisme ?

Et tout d'abord, le pouvoir absolu du Roi était limité par ce qu'on appelle les libertés et franchises locales, par l'indépendance des provinces, des villes, des seigneuries, des communautés, des corps constitués. De cette indépendance nous ne nous faisons plus aucune idée ; elle nous épouvanterait, la prendrions-nous à la veille de la Révolution, c'est-à-dire à une époque où, sur de nombreux points, elle avait déjà subi maintes restrictions. Enfin le pouvoir absolu du Roi était de toutes parts endigué par le caractère même et par la personnalité de ceux de ses sujets qui se trouvaient en rapport avec lui.

C'est l'un des points les moins connus, les moins compris du gouvernement royal dans l'ancienne France et sur lequel nous voudrions encore nous arrêter un instant.

« Si j'étais lieutenant de police, disait Louis XV, je défendrais les cabriolets. »

Parole célèbre, où l'on cherche communément un témoignage de l'insouciance et de la légèreté de celui qui l'a prononcée, au lieu d'y voir un détail caractéristique du gouvernement d'autrefois. Rapprochons-la du trait suivant :

A peine Charles Craon eut-il été nommé gouverneur d'Aigues-Mortes, qu'il ordonna de mettre en liberté tous les prisonniers de la grosse tour, et, comme on lui faisait craindre les conséquences de cette initiative :

« Le Roi, dit-il, est le maître de m'enlever le commandement qu'il m'a confié, mais non de m'empêcher d'en remplir les devoirs selon ma conscience et mon honneur. »

Louis XV pouvait, s'il le désirait, retirer au lieutenant de police les fonctions dont il l'avait chargé, mais tant que Sartine était en place, il ne pouvait pas lui imposer sa manière de voir.

Il en allait ainsi dans la France entière et dans toutes les parties du gouvernement.

Ce gouvernement était « personnel ; » nous voulons dire qu'il s'exerçait par les individus ; aujourd'hui il s'exerce par les règlemens. Un ministre ne connaît plus aujourd'hui de ses subordonnés que les fonctions dont ils ont à s'acquitter ; dans l'ancien temps les règlemens n'existaient pas. On vivait en commun par la puissance des traditions et des coutumes. Il y avait un certain nombre de gens en place qui, dans ces places, agissaient conformément à leurs croyances, à leur caractère, à leurs capacités. De nos jours, les particuliers employés par le gouvernement sont « quelque chose, » et de plus ou moins éminent selon la situation qu'ils occupent ; dans l'ancienne France, ils étaient « quelqu'un. »

Ici se présente une observation qui aide à comprendre Louis XIV. Il voulait gouverner par lui-même ; de là, pour lui, la nécessité, étant donné les contingences que nous indiquons, de connaître par lui-même, sinon tous ses sujets, du moins ceux d'entre eux qui étaient dépositaires de l'autorité ; de là, le désir qu'il exprimait de voir régulièrement à la Cour prélats, sei-

gneurs, intendans, capitaines... « Louis XIV, dit Saint-Simon, obligeait les prélats qui s'étaient le plus attachés à leurs diocèses, à venir passer chaque année trois ou quatre jours auprès de lui. » Il voulait connaître tout ce qui marquait, voire les gens les plus retirés. Ce n'était pas par vanité; ce n'était pas, ce qu'on croirait plutôt, pour rehausser de leur présence l'éclat de sa Cour, mais par une nécessité de son gouvernement. « C'est un homme que je ne vois jamais, disait-il, je ne le connais pas. » Et il s'efforçait du matin au soir, depuis son lever jusqu'à son coucher, de voir et de connaître tous ceux qui étaient venus auprès de lui. « Il regardait à droite, à gauche, dit Saint-Simon, à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartemens, dans les jardins de Versailles; aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus. » L'État ne s'administrait pas par des fonctionnaires: il s'administrait par la personnalité des gens en place et des autorités locales; personnalités que le Roi devait connaître s'il voulait faire son métier.

De ces faits, suivons les conséquences :

Chacun dans sa place avait une liberté d'action dont nous avons perdu jusqu'au sentiment. Selon l'expression de Guy Coquille, sur tous les points du pays, le Roi avait « des compagnons en sa majesté. » « Louis XV en sa propre Cour, écrit le chevalier Déon au comte de Broglie, avait moins de pouvoir qu'un avocat du Roi au Châtelet. » Maurepas, premier ministre, répond à Lauzun : « Je n'ai pu parvenir à faire ce que vous désiriez, vous n'aviez pour vous que le Roi et moi. »

Le « bon plaisir » du Roi était de toutes parts refoulé par d'autres « bons plaisirs » et dont chacun s'exerçait librement entre les limites qui lui étaient assignées.

Combien de fois ne voyons-nous pas la volonté souveraine arrêtée, et directement, franchement, par celle de ses ministres responsables et qui contresignaient jusqu'à ses lettres de cachet, expression de sa volonté personnelle. Du Haillan énumère les parties du gouvernement où le Roi est maître, puis il ajoute: « Mais bien qu'il ait puissance absolue de toutes les choses susdites, si est-ce qu'il en fait bien peu sans l'avis de son conseil; et bien souvent ce qu'il a dit, ordonné et accordé, est révoqué, cassé et rescindé par l'autorité d'icelui. »

Au reste Saint-Simon, en un passage souvent cité, n'a-t-il pas

fait remarquer que jamais prince ne gouverna moins que ce monarque qui passe pour avoir été, parmi tous, le prince le plus absolu ? Ainsi s'expliquent tant de traits conservés dans les annales de notre ancienne monarchie. Qui ne connaît l'histoire du *Secret du Roi*, si bien contée par le duc de Broglie ? En cachette Louis XV dirige une diplomatie opposée à celle de son ministre. Le comte de Broglie en est chargé. L'intrigue coûte 10 000 livres par mois ; car le Roi est impuissant à imposer ses idées à son ministre, d'autant que celui-ci a l'appui du Conseil. Mais pourquoi, dira-t-on, ne changeait-il pas de secrétaire d'État ? C'est qu'on ne changeait pas de ministre aussi facilement au XVIIIe siècle qu'en notre temps, et précisément à cause de la personnalité de ceux qui étaient en place, et à cause du respect des traditions dont toute la vie publique était faite. Or il arriva que le secret du Roi fut dévoilé. On imagine la colère du secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Malheur aux agens du souverain. Le comte de Broglie est disgracié, Dumouriez et Favier sont mis à la Bastille.

Louis XVI entretiendra de même une correspondance secrète avec Vergennes, à l'insu de son Conseil, correspondance cachée par lui dans ses petits appartemens, au-dessus de la pièce des enclumes, où le Roi se livrait à ses travaux de serrurerie.

L'indépendance des gouverneurs provinciaux était encore accrue par la distance et la lenteur des communications. « On voit, en pleine paix, observe M. le vicomte d'Avenel, le souverain chercher à faire révolter ses sujets contre leur gouverneur, afin de chasser celui-ci d'une place ; on le voit traiter avec des bourgeois influens pour surprendre une citadelle que le Roi avait confiée à sa garde. »

Même spectacle si nous passons du grand au petit.

Prenons un exemple entre cent : l'administration du For-l'Évêque. Elle était placée sous l'autorité d'un concierge, — nous dirions d'un directeur, — assisté d'un greffier, — nous dirions d'un secrétaire général. L'un et l'autre une fois nommés conservaient, comme il vient d'être dit, leur liberté d'action. Cependant il fallait garantir les prisonniers contre les abus possibles. Voici ce qu'on avait organisé : l'intérêt du concierge était que les prisonniers restassent très longtemps sous les verrous, à cause du profit que lui procurait la location des chambres occupées par eux ; l'intérêt du greffier, au contraire,

était que les prisonniers sortissent le plus tôt possible, car, à la sortie, il touchait les droits d'écrou et de recommandation. « En sorte que, écrit le concierge Dinant du Verger, si un concierge avide avoit le désir de retarder la liberté d'un prisonnier, il est naturel de penser que le greffier y mettroit obstacle. »

Cette manière de régler l'administration d'une maison de détention paraîtrait à | notre génie administratif une vraie extravagance : elle était toute conforme à l'esprit de l'ancien temps.

Et ne voit-on pas le pouvoir royal lui-même encourager les dépositaires de son autorité, dans leur résistance, quand, depuis le XIVe siècle jusqu'au XVIIIe siècle, il enjoint à ses baillis, sénéchaux, gens de justice, conseillers au Parlement, de ne mettre ses ordres à exécution que s'ils n'y trouvent rien qui soit contraire au droit ou aux devoirs de leurs charges, au bien ou à l'équité. Admirable conception du gouvernement d'un pays libre et sur laquelle les modernes ne sauraient assez réfléchir. « Il y a, disent les remontrances du 9 avril 1753, — nous sommes au XVIIIe siècle, et c'est le Parlement qui s'adresse directement au Roi, — il y a une économie aussi ancienne que la monarchie, qui assure l'observation de l'ordre ; c'est la gradation des pouvoirs intermédiaires qui, dépendant du souverain dont ils émanent, forment l'enchaînement de toutes les parties de l'État ;... dépôt sacré, où l'autorité souveraine et la confiance des sujets s'unissent intimement, degrés nécessaires pour établir la communication entre le trône et les peuples... » Ce que répète Montesquieu, pour lequel ces « pouvoirs intermédiaires » constituent la nature même du gouvernement monarchique.

Ce respect de l'indépendance laissée aux « officiers, » nous dirions aux « fonctionnaires, » tenait à des causes diverses ; à l'hérédité et à la vénalité qui faisaient que chacun était propriétaire de son office. Il tenait aussi à ce qu'un récent historien, M. Mariéjol, appelle très bien « la force d'opinion, » qui résidait dans les personnes en fonction. Sans oublier cette hiérarchie des personnes en groupemens de clientèle, ces liens d'homme à homme, tradition du Moyen âge, qui faisaient de tout personnage en place une puissance avec laquelle les plus puissans devaient compter. Au point que, sous la Régence, le Duc d'Orléans se voit obligé, quoi qu'il en ait, de faire entrer au Conseil des

personnages qui sont notoirement ses ennemis; leur position sociale les y inclinait si fortement, qu'il lui était impossible de les en écarter. « La formation du Conseil de Régence, écrit Saint-Simon, fut très difficile. Il devait être composé d'assez peu de membres pour le rendre plus auguste, et il y avait plusieurs personnes ennemies de M. le Duc d'Orléans que leur état ne permettait pas d'en exclure. »

Contingences qui expliquent aussi l'obligation où était le Roi d'envoyer immédiatement en exil, loin de la Cour et loin de Paris, ceux de ses ministres auxquels il retirait leur portefeuille. Leur situation personnelle aurait créé les plus grands ennuis, s'ils fussent restés dans les entours du gouvernement. On fit exception, sous Louis XVI, en faveur du duc d'Aiguillon. Le duc demeure à Paris « embusqué dans son hôtel, » pour reprendre l'expression de M. le marquis de Ségur. Et entouré d'une cour de fidèles, d'alliés, d'obligés, Aiguillon devient pour la Cour la cause de mille difficultés et embarras.

Et nous n'avons pas parlé de l'organisation même de la famille, de sa constitution si robuste, si indépendante, sous la direction de son chef, où les pouvoirs publics trouvaient des barrières infranchissables et qui ne cessèrent de les faire reculer.

*
* *

« L'autorité du Roi, disait Retif de la Bretonne, existe *séparément* : elle laisse les autres autorités tout entières. » Et le marquis de Mirabeau en s'adressant au Roi : « Votre puissance n'est autre chose que la réunion d'une multitude de volontés fortes et actives à la vôtre. » Si bien que, dans l'ancienne France, le « bon plaisir » était l'essence même du gouvernement; par quoi il faut entendre, non pas un régime arbitraire, une tyrannie à la mode du Bas-Empire romain, ou des monarchies orientales, — et sur ce point Robespierre lui-même devait rendre justice à nos rois; — mais une vie publique où chacun conservait sa liberté d'initiative, sa franche allure et son indépendance personnelle. Au sommet de la hiérarchie apparaissait le monarque et, du haut en bas, chacun dans la sphère où il était appelé à se mouvoir, agissait « à son instar, » si l'on veut bien nous permettre de parler ainsi. En ce temps, l'art du gou-

vernement consistait à éviter les heurts, les contestations entre les « autorités, » entre les mille et mille volontés librement agissantes dont le groupement formait la nation, en quoi le rôle du souverain demeura jusqu'à la fin de l'ancien régime ce qu'il avait été dans les premiers siècles où avaient régné les Capétiens : « Accorder ses sujets les uns avec les autres et tous ensemble avec soi. » La force des traditions et des coutumes, la communauté des croyances et des aspirations, facilitaient l'accomplissement de cette grande tâche. La monarchie de France, conclut en quelques lignes, d'une merveilleuse ampleur et clairvoyance, l'évêque Claude de Seyssel, la monarchie de France se conserve « par l'entretenement des sujets de tous états en bon accord et au contentement d'un chacun : cause principale de la conservation et augmentation d'icelle monarchie. Moult est requis de l'entretenir et garder qu'elle ne vienne à discord, car facilement s'ensuivroit la ruine de la monarchie. Et pour ne venir à cet inconvénient ne faut autre chose, fors entretenir lesdits états chacun en ses libertés, privilèges et coutumes. »

Et tel a été durant huit siècles, — spectacle unique dans l'histoire du monde, — tout le gouvernement de notre ancienne monarchie.

*
* *

L'ensemble du régime apparaîtra une fois de plus dans sa vraie lumière, si nous le comparons avec le gouvernement impérial, tel qu'il devait sortir de l'œuvre centralisatrice et administrative de la Révolution :

« C'est par millions, écrit M. Frédéric Masson, que l'on compterait les signatures (données par l'Empereur), car la Correspondance publiée avec ses 22 000 numéros ne contient pas la cent millième partie de ses lettres, de ses ordres, de ses décisions, nul décret, nul brevet, nulles lettres patentes, nul contrat de mariage, nul des actes de nomination et de destitution, nulle des lettres closes ou des lettres de grâce, nul de ces morceaux de papier ou de parchemin qui, chaque jour, dans cet Empire qui était l'Europe, allait récompenser ou punir à tous les degrés des hiérarchies diverses, judiciaire, administrative, financière, militaire. Ce corps immense n'avait qu'un cœur où tout le sang refluait par toutes les veines pour être chassé

ensuite dans toutes les artères : le cœur, c'était Napoléon et le sang c'était sa pensée sans cesse en éveil, que nul n'interrogeait en vain et qui constamment se manifestait par ce signe visible, cette N fulgurante ou la plume écrasée jette des jambages comme une auréole, où, sous la lettre initiale, la vigueur du trait accuse et marque la volonté du maître (1). »

IX. — CONCLUSION

La France, qui vivait de ses traditions, qui se gouvernait d'une manière indépendante sous la direction de ses « autorités locales » et ne connaissait d'autres lois que ses coutumes séculaires, vit, dès le XVII[e] siècle, à Paris et dans la plupart des provinces, ces anciennes traditions s'altérer. On cherche des « lois, » selon le mot du cardinal de Retz, on les cherche « à tâtons. » Après la mort de Louis XIV, cette transformation, qui recevait son impulsion du fond de la nation, prit des proportions de plus en plus grandes. L'une des principales causes en était l'altération des mœurs et des sentimens qui avaient formé la vieille famille française, base de l'édifice dont la monarchie était la clé de voûte. Cette base est donc ébranlée et, par contre-coup, les « ordres » qui constituent la nation se lézardent jusqu'à leur sommet, où la royauté même en est atteinte.

Il serait trop long de montrer ici ce mouvement de désorganisation par le détail.

Que si les tentatives de faire pénétrer dans le pays l'autorité centrale où s'employèrent les ministres de Louis XVI, afin de remplacer par elle les traditions altérées, avaient eu le temps de prendre de la force et de se développer, les troubles de la Révolution ne se seraient pas produits. Quand éclatèrent les violences du 14 juillet 1789, la principale force de la monarchie était toujours encore une force morale. Du jour au lendemain, on s'aperçut combien celle-ci était atteinte et la monarchie n'exista plus.

Quand les érudits auront débarrassé les études sur la Révolution des déclamations et des considérations politiques

(1) Frédéric Masson, *Napoléon chez lui*, p. 172.

dont elles continuent d'être encombrées, il apparaîtra qu'on s'est servi de cette expression, — la Révolution, — pour désigner dans l'histoire de France le passage du régime patronal au régime administratif : alors les lois se substituèrent aux croyances et les règlemens administratifs remplacèrent les traditions, transformation que tous les peuples ont subie ou subiront au moment correspondant de leur histoire. L'énergie et le despotisme révolutionnaire, dont l'œuvre a été complétée par le génie de Napoléon, ont ainsi fait chez nous ce que le génie de Jules César et l'habileté d'Auguste avaient fait à Rome. Il est vrai que les Français ont vu, en 1792, la forme républicaine succéder à la forme monarchique, tandis que les Romains avaient vu la forme monarchique succéder à la forme républicaine; mais la transformation sociale a été la même de part et d'autre, rendue inévitable de part et d'autre par la ruine des traditions; et les conséquences en ont été de part et d'autre identiques : parmi les débris du régime patronal, ont jeté leurs racines et se sont développées, chez les Romains comme chez les Français, jusqu'à pénétrer dans les moindres recoins de leur vie publique et privée, la contrainte législative et la bureaucratie.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

REVUES ÉTRANGÈRES

GŒTHE ET LA MUSIQUE

Die Tonkunst in Gœthes Leben, par Wilhelm Bode, deux vol. in-18 illustrés. Berlin, librairie Mittler, 1911.

Un jour, j'entre par hasard dans la chambre de l'un de mes condisciples, qui est en train de prendre une leçon de clavecin, et je trouve là un professeur qui est bien l'homme le plus amusant de la terre. Pour chacun des doigts de la main droite et de la main gauche, il a un surnom particulier, dont il se sert pour désigner ce doigt, avec une drôlerie impayable, toutes les fois que son élève en doit faire usage. Les touches noires et blanches se trouvent pourvues d'appellations non moins pittoresques, et les tons eux-mêmes ne sont jamais mentionnés que sous des noms imagés. De tout cela résulte une étrange et charmante compagnie qui, sous mes yeux, se met à travailler en commun de la manière la plus simple et la plus parfaite. Notes et mesure semblent devenir merveilleusement faciles, et l'élève, dans l'excellente humeur où l'a transporté un enseignement aussi divertissant, constate qu'il n'a qu'à se laisser aller pour bien jouer le morceau qu'il a devant lui !

A peine rentré à la maison, j'insistai auprès de mes parens pour qu'ils prissent désormais au sérieux leur projet de nous faire apprendre le clavecin, à ma sœur et à moi, en les conjurant de nous donner pour maître cet homme incomparable que je venais de rencontrer chez mon condisciple. Mes parens, cependant, ne voulurent pas se décider tout de suite. Ils s'informèrent, et les renseignemens qu'ils reçurent ne furent pas, en vérité, défavorables à l'amusant professeur, mais non plus ne révélèrent rien qui lui fût exceptionnellement favorable. Cependant, je m'étais empressé déjà de raconter à ma sœur toutes les dénominations comiques qui m'avaient ravi : si bien que nous étions tous les deux follement impatiens des leçons espérées, et réussîmes enfin à les obtenir.

Le professeur commença par nous faire apprendre les notes de la

gamme; et comme, décidément, aucune plaisanterie ne survenait à ce propos, nous dûmes nous consoler en supposant que l'amusement arriverait bientôt lorsque l'étude propre du clavecin nous offrirait l'occasion de faire marcher nos doigts. Mais voilà que ni l'emploi des touches, ni le doigté ne parurent donner lieu à la moindre dénomination divertissante! Absolument aussi sèches qu'avaient été les notes, le restèrent également pour nous les touches noires et blanches, sans que nous entendissions une seule syllabe de tous ces noms de Poucet, de Cadet, et de Doigt Doré dont j'avais gardé le vivant souvenir. Notre professeur nous faisait voir, durant ses leçons, une mine aussi grave qu'il m'avait naguère montré un visage joyeux. Ma sœur me reprochait amèrement de l'avoir trompée, et ne doutait pas qu'en effet tout ce que je lui avais raconté ne fût que pure invention de ma part. Et moi-même, sous le coup de ma surprise, je me sentais tout déconfit, ce qui m'empêchait de profiter des leçons, encore bien que notre homme s'acquittât assez consciencieusement de sa tâche. Toujours je continuais à attendre, avec l'idée que les plaisanteries de naguère finiraient, tout de même, par venir. Hélas! les plaisanteries ne venaient toujours pas; et sans doute je n'aurais jamais pu m'expliquer l'énigme si un nouveau hasard ne s'était chargé de m'en apporter la solution.

Un jour, pendant que je prenais l'une de mes leçons, un autre condisciple entra dans ma chambre; et voici que, tout d'un coup, je vis se rouvrir librement tous les conduits de la riche et délicieuse fontaine de drôlerie! Tout d'un coup les Poucet et les Cadet, et les Grattet et les Chatouillet, qui étaient les surnoms assignés aux doigts, comme aussi les Fatet et les Solet, désignant les notes *fa* et *sol*, rentrèrent en scène, et recommencèrent à évoquer devant moi d'adorables figures de petits bonshommes. Mon jeune ami ne s'arrêtait pas de rire, et s'émerveillait que l'on pût apprendre tant de choses d'une façon aussi amusante.

C'est l'auteur de *Faust*, on le devine, qui nous décrit ainsi les débuts de son éducation musicale; et le fait est que, durant toute sa longue carrière, ce grand poète semble avoir toujours inconsciemment conservé, à l'égard de la musique, un peu du mélange d'indifférence et de mauvaise humeur produit en lui par la « sécheresse » inattendue de l'enseignement de son premier maître. Je sais bien que de cela Gœthe lui-même n'aurait voulu convenir à aucun prix, non plus que n'en conviennent aujourd'hui ses biographes et commentateurs. N'est-ce pas précisément pour nous démontrer l'excellence de son goût musical, et l'extrême importance attachée par lui à l'œuvre des compositeurs anciens et contemporains, que l'un des écrivains les plus autorisés à nous parler de lui, M. Wilhelm Bode, vient de publier deux remarquables volumes, tout remplis de documens précieux, sur le *Rôle de la Musique dans la vie de Gœthe?* Mais les documens reproduits par M. Bode suffiraient, à eux seuls, sinon

pour contredire sa thèse, du moins pour en réduire considérablement la portée. Le critique allemand, d'ailleurs, ne cherche pas à nous dissimuler tout ce que l'amour de son héros pour la musique a toujours eu d'étroit et de suranné. Il ne se fait pas faute de nous citer, notamment, cet aveu caractéristique du poète : « La musique n'est rien sans la voix humaine. » Et l'ensemble de ses deux volumes nous prouve assez combien Gœthe, dès sa jeunesse et jusqu'à sa mort, est resté obstinément fidèle à une conception esthétique aussi singulière, excluant du domaine de l'art toutes les formes de la musique instrumentale. « Des mélodies non accompagnées de paroles, — disait-il encore, — sont pour moi comme des papillons ou de jolis oiseaux colorés qui voltigent, çà et là, au-dessus de nos têtes. » Je ne crois pas que jamais il ait pris un plaisir réel à une symphonie, à une œuvre quelconque d'orchestre ou de musique de chambre, voire à une composition pour le piano, — sauf peut-être aux fugues de Sébastien Bach et aux libres fantaisies improvisées, dans sa chambre de Weimar, par l'enfant-prodige Félix Mendelssohn : les premières le séduisant parce qu'il prétendait y découvrir comme des « problèmes mathématiques, avec des données très simples aboutissant à des résultats d'une complication grandiose, » tandis que l'improvisation du petit Mendelssohn devait surtout émouvoir en lui le psychologue, peut-être aussi l'amateur passionné de « curiosités » naturelles. A quatre-vingts ans de même qu'au temps lointain de ces « années d'apprentissage » où le jeune étudiant suivait volontiers ses amis (ou amies) dans les salles de concert de Leipzig et de Strasbourg, toutes les grandes créations instrumentales des Bach et des Hændel, et de Haydn, et de Mozart, et de Beethoven n'étaient pour lui littéralement « rien; » et il n'y avait pas jusqu'aux *ouvertures* écrites pour ses drames, pour les opéras composés sur des livrets de son invention, qui ne lui demeurassent manifestement indifférentes, pour ne pas dire antipathiques, acceptées par lui comme un sacrifice nécessaire à ce qu'il tenait pour une regrettable erreur du goût perverti de sa race.

Encore n'allait-il pas très loin dans son amour de la seule musique qu'il consentît à admirer, celle qui se traduit « par la voix humaine. » Il concédait à son vieil ami Zelter que les oratorios de Hændel et les *Passions* de Bach étaient de belles œuvres ; mais pas une fois l'idée ne lui est venue d'aller les écouter à Berlin, où son ami en donnait des exécutions sans pareilles, ni même de se les faire exécuter chez lui, à Weimar, si ce n'est par manière d'exposition historique. L'opéra, le grand opéra italien, français, ou allemand, l'ennuyait à tel point

qu'il passait des années sans daigner en entendre un seul acte au théâtre grand-ducal, dont il était l'intendant. Toute la musique vocale se limitait, pour lui, à deux genres : l'opéra-comique et le *lied*. Après quoi ses livrets d'opéras-comiques, sur lesquels j'aurai à revenir tout à l'heure, nous révèlent l'idée infiniment petite, et presque enfantine, que cet homme d'un génie souverain se faisait du seul type de musique théâtrale qui lui fût vraiment cher. Sa vie durant, il n'a voulu voir dans l'opéra-comique rien d'autre que l'ancien *singspiel* de sa jeunesse, la comédie « bouffonne » agrémentée de couplets, ou parfois, tout au plus, une tragi-comédie d'un niveau plus relevé, mais n'ayant recours au chant que pour de courts passages épisodiques quasi indépendans de l'action principale. Le *lied*, voilà en somme l'unique emploi de l'art musical qui lui apparût tout à fait légitime : un *lied* où l'accompagnement instrumental fût aussi discret que possible, et où le musicien s'interdît même strictement de composer une musique différente pour les différentes strophes du poème. Toute sa correspondance, l'unanimité des témoignages contemporains, ne nous laissent nul doute sur cet article de sa doctrine esthétique. Jamais Gœthe n'a pu se résigner à reconnaître sincèrement la valeur artistique de la *Violette* de Mozart, ni de la *Chanson de Mignon* de Beethoven, ni du *Roi des Aulnes* de Schubert, non plus que d'aucun des chants immortels composés par ces deux derniers maîtres sur d'autres de ses délicieuses romances ou ballades. Il leur reprochait, à ces maîtres, d'avoir « défiguré » les poèmes qu'ils lui empruntaient ; par où il voulait dire tout d'abord qu'ils avaient adjoint à sa poésie, contrairement à tout droit, une quantité au moins équivalente de libre expression musicale : mais, à défaut même d'une telle concurrence d'un génie étranger, devinée par lui dans les *lieds* d'un Schubert ou d'un Beethoven, il n'aurait pu pardonner à ces novateurs la façon dont ils avaient, suivant le mot allemand, *durchkomponiert*, « composé tout au long » le texte de ses poèmes, avec une musique variant de strophe en strophe, alors que le devoir absolu du compositeur était, suivant lui, de trouver une phrase mélodique convenant d'avance à toutes les strophes, et ne formant ainsi qu'une aimable enveloppe musicale toute superficielle, sous laquelle se dessinât, intacte, l'harmonieuse beauté des phrases du poète.

Aussi bien n'est-ce pas seulement de cette manière indirecte, par le choix de ses genres musicaux favoris, que Gœthe nous a signifié l'étrange médiocrité du rôle esthétique assigné par lui à un art dont il se flattait, cependant, d'avoir su pénétrer l'essence la plus secrète.

D'année en année, à mesure que se déroule devant nous sa noble carrière, nous le voyons se rendant mieux compte en soi-même, et proclamant au dehors avec plus de franchise sa répugnance pour toute musique qui ne tâche pas simplement à nous « divertir. » Les deux volumes de M. Bode contiennent, à ce propos, quelques citations bien curieuses : soit que, dans ses propres lettres, le vieux poète se plaigne avec une amertume indignée de la scandaleuse présomption des nouveaux théoriciens, qui osent prescrire à la musique la tâche d'émouvoir profondément les cœurs alors que son unique objet a été et sera toujours de délasser l'esprit en charmant les oreilles ; ou bien qu'il se réjouisse de s'entendre affirmer, dans une lettre de son confident et conseiller Zelter, que les jeunes musiciens, et notamment Beethoven, « emploient la massue d'Hercule pour écraser des mouches. » Durant sa jeunesse, l'auteur « romantique » de *Werther* se croyait encore tenu d'apprécier la forte grandeur des opéras de Gluck : plus tard, le poète « olympien » en arrive à ressentir une irritation passionnée, une véritable colère, — et assez surprenante chez lui, — lorsque l'un de ses correspondans ou quelqu'un de son entourage risque devant lui une allusion à la possibilité, pour la musique, de rivaliser en puissance d'émotion avec la poésie ou l'art dramatique.

D'où vient donc que la musique ait occupé tant de place dans la vie d'un homme qui toujours s'est fait d'elle une idée aussi pauvre ? Notre Victor Hugo, lui non plus, — quoi qu'on en ait dit, — n'a pas beaucoup aimé la musique : mais je ne pense pas que jamais personne s'avise d'étudier ses rapports avec l'art musical de son temps. Tandis que voici deux gros volumes entièrement consacrés au « rôle de la musique dans la vie de Gœthe ; » et non seulement ces deux volumes ne nous offrent point trace de digressions inutiles ou de « remplissage : » mais je ne saurais dire à quel point ils sont instructifs, et même amusans, nous promenant d'un bout à l'autre de la glorieuse carrière du poète allemand sans que jamais il cesse de nous apparaître dans tout le plein relief de sa riche et puissante individualité. Il y a là un petit problème historique, mais beaucoup plus explicable qu'on pourrait le supposer, et dont l'ouvrage de M. Bode nous permet, aujourd'hui d'entrevoir bien aisément la solution.

Car, en premier lieu, il ne faut pas oublier que ce poète qui n'aimait pas la musique, — ou du moins ne l'aimait que sous une forme

et dans des proportions infiniment restreintes, — appartenait et par sa naissance et par toutes les racines de son génie poétique à une nation dont on a pu dire justement que la musique était pour elle un besoin inné, comme le manger et le boire. Si même il avait eu, personnellement, encore moins de curiosité et de goût pour la musique, Gœthe, de par sa race et son éducation, aurait encore été hors d'état de s'en passer pour l'usage quotidien de sa vie intime et sociale. Pareil à l'énorme majorité de ses compatriotes, il s'était accoutumé dès le berceau à ne pouvoir pas concevoir l'existence, et en particulier quelques-uns de ses modes les plus importans, tels que les repas, les réunions d'amis, ou les tête-à-tête amoureux, autrement qu'enveloppés d'une atmosphère musicale. Enfant, il avait été nourri de chansons autant que de lait; collégien, il n'avait pas douté un seul instant de l'obligation pour lui d'apprendre le clavecin; étudiant, il avait dû forcément s'affilier à des sociétés chorales, et c'est encore la musique qui, forcément, avait été le premier sujet de ses entretiens avec ces charmantes jeunes filles de Saxe, de Thuringe, puis d'Alsace, dont il nous a laissé d'inoubliables portraits. Dire de lui qu'il n'aimait pas la musique, cela signifie simplement qu'il ne lui accordait qu'une très petite part de son cœur, en plus du besoin instinctif qu'il avait d'elle pour orner, égayer et remplir ses journées. Si bien que ses biographes, par cela seul qu'il était Allemand et vivait de la vie de son milieu national, ne sauraient s'empêcher de nous rendre compte de ce qu'a été le décor « musical » des diverses étapes de sa carrière.

Mais en outre il faut songer que cet Allemand était un poète, et un poète dont la gloire populaire venait bien moins de ses drames que de ses exquises petites pièces lyriques : sans compter que toujours dans ses drames eux-mêmes comme dans ses romans, le cœur de ses compatriotes est allé avant tout aux nombreux « intermèdes » lyriques qui s'y trouvaient semés, chansons de Claire, de Marguerite, ou de Mignon, strophes ailées jaillissant tout d'un coup parmi des pages de prose ou de solennels grands vers alexandrins. Or, les premiers de ces chefs-d'œuvre du jeune poète francfortois se sont produits en un temps où toute petite pièce de ce genre s'appelait une « chanson, » et évoquait irrésistiblement l'idée, le désir d'une traduction musicale. Lorsque Lamartine, Victor Hugo, ou Musset offraient au lecteur français les recueils de leurs « odes » et de leurs « ballades, » il était entendu que ces poèmes devaient s'accommoder d'être simplement « lus, » avec un élément de mélodie et d'harmonie « parlées » qui

pouvait, le mieux du monde, se suffire à soi-même. Rien de semblable en Allemagne, au moment où ont paru les « chansons » de Gœthe. Chacune d'elles était vraiment comme un texte à « mettre en musique; » et d'avance déjà tout lecteur les « chantait » intérieurement, au lieu de les « lire ; » et toujours le poète, de son côté, les concevait comme ayant à se revêtir de musique, — sauf pour lui à souhaiter que cette musique fût à la fois la plus discrète possible et la plus conforme au sentiment qui lui avait inspiré les paroles. De par sa race, Gœthe n'imaginait pas que l'on pût se passer de musique; de par sa profession, il avait conscience de ne pouvoir pas se dispenser de la collaboration d'un musicien : est-il besoin d'autre chose pour nous expliquer l'extrême importance du rôle de la musique dans sa double vie d'homme privé et de poète « lyrique ? »

Et pourtant à ces deux explications s'en ajoute une troisième, que nous révèlent clairement ses écrits, et en particulier l'abondante série de ses lettres intimes. Nous découvrons dans ces lettres que le grand poète a toujours, depuis sa jeunesse, rêvé d'avoir expressément un musicien attaché à son service, — pour des motifs divers que nous laissent fort bien deviner les documens recueillis par M. Wilhelm Bode. Il voulait, tout d'abord, que ce musicien complétât son œuvre de poète lyrique, en revêtant de musique, sous sa direction, les nombreuses « chansons » qu'il avait écrites déjà ou projetait d'écrire. Pas une de ces chansons qui, sitôt publiée, ne se trouvât mise en musique par une douzaine au moins de compositeurs professionnels ou de simples « amateurs : » mais le poète aurait aimé avoir près de soi quelqu'un qui précisément, parmi cette diversité d'interprétations musicales, produisît en quelque sorte la version « officielle, » le complément authentique de la pensée et des paroles de sa « chanson, » donnant à celle-ci sa pleine valeur expressive sans trop nuire jamais, par sa « musicalité » propre, à l'attrait dominant du poème. De plus, Gœthe entendait que son musicien attitré collaborât avec lui, — ou, pour mieux dire, travaillât sous ses ordres, — à « compléter » pareillement les opéras-comiques et autres œuvres accompagnées de chants qu'il se proposait d'écrire pour les scènes allemandes. Après la popularité de ses poèmes lyriques, la gloire du théâtre avait toujours été le principal objet de son ambition; et en particulier il avait résolu de donner à l'Allemagne un opéra vraiment « national, » équivalent à celui que Gluck d'une part, et de

l'autre les Monsigny et les Grétry avaient donné à la France. Il est vrai que cet opéra allemand, tel qu'il rêvait de le créer, se réduisait surtout à une « adaptation » de l'opéra-bouffe italien : un dialogue en beaux vers allemands, que le musicien traiterait à la manière des *récitatifs* italiens, et qui çà et là serait coupé de « chansons » ou de petits « ensembles. » Mais d'autant plus il désirait avoir auprès de soi un compositeur qui consentît à exécuter, sous sa direction immédiate, la partie musicale de ces œuvres nouvelles. Et ce n'est pas tout. De plus en plus, à mesure que grandissait sa jeune renommée, ce poète de génie aspirait à n'être pas seulement un poète, mais encore un savant et un esthéticien, le maître tout-puissant de la pensée allemande. C'est dire qu'il se promettait également de régner sur la musique nationale, et qu'à cette fin aussi, l'assistance d'un musicien professionnel lui était indispensable, d'un homme qui l'instruisît et le conseillât, lui fournît le fondement « technique » de ses théories, le guidât dans l'appréciation des œuvres musicales, anciennes et modernes, sur lesquelles il aurait à se prononcer.

Pour tous ces motifs, le poète allemand, de très bonne heure, s'est mis en quête d'un musicien qu'il pût s'attacher, presque à la manière dont les princes d'alors attachaient à leur cour un « maître de chapelle. » Mais au contraire de ces princes, qui trouvaient assez aisément l'homme souhaité, on comprend que Gœthe ait eu quelque peine à découvrir un collaborateur musical entièrement conforme à l'image idéale qu'il s'en était faite. Il lui fallait un artiste à la fois très savant et foncièrement médiocre, capable de l'aider dans ses divers travaux esthétiques; capable aussi de comprendre et d'appliquer toutes les indications qu'il recevrait de lui touchant la « mise au point » de ses poèmes, lyriques ou dramatiques; et néanmoins assez modeste (et d'un génie personnel assez mince) pour se résigner à ce rôle effacé de « metteur au point, » sans que jamais son originalité propre risquât d'égaler ou de surpasser celle du poète qui lui faisait l'honneur de l'associer à sa destinée. On s'est souvent étonné que l'auteur de *Werther* et d'*Egmont*, préoccupé comme il l'a été toute sa vie du choix d'un musicien pour « interpréter » ses poèmes, n'ait jamais eu l'idée de s'adresser à aucun des maîtres immortels qui vivaient en son temps ; et vraiment il y a quelque chose d'étrange, au premier abord, dans ce fait incontestable que, pendant que Gœthe réclamait à tous les vents un compositeur pour traduire sa pensée poétique, des compositeurs tels que Gluck, puis Mozart, puis Beethoven et Schubert et Weber suppliaient anxieuse-

ment, — et vainement, — tous leurs amis de leur procurer un beau poème d'opéra ou d'opéra-comique. Mais en réalité la chose n'a rien que de parfaitement explicable. Ce n'était pas un musicien de l'espèce de ceux-là que désirait avoir à son service le poète-philosophe de Weimar. Ces musiciens, il les redoutait et les détestait déjà, comme on l'a vu, pour des raisons théoriques, leur reprochant de « défigurer » ses poèmes ; mais par-dessus tout il sentait que des maîtres d'une individualité aussi forte ne sauraient avoir rien de commun avec le docile et zélé serviteur dont il avait besoin.

Si bien que, toute sa vie, il s'est ingénié à découvrir ce musicien idéal, et puis, l'ayant découvert, à le former et à l' « entraîner, » et à tirer ensuite profit de son assistance, en attendant qu'un jour il se vît obligé de le « remercier : » soit qu'il ne réussît décidément pas à l'utiliser avec tout le fruit désirable, ou encore que sa chance lui permît de rencontrer ailleurs un autre musicien plus apte à le servir selon ses souhaits. C'est là ce qui prête à l'ouvrage de M. Wilhelm Bode un intérêt biographique exceptionnel. Autant un livre aurait risqué de nous ennuyer où l'auteur se serait borné à énumérer les œuvres musicales entendues, pendant trois quarts de siècle, par un homme qui n'a jamais profondément aimé la musique, autant nous prenons de plaisir à la lecture d'un récit où cet homme nous est montré, sans arrêt, recherchant de tous côtés le collaborateur musical qu'il a résolu d'avoir auprès de lui, et l'accablant de marques d'affection lorsqu'il l'a trouvé, et le congédiant, tôt ou tard, pour transmettre sa faveur à un rival plus heureux. Car il ne faut pas oublier que ce prétendu « Olympien » était un passionné, ainsi que doit l'être tout poète de race ; et à ses relations avec la petite série de ses musiciens « intimes, » notamment, il a apporté toujours une flamme vivante, un mélange fiévreux de tendresse, d'enthousiasme, et de déception, dont la peinture aurait presque de quoi égaler, pour nous, l'attrait romanesque du tableau de ses plus célèbres idylles ou tragédies amoureuses. Hélas ! je ne puis songer à raconter ici ce curieux roman « musical » de la vie de Gœthe ; tout au plus vais-je essayer d'en résumer très rapidement l'un des chapitres, l'histoire des relations du poète avec le premier des compositeurs qui ont occupé près de lui, tour à tour, l'emploi de ce que l'on a appelé son « maître de chapelle privé. »

Ce premier en date des confidens et serviteurs musicaux de Gœthe, Christian Kayser, était, sans aucun doute possible, le mieux doué de tous. Il était concitoyen de Gœthe, mais d'une origine beaucoup

moins relevée, ayant pour père un pauvre organiste de Francfort. Dès le collège, son double talent de poète et de musicien lui avait valu l'admiration respectueuse de ses camarades ; et lorsque, en 1775, le jeune Gœthe l'avait prié d'adapter, sur des vers allemands qu'il venait d'écrire, un air de Grétry qu'il aimait entre tous, tout de suite Kayser avait procédé à ce petit travail avec une adresse et un goût qui avaient éveillé chez le poète le désir de faire désormais de lui son musicien attitré. Malheureusement, Kayser avait été obligé, peu de temps après, de quitter l'Allemagne pour s'installer à Zurich, où, pendant un demi-siècle, il allait vivre obscurément du maigre produit de quelques leçons de clavecin. N'importe : son ambitieux compatriote n'en restait pas moins résolu à utiliser, même de loin, toute la science et toute l'émotion poétique qu'il avait eu la joie de découvrir en lui. Sans cesse il lui écrivait, à Zurich, de longues lettres remplies d'éloges et d'encouragemens chaleureux. « Je te porte toujours dans mon cœur ! lui disait-il. Envoie-moi souvent quelque chose de ta composition !... Et rassure-toi, prends confiance ! Tu verras que tout finira par nous réussir ! » Comme l'on pense bien, il joignait à ces lettres tous ses petits poèmes, au fur et à mesure de leur achèvement; et son protégé zurichois les lui renvoyait par la poste suivante, « ornés » d'une musique très simple, mais certes la plus fidèle qu'on pût rêver au sentiment des poèmes, et parfois d'une exquise beauté mélodique. Et de mois en mois, puis d'année en année, nous voyons s'accroître l'estime de Gœthe pour ce parfait interprète de sa pensée, jusqu'à ce qu'enfin le poète imagine d'employer Kayser à la réalisation de ce nouvel opéra allemand dont je parlais tout à l'heure. Il lui envoie, notamment, une sorte d'opéra-bouffe écrit en légers et délicieux petits vers allemands, une pièce en quatre actes intitulée *Plaisanterie, Rancune et Vengeance* où les trois uniques personnages, Scapin, Scapine et le Docteur, échangent des propos d'un comique assez pauvre en une langue qui égale pour le moins la verve harmonieuse d'un Gautier ou d'un Banville.

Confier une œuvre comme celle-là, — déjà « impossible » par soi-même, — à un musicien de la qualité du savant, pensif, et mélancolique Kayser, c'était comme si l'on eût demandé à Schumann ou à Chopin de mettre en musique le livret des *Rendez-vous bourgeois*. Mais Kayser, docilement, se mit aussitôt à l'œuvre ; et pendant plus d'un an cet opéra-comique servit d'occasion à une correspondance où le caractère de chacun des deux amis se montre à nous de la façon la plus significative, pour ne rien dire de l'extraordinaire floraison

d'idées qui jaillit presque de chacune des lettres de Gœthe. J'ajouterai que celui-ci, prenant au sérieux son rôle de protecteur, ne se lasse pas de prodiguer à Kayser les preuves les plus précieuses de l'intérêt qu'il porte à ses progrès musicaux : le contraignant à accepter d'importantes sommes d'argent qui lui permettront d'acheter des partitions, de visiter les diverses capitales artistiques de l'Europe, ou encore de se procurer le loisir nécessaire à la composition de l'opéra-comique. A Rome, en 1787, il n'a pas de repos qu'il ne l'ait fait venir auprès de lui; et peu s'en faut même que le contact familier de son compatriote et ami ouvre décidément le cœur du poète au charme secret de la musique, révélée soudain aux deux « touristes » sous la forme des messes et des *Improperia* de Palestrina.

Forcé de revenir à Weimar, Gœthe y ramène son musicien. Mais bientôt celui-ci, peu fait pour la vie mondaine, aime mieux aller reprendre à Zurich son obscure existence de coureur de cachets; et voici tout d'un coup que l'illustre ami, après une nouvelle série de lettres du ton le plus tendre, lui annonce l'envoi d'une partition musicale que vient de composer, sur un poème d'opéra expressément écrit naguère à l'intention de Kayser lui-même, un jeune musicien berlinois appelé Reichardt! Sans vouloir longtemps en rien laisser voir à son protégé, Gœthe avait évidemment compris, désormais, que ce dernier n'était pas l'homme dont il avait besoin. La musique écrite par Kayser pour l'aventure « bouffonne » de Scapin et de Scapine, en particulier, n'avait pas réussi à tenter un seul directeur de théâtre; et l'on s'explique ainsi sans trop de peine que Gœthe, se résignant enfin à accueillir favorablement la requête d'un compositeur qui lui paraissait mieux à même de le satisfaire, ait confié à Reichardt, par manière d'essai, le poème de sa *Claudine de Villabella*. Oui, mais avec tout cela, — étrange ironie de la destinée, — autant le livret de *Plaisanterie, Rancune et Vengeance* était manifestement au-dessus (ou au-dessous) de l'inspiration toute « lyrique » de l'humble et profond musicien-poète zurichois, autant nous serions en droit de supposer que cette *Claudine*, la plus « romantique » des pièces de Gœthe, aurait convenu au génie de Kayser. Qui sait si, en renonçant trop tôt au service d'un « maître de chapelle privé, » dont l'« entraînement » lui avait cependant coûté tant de soins et d'efforts, l'imprudent poète n'a point perdu à jamais une chance exceptionnelle de réaliser le plus cher de ses rêves, — son vieux rêve de conquête de la scène musicale allemande?

En tout cas, le pauvre Kayser avait, depuis lors, cessé d'exister pour Gœthe ; et bien que son successeur Reichardt se soit montré un serviteur infiniment plus souple, et actif, et adroit, lui-même n'a point tardé semblablement à recevoir son congé. Mais, aussi bien, ni Reichardt ni Kayser n'avaient de quoi rivaliser, auprès de Gœthe, en constante et parfaite utilité pratique, avec le troisième de ses « maîtres de chapelle, » le célèbre Zelter. Celui-là était vraiment l'homme qu'il fallait à Gœthe. Musicien « amateur, » il était, de son métier, l'un des plus notables maîtres maçons de Berlin ; avec cela l'honnêteté même, et d'une intelligence très suffisante, surtout dans les sujets de l'ordre pratique. Personne peut-être, entre tous les amis du poète, ne l'a plus respectueusement admiré, ni ne l'a servi plus efficacement. Il est vrai que les limites, très étroites, de son talent lui interdisaient d'aborder les grands genres de l'opéra ou de l'oratorio : il ne savait écrire que des *lieds*, — et c'est sûrement sous son influence que Gœthe, de bonne heure, a renoncé à produire de nouveaux poèmes de musique dramatique, jusqu'au jour où, dans la seconde partie de son *Faust*, il a brusquement transformé sa tragédie en une façon de drame lyrique, offert par lui aux génies musicaux de la postérité. Mais impossible d'imaginer des *lieds* aussi absolument conformes à l'idéal du poète : gracieux et médiocres, se bornant à mettre discrètement en valeur l'expression des paroles. Et pendant un quart de siècle l'excellent maçon berlinois s'est trouvé à peu près seul pour représenter, aux yeux de Gœthe, un art que les deux amis ne goûtaient pas au même degré, mais que tous deux concevaient et rêvaient de la même façon. Lorsque Zelter reprochait à Beethoven d' « employer la massue d'Hercule à écraser des mouches, » ou bien accusait le jeune Berlioz d' « écrire sa musique avec un balai, » il savait bien n'exprimer là qu'un fidèle écho des sentimens esthétiques de son glorieux « patron » et ami de Weimar.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En dépit des préoccupations qui nous viennent d'ailleurs, notre pensée ne saurait se détacher de l'effroyable catastrophe de la *Liberté*. Les funérailles des victimes ont eu lieu en grande pompe à Toulon. La cérémonie a été touchante : tous ceux qui y ont assisté en ont rapporté, en même temps qu'une émotion profonde, la satisfaction mêlée de tristesse qui accompagne un devoir douloureux mais bien rempli. Le témoignage rendu à nos morts a été digne d'eux. Les discours prononcés sur leurs cercueils ont exprimé le sentiment du pays, et nous pouvons dire du monde entier, car toutes les nations ont été représentées à ces obsèques grandioses, où la députation des officiers et des soldats de la marine anglaise a été particulièrement remarquable et remarquée. La France ne peut qu'être reconnaissante des marques de sympathie données à son deuil. Enfin les abstentions et les exclusions regrettables qui avaient eu lieu après l'explosion de l'*Iéna*, ne se sont pas reproduites. M. le président de la République, entouré des présidens des deux Chambres et des ministres, a paru sur la place publique au moment même où l'évêque de Fréjus donnait l'absoute, et les membres du clergé ont pris la place qui leur avait été assignée dans le cortège qui s'est formé ensuite. La séparation de l'Église et de l'État n'entraîne nullement comme conséquence celle de l'Église et de la patrie française, dont l'État n'est qu'un organe. Les opinions, les sentimens religieux méritent, comme les autres, d'être respectés en tout temps, et doivent l'être encore davantage, s'il est possible, sous le coup d'un malheur qui afflige et unit tous les citoyens. La journée a été ce qu'elle devait être : mais puisse-t-elle ne jamais se renouveler !

C'est le vœu que tout le monde forme : il appartient plus spécialement à M. le ministre de la Marine d'en assurer la réalisation. M. Del-

cassé s'y emploie avec une grande activité. Une commission d'enquête, formée par ses soins, recherche les causes du désastre. Une autre s'applique à l'angoissante question que soulèvent la poudre employée dans la marine et les périls qu'elle recèle. Tout cela est fort bien, mais il faut avoir le courage et la franchise de dire que ce n'est pas seulement par des précautions matérielles qu'on atteindra le but poursuivi. Le danger est moins dans la poudre B que dans le défaut de surveillance qui s'exerce sur elle et, d'une manière plus générale, dans l'insuffisance de la discipline sur nos navires de guerre. L'opinion a été péniblement surprise d'apprendre que, au moment de l'explosion, ni le commandant en premier, ni le commandant en second n'étaient sur la *Liberté :* le commandement y était exercé par un simple lieutenant de vaisseau. Les règlemens permettaient cette double absence, soit, mais les règlemens sont fautifs. M. Delcassé a été le premier à le reconnaître : il vient de décider qu'il y aurait toujours un officier supérieur de service sur nos navires de guerre, décision excellente, mais insuffisante, car elle aura beaucoup plus pour effet de fixer désormais les responsabilités que d'en rendre les résultats préventifs efficaces. Ce sont les mœurs mêmes de la marine qu'il faut changer; ce sont de vieilles habitudes de négligence et de relâchement qu'il faut réformer. La compétence nous manque pour porter un jugement sur la poudre B ; mais, après avoir lu tout ce qu'on en a écrit depuis quelques jours, il ne nous semble nullement prouvé qu'elle soit coupable de l'explosion de la *Liberté.* Cette poudre se dénature, paraît-il, au bout d'un certain temps et elle explose, mais elle ne le fait pas d'une manière inopinée, en vertu d'un travail secret dont il est impossible de constater l'origine et de suivre l'évolution. Des taches se produisent sur la poudre, des odeurs particulières s'en dégagent, de sorte que deux de nos sens, la vue et l'odorat, permettent d'y reconnaître les symptômes avant-coureurs du danger. Que ne les a-t-on surveillés sur la *Liberté ?* On dira peut-être que les inspections réglementaires ont eu lieu et nous répondrons alors une fois de plus que les règlemens sont à refaire. La poudre B est ce qu'elle est ; on connaît ses qualités et ses défauts ; il fallait se servir des unes et prendre ses mesures contre les autres. Si on l'avait fait, l'explosion n'aurait pas eu lieu.

Les inquiétudes de l'opinion ne se sont pas arrêtées là. Après les désastres redoublés qui ont affligé notre marine, une triple remarque a été faite. On s'est demandé pourquoi ces désastres n'arrivaient qu'à nous, pourquoi ils n'arrivaient qu'à Toulon, pourquoi ils ne se

produisaient jamais en pleine mer. Les autres nations ont aussi des navires qui contiennent d'importantes cargaisons de poudre, et sans doute quelques accidens s'y produisent, mais les effets en sont toujours limités, ils ne prennent pas le caractère d'une catastrophe nationale. Les autres ont-ils de la meilleure poudre que nous, ou seulement la surveillent-ils mieux? A cette question, on trouvera peut-être une réponse dans les observations qui précèdent. Mais pourquoi les désastres dont nous gémissons ne se produisent-ils qu'à Toulon? On a dit qu'il y avait dans le climat méridional de cette ville, dans les facilités de vie, les amusemens, les distractions, les séductions qu'on y trouve, enfin dans le milieu particulier qui l'enveloppe, des causes émollientes qui agissent sur nos marins, officiers et matelots, et produisent chez eux ce relâchement de la discipline dont nous avons parlé plus haut. Cela est-il vrai? Tout le monde le croit, mais c'est à M. le ministre de la Marine de le dire. Et enfin nous avons fait la remarque, et nous y insistons, que ces accidens épouvantables qui, en quelques minutes, coûtent la vie à 200 hommes, privent notre escadre de guerre d'une de ses unités les plus importantes et causent une perte de cinquante millions à notre budget, n'arrivent pas en pleine mer. Si la poudre B est dangereuse à Toulon, elle devrait l'être ailleurs et y produire les mêmes effets : si elle ne les y produit pas, c'est qu'il y a à Toulon même une cause spéciale qui les y détermine, et quelle pourrait être cette cause, sinon encore et toujours le défaut de discipline? Elle n'opère pas en mer avec la même intensité parce que ni les officiers, ni les matelots ne peuvent alors descendre à terre ; ils restent tous groupés sur le navire, soumis sans interruption aux principes d'une hiérarchie sévère, tout entiers à leur affaire, sans permissions, sans congés, sans lendemains fatigués d'une journée ou d'une nuit de plaisirs : et cela explique bien des choses. Il y a une autre explication, sur laquelle nous ne voulons pas insister aujourd'hui, mais qu'il est malheureusement impossible d'éliminer comme invraisemblable, depuis surtout que, par une coupable faiblesse, des condamnés de droit commun sont admis dans les troupes de la marine et dans les équipages de la flotte : c'est qu'un saboteur ne pourrait pas s'échapper en pleine mer où il serait la première victime de son crime.

Nous recommandons ces observations à M. Delcassé : s'il veut la fin, qu'il prenne les moyens. Le seul qui, dans la marine comme ailleurs, épargnera au pays des douleurs et des pertes comme celles qu'il vient d'éprouver est de gouverner, c'est-à-dire de mettre l'auto-

rité et la responsabilité en haut et de restaurer la discipline en bas. Quand on aura fait cette réforme, nous ne perdrons plus nos chefs-d'œuvre dans nos musées et nous conserverons nos navires dans nos ports.

Que dire des négociations franco-allemandes? A mesure qu'il s'allonge, le fil en devient de moins en moins distinct : il se perd dans le mystère, d'ailleurs très naturel et très légitime, dont les deux gouvernemens s'entourent. On ne sait plus où nous en sommes. Les notes officieuses, officielles même, nous assurent que la négociation continue de bien marcher, que les pronostics sont favorables, que l'accord est sur le point de se faire, qu'on n'est plus séparé que par des divergences de rédaction. S'il ne s'agissait que de divergences aussi peu importantes, les deux gouvernemens seraient inexcusables de s'y obstiner aussi longtemps. C'est pourquoi l'opinion finit par croire qu'il s'agit de choses plus sérieuses. Mais lesquelles?

Le journal *le Temps* a expliqué, un de ces derniers jours, qu'avant de conclure la première partie de l'arrangement, le gouvernement impérial montrait quelque curiosité de savoir ce que serait la seconde. Peut-être en est-il ainsi : les deux parties de la négociation ne peuvent pas être rendues absolument indépendantes l'une de l'autre, et l'Allemagne n'aurait vraisemblablement pas consenti à s'engager sur l'une, si elle n'avait pas eu déjà quelque notion de ce que serait, ou pourrait être l'autre. C'est cette notion qu'il s'agirait maintenant de préciser. Soit : puisqu'il faudra en venir là un jour ou l'autre, le plus tôt sera le mieux. Nous avons dit que le gouvernement impérial avait commis une faute en faisant durer hors de toute mesure la discussion sur le Maroc, parce que les esprits, chez nous, s'étant énervés, puis excités, la négociation sur le Congo en deviendra plus laborieuse. Ce qui était vrai hier l'est devenu chaque jour davantage, et c'est à quoi on ne paraît nullement songer à Berlin. La conciliation, certes, est désirable, mais il faut qu'on nous la rende possible. Les bruits les plus divers ont couru sur la manière dont la négociation avait été engagée, mais la plupart de ces bruits ont été l'objet de démentis. Des cartes ont été publiées sur les demandes de l'Allemagne et sur les concessions éventuelles de la France, mais elles ont été taxées d'inexactitude. En réalité, nous ne savons rien de certain. Contentons-nous de dire qu'il serait dangereux de prolonger plus longtemps cette incertitude et que, s'il est vrai que le gouver-

nement impérial soit impatient d'entrer dans la seconde partie du débat, nous ne le sommes pas moins que lui.

En attendant, les vacances parlementaires se prolongent au delà de toutes les habitudes, non pas que les Chambres soient habituellement rentrées au moment de l'année où nous sommes, mais elles sont sur le point de le faire, et la date de leur réunion y est déjà fixée et connue. C'est d'ordinaire vers le milieu d'octobre que cette réunion a lieu : or on parle cette année du 24 octobre, ou même du 7 novembre, ce qui est bien tard ! M. Charles Benoist a écrit à ce sujet une lettre publique à M. le président du Conseil. Il attribue aux négociations allemandes ce retard extraordinaire et il se demande s'il est justifié par là. Sans doute des questions indiscrètes, inopportunes, maladroites, pourraient être posées ; mais le gouvernement serait toujours maître de ne pas y répondre, et « au demeurant quelle force, dit M. Benoist, ne lui donnerait pas, pour traiter, la volonté du pays délibérée et solennellement affirmée par ses représentans légaux ? » Il y a du pour et du contre dans cette observation. Nous croyons, quant à nous, que si la négociation franco-allemande était terminée avant la réunion des Chambres, cela vaudrait mieux. Mais pourra-t-elle l'être ? On commence sérieusement à en désespérer, et, en tout état de cause, peut-on arrêter la vie normale d'un pays en la suspendant à une affaire quelconque, même à la plus grave qui soit ? « Je me reprocherais, dit M. Charles Benoist, de faire apparaître ici l'une quelconque des autres questions qui, par elles-mêmes, réclameraient notre convocation. » Pourquoi se le reprocherait-il ? Nous ne comprenons pas très bien son scrupule, qui d'ailleurs ne l'arrête qu'à demi, car il parle du budget et de la réforme électorale. Si urgente soit-elle, et on connaît sur ce point notre opinion, la réforme électorale peut attendre deux ou trois mois de plus, mais en est-il de même du budget ? Lorsqu'elles sont convoquées au milieu d'octobre, les Chambres ont beaucoup de peine à le voter le 31 décembre : elles y réussissent même assez rarement, et on n'a pas oublié le scandale des sept douzièmes provisoires de l'année et du budget courans. La Chambre désire sans doute ne pas en opérer la récidive et c'est de sa part un bon sentiment : mais comment pourrait-elle voter le budget avant le 1er janvier, si elle n'est convoquée que le 7 novembre, et comment le Sénat pourrait-il, à son tour, remplir sa tâche en temps opportun ? Il y aura sans doute des indulgences pour le gouvernement s'il apporte un arrangement avec l'Allemagne et si cet arrangement est satis-

faisant; mais dans l'incertitude où on est à cet égard, le plus sage serait de convoquer les Chambres à la date habituelle de leur réunion. Attendre davantage est faire naître une espérance qui risque fort de ne pas se réaliser et qui, si elle ne se réalise pas, deviendra une difficulté de plus. La mauvaise humeur n'en sera que plus générale, et le gouvernement n'y trouvera aucun profit.

Il y a quinze jours, la guerre nous apparaissait inévitable entre l'Italie et la Turquie, la première voulant la Tripolitaine et la seconde ne pouvant pas en faire le sacrifice bénévole. La guerre a été, en effet, déclarée correctement entre les deux pays, mais il ne semble pas que, soit d'un côté, soit de l'autre, on ait grande envie de la faire à outrance, et elle a été réduite jusqu'ici à un minimum assez rare dans l'histoire. Il faut d'ailleurs s'en réjouir pour l'humanité. L'Italie applique volontiers à la guerre la théorie du moindre effort; elle a traité les défenses de Tripoli et de Benghazi avec les précautions dues à des objets qui doivent vous appartenir demain. Quant aux Turcs, leur malheur est trop grand pour que nous n'ayons pas pour eux les ménagemens qu'ils méritent. La France a toujours eu pour eux des sentimens d'amitié que leur récente tentative de constituer un gouvernement parlementaire et libéral n'a pu que développer, bien que l'entreprise n'ait pas eu encore tout le succès que nous aurions désiré. Dans les circonstances actuelles, les Turcs sont à plaindre. Ils n'avaient rien prévu, rien préparé dans la Tripolitaine et l'apparition de quelques cuirassés italiens les a surpris à peu près désarmés. Aussi ne se sont-ils défendus, au moins jusqu'ici, que pour la forme, et la guerre qu'ils ont subie, plutôt qu'ils n'y ont pris part, a ressemblé quelque peu aux grandes manœuvres où un arbitre décide qu'une troupe doit abandonner un poste quand elle n'est plus en situation de s'y maintenir. Il était d'ailleurs trop tard pour réparer le temps perdu et ravitailler Tripoli. Les Turcs en sont séparés par la mer, et la mer ne leur appartient pas. Quelques coups de canon les ont délogés des fortifications de la ville. Qui pourrait leur reprocher de n'en avoir pas fait davantage? Leur résistance aurait été certainement impuissante et inutile. Mais nous sommes loin du: « Qu'il mourut! » du vieux Corneille, et même de son second vers: « Ou qu'un beau désespoir alors le secourût. » Ce genre d'héroïsme semble décidément passé de mode.

La Turquie avait trop compté que l'amitié de l'Allemagne serait pour elle une sauvegarde efficace sur tous les points du monde:

la perte de l'Herzégovine et de la Bosnie n'avait pas suffi à lui montrer ce que cette confiance avait d'exagéré. L'amitié de l'Allemagne est une grande force sans doute, mais ce n'est pas une force absolument libre et qui puisse disposer pleinement d'elle-même dans toutes les hypothèses, car l'Allemagne est enchevêtrée dans des obligations européennes qui sont pour elle une limite et quelquefois un obstacle. Alliée de l'Italie, elle n'aurait pas pu, quand même elle l'aurait voulu, prendre nettement parti pour la Porte sans compromettre son système d'alliances, éventualité à laquelle elle ne devait pas s'exposer. Des conseils, certes, elle pouvait en donner, et il est à croire qu'elle l'a fait; mais on a trop d'intelligence politique à Rome pour n'avoir pas compris qu'on pouvait en prendre à son aise avec les conseils de l'Allemagne, destinés à rester platoniques, et l'activité italienne n'en a pas été un seul moment ralentie. Que pourrions-nous d'ailleurs dire à ce sujet qui n'ait été déjà dit avec une incomparable autorité par l'empereur d'Allemagne lui-même dans le télégramme qu'il a adressé au Sultan. Ce télégramme est un aveu d'impuissance dont la franchise ne laisse rien à désirer. L'empereur Guillaume a donné des instructions à son gouvernement pour qu'il fît de son mieux en faveur de la Porte, mais il reconnaît que les efforts de son gouvernement ont été pour le moment inutiles, et il exprime l'espoir que l'avenir sera plus favorable, car tout arrive, et Allah est grand. Si ce ne sont pas les termes exacts de sa dépêche, le sens n'en est nullement altéré dans cette adaptation.

La Turquie se trouvait donc réduite à ses propres forces en face de l'Italie, et on vient de voir ce qu'étaient ces forces dans la Tripolitaine. Lorsqu'on s'est rendu compte de cette situation, la douleur et aussi l'indignation ont été vives à Constantinople. Le gouvernement d'Hakki pacha, qui avait fait preuve d'une aussi complète imprévoyance, a dû donner sa démission. Hakki pacha avait cru plus fortement que personne que l'amitié allemande était un invincible palladium : cette croyance était même toute sa politique extérieure. Il devait donc disparaître, mais par qui serait-il remplacé? On a vu alors un spectacle assez curieux. De tous ces Jeunes-Turcs qui remplissaient la scène politique avec tant d'assurance, quelquefois même d'arrogance, il n'a plus été question et on a entendu prononcer de nouveau les plus vieux noms de la Vieille-Turquie, Saïd pacha, Kiamil pacha. C'est au premier que, finalement, le Sultan a confié le grand vizirat : il l'occupe pour la cinquième fois et tout donne à croire que, s'il l'a accepté, c'est par dévouement patriotique, car il ne

peut y trouver que des déboires et de l'ingratitude. Faire la guerre à l'Italie est difficile, impossible sans doute; faire la paix avec elle est une épreuve redoutable pour les hommes d'État, quels qu'ils soient, qui en accepteront la responsabilité. Aussi Saïd pacha a-t-il eu beaucoup de peine à constituer un ministère. Kiamil, à qui il a demandé son concours, n'a pas cru devoir le lui donner. Il comptait, comme ministre des Affaires étrangères, sur Rechid pacha, ambassadeur à Vienne, qui a d'abord accepté le portefeuille, puis l'a refusé. Saïd a eu beaucoup de peine à trouver un remplaçant. Tout le ministère est dans sa personne : ses collaborateurs sont des hommes effacés, qui ne lui apportent aucune force et dont le choix, qui s'imposait sans doute faute de mieux, est au contraire une manifestation de faiblesse au cours d'une crise aussi grave. Que faire? La Porte s'est adressée à tout le monde pour demander soit une intervention, soit une médiation. Le jour viendra sans doute où une médiation pourra être utilement introduite entre les deux belligérans, qu'on hésite à appeler ainsi; mais une initiative de ce genre semble encore prématurée, parce que l'Italie ne l'accepterait pas avant d'avoir pris une possession plus complète, ou du moins plus étendue de la Tripolitaine, et que la Porte, quelque raisonnable qu'elle ait été jusqu'ici, se refuserait sans doute à faire si vite les sacrifices nécessaires. Le sentiment public est, en effet, violemment excité en Turquie; à l'affolement du premier jour a succédé, ou paraît avoir succédé une ferme résolution de résistance; mais où cette résistance peut-elle se produire et quelle forme peut-elle prendre? L'événement le montrera : nous ne pouvons que reproduire ici ce qu'on dit en Turquie en attendant que les faits parlent eux-mêmes.

Le gouvernement et les personnes qui s'y rattachent annoncent qu'il sera sûrement renversé, balayé, s'il fait une paix contraire au sentiment national, et rien effectivement n'est plus probable; mais la question est de savoir si, après que le gouvernement aura été sacrifié comme victime expiatoire, la paix qu'il aura consentie ne sera pas acceptée comme un mal devenu irréparable. S'il en est ainsi, Saïd pacha aura rendu un réel service à son pays, parce qu'il faut qu'une paix soit faite à un moment quelconque et qu'elle ne peut être qu'infiniment douloureuse pour la Turquie. Pour échapper à la fatalité, il faudrait que la Turquie pût résister. Le peut-elle? Elle le croit, elle le dit du moins. A entendre quelques-uns de ses représentans autorisés, elle est en mesure de le faire même dans la Tripolitaine, non pas dans les forts de la côte que quelques coups de

canon devaient réduire, mais dans l'intérieur du pays, où les troupes turques actuellement en retraite encadreraient en grand nombre les Arabes fanatisés et prendraient ensuite l'offensive contre les Italiens. Cela serait possible en effet si les Turcs et les Arabes pouvaient recevoir du dehors des armes et des munitions, mais comment le pourraient-ils? Leur nombre donc, nous parlons de celui des soldats utilisables, est subordonné au chiffre de fusils dont ils disposent dès maintenant et ce chiffre est limité. Les Italiens, au contraire, disposant de la mer, sont maîtres d'envoyer en Tripolitaine tous les hommes et toutes les armes et munitions nécessaires pour assurer l'accomplissement de leur dessein. Ils trouveront des difficultés sans doute, mais ils ont les moyens de les vaincre. L'œuvre leur demandera plus de temps, leur donnera plus de peine, leur coûtera plus d'argent qu'on ne paraît le croire en ce moment; elle n'est pas près d'être terminée, mais elle se terminera à leur avantage. Les Turcs s'en rendent bien compte, puisqu'ils parlent d'employer des armes d'un autre genre, c'est-à-dire de boycotter les marchandises ennemies et même d'expulser tous les Italiens de l'Empire ottoman. De pareilles mesures, à supposer qu'elles soient pleinement réalisables, ce qui est douteux, feraient évidemment du mal à l'Italie, mais elles n'en feraient guère moins à la Turquie : elles pourraient de plus lui aliéner beaucoup de sympathies et la mettre en conflit avec l'Allemagne qui, ayant accepté la protection des sujets italiens, s'acquittera certainement en conscience de la charge qu'elle a assumée. Il est question, en outre, d'enlever aux Italiens le bénéfice des capitulations, ce qui leur sera sans doute assez indifférent si on les expulse, et aura en outre l'inconvénient de soulever de délicates questions de droit public qui intéressent tout le monde chrétien. Mais l'inconvénient principal des mesures de ce genre serait d'irriter les Italiens sans les désarmer et de rendre la paix finale plus onéreuse pour la Turquie. Que la Turquie se défende par les armes, dans la Tripolitaine ou ailleurs, rien de mieux; dans tous les pays où on estime le courage et le patriotisme, on sera sensible à ses efforts; mais le boycottage des marchandises, mais l'expulsion en masse des sujets ennemis auraient quelque chose de barbare dont la brutalité déplairait.

Eh quoi! dira-t-on, tous les moyens ne sont-ils pas bons à la guerre quand ils sont efficaces? La question est précisément de savoir si ceux-là le seraient. Ils n'arrêteraient pas l'élan que les Italiens se sont donné à eux mêmes et qui ne se reposera que dans une victoire

suffisante pour satisfaire chez eux le sentiment national, excité autrement qu'en Turquie, mais non pas avec moins de force. L'Italie ne songeait nullement, il y a quelques semaines, à s'emparer de la Tripolitaine. Le gouvernement y pensait sans doute; il faut bien le croire après l'événement accompli; mais les préoccupations immédiates du pays étaient ailleurs et la conquête de Tripoli était dans les esprits comme un idéal éventuel, destiné à se réaliser un jour ou l'autre, dans un avenir indéterminé. Il y a ainsi, au fond de l'âme des nations, des pensées dormantes, parfois même d'un sommeil séculaire et profond, qui se réveillent soudain, à un premier coup de clairon, avec une puissance d'explosion à laquelle rien ne résiste. C'est ce qui vient d'arriver en Italie. Lorsque la nouvelle s'est répandue que le gouvernement avait préparé en silence une expédition à Tripoli et qu'il était même en voie de l'exécuter, on ne s'est pas demandé si l'entreprise serait facile, si elle ne coûterait pas cher, si elle ne risquait pas de provoquer des complications européennes : ces questions se sont posées peut-être à quelques esprits froids et réfléchis, mais l'enthousiasme populaire les a considérées comme résolues et ne s'y est pas arrêté. Des souvenirs lointains, très lointains, ont sollicité et entraîné ces imaginations latines, après y être restées comme en dépôt pendant des siècles : l'Afrique est le pays des mirages et elle en offre de si glorieux! C'est sans doute pour ce motif que le gouvernement allemand a senti vite que l'Italie lui avait définitivement échappé et qu'il serait vain de vouloir la retenir. Il a témoigné beaucoup de mauvaise humeur, si on en juge par la lecture de ses journaux, mais c'est la seule satisfaction, ou consolation, qu'il ait donnée et sans doute qu'il pouvait donner à la Turquie.

Au reste l'entreprise italienne a soulevé partout, sauf en France, des récriminations très vives, et il faut bien avouer qu'elle a manifesté la plus parfaite indifférence des principes les plus élémentaires du droit des gens. Mais quoi ! Tant d'autres violent ces principes, tout en prétendant les respecter et y mettre des formes protocolaires que nous ne ferons pas un grand crime à l'Italie de son absence complète d'hypocrisie. Le monde actuel est, hélas ! celui de la force pure : les pacifistes sont les seuls à l'ignorer et il faut qu'ils y mettent un aveuglement bien obstiné. Au surplus, nous avions des engagemens réciproques, l'Italie et nous : elle avait tenu les siens, nous devions tenir les nôtres et, laissant à l'avenir les soins qui lui appartiennent, nous montrer dans le présent amis loyaux et fidèles. La presse anglaise et la presse autrichienne, la seconde surtout, n'avaient pas à tenir

compte de pareils sentimens et n'en ont pas tenu compte en effet. On aurait pu croire cependant qu'une expédition destinée à donner à l'Italie des satisfactions en Afrique, et à l'y occuper longtemps, n'était pas pour déplaire à l'Autriche. Mais l'Italie, dès le début, a commis une imprudence en tirant dans la mer Adriatique des coups de canon bien inutiles, puisqu'ils avaient simplement pour objet de couler ou de capturer des torpilleurs turcs et un malheureux bateau qui, ignorant la déclaration de guerre, a cru d'abord qu'on le saluait poliment. Le gouvernement italien avait dit bien haut qu'il ne ferait rien qui fût de nature à troubler l'équilibre balkanique, si instable, si fragile, si incertain ; le canon de Preveza donnait un démenti à ces assurances; il était inopportun et inquiétant. Les puissances qui, de bon ou de mauvais gré, avaient pris leur parti d'une expédition italienne circonscrite à la Tripolitaine entendaient que les éclats ne s'en fissent pas entendre, ni les contre-coups sentir dans le reste de la Méditerranée. A persévérer dans la voie où elle semblait s'être engagée, l'Italie aurait rencontré vite des oppositions. Aussi s'est-elle empressée de renouveler les assurances premières qu'elle avait données et auxquelles il n'y a pas lieu de douter qu'elle se conformera strictement. Elle a d'ailleurs autant d'intérêt que personne, sinon plus, à la tranquillité des Balkans, car, si cette tranquillité était troublée en ce moment, il lui serait difficile d'agir en même temps en Albanie et dans la Tripolitaine, et qui sait même si la Porte ne trouverait pas alors les concours qui lui font défaut aujourd'hui? Un vieux proverbe latin dit : *Age quod agis*, fais ce que tu fais, ne t'en laisse pas distraire par autre chose, sois tout entier à ton affaire. L'Italie s'en inspirera.

Mais enfin, quand et comment se terminera la guerre, ou la pseudo-guerre turco-italienne? Nul ne peut le dire avec certitude : il est pourtant probable que tout le monde s'en préoccupe, et la France ne manquera pas, lorsque l'heure en sera venue, au rôle qui lui appartient comme amie de l'Italie et de la Turquie. L'heure opportune sera celle où ces deux puissances elles-mêmes désireront en finir, l'une parce qu'elle aura réalisé son projet, l'autre parce que, en présence du fait accompli, elle comprendra que le mieux pour elle, en s'inclinant devant une fatalité inexorable, est d'en limiter les pénibles conséquences. L'Italie est maîtresse de deux ou de trois forts, de deux ou de trois ports sur la côte; ce n'est pas assez, elle entend prendre possession du pays lui-même au moyen d'un corps de débarquement qui s'élèvera, dit-on, à une cinquantaine de mille hommes; elle déclare

qu'elle n'admettra une médiation que lorsque la Porte aura reconnu son occupation de la Tripolitaine. Cette dernière exigence semble en contradiction avec l'idée même d'une médiation, qui serait à peu près inutile lorsque la Turquie aurait accepté la perte de sa province africaine. Mais il est à croire que cette condition de l'Italie trouvera des atténuations dans la forme, car le gouvernement de Rome, s'inspirant d'un réalisme intelligent, ne refuse pas, dit-on, de conserver au Sultan sa suzeraineté sur la Tripolitaine à la condition d'avoir lui-même le gouvernement et l'administration de la province. Il va même plus loin et il accepterait de payer une somme d'argent, comme l'a fait l'Autriche-Hongrie au sujet de l'Herzégovine et de la Bosnie.

La paix se fera-t-elle un jour sur ces bases? C'est possible et nous dirions même probable, s'il n'était pas dangereux d'émettre des prévisions en pareille matière. Les nouvelles de Constantinople sont confuses et contradictoires. Des influences en sens opposés s'y exercent sur le gouvernement. Tantôt l'idée d'une résistance à outrance semble prévaloir; tantôt au contraire l'idée de la paix apparaît comme nécessaire; tantôt une folie généreuse agite les cœurs, tantôt une résignation raisonnable s'empare des esprits. Quel parti prendra définitivement Saïd pacha? D'après les dernières dépêches, il a envoyé une nouvelle note aux puissances pour demander une fois de plus leur médiation en faveur de la paix et de la cessation immédiate des hostilités. Mais quelles conditions accepterait-il? S'en remettrait-il aux puissances du soin de les fixer? L'Italie ferait-elle de même? Les puissances ne peuvent interposer leur médiation que si elle doit être respectée et elle ne le sera que si les conditions en sont à peu près acceptées d'avance par l'Italie satisfaite et par la Turquie résignée. Il ne semble pas que nous en soyons encore tout à fait là.

P. S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec satisfaction que l'accord s'est fait entre M. de Kiderlen et M. Jules Cambon sur la partie marocaine des arrangemens franco-allemands.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-Gérant,

FRANCIS CHARMES.

SIXIÈME PÉRIODE. — LXXXIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

CINQUIÈME VOLUME

SEPTEMBRE — OCTOBRE

Livraison du 1er Septembre.

Livraison du 15 Septembre.

Livraison du 1er Octobre.

Livraison du 15 Octobre.

Paris. — Typ. Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 60732.